



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

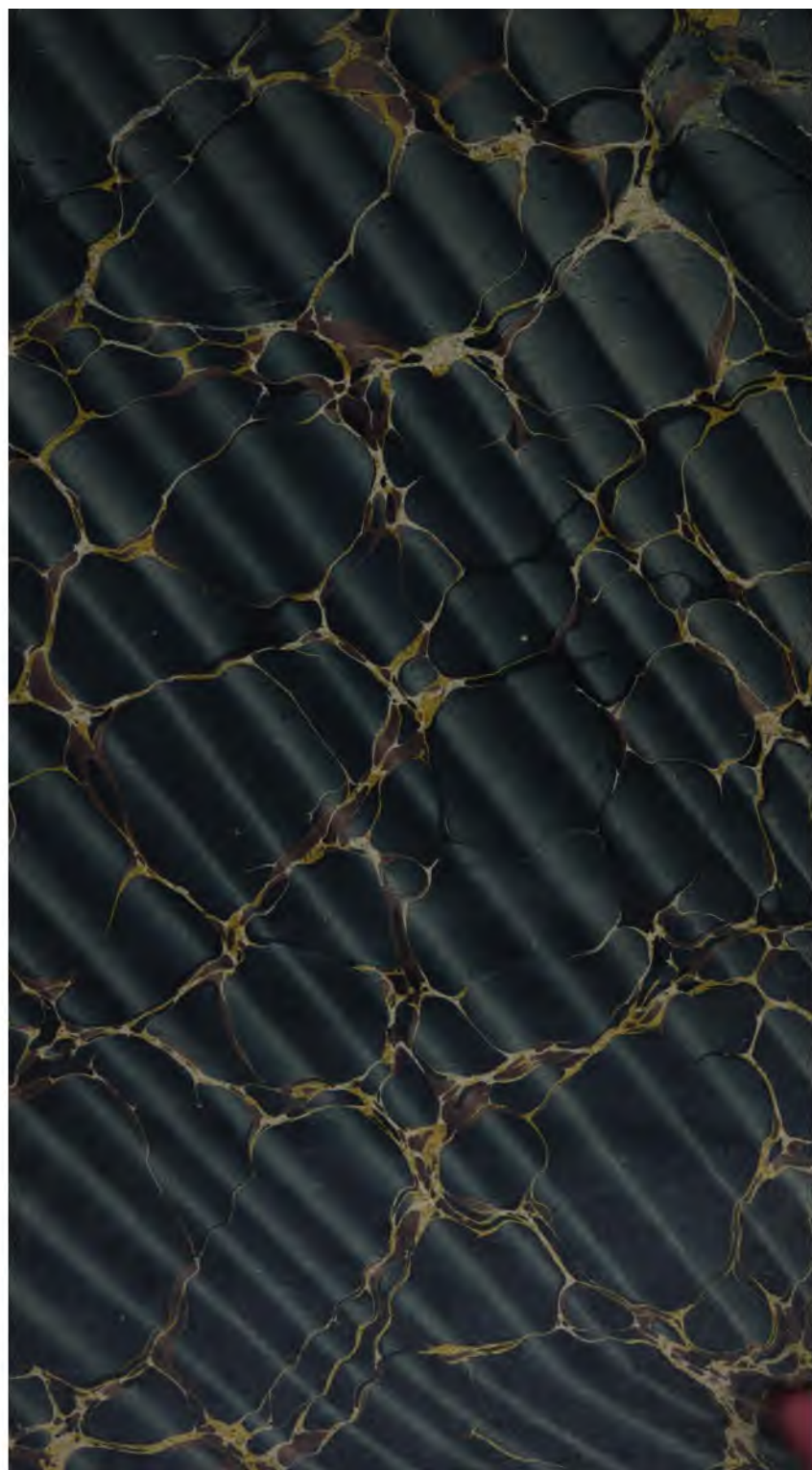


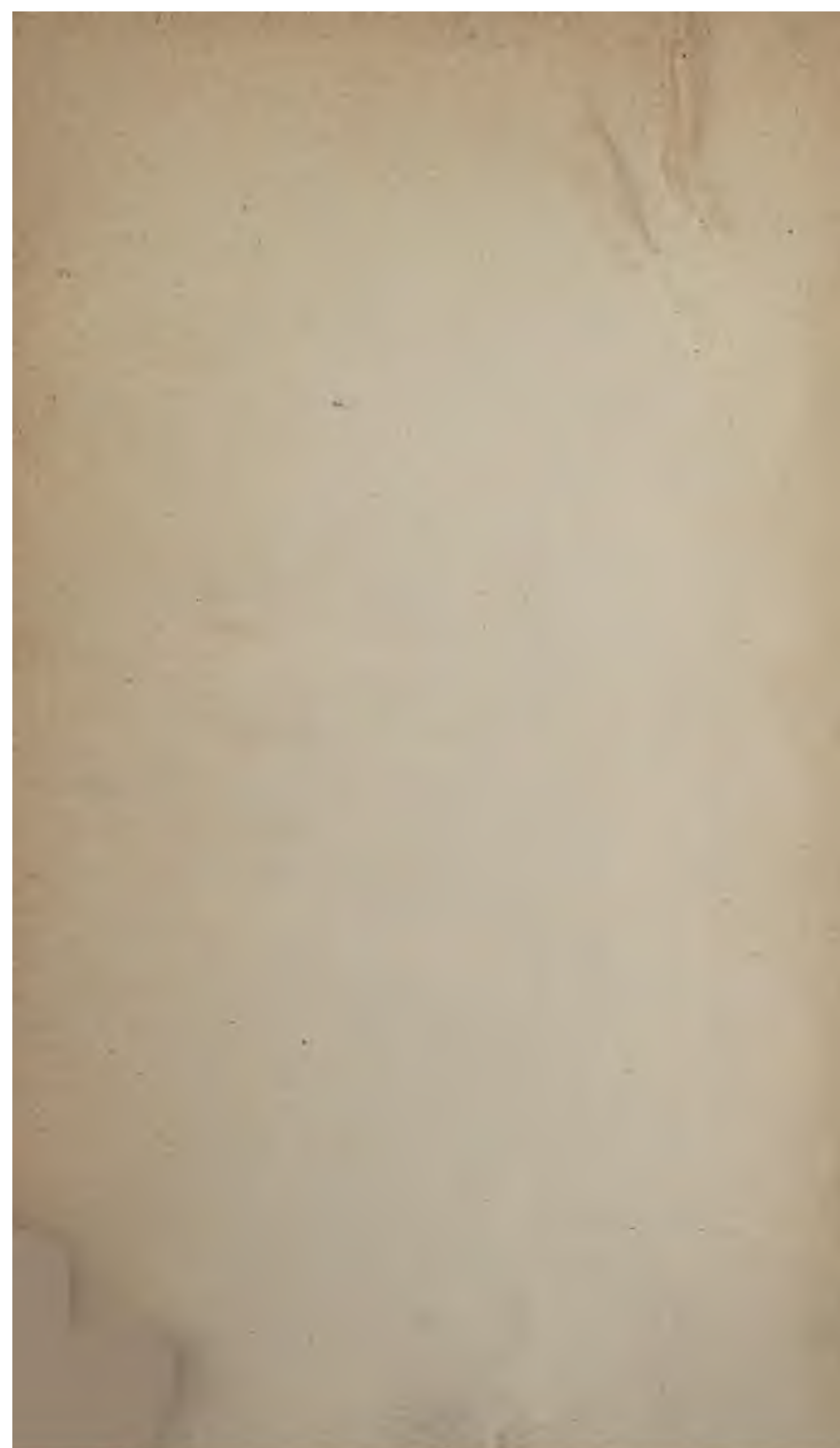


Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford-Messer
Bequest

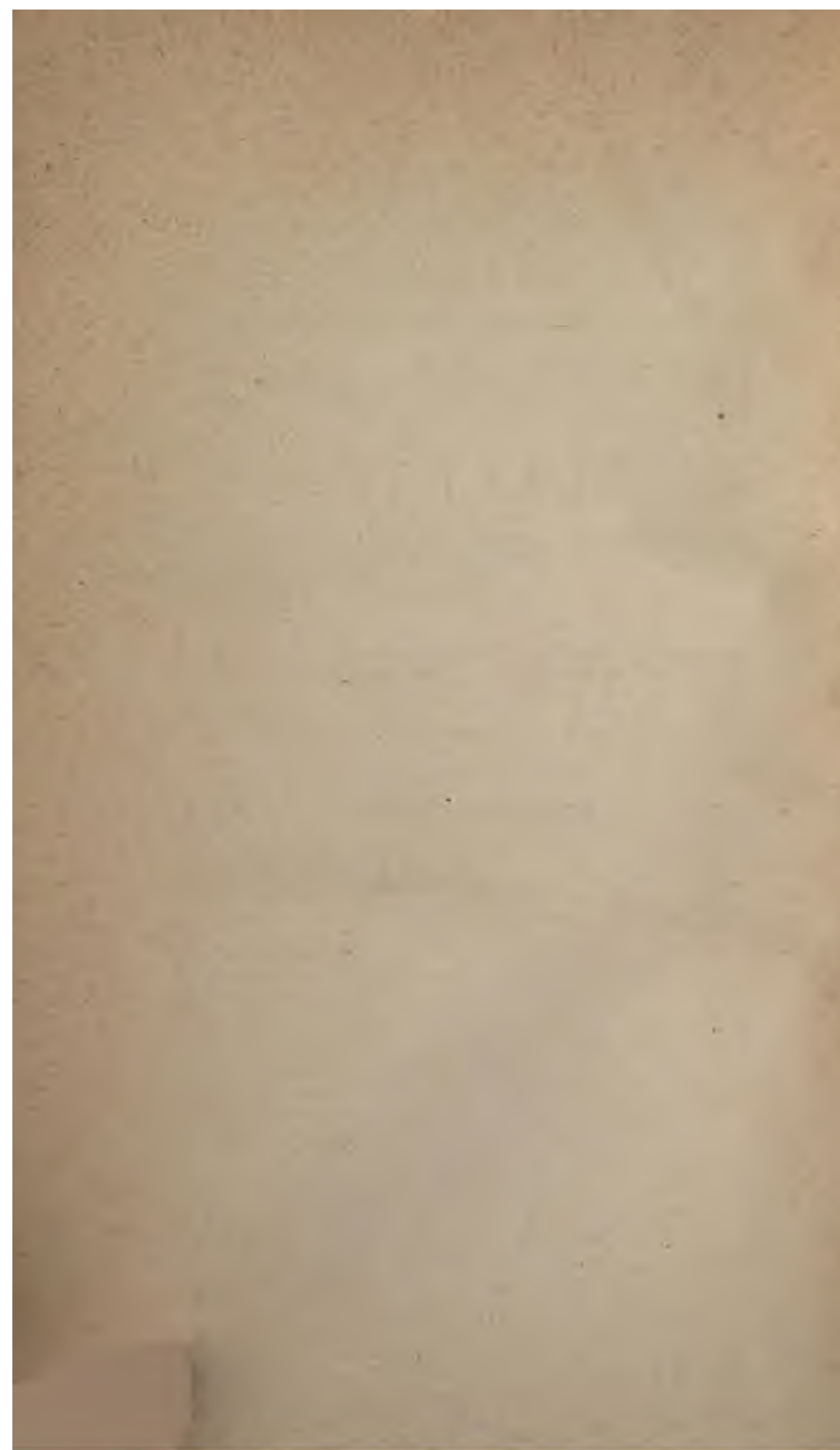


R. T. P. 1882





11
5682



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME PREMIER.

La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Élection du 29 mars 1833.)

<i>Président.</i>	M. le duc DECAZES, pair de France.
<i>Vice-présidens.</i> }	M. JOMARD, membre de l'Institut.
	M. WARDEN, correspondant de l'Institut.
<i>Secrétaire.</i>	M. DE LARRENAUDIÈRE.
<i>Scrutateurs.</i> }	M. BEAUTEMPS BEAUPRÉ, membre de l'Institut.
	M. HUERNE DE POMMEUSE.

LISTE DES PRÉSIDENTS DE LA SOCIÉTÉ, depuis son origine, dans l'ordre de leur nomination.

MM. le marquis DE LAPLACE.	MM. le comte CHABROL DE CROUSOL.
le marquis DE PASTORET.	le baron CUVIER.
le vicomte de CHATEAUBRIAND	le baron HYDE DE NEUVILLE.
le comte CHABROL DE VOLVIC.	le duc DE DOUBRAUVILLE.
BECQUEY.	J.-B. EYRIÈS.
le baron Alexandre DE HUMBOLDT.	le comte DE RIGNY.
	DUMONT D'URVILLE.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

dans l'ordre de leur nomination.

MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.	MM. F.-Ant GONZALEZ, à Madrid.
TANNER, à Philadelphie.	le Dr. REINGANUM, à Berlin.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	le cap. FRANKLIN, à Londres.
le capitaine EDWARD SABINE, à Londres.	le Dr. RICHARDSON, à id.
le col. POINSETT, aux États-Unis.	le prof. RAFFN, à Copenhague.
le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.	le cap. GRAAH, à Copenhague.
le professeur SCHUMACHER, à Altona.	AINSWORTH, à Edimbourg.
DE NAVARETTE, à Madrid	ADRIEN BALBI, à Venise.
	GRAEBER DE HEMSO, à Liouville.
	le major LONG, aux États-Unis.

M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOÏROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 25.

BULLETIN

103017
DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Premier.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—
1834.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 27 décembre 1833.)

<i>Président.</i>	M. JOMARD, membre de l'Institut.
<i>Vice-présidents.</i>	M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef de la Marine.
	M. le baron ROGER, ancien commandant du Sénégal.
<i>Secrétaire-général.</i>	M. D'AVEZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.	MM. Jaubert.
Guill. Barbié du Bocage.	Jouannin.
Alex. Barbié du Bocage.	César Moreau.
Bottin.	Ambr. Tardieu.
Cadet de Metz.	Baron Walckenaer.
Coulier.	Warden.
Isambert.	

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert Montemont.	MM. Huerne de Pommeuse.
Ansart.	baron de Ladoucette.
Bianchi.	de Larenaudière.
Corabœuf.	Poulain.
Baron Costaz.	Roux de Rochelle.
d'Urville.	
Eyriès.	

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.	MM. Chaut.
général Haxo.	Réaume.
Peytier.	

Trésorier.— M. Chapellier, notaire honoraire.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemont.	MM. d'Urville.
Ansart.	Isambert.
Guill. Barbié du Bocage.	de Larenaudière.
Alex. Barbié du Bocage.	Poulain.
Daussey.	Roux de Rochelle.
d'Avezac.	Warden.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1834.

PREMIÈRE SECTION.

NÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGES autour du monde, avec des extraits choisis de voyages dans les mers du Sud et les Océans Pacifique, Septentrional et Méridional, en Chine, etc; entrepris sous les ordres de l'auteur, ou sous sa direction, et des renseignemens sur d'importantes découvertes faites de l'année 1792 à l'année 1832, etc.; par EDMUND FANNING. (1)

Lu à la séance du 8 novembre 1833, par M WARDEN.

Le voyage autour du monde; entrepris par M. Fanning en 1798-99, à bord du navire *the Betsey*, fut le

(1) Voyages round the world; with selected sketches of Voyage to the South-Seas, North and South-Pacific-Oceans, China, etc., performed under the command and agency of the author. Also, in-

premier de ce genre tenté par un navire américain, sorti du port de New-York. Dans cette longue navigation, il visita la côte de Patagonie et les îles Falkland, passa à travers l'Océan Pacifique aux îles Marquises et à celles de Washington et découvrit deux îles, dont l'une élevée au-dessus de la mer et d'une grande étendue, l'autre basse et moins considérable; la première fut appelée île de *New-York*, la seconde île *Nexsen*, en l'honneur du propriétaire du navire qui portait ce nom. Par latitude sud $8^{\circ} 13'$, et longitude ouest de Greenwich $141^{\circ} 31'$ (1), le milieu de l'île de New-York était en vue, à 8 lieues de distance; la fumée qu'on en voyait sortir dans différentes directions prouvait qu'elle était habitée.

Le 11 juin (1798) on découvrit les îles de *Fanning*, par $3^{\circ} 51' 30''$ de latitude sud, et $159^{\circ} 12' 30''$ de longitude ouest. Celles au nord et au midi avaient chacune 9 milles de long, la troisième n'avait que 6 milles. Elles occupaient un plan triangulaire et formaient une baie spacieuse avec de bons ancrages. L'abondance de bois, d'eau potable, de fruits des tropiques, de tortues et de poisson excellent qu'on y trouve, rendent ce groupe très favorable comme point de relâche. On n'y aperçut alors aucune trace d'habitation; cependant lorsque quelques années après, le capitaine Donald Mackay toucha aux îles Fanning, il trouva quelques amas de pierres disposés d'une manière régulière et couverts d'une espèce de mousse. En ayant fait déplacer plusieurs et fouiller au-dessous, on rencontra à deux pieds en con-

formation relating to important late discoveries; between the years 1792 and 1832, etc.; by *Edmund Fanning*. 1 vol. in-8°, pages 499. New-York, 1833.

(1) Toutes les longitudes suivantes sont également rapportées au méridien de Greenwich.

trebas du sol, un tombeau en pierre, renfermant des ossemens ainsi que des javelots et pointes de flèches en os ou en pierre et des coquillages.

Le lendemain 12, à 27 lieues nord-ouest par ouest de ces îles, on en aperçut une autre sous le 4° 45' de latitude; et le 160° 8' de longitude ouest, qui fut appelée *Washington*, en l'honneur du premier président des États-Unis, n'offrant aucun vestige de population.

Le 14 juin, M. Fanning découvrit par 6° 15' de latitude et 162° 18' de longitude, l'écueil situé près de l'île indiquée quelques années après par le même capitaine Mackay, commandant la goëlette *les Frères*, sous le nom de *Palmyre*. Cette île, d'environ 3 lieues d'étendue, est située sous 5° 49' de latitude et 162° 23' de longitude. Du côté de l'ouest, les roches de corail s'avancent jusqu'à 3 lieues de la côte; au nord-ouest il y a un ancrage à trois quarts de mille du récif, qui fournit 18 brasses. Il s'y trouve aussi deux lagunes, dont la plus occidentale offre 20 brasses d'eau sur un fond de sable et de corail.

Le 4 juillet, on toucha à l'île de Tinian, où séjournait depuis 13 mois l'équipage d'un bâtiment anglais, appartenant à la Compagnie des Indes, et qui avait chargé à Canton pour Sidney dans la nouvelle Galles; ce navire, en assez mauvais état, ayant voulu s'arrêter dans cette île, avait échoué sur ses récifs. L'équipage consistait en 24 individus, dont 21 hommes et 3 femmes, savoir : la veuve du capitaine, son enfant et sa domestique, 6 matelots anglais, 9 *Lascars* et 11 Malais. Le capitaine était mort de la fièvre. M. Fanning prit à son bord les femmes et les Anglais, laissant les Malais pour veiller à la sûreté de la cargaison, que Swain de Nantucket, pre-

nier lieutenant du bâtiment naufragé, vint rechercher cinq mois après.

En quittant l'île de Tinian, Fanning navigua dans la mer de Chine, jusqu'à Macao, où il jeta l'ancre le 13 août 1798. Le 30 octobre suivant, il remit à la voile et arriva à New-York le 26 avril 1799, après une longue traversée de 178 jours; retard qu'il attribue à ce que le brick qu'il montait n'était point doublé en cuivre. Le profit de l'armateur, dans cette course, fut de 52,300 dollars.

En 1800, le capitaine Fanning entreprit de nouveau le voyage autour du globe, à bord de l'*Aspasie*, navire construit en forme de corvette et frété à New-York, par une compagnie, pour faire des découvertes et chercher des phoques dans les mers du Sud. Dans cette traversée, il toucha à Fernambouc sur la côte du Brésil, et se dirigeant ensuite au sud, il ne trouva point l'île de *Saxenburg* à l'endroit où elle est sur les cartes et la chercha vainement pendant trois jours, preuve de sa non-existence. Il fit voile ensuite pour l'île de la Géorgie méridionale et jeta l'ancre dans la baie de Sparrow, où un bâtiment appelé le *Régulateur* et appartenant au propriétaire de l'*Aspasie* avait fait naufrage depuis quelques mois. En débarquant, le capitaine trouva les huttes désertes et il apprit peu après que l'équipage avait passé à bord d'un navire anglais, qui leur avait acheté la cargaison consistant en 14,000 peaux de phoques et en ce qu'on avait pu sauver de l'équipement et du gréement du bâtiment naufragé.

De la baie de Sparrow, Fanning passa à celle des Iles et entra dans le havre de Woodward, où il rencontra un brick anglais, qui avait à son bord un des matelots du *Régulateur*. Là au moyen des débris de ce dernier

navire qu'il avait pu recueillir et du bois de construction dont il s'était pourvu, il construisit, en cinquante jours, un bateau de la contenance de 50 tonneaux, à l'aide duquel et aussi de l'activité de son équipage, il parvint à ramasser 57,000 peaux de phoques, c'est-à-dire plus de la moitié de la cargaison réunie de 17 bâtimens venus dans ces parages, pendant le même temps et pour le même objet. Cette chaloupe, excellente voilière, fut achetée pour 120 guinées, par un capitaine anglais, qui remarqua à ce sujet, que rien n'égalait *l'esprit d'entreprise et de persévérance du Yankee*. Faisant voile de la Géorgie méridionale, le 8 février 1801, l'*Aspasie* doubla le cap Horn, toucha à Valparaiso pour se refaire, traversa l'océan Pacifique, entra dans la rade de Macao, le 2 septembre suivant, et rentra à New-York, le 4 mars 1802, avec une riche cargaison.

Le brick *Union*, capitaine Pendleton, fut équipé à New-York, sous la direction de M. Fanning, pour faire un nouveau voyage de commerce et de découvertes dans les mers du Sud, passer dans la Nouvelle-Hollande, en doublant le cap de Bonne-Espérance et particulièrement examiner avec soin les îles Crozett.

Arrivé au point fixé sur les cartes pour la situation de ces îles, le capitaine Pendleton n'en trouvant aucune trace, se dirigea vers les côtes de la Nouvelle-Hollande et trouva un havre commode, avec du bois et de l'eau, dans l'entrée du roi Georges III. De là, il s'avança jusqu'à l'île des phoques de Vancouver, où les veaux marins étaient devenus si rares, qu'il n'en put recueillir plus de trente. En longeant la côte à l'est, le navire fut pris par une tempête, qui le repoussa au large de quelques degrés dans une direction S. S. E., et en se dirigeant ensuite vers le N. E. il se trouva en vue de l'île de Border

(*Borders Island*) par $35^{\circ} 47'$ de lat S. et $136^{\circ} 41'$ de longitude E. de Paris. Cette île a deux havres : celui au N. E. sous $35^{\circ} 40'$ de latitude, bien boisé et bien approvisionné d'eau douce, de gibier, de poisson et d'huîtres. Là, il construisit avec les matériaux dont il s'était muni à bord, une petite goëlette du port de 40 tonneaux avec laquelle il se rendit dans la baie du roi Georges III, pour s'assurer si les phoques étaient arrivés. N'en ayant pas rencontré, le capitaine Pendleton résolut de faire voile pour port Jackson, dans la Nouvelle-Galles méridionale, afin d'aller à la recherche des îles qu'on dit avoir été découvertes par Tasman et d'autres anciens navigateurs, en attendant la saison favorable à la pêche.

Quittant l'île de Border, l'*Union* entra par l'embouchure occidentale du détroit de Bass, qu'elle traversa sans carte, ni indication et arriva à Sydney. Elle explora ensuite la côte méridionale de la terre de Van Diemen et découvrit dans ce trajet l'île des antipodes du Sud, où se trouvaient beaucoup de phoques. On y laissa un officier et 11 hommes, pour faire la pêche, et faute d'un ancrage sûr, l'*Union* revint à Sydney. Le capitaine conclut, dans cet endroit, un marché avec un négociant nommé *Lord*, d'après lequel il devait consigner à ce dernier, la cargaison de peaux qui se trouvait à bord et se rendre aux îles Fejee pour y prendre un chargement de bois de sandal destiné au marché de Canton.

En exécution de cet engagement l'*Union* mit à la voile de Sydney et se rendit à l'île de la Nouvelle-Amsterdam, ou de Tongataboo, afin de se procurer un de ces insulaires, parlant la langue Fejee et qui pût servir d'interprète. Le capitaine descendit à terre à cet effet, avec un agent de Lord et l'équipage de la chaloupe; mais ils furent entourés et massacrés (le 1^{er} oct. 1804) par les

naturels, qui s'avancèrent en grand nombre, dans leurs canots, pour attaquer le navire. Pendant le combat une femme de couleur qui se trouvait dans un canot, fut reçue à bord de l'*Union*. Cette femme nommée *Eliza Mosey* raconta qu'elle était arrivée dans cette île sur le bâtiment le *Duc de Portland*, capitaine *L. Meltroun*, dont l'équipage avait été mis à mort par les insulaires, excepté elle, un vieillard, et 4 jeunes garçons. Les naturels avaient été poussés à cet acte de barbarie par un blanc nommé *Doyle* et un Malais, laissés quelque temps au milieu d'eux. Mais tandis qu'on croyait le vieillard et les enfans épargnés occupés à décharger la cargaison, ceux-ci réussirent à se débarrasser de *Doyle*, firent sauter par dessus le pont les naturels qui se trouvaient sur le vaisseau, coupèrent les cables et gagnèrent la pleine mer, sans que depuis on en ait entendu parler. Le capitaine *Wright* qui prit le commandement de l'*Union*, revint à Sydney, pour remplacer l'équipage détruit et remit encore à la voile pour les îles Fejee, où il vint se briser contre un rocher. Tout ce qui était à bord fut noyé, ou massacré par les cannibales.

En apprenant ces tristes nouvelles, M. Lord loua un bâtiment et se rendit à l'île des Antipodes, où l'officier et les marins laissés par le capitaine *Pendleton* avaient ramassé 60,000 peaux de veaux marins. Il se les fit remettre, se rendit à Canton, où il échangea ces peaux contre des marchandises chinoises, qu'il revendit aux États-Unis, et dont il emporta le produit en Europe, sans faire aucune part de ses bénéfices aux propriétaires de l'*Union*. La partie de l'équipage qui était restée à l'île des Antipodes fut également perdue; car après la remise des peaux entre les mains de M. Lord, ces marins s'embarquèrent dans la petite goëlette pour Sydney, et depuis on n'en eut plus aucune nouvelle.

Voyage du navire la Catherine dans les mers du Sud et à la Chine, par le capitaine Henri Fanning, frère de l'auteur.

Ce capitaine fit voile de New-York l'année suivante, muni d'instructions pour trouver les îles Crozett. Parvenu à l'entrée du roi Georges III, il se rendit dans les parages supposés de ces îles, mais sans les découvrir, quoique l'apparition de phoques et de divers oiseaux, ainsi que d'autres indices annonçassent le voisinage de la terre. Ayant laissé quelques hommes sous la conduite d'un officier, pour faire la chasse du phoque dans l'île du Prince Edouard, le capitaine continua ses recherches, mais toujours aussi infructueusement; ce qui le décida à se rendre au cap de Bonne-Espérance, pour y passer quelques semaines de l'hiver. Après ce temps de repos, il reprit la route de l'île du Prince Edouard, afin de tenter une dernière fois d'accomplir l'objet de sa mission; et au bout de plusieurs semaines d'une exploration pénible, il parvint à reconnaître les îles Crozett, à plus de cent milles au sud de la latitude où elles sont indiquées sur les anciennes cartes. Le capitaine donna à la plus méridionale le nom de *New-York*; celle à l'ouest, île basse et étendue en longueur, fut appelée *Fanning*; et la plus orientale, élevée et montagneuse, reçut le nom de *Grand Crozett*. Ce groupe présente un havre traversé, à son entrée, par un banc qui peut être facilement franchi par les bâtimens ne tirant pas plus de dix pieds d'eau. Sur le bord d'une baie, on trouve des phoques par milliers; le capitaine Fanning en prit une cargaison, et après avoir descendu à terre pour faire sécher et préparer les peaux, il appareilla pour Canton.

L'auteur fit, en 1815, un autre voyage dans les mers du Sud. Parti de New-York, le 5 juin, sur le navire *le Volontaire*, il toucha à Port-Louis des îles Falkland, où il construisit une chaloupe du port de trente tonneaux, qu'il laissa sous la garde d'un officier et de huit hommes, chargés de prendre les phoques dans ces parages, pendant que le bâtiment irait faire un chargement de bois de sandal dans quelque île de l'océan Pacifique. Pendant l'espace de trois mois, la partie de l'équipage laissée aux îles Falkland, se procura, en outre des veaux marins, 292 cochons sauvages, 937 oies aussi sauvages, 73 barils d'œufs de pingouins ou d'albatros, et 5 barils de poisson *mulet*.

Après avoir manqué de faire naufrage non loin de l'endroit où s'est perdue la corvette française l'*Uranie*, *le Volontaire* entra dans l'océan Pacifique, en tournant le cap Horn; il toucha à l'île de Masafuero; de là, à Valparaiso pour se ravitailler; et fut obligé de rester quelque temps à Coquimbo, par l'ordre des autorités du pays. Dès qu'il lui fut permis de lever l'ancre, le capitaine Fanning continua sa route vers le nord, visita les îles Lobos, et ensuite celles des Gallapagos. Dans ces dernières, on lui fournit 10,000 peaux de veaux marins et une grande quantité de tortues. Le navire appareilla de ces îles, et, retournant vers le sud, toucha à l'île de Sainte-Marie, sur la côte du Chili, où il jeta l'ancre, et prit à bord plus de 14,000 peaux. Enfin, après être repassé par les îles Falkland, il rentra dans le port de New-York, le 13 avril 1817, après une absence de vingt-deux mois. La détention que subit le capitaine Fanning à Coquimbo lui fit sentir l'opportunité d'une force navale dans l'océan Pacifique, et ses vues, à ce sujet, furent adoptées par le gouvernement des Etats-Unis.

Voyage du brick Hersilie dans les mers du Sud, sous le commandement de James P. Sheffield, dans le même but que les précédens.

L'auteur de l'ouvrage que nous analysons possédait une copie exacte du journal du voyage la corvette espagnole *Atrevidas*; il connaissait la position des îles de l'Aurore, ainsi que le manuscrit du capitaine *Dirck Gherretz*, qui, commandant le navire hollandais *Bonnes Nouvelles*, découvrit, en 1599, la terre au sud du cap Horn; enfin M. Fanning se rappelait aussi que, lors de son expédition dans la Géorgie méridionale, les glaces que l'on avait brisées s'étaient écoulées vers l'est; d'où il était convaincu de l'existence de quelque terre située entre les 60° et 65° de latitude S. et 50° et 60° de longitude ouest.

Le capitaine et le subrécargue de l'*Hersilie* étaient chargés de faire des observations nautiques : ils devaient d'abord toucher aux îles Falkland pour refaire l'équipage, ensuite aller à la recherche des îles de l'Aurore, et essayer d'y faire une cargaison de peaux de veaux marins; si ce dernier dessein ne réussissait pas, ils devaient rétrograder à l'ouest jusqu'à l'île de Staten (*Staten Island*); ensuite se diriger au sud, aussi près que possible de la latitude du cap Horn, jusqu'au 63°; de là gagner à l'est pour découvrir quelque terre; et enfin, s'ils échouaient, entrer dans l'océan Pacifique, ou retourner aux îles Falkland ou autres, aux environs du cap Horn.

En conformité de ces instructions, le brick l'*Hersilie* aborda aux îles Falkland, alla ensuite à la découverte de celles de l'Aurore, qu'on reconnut être au nombre de trois, élevées en forme de pain de sucre, mais n'of-

frant aucun point de débarquement, ni même accessible à des animaux amphibies. Des pigeons blancs et quelques autres oiseaux furent les seuls êtres animés qu'on y aperçut. Le brick navigua autour et au milieu de ces îles, sans rencontrer de récif, excepté un seul, à un petit mille de l'île la plus occidentale ; celle du milieu est située sous le 52° 58' de latitude S. et le 47° 51' de longitude O.

Laissant ce groupe, l'*Hersilie* fit voile pour l'île de Staten, afin de faire du bois et de l'eau, et, après s'être approvisionnée, se dirigea au sud jusqu'au 60° de latit. S.; de là, cinglant à l'est, on découvrit une île de forme circulaire et très élevée, couverte de neige en février, le dernier mois d'été de cette région. Cette singularité lui fit donner le nom de *Mount Pisgah Island* (île du mont Pisgah). Plus loin, on se trouva en vue d'un autre groupe, qui fut appelé *Iles Fanning*; en naviguant entre les deux premières, le navire entra dans un havre, où il jeta l'ancre, et la crique, dont il formait l'embouchure, fut nommée *Crique Hersilie*. Placé sur une position élevée, on apercevait une grande étendue de terre à l'est, mais la saison était trop avancée pour en permettre l'exploration. Le brick prit à bord une cargaison de peaux de phoques de grande valeur, et gagna le port de Stonington, aux Etats-Unis.

Il paraît que ces îles ont été vues par le capitaine *Smith* du brick anglais *Guillaume*, quinze mois avant l'expédition de l'*Hersilie*, et appelées par lui les *Shetlands méridionales*; le capitaine américain proposa le nom de *Ghervitz New-Island*, en l'honneur du premier auteur de la découverte; mais la dénomination anglaise a prévalu sur les cartes.

Tout ce groupe consiste en une cinquantaine d'îles et

îlots, s'étendant du S.-O. au N.-E., entre les 61 et 63° 1/2 de latitude S. et les 54 et 63° de longitude O. La navigation y est difficile, la terre rare et n'offrant que de la mousse pour toute végétation. Le climat ressemble à celui de la Géorgie méridionale. L'île de *Déception*, la plus au sud, est évidemment d'origine volcanique. Au N.-E., dans l'intérieur de la baie, est le havre appelé *Port Yankee*, près lequel est une source d'eau chaude; et le sable, à quelques verges de distance, est si brûlant, qu'on ne pourrait y laisser quelque temps la main. Dans la cavité d'une montagne peu éloignée, on découvrit des monceaux de glace de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

L'année qui suivit le retour de l'*Hersilie*, une escadre de cinq vaisseaux fut rassemblée à Stonington, sous les ordres du capitaine Pendleton, de l'état de Connecticut, pour un voyage aux Shetlands méridionales. La flotte arriva en vue de l'île de Déception, et jeta l'ancre dans le havre Yankee (1821). D'une position élevée de cette île, et par un temps serein, on aperçut directement, au sud, une montagne (présentant l'aspect d'un volcan en travail), et qui, ayant été examinée par le capitaine Palmer, montant le sloop *Hero*, de 40 tonneaux, fut reconnue être une région montagneuse très étendue, et encore plus couverte de neige et de glace que les Shetlands méridionales. En revenant au port Yankee, le *Héro* se trouva enveloppé dans un épais brouillard, entre ces dernières îles et la Terre-Perme; et quand la brume se fut dissipée, il était au milieu d'une frégate et d'un sloop de guerre russe, faisant un voyage de découvertes autour du monde. Le capitaine Palmer informa le commodore de l'existence d'un grand continent au sud de

la latitude où ils se trouvaient. Ce dernier officier lui donna le nom de *Terre de Palmer*. (1)

Dans la saison nautique suivante (1821—22), le capitaine Pendleton étant retourné au havre Yankee, détacha M. Palmer sur le sloop *James Monroe*, de 80 tonneaux, afin d'examiner la nouvelle terre. En naviguant au sud, cet officier trouva l'accès des côtes défendu par les glaces; il prit alors à l'est, et approcha dans quelques endroits jusqu'à un mille, tandis que dans d'autres, il fut obligé de se tenir à plusieurs milles de distance. Pendant les mois de décembre et janvier, qui forment le plein été dans cet hémisphère, le capitaine Palmer parcourut 15 degrés de côtes, depuis le 64° jusqu'au 49° de de long. O.—par 61° 41' de latitude S. Il découvrit un détroit, qu'il appela *Détroit de Washington*, et dans lequel il pénétra. Après une lieue de navigation, il arriva à une baie magnifique, qu'il nomma *Baie Monroe*, et au bout de laquelle était un havre commode, qui reçut le nom de *Havre de Palmer*. Le capitaine y jeta l'ancre, et s'aventura à terre avec une partie de son équipage; mais, après avoir visité la côte, et même l'intérieur du pays à quelque distance, on n'aperçut aucune trace de végétation, si ce n'est de la mousse; toutes les montagnes étaient couvertes de neige, à l'exception de quelques pics noirâtres.

Voyage de la goëlette Pacifique dans les mers du Sud, sous le commandement du capitaine James Brown.

Parti de Portsmouth (New Hampshire) le 1^{er} octobre 1829, il relâcha, le 14 novembre, aux îles du cap Vert

(1) Dans le *Voyage du capitaine Morell* (page 69), il est dit par erreur que cette terre fut nommée *Nouveau Groenland méridional* par le capitaine Johnson.

pour prendre des provisions, et fit voile pour la Géorgie méridionale, où il arriva le 29 décembre suivant. *La Pacifique* quitta cette île le 5 mars (1830) chargé de 256 fourrures de loutre de mer et de 1800 gallons d'huile. Se trouvant, le 8 décembre suivant, par latitude S. 56° 18', et longit. O. 28° 35', on découvrit une île non mentionnée sur aucune carte, de deux milles de circonférence, fort élevée au-dessus du niveau de la mer, et qui, par un temps clair, peut être vue à trente milles de distance. Le capitaine Brown la nomma *Ile de Potter*. Quatre jours après (le 12 décembre) une autre île fut aperçue, du centre de laquelle il s'élevait continuellement une colonne de fumée à une hauteur de huit cents pieds environ. Elle était couverte de neige et de glace. Les parties inférieures présentaient une couche profonde de lave, dont plusieurs masses épaisses se détachaient et flottaient aux environs. Cette île, qui fut appelée *Ile des Princes*, offre deux points de débarquement abordables; elle a cinq milles de long du N. O. au S. E., et est située sous le 55° 55' de lat. S. et le 27° 53' de long. O.

Le 22 décembre, on se trouva encore en vue d'une nouvelle île, sous le 57° 49' de lat. S. et 27° 38' de long. O., ayant six milles en longueur du N. O. au S. E., et présentant le même aspect que la précédente, mais n'offrant aucun ancrage. On peut l'apercevoir à cinquante milles au large par un ciel serein; elle reçut le nom de *Ile de Willey*. Enfin une quatrième île fut découverte le jour de Noël 1830, d'où elle fut appelée *Ile de Noël* (Christmas Island); elle est à égale distance des îles de la Chandeleur et de Montagne, mais plus à l'ouest que l'une et l'autre. Au reste, toutes ces îles n'offraient pas la moindre espèce de végétaux.

Les plus grandes montagnes de glace aperçues par le *Pacifique* furent sous le $58^{\circ} 18'$ de lat. S. Quelques-unes avaient trois à quatre milles de long, deux milles de large, et deux à trois cents pieds de haut, aplaties au sommet. L'équipage qui se trouvait dans la chaloupe avait souvent à se défendre contre les *tigres* de mer (probablement une espèce de walrus); on tua un de ces animaux, qui avait dix huit pieds de long.

Tableau de diverses îles récemment découvertes, et qui ne sont pas généralement indiquées sur les cartes.

Ile de Pike (Pike's island). Lat. S., $26^{\circ} 19'$; long. O. (de Greenwich), $105^{\circ} 16'$. Découverte en 1809.

Ile de Ducie (Ducie's island). Lat. S., $24^{\circ} 26'$; long. O., $124^{\circ} 37'$.

Groupe de Mitchill (Mitchill's group). Lat. S., $9^{\circ} 18'$; long. E., $179^{\circ} 45'$. Découvert par le capitaine Barrett, commandant le navire *l'Indépendance*, de Nantucket. Ce groupe est habité.

Ile Rocheuse (Rocky island). Lat. S., $10^{\circ} 45'$; long. E., $179^{\circ} 28'$. Découverte par le même.

Ile de Swain (Swain's island). Lat. S., $59^{\circ} 30'$; long. O., 100° (par approximation). Découverte par le capitaine Swain, de Nantucket, en 1800; fréquentée par une grande quantité de veaux marins.

Ile de Tuck (Tuck's island). Lat. N., 17° ; long. E., 155° . Très basse et peuplée.

Iles de Worth (Worth's islands). Lat. N., $8^{\circ} 45'$; long. E., $151^{\circ} 30'$. Au nombre de cinq.

Récifs de Tuck et bancs de rochers, au nombre de neuf, par $6^{\circ} 20'$ de lat. S. et $159^{\circ} 30'$ de long. E.

Récifs de Rambler (Rambler's reefs). 1° par lat. N.,

21° 45' ; long. E., 175° 12'. — 2° par lat. N., 23° 29', et long. E., 178° 13'. — 3° par lat. N., 23° 30', et long. E., 138° 31'. Ces écueils ont été signalés par le capitaine William Worth, second du *Rambler*, de Nantucket, dans l'année 1829.

Ile de Jefferson (Jefferson's island). Lat. N., 18° 27' ; long. O., 115° 30'. Découverte par un bâtiment parti de Salem, le 8 avril 1826.

Ile de Gardner (Gardner's island). Lat. S., 4° 30' ; long. O., 174° 22'.

Ile de Coffin (Coffin's island). Lat. S., 31° 13' ; long. O., 178° 54'.

Grande île de Gange (Great-Gange's island). Lat. S., 10° 25' ; long. O., 160° 45'. Ile habitée.

Petite île de Gange (Little Ganges island) Lat. S., 10° ; long. O., 161°. Également peuplée et abondant en cocotiers.

Ces quatre dernières îles ont été découvertes par le capitaine J. Coffin, du navire *le Gange*, sortit de Nantucket. Les habitans se montrèrent bienveillans et empressés à fournir des noix de cocos, etc.

Ile Inconnue (Unknown island). Lat. S., 5° ; long. O., 155° 10' ; d'environ 10 milles en longueur sur 2 de largeur. Côte hérissée de rochers.

Ile Reaper (Reaper's island). Lat. S., 9° 55' ; long. O., 152° 40'. Ile basse, boisée et peuplée ; découverte par le capitaine Coffin, en 1828.

Groupe d'Iles (Group islands). Lat. S., 31° 25' ; long. O., entre 129° 27' et 130° 15'. Découverte par le capitaine J. Mitchel, en 1823.

Récif de Lancaster (Lancaster's reef). Lat. S., 27° 2' ; long. O., 146° 27'. S'étendant l'espace de 6 milles du

N.-E. au S.-O.; signalé par le capitaine Weeks, de New-Bedford, en 1830.

Ile Oeno (Oeno island). Lat. S., $23^{\circ} 57'$; long. O., $131^{\circ} 5'$. A environ 80 milles N.-O. par N. de celle de Pitcairn. Un brisan dangereux saillit de son extrémité méridionale. Découverte par le capitaine G.-B. Worth, du navire *l'Oeno*, de Nantucket.

Écueil inconnu (Unknown reef). Lat. N., $27^{\circ} 46'$; long. O., $174^{\circ} 56'$. Rochers à fleur d'eau et bancs de sable, où firent naufrage, le 26 avril 1822, le vaisseau *la Perle*, capitaine Clarke, et *l'Hermès*, capitaine Phillips. Les équipages se sauvèrent et restèrent deux mois sur ce récif, en attendant qu'on vînt les rechercher.

Smut-Face-Island. Lat. S., $6^{\circ} 16'$; long. E., $177^{\circ} 19'$.

Ile Parker. Lat. S., $1^{\circ} 19'$; long. O., $174^{\circ} 30'$.

Ile de Brown (Brown's island). Lat. S., $18^{\circ} 11'$; long. E., $175^{\circ} 48'$. Ces trois dernières découvertes appartiennent au capitaine Plasket, montant *l'Indépendance*, de Nantucket, qui les fit en 1828.

Ile de Chase (Chase's island). Lat. S., $2^{\circ} 28'$; long. E., 176° .

Ile de Lincoln (Lincoln's island). Lat. S., $1^{\circ} 50'$; long. E., 175° .

Ile de Brind (Brind's island). Lat. N., $0^{\circ} 20'$; long. E., 174° .

Ile Dundas (Dundas island). Lat. N., $0^{\circ} 10'$; long. E., $174^{\circ} 12'$.

Les quatre îles qui précèdent ont été découvertes par le capitaine Chase, du vaisseau *Japan*, de Nantucket, en 1827 et 1828.

Rocher de Nixon (Nixon's rock). Lat. S., 40° , long. O., $57^{\circ} 36'$. S'élevant à 6 pieds au-dessus de l'eau, et s'étend

dant au N.-E. de la longueur d'un câble. Signalé par le capitaine Dixon, de l'*Ariel*.

Ile de la Nouvelle-Découverte (New-Discovery island). Lat. S., $15^{\circ} 31'$; long. E., $176^{\circ} 11'$. Habitée, et découverte par le capitaine Hunter, du navire *le Carmélite*.

Ile Valette (Valette island). Lat. S., $21^{\circ} 2'$; long. E., $133^{\circ} 13'$. Découverte par le capitaine Philips, le 10 juillet 1825.

Rocher de la Baleine (Whale rock). Lat. S., $51^{\circ} 51'$; long. O., $64^{\circ} 32'$. Juste à fleur d'eau, et couvert d'une grande quantité de sel marin.

Rocher de l'île de Gardner (Gardner's island rock). Lat. N., $25^{\circ} 3'$; long. O., $167^{\circ} 40'$. D'environ un mille de circonférence et 150 pieds de haut.

Récif d'Allen (Allen's reef). Lat. N., $25^{\circ} 28'$; long. O., $170^{\circ} 20'$.

Ces divers écueils furent découverts par le capitaine J. Allen, sur le navire *Maro*, de Nantucket, en 1821.

Groupe de Starbuck (Starbuck's group). Lat., sous l'équateur; long. E., $173^{\circ} 30'$.

Ile de Loper (Loper's island). Lat. S., $6^{\circ} 7'$; long. E., $177^{\circ} 40'$.

Brisan dangereux (Dangerous reef). Lat. S., $5^{\circ} 30'$; long. O., 175° .

Ile de Tracy (Tracy's island). Lat. S., $7^{\circ} 30'$; long. E., $178^{\circ} 45'$.

Nouveau-Nantucket (New-Nantucket). Lat. N., $0^{\circ} 11'$; long. O., $176^{\circ} 20'$.

Ile de Granger (Granger's island). Lat. N., $18^{\circ} 58'$; long. E., $146^{\circ} 14'$.

Ces six dernières îles ont été découvertes par des bâtimens baleiniers de Nantucket, de 1820 à 1826.

Ile et Groupe de Fisher. Lat. N., $26^{\circ} 30'$; long. E.,

141° 1'. Découvert par le navire anglais *le Transit*, capitaine J.-J. Coffin, le 12 septembre 1824. Le capitaine Coffin a donné des détails sur ces îles, qu'il dit être au nombre de six, outre un grand nombre de bancs et de récifs. Entre l'île Fisher, la plus grande de ce groupe (ayant 4 lieues de long du S. S. E. au N. N. O. et l'île de Kidd, qui en est la plus occidentale, il y a une baie vaste et limpide de 2 milles en largeur sur 5 milles en longueur. En y naviguant, on découvrit une autre petite anse commode et à l'abri de tous les vents, excepté de l'O. S. O., et où le navire jeta l'ancre sur 15 brasses d'eau. Elle reçut le nom de *Havre de Coffin*. Cette baie fournit de l'eau en abondance et de la meilleure qualité, ainsi que du poisson excellent. Les tortues et les pigeons y sont en quantité innombrable. Ces îles sont couvertes d'arbres magnifiques, sur lesquels on ne découvrit aucune marque ou entaille qui pût faire croire à la présence de l'homme sur ces rivages; enfin on n'y aperçut ni quadrupède, ni reptile, ni insecte d'aucune espèce. Ce groupe offre un point de relâche très favorable pour les baleiniers, ainsi que pour les navires allant de Canton à Port-Jackson ou sur la côte N. O.

Groupe de Covell, composé de 14 îles, et situé sous 4° 30' de lat. N. et 168° 40' de long. E. Découvert par le capitaine H. Covell, montant la barque *l'Alliance*, le 7 mai 1831. Ce groupe est peuplé.

W.

*MÉMOIRES sur l'ancienne Géographie historique des pays
voisins de la Méditerranée.*

Lus à la Société de Géographie, dans ses séances du 4,
du 18 octobre et du 8 novembre 1833.

PAR M. ROUX DE ROCHELLE.

Italie.

L'Italie, où se renferma long-temps la république romaine, est séparée du reste de l'Europe par les cimes des Alpes, qui embrassent les provinces du nord comme une large ceinture. Une autre chaîne de montagnes moins élevées parcourt cette Péninsule dans toute sa longueur : ce sont les Apennins. La longue plaine qui les sépare des Alpes et où viennent s'ouvrir les nombreuses vallées du nord de l'Italie, est baignée par les eaux de l'Éridan qui reçoit le Tésin, l'Adda, le Mincio, le Tanaro et la Trébie, illustrée par la victoire d'Annibal : l'Adige située au nord de l'Éridan, se jette comme lui dans l'Adriatique. Ce sont les plus grands fleuves de l'Italie ; mais le Tibre en est le plus fameux ; et l'on est tenté en étudiant la géographie d'un grand peuple, de fixer les rangs des lieux par leur célébrité.

Les vallées et les plaines qui s'étendent au pied des Apennins, soit vers la Méditerranée, soit vers l'Adriatique, n'ont pas assez d'étendue pour que cette partie de l'Italie puisse avoir de grands fleuves. L'Arno, le Garigliano, le Vulturne sont, après le Tibre, les principales rivières qui se rendent dans la Méditerranée : L'A-

driatique n'en reçoit aucune d'aussi considérable ; le Métaure, le Tiférne , l'Aufide ne doivent leur célébrité qu'à l'histoire ; et le Rubicon ne serait rien , si Jules César ne l'avait pas franchi pour changer le sort de Rome et de la terre.

Considérons sous d'autres rapports les différentes parties de cette contrée , et voyons ce qu'elle fut à diverses époques , afin d'y suivre avec plus de fruit la marche des peuples et le cours des événemens.

On peut partager l'Italie ancienne en trois grandes divisions : au midi est la Grande-Grèce , ainsi nommée des colonies grecques qui vinrent s'y fixer ; au centre sont les régions dont se composa d'abord la république Romaine ; nous trouvons au nord les nations Aborigènes et les établissemens des Gaulois Cisalpins.

Quelques géographes ne comprennent sous le nom de Grande-Grèce que la Lucanie et le Brutium , mais on peut y joindre la Campanie et l'Apulie.

Les principaux peuples du Brutium étaient les Locriens et les Crotoniates ; ceux de la Lucanie étaient les Sybarites : Crotone leur fit la guerre ; et Sybaris était déjà détruite , long-temps avant la conquête du Brutium par les Romains. Ceux-ci fondèrent plusieurs colonies dans cette contrée ; la plus remarquable était celle de Régium , située sur le détroit de Messine , et destinée à maintenir les communications de l'Italie avec la Sicile.

Naples, Capoue, Salerne, étaient les premières villes de la Campanie. Cette région , l'une des plus fertiles de l'Italie , fut aussi l'une des plus peuplées : on l'habite jusqu'au pied du Vésuve , et sur la cendre même des villes qu'il a détruites : Virgile y a placé ses enfers et ses champs Elysiens.

L'Apulie était occupée par les Dauniens , les Peucé-

tiens, les Calabrais, les Messapiens, les Salentins et les peuples de Tarente. Ces derniers furent les plus puissans, les plus riches, les plus remarquables par leur résistance aux Romains. C'était au port de Brundisium, situé vers l'entrée de l'Adriatique, qu'on s'embarquait ordinairement pour la Grèce : Jules César en partit pour aller vaincre à Pharsale ; Virgile y débarqua à son retour d'Athènes, pour aller mourir à Naples.

Les champs de Diomède, situés près de l'Aufide, rappellent que l'on faisait remonter cette colonie jusqu'aux temps de la prise de Troie : la bataille de Cannes se livra dans les mêmes plaines, et l'on trouve, en s'élevant vers les montagnes, le territoire de Venusium, où se termina la guerre contre Spartacus.

L'Italie centrale comprend ces peuples nombreux, contre lesquels Rome eut à lutter pendant plusieurs siècles. Si l'on se borne à les classer par régions, on trouve le Latium, le pays des Samnites, l'Étrurie, l'Ombrie et le Picenum : chacun de ces territoires renfermait plusieurs peuples que l'histoire des premiers siècles de Rome a rendus célèbres.

Dans le Latium, les Rutules s'étaient opposés les premiers à l'établissement d'Albe, d'où les fondateurs de Rome devaient sortir ; et les Latins, les Herniques, les Volsques, lui firent long-temps la guerre.

Les Sabins, les Æques, les Marses, voisins des Samnites, avaient avec eux une commune origine, et ils occupaient ensemble la chaîne des Apennins ; nations fortes et belliqueuses, qui, après avoir résisté à Rome avec énergie, devinrent les premiers appuis de sa grandeur. Les Vestins, les Pélignes, les Marucins, les Frérentiens, établis entre les Apennins et l'Adriatique, descendaient également des Samnites.

L'Étrurie formait, vers les premiers temps de la république romaine, une confédération de douze cités, dont chacune avait des magistrats ou des rois. Les cités les plus remarquables étaient celles de Florence, d'Are-tium, de Clusium, de Vulsinii, de Tarquinii, de Falisque et de Veies. La désunion de cette ligue rendit l'Étrurie plus facile à vaincre; mais les moyens de siège étaient alors si faibles, que, pour s'emparer de Veies, il fallut dix années.

L'Ombrie, le Picenum, ne renfermaient aucune cité remarquable; les colonies de Spolète et d'Ancône y furent établies depuis.

Les plus importantes nations du nord de l'Italie étaient les Liguriens, les Insubriens, les Venètes et les Gaulois. Les Liguriens, placés entre les Alpes Cottiennes, le Pô et la Méditerranée, se partageaient en plusieurs tribus. Les plus nombreuses occupaient, sous le nom générique de Vagienni, la Ligurie occidentale : elles étaient séparées par le cours de la Macra des Liguriens Apuani qui s'étendaient entre l'Arno et la chaîne des Apennins. Gênes, Albenga, Portus Veneris étaient les principaux lieux de la Ligurie.

Les Ségusiens, les Tauriniens, les Insubriens avaient pour limites l'Éridan, le lac Majeur et les Alpes : Turin, Milan, Pavie, destinés à acquérir un jour plus de splendeur étaient au nombre de leurs cités.

Entre le lac Majeur, le Pô, les Alpes et l'Adriatique s'étendait la Vénétie. Les Euganéens, les Cénomanes, les Carniens, les Istriens faisaient partie de cette nation. Altinum, Aquilée, Padoue, existaient : Venise ne s'élevait pas encore du milieu des eaux.

Différens peuples, dont les noms rappellent leur origine gauloise, étaient répandus entre le Pô, les Apen-

nins et les frontières de l'Ombrie et du Picenum : c'étaient les Lingones, les Boïens, les Sénonais, venus des régions de Langres, de Bourges et de Sens. Leurs tribus formaient les postes avancés de la Gaule Cisalpine, qui fut long-temps pour les Romains une ennemie d'autant plus redoutable, qu'elle pouvait aisément recevoir des secours de la Gaule Celtique.

Tous ces peuples d'Italie perdirent successivement leur indépendance; et, à mesure qu'ils furent érigés en provinces romaines, leur existence changea : ils reçurent la langue et les lois du conquérant, et leurs anciens noms s'effacèrent.

Cherchons à recueillir encore ces antiques souvenirs, et en parcourant les annales de cette contrée, dont tous les anciens maîtres ne disparurent que pour faire place à leur vainqueur, rappelons d'abord la lutte qui s'engage entre Rome naissante et les pays qui l'environnent. L'Italie était alors morcelée en un grand nombre d'états; mais chacun d'eux était une puissance redoutable pour une ville qui s'élevait à peine. Rome a recours à la violence pour se peupler, aux armes pour conserver les femmes qu'elle a ravies, et sa première alliance est conclue avec les Sabins qu'elle avait outragés.

Des nations belliqueuses, mais souvent divisées, lui font la guerre pendant trois cents ans : elle attaque ou résiste sans relâche, montre une mâle constance dans les revers, et attend toujours la victoire pour conclure la paix. Sa politique habituelle est de ne pas avoir plusieurs ennemis à-la-fois : elle combat tour-à-tour les Æques, les Herniques, les Véiens, les Volsques, les Samnites; chaque guerre lui vaut des conquêtes, et tout le centre de l'Italie est soumis à ses armes. Sa pru-

dence lui conseillait de ne point traiter en sujets les peuples vaincus : ils deviennent membres de la cité : les droits des nouveaux Romains sont les mêmes ; et ces nombreuses acquisitions de citoyens donnent à l'Etat un accroissement de forces, à l'aide duquel il tentera de nouvelles entreprises.

Au nord des possessions romaines étaient les Etrusques, et au-delà de l'Etrurie, les Gaulois, dont les armes avaient conquis les belles régions qui forment le bassin de l'Eridan : ces deux ennemis étaient les plus redoutables. Porsenna vint porter la guerre jusqu'aux rives du Tibre, et Brennus s'empara de Rome long-temps après : mais les désastres mêmes de ce peuple lui inspi- raient d'héroïques vertus. Le courage de Coclès, la constance de Scévola contre la douleur, décident le roi d'Etrurie à conclure la paix : Manlius et Camille, déjà vainqueur de Veies, deviennent les défenseurs de Rome contre les Gaulois : les Romains, humiliés aux fourches Caudines par les Samnites, sont relevés par Quintus Fabius : bientôt ils attaquent les peuples de Campanie, d'Apulie, de Tarente : Curius Dentatus arrache au roi d'Epire le fruit de deux victoires, et le force à regagner ses états : toute l'Italie inférieure est soumise, et la première guerre punique est engagée.

Ici, le théâtre des hostilités va s'étendre, et Rome porte ses forces hors de l'Italie. Duillius se signale par une première victoire navale : Régulus, vaincu près de Carthage, devient plus grand dans les fers : Lutatius dicte enfin la paix à ses ennemis, et les Romains s'établissent en Sicile. Bientôt ils sont maîtres de la Sardaigne et de la Haute-Italie ; mais la seconde guerre punique doit changer le sort des armes, et la gloire de Rome pâlit devant Annibal.

La postérité a retenu les noms du Tésin, de la Trébie, de Trasimène, où Annibal fut vainqueur, et celui de Cannes, d'où le consul Terentius Varron ne s'échappa qu'avec quelques débris de l'armée romaine; mais elle garde aussi la mémoire de Fabius, qui sauva la patrie en temporisant, et de Marcellus, qui, après la journée de Cannes, arrêta devant Nola les vainqueurs, les affaiblit en Italie, en Sicile, et leur enleva Syracuse : elle a surtout consacré la gloire du premier Scipion l'Africain. Ce héros força les Carthaginois à rappeler Annibal à leur secours, et termina la seconde guerre punique par la victoire de Zama.

Dès ce moment, les forces de Rome deviennent formidables à toutes les nations étrangères. Philippe de Macédoine est vaincu par Flaminius : un autre Scipion abaisse et détruit la puissance d'Antiochus, roi de Syrie : l'Étolie, l'Épire, la Macédoine, dont le dernier roi est enchaîné au char triomphal de Paul Emile, deviennent des provinces romaines : Carthage va tomber sous les coups d'un troisième Scipion ; et, le jour même de sa ruine, Mummius détruit Corinthe, dernier boulevard du Péloponèse.

La guerre parcourait tous les rivages de la Méditerranée, et Rome était partout victorieuse. Elle ramenait sous sa domination la Lusitanie, où Viriate s'était soutenu pendant cinq ans contre les légions, et où il périt assassiné ; Scipion Émilien s'emparait de Numance, dépeuplée par la guerre, par la famine, et surtout par le désespoir des habitans, dont la plupart s'étaient donné la mort ; les Romains pénétraient dans la Gaule, comme alliés des Marseillais contre les Salyens, ou des Éduens, contre les Arvernes et les Allobroges ; ils s'établissaient en Provence, remontaient les rives du

Rhône, et pénétraient dans la Gaule Narbonnaise; Marius attaquait en Afrique Jugurtha, avant de venir combattre vers les Alpes les Teutons et les Cimbres; et la guerre où commença la fortune de Sylla éclatait contre Mithridate.

Que n'est-il possible d'étendre un voile sur les sanglantes annales de ce siècle! Les chefs des armées romaines ne cherchent plus leurs ennemis vers les frontières de la république : la guerre civile est allumée; les proscriptions commencent, et les plus illustres têtes tombent sous la hache des licteurs ou des assassins. Bientôt la révolte s'étend : Sertorius prend les armes en Espagne : la mer est infestée par des pirates : Spartacus, à la tête des gladiateurs et des esclaves, attaque la puissance romaine; et Pompée, qui consomme partout la ruine des ennemis, déjà vaincus par d'autres généraux, Pompée, qui termine la guerre de Mithridate, et que la faveur populaire a porté aux plus grands honneurs, voit un compétiteur plus habile hériter de son crédit et de sa gloire.

Arrêtons-nous à cette époque. La république romaine est expirante et va s'anéantir dans les plaines de Pharsale. César est nommé dictateur; la mort l'arrête quand il allait régner; mais Octave, Antoine et Lépide succèdent à son autorité : le triumvirat, d'où Octave est sorti vainqueur, fait place à l'empire d'Auguste; et l'ère chrétienne qui commence sous le règne de ce prince, nous offre un nouveau point de départ, d'où nous pourrons nous avancer, à travers les siècles de la grandeur et de la décadence de l'empire, jusqu'à l'époque de son démembrement.

Iles du bassin occidental de la Méditerranée.

La forme triangulaire de la Sicile, dont les côtés se terminent aux trois promontoires de Pelorum, de Pachynum et de Lilybée, lui fit donner autrefois le nom de Trinacria. Cette île fut peuplée par une colonie de Sicules, qui arrivaient d'Italie : les Grecs y fondèrent Syracuse, Messine et d'autres villes ; les Carthaginois y fondèrent Lilybée.

De fréquentes guerres éclatèrent entre les Syracusains et les Carthaginois, qui partageaient entre eux la Sicile. Elles commencèrent sous Gélon, prince de Syracuse, qui honora ses victoires en contraignant Carthage à renoncer aux sacrifices humains : elles attirèrent quelquefois dans cette île des armées athéniennes qui venaient y soutenir la cause des colonies alliées. Denys-le-Tyran, eut avec Carthage des guerres malheureuses ; mais Timoléon affaiblit par ses victoires cette puissance rivale : il fit jouir sa patrie d'un long repos ; et quand la guerre vint à se ranimer, Agathocles en porta le théâtre en Afrique, et dicta aux Carthaginois les conditions de la paix.

L'ambition qui avait conduit en Italie Pyrrhus, roi d'Epire, lui fit tenter une invasion en Sicile : il y fut tour à tour vainqueur et vaincu, et il ne laissa aucune trace de son passage.

Mais la révolte d'une armée d'aventuriers qui s'étaient emparés de Messine, et que l'histoire a désignés sous le nom de Mamertins, attira bientôt en Sicile un peuple plus redoutable. Hiéron, roi de Syracuse, s'était uni aux Carthaginois contre les Mamertins ; mais ceux-ci avaient les Romains pour alliés ; et Appius Claudius, venant à leur

secours, battit successivement les troupes de Syracuse et de Carthage, qui les assiégeaient dans Messine. Il allait attaquer Syracuse, lorsque Hiéron, pour sauver cette ville, rompit subitement avec les Carthaginois : tous les efforts de la guerre purent alors être dirigés contre eux.

Les Romains s'emparèrent d'Agrigente, première place d'armes des Carthaginois. Ils prirent Hippana, Mittistrate, Camarina, Enna ; Asdrubal fut vaincu près de Panorme par L. Cecilius Metellus ; et C. Lutatius battit près de Lilybée une flotte carthaginoise, commandée par Hannon.

La guerre durait depuis vingt-deux ans : elle avait été mêlée de succès et de revers ; mais cette victoire décisive la termina. Les Carthaginois dont les ressources étaient épuisées demandèrent la paix ; ils abandonnèrent aux Romains toutes leurs possessions de Sicile, et l'Archipel situé entre cette île et l'Italie.

Les dangers dont Syracuse était alors menacée par le voisinage des Romains furent détournés par Hiéron, qui eut la sagesse de maintenir la paix ; mais son successeur s'étant déclaré pour Annibal pendant la seconde guerre punique, Marcellus débarqua en Sicile avec une armée romaine, et s'illustra par le siège et la prise de Syracuse, où périt Archimède. La conquête de cette place entraîna celle du royaume entier, et la Sicile devint une province romaine.

Les principales îles, situées dans le vaste bassin qu'environnent la Sicile, l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique sont la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares.

La Sardaigne s'était d'abord partagée entre trois peuplades, les Corsi, les Balari, les Valentini. Ces noms indiquaient une communauté d'origine avec les habitants

de la Corse, et avec ceux des îles Baléares, et de la côte de Valence; la navigation et la guerre avaient mêlé quelquefois les différens peuples du continent et des îles; et leurs relations mutuelles n'avaient commencé que par des hostilités. Olbia, Luquido, Caralis étaient les principales villes de la Sardaigne : la trace des deux premières n'existe plus; Cagliari s'est élevée sur les ruines de la troisième.

Les Carthaginois, peu de temps après la perte de la Sicile, durent également renoncer à la Sardaigne. Ils avaient terminé la première guerre punique; mais la guerre des mercenaires avait éclaté contre eux; elle s'était propagée d'Afrique en Sardaigne, où toutes les troupes à la solde de Carthage, s'étaient révoltées; et lorsque Amilcar, père d'Annibal, eut heureusement achevé en Afrique cette guerre qui avait été si désastreuse, le soulèvement des troupes ne fut point apaisé en Sardaigne : les révoltés y obtinrent l'appui des Romains, qui ne leur donnèrent des secours que pour les asservir; et Carthage, trop affaiblie pour recommencer la guerre, aimait mieux renoncer à cette possession.

Les Romains, devenus maîtres de la Sardaigne, s'occupèrent peu de sa prospérité. La culture y était négligée; des marais nombreux en rendaient le séjour insalubre; on fit de cette île un lieu d'exil pour les condamnés, que leur titre de citoyens romains avait sauvés de la peine de mort.

La Corse, située au nord de la Sardaigne, dont elle n'est séparée que par un détroit de quelques lieues, a successivement reçu des colonies de diverses nations. Aleria fut fondée par les Phocéens : elle fut successivement occupée, comme les autres parties de cette île, par les Étrusques, les Carthaginois, les Romains; et

Sylla y fit passer une nouvelle colonie : Mariana fut bâtie par son rival, sur les débris de Nicea , qui remontait au temps des Etrusques : Ptolémée a fait mention d'Alista , d'Urcinium , de Cannelata. Une route militaire traversait l'île, du nord au midi, depuis Mariana jusqu'à Portus Syracusanus où s'est ensuite élevé Bonifacio; et cette voie romaine , dont une station militaire occupait le centre , sous le nom de Præsidium , était destinée à entretenir les communications de toutes les parties de la Corse avec la Sardaigne.

Les Carthaginois , qui avaient occupé la Corse , pendant deux siècles et demi , en furent chassés par Lucius Cornelius Scipion ; mais l'esprit d'indépendance des habitans prolongea leur résistance ; l'île ne fut complètement soumise que sous les consulats de Marius et de Sylla.

Après avoir perdu la Sicile , la Sardaigne et la Corse , Carthage chercha vers l'occident le dédommagement de ses sacrifices. Elle étendit ses acquisitions en Espagne , où elle avait déjà plusieurs colonies , et elle forma dans les îles Baléares d'autres établissemens ; mais les Romains devaient bientôt en hériter , et le traité de paix qui termina la seconde guerre punique les fit succéder en Espagne et dans les îles voisines à toutes les possessions des Carthaginois.

Majorque et Minorque étaient les seules îles Baléares qui fussent habitées. Le nom de Portus Magonis y rappelle celui de son fondateur : les villes de Palma et Pol-lentia y furent bâties par les Romains.

D'autres îles , dispersées le long des côtes de la Méditerranée suivirent également le sort des pays voisins. Les Stéchades avaient dépendu de la Gaule , avant de passer comme elle sous la domination des Romains : Gor-

gone, Capraria, Igilium, Ilva, connue par ses mines de fer, avaient appartenu à l'Etrurie : Pontia, Pithecusa, Caprée étaient voisines de la Campanie ; et la dernière île vit terminer le triste règne de Tibère : les îles Eoliennes, Lipara, Vulcania, Strongile, et quelques autres cratères qui lançaient leurs feux du milieu des eaux, étaient dispersés au nord de la Sicile : au midi de cette île, le rocher de Melita s'élevait sur la mer. Il était alors inhabité, stérile et sans illustration.

Les îles Pithyuses, celles de Dragonera, de Colubria, vers les côtes d'Espagne, étaient également désertes ; et nous pouvons juger, par leurs dénominations mêmes, qu'elles étaient infestées par des reptiles.

Nous avons vu passer quelques autres noms, tels que ceux de Gorgone, Caprée, Capraria, qui furent originellement imposés à des îles encore sauvages ; et nous pouvons remarquer ici que la terre, dans son état primitif, n'est point un paisible domaine pour l'homme. Il a besoin d'en disputer l'empire à cette foule d'êtres animés qu'enfante autour de lui une nature inépuisable. Ici il entre en guerre avec les animaux féroces, et il doit purger la terre de ses reptiles malfaisans : ailleurs des espèces plus timides et plus faibles prennent la fuite devant lui ; il les atteint, les dompte, les apprivoise. La terre était une république immense ; l'homme en a fait une monarchie.

Mais, quand ses innombrables ennemis se retirent à son approche, il lui en reste un plus redoutable : c'est lui-même. La nature est soumise ; mais la guerre entre les peuples dure encore.

Espagne.

L'Espagne ; dont les Romains commencèrent la conquête pendant la seconde guerre punique , est liée au reste de l'Europe par la chaîne des Pyrénées : les eaux de la Méditerranée et de l'Océan en embrassent toutes les autres frontières : elle est séparée de l'Afrique par le détroit de Cadix , où la fable a supposé qu'Hercule ouvrit une communication entre les deux mers , en coupant par une profonde vallée les barrières de Calpé et d'Abyla.

De hautes montagnes , dont la chaîne s'étend du nord vers le midi , en serpentant entre les sources des principaux fleuves , partagent l'Espagne en deux grands bassins , qui s'inclinent vers l'orient et vers l'occident. L'Ebre et ses affluens , le Xucar , la Ségura arrosent le bassin oriental , celui d'occident est traversé par le Minho , le Duero , le Tage , la Guadiana , le Guadalquivir.

Les trois grandes divisions de l'Espagne ancienne étaient la Tarraconaise , qui en occupait au nord et à l'orient la plus grande partie , la Lusitanie à l'occident et la Bétique au midi. Un grand nombre de peuples se partageaient entre eux ces territoires ; et cette circonstance facilita les succès des Romains. Les principales réunions portaient le nom de Conventus : on en connaissait huit dans la Tarraconaise , trois en Lusitanie , trois dans la Bétique ; et chacune de ces confédérations renfermait différentes tribus , dont les dénominations et les places géographiques sont indiquées dans un tableau que nous donnerons ensuite.

On reconnaît dans cette nomenclature plusieurs villes qui subsistent encore ; celles de Girone , de Barcelone ,

de Tortose, de Carthagène dans les provinces de la Méditerranée; celles de Cadix, de Lisbonne sur l'Océan; de Sarragosse sur les rives de l'Ebre, dont le nom avait fait donner celui d'Ibérie à l'Espagne entière; de Tolède sur le Tage; de Cordoue où naquirent Sénèque et Lucain. D'autres noms se sont dénaturés : Vergilia a fait place à Murcio, Hispalis à Séville, Carteja à Gibraltar; d'autres enfin, comme Numance, n'appartiennent plus qu'à des ruines.

Il est utile, lorsqu'on étudie la géographie ancienne, de comparer, quand les mêmes lieux subsistent encore, les différens noms qu'ils ont successivement portés : ce rapprochement seul éclaircit les faits, et permet de lier entre elles les diverses époques de l'histoire. Nous voyons ainsi que le Bétis a pris le nom de Guadalquivir; que les monts Carpetani sont aujourd'hui la Guadarama, et que la chaîne de l'Orospeda est devenue la Sierra-Nevada. On reconnaît davantage le mont Marianus des anciens dans la désignation actuelle de Sierra-Morena, et les fleuves Anas, Durius, Sucronis, dans les noms de Guadiana, de Duero, de Xucar qu'ils ont reçus depuis.

Les peuples qui donnèrent primitivement leurs noms à toutes ces contrées n'en occupèrent ensuite qu'une faible partie. Les Ibères étaient établis au nord-est, et les Hispalenses dans les plaines de l'Andalousie : ailleurs les noms d'un grand nombre de lieux rappellent une origine étrangère : on peut ainsi distinguer les colonies qu'avait fondées Carthage; et l'on retrouve dans la Celtibérie et la Galice les traces d'anciens établissemens celtiques ou gaulois.

Quand les Romains pénétrèrent dans cette contrée, Carthage en possédait les provinces orientales. Annibal y avait puisé ses principales forces pour pénétrer en

Italie, et Rome reconnut la nécessité d'y envoyer une partie de ses légions et d'y affaiblir les Carthaginois.

Sagonte, qui s'était déclarée pour Rome, venait de tomber sous les coups d'Annibal : les ruines en étaient encore fumantes, et il ne restait de cette ville qu'un nom immortel. Le vainqueur poursuivait sa marche; et telle était la rapidité de ses succès qu'au moment où Rome envoyait une armée pour l'attaquer en Espagne, Annibal avait déjà franchi les Pyrénées et la Gaule narbonnaise. Les troupes romaines, commandées par Cneus Scipion, débarquèrent en Espagne, et s'emparèrent des provinces situées entre l'Ebre et les Pyrénées. L'arrivée de Publius, son frère, qui le rejoignit avec vingt vaisseaux, permit aux Romains d'étendre leurs conquêtes vers le midi : ils passèrent l'Ebre pour la première fois; et leurs troupes réunies défirent celles de Carthage; mais les deux frères ayant ensuite divisé leurs forces furent vaincus et tués en combattant. Un chevalier romain, le jeune Publius Marcius, sauva les débris de l'armée, qui l'adopta pour son général, et il obtint sur Asdrubal quelques avantages qui, cependant, affaiblirent peu les Carthaginois. Ceux-ci pouvaient aisément réparer leurs pertes dans un pays si fécond et si peuplé. La guerre devenait, chaque année, plus difficile pour les Romains : les troupes que Claudius Néron conduisit dans la Taraconaise, avaient peine à tenir la campagne; et les provinces espagnoles qui s'étaient déclarées pour Rome, abandonnaient son alliance.

La gloire de réunir aux possessions romaines cette belle contrée, était réservée à Publius Cornelius Scipion, fils de celui qu'Annibal avait vaincu près du Tésin et de la Trébie, et qui avait ensuite péri en Espagne, à la tête des armées romaines. Publius, animé du desir

de venger son père, et plein de cet enthousiasme communicatif, qui entraîne toutes les volontés, n'avait que vingt-quatre ans, lorsqu'il offrit aux Romains de conduire cette guerre et d'en réparer les désastres. On lui donne dix mille hommes de troupes : il les réunit à celles que la valeur de Marcius avait sauvées : sa première opération est le siège de Carthagène, que l'ennemi regardait comme son arsenal le plus important, et où se trouvaient réunis les otages des peuples que Carthage cherchait à retenir dans son alliance. Scipion s'empare de cette place ; les otages sont délivrés et renvoyés à leurs familles ; et la générosité, la continence du jeune héros lui gagnent les cœurs des Espagnols. Il poursuit le cours de ses conquêtes ; et la fortune lui est favorable partout.

Deux Asdrubal, l'un fils de Giscon, l'autre frère d'Annibal, commandaient les principales armées carthaginoises : le premier fut défait par Scipion, l'autre qui se rendait en Italie, à la tête de cinquante mille hommes, pour y secourir son frère, fut taillé en pièces près du Métaure. Son départ avait tellement affaibli en Espagne les Carthaginois qu'ils y perdirent successivement leurs possessions, et cherchèrent à Cadix un dernier refuge. Ils comptaient encore sur l'alliance de Massinissa et de Syphax, rois de Numidie ; mais cette ressource leur ayant manqué, Cadix ouvrit ses portes aux vainqueurs, et sa soumission entraîna celle de l'Espagne entière.

Scipion revint alors en Italie, et il y fut bientôt chargé de conduire en Afrique, les armées romaines : la gloire de terminer la seconde guerre punique lui était réservée.

Afrique septentrionale.

Les contrées septentrionales de l'Afrique, bornées au nord par la Méditerranée, au midi par la chaîne du mont Atlas et par les déserts du Saara, sont les seules qui aient eu des relations avec l'Europe ancienne, et qui aient subi la domination des Romains. Leurs principales divisions, sans y comprendre l'Égypte, étaient le territoire de Carthage au centre de ce littoral immense, la Numidie et la Mauritanie à l'occident, la Lybie et la Cyrénaïque à l'orient.

Carthage, qui fut conquise la première, n'avait été, dans l'origine, qu'une colonie phénicienne, jetée sur les rivages d'Afrique, et long-temps réduite à un faible territoire : sa situation la rendit commerçante, et le commerce devint la source de sa richesse et de sa puissance.

Vers le milieu du neuvième siècle avant l'ère chrétienne, la monarchie y fit place à la république : Carthage sortit de ses anciennes limites, et conquit tout le centre des rivages d'Afrique ; elle y joignit, dans la suite, la Numidie, la Mauritanie, et ses possessions s'étendirent d'occident en orient jusqu'aux limites de la Cyrénaïque. On voyait sur cette ligne de démarcation les autels des Philènes, placés comme des bornes sacrées entre les deux territoires.

La domination de Carthage s'étendit aussi sur une grande partie de l'Espagne, de la Sicile, de la Sardaigne ; mais les deux premières guerres puniques lui avaient fait perdre ces contrées ; et la Numidie, la Mauritanie, avaient recouvré leur indépendance, et s'étaient érigées en monarchies. Les flottes de Carthage dominèrent seules sur la Méditerranée, avant que les Romains eussent per-

fectionné, à son exemple, la construction de leurs vaisseaux, et que Duillius eût remporté sur cet ennemi une victoire navale.

La première guerre punique épuisa tellement Carthage, qu'au moment de licencier les troupes que cette république avait prises à sa solde, elle n'était plus en état de les payer. Les mercenaires se révoltèrent; quelques villes d'Afrique leur donnèrent des secours : ils tinrent pendant trois ans la campagne, et osèrent même assiéger la capitale. Amilcar releva enfin l'autorité de Carthage, et les villes qui s'étaient déclarées contre elle rentrèrent dans sa dépendance.

Les relations des Romains avec Massinissa, roi de Numidie, et avec Syphax, roi d'une partie de la Mauritanie, commencèrent pendant la seconde guerre punique. L'un et l'autre monarque devinrent alliés des Romains, et Massinissa leur fut toujours fidèle; mais Syphax changea promptement de parti, et lorsque Scipion porta la guerre en Afrique, ce monarque leva contre lui une armée de cinquante mille Numides. Ayant été vaincu et fait prisonnier, il fut dépouillé de ses états, et Massinissa en reçut la plus grande partie.

Les Romains conservèrent leur amitié à ce dernier prince, qu'ils favorisèrent dans toutes ses contestations avec Carthage. Leur intention était d'affaiblir de plus en plus cette puissance rivale, et Massinissa, soutenu par leur appui, éleva les prétentions les plus ambitieuses : son inimitié contre Carthage était invétérée : à l'âge de quatre-vingt-huit ans, il lui déclara la guerre; Rome fit elle-même d'immenses préparatifs pour écraser ses ennemis; et la troisième guerre punique finit par la destruction de leur capitale et de leur empire.

L'amitié que les Romains avaient eue pour Massinissa,

fut conservée à son fils Micipsa , et il jouit de trente-cinq années de paix ; mais , après le règne de ce prince , les discordes de sa famille firent éclater une guerre qui devait entraîner la conquête de la Numidie. Micipsa , qui avait pour fils Adherbal et Hiempsal , crut leur donner un protecteur , en adoptant Jugurtha , fils naturel de son frère , et en partageant son héritage entre les trois princes. Jugurtha , moins touché de ce bienfait que dévoré d'ambition , fit assassiner Adherbal ; il déclara ensuite la guerre à Hiempsal , qui implora l'assistance des Romains , et l'ayant fait prisonnier , il le fit périr dans les supplices.

Ce fut alors que les Romains attaquèrent Jugurtha. Les premiers généraux qu'ils envoyèrent contre lui furent séduits par ses largesses , et ce prince , mandé à Rome , parvint par les mêmes moyens de corruption à se justifier. Cependant la guerre se ralluma bientôt contre lui : vaincu par Metellus , il chercha enfin un asile près de Bocchus , son beau-père , roi de Mauritanie ; mais Bocchus fut à son tour défait par Marius ; et les sollicitations de Sylla , qui servait dans l'armée romaine , déterminèrent ce prince à livrer son gendre. Jugurtha fut conduit à Rome ; on le fit périr de faim dans un cachot : la Numidie fut conquise , et réduite en province romaine.

Le même sort devint commun à la Mauritanie , lorsque , après la bataille de Pharsale , l'Afrique eut recueilli les derniers soutiens du parti de Pompée. La défaite de Scipion à Thapsus , et la mort volontaire de Caton d'Utique , achevèrent la ruine de la cause qu'ils avaient défendue : Juba , roi de Mauritanie , était leur auxiliaire ; il fut vaincu à son tour , et ce prince craignit de tomber vivant entre les mains de César : il se tua , pour ne pas

être réservé au triomphe du vainqueur : les Romains occupèrent ses états ; et Salluste fut nommé gouverneur de Mauritanie.

A cette époque la Cyrénaïque était déjà réunie aux possessions romaines. Elle avait anciennement fait partie des conquêtes d'Alexandre : soumise ensuite aux rois d'Egypte, elle était parvenue à recouvrer son indépendance ; et ce pays formait un royaume séparé , lorsque les Romains s'en emparèrent.

Toutes les régions entre l'Egypte et l'Océan se trouvèrent alors partagées en trois gouvernements , la Lybie, l'Afrique et la Mauritanie. La Lybie comprenait la région des Oasis, la Marmarique, la Cyrénaïque où les villes de la Pentapole s'élevaient encore. Les provinces du gouvernement d'Afrique étaient la contrée du même nom, où se trouvaient Carthage, Utique, Clypea, le promontoire de Mercure, et la Numidie où la bataille de Zama s'était livrée. Ce gouvernement central renfermait aussi la Byzacène, dont Adrumetum était le port principal, l'Arzugitaine et la Tripolitaine, plus barbare que les autres provinces : c'était dans cette dernière région qu'habitaient les Lotophages, les Troglodites, les Nasamones, nations à demi sauvages, vivant des fruits de la terre, y creusant leurs habitations, ou errant dans les pâturages avec leurs troupeaux. Le territoire de la Mauritanie se partageait en trois provinces : la Sitifensis, plus rapprochée de Carthage, la Césariensis, bornée par les contrées sauvages de la Gétulie, et la Tingitana, voisine des colonnes d'Hercule, baignée par la Méditerranée, par l'Océan, et touchant le mont Atlas.

Les vastes déserts situés au midi des possessions romaines étendaient une longue barrière entre elles et le centre de l'Afrique. Des régions stériles et dévorées par

le soleil ne tentaient plus l'ambition des conquérans ;
il eût fallu traverser une immense plaine de sables mou-
vans , pour retrouver les bassins des fleuves et les traces
de la végétation ; et aucune armée romaine n'avait en-
core tenté cette entreprise , à l'époque à laquelle se rap-
portent les observations de cette partie de nos Mémoires,

NOTE sur la communication mutuelle de la Gambie et de
la Cazamanse ,

Lue dans la séance du 6 septembre 1833.

Le demi-volume de Mémoires publié en juillet dernier par la Société royale géographique de Londres, contient des observations relatives à la jonction présumée de la Gambie et de la Cazamanse par l'intermédiaire de quelques marigots navigables.

Les établissemens que nous formions en Cazamanse avaient attiré la jalouse attention du gouvernement anglais, et le commandant Boteler, qui fut envoyé sur la côte d'Afrique avec la corvette de S. M. B. *l'Hécla*, reçut la mission spéciale de vérifier si la Cazamanse ne serait point un bras de la Gambie.

M. Boteler fit un relèvement de la Cazamanse jusqu'à Zinghinchor; et dans la Gambie, il reconnut une partie du marigot de Bintam, bifurqué en deux branches principales portant les noms de Badgeconda et de Gyngynocotto; mais il ne poussa pas plus loin son exploration effective. Les renseignemens qu'il recueillit de la bouche des traitans indigènes, lui parurent constater suffisamment qu'il n'existait entre les deux fleuves aucune communication navigable, à moins que pour de légers canots, qui, dans les grandes eaux, pouvaient peut-être accomplir la traversée de l'un à l'autre en profitant des moindres ruisselets. Dans tous les cas, la question lui paraissait avoir perdu beaucoup de son intérêt, par la circonstance que la Cazamanse, fût-elle un bras de la Gambie, les établissemens que les Portugais y possédaient de temps immémorial coupaient court à tous les

projets que l'administration britannique avait pu former à l'égard de cette rivière.

M. Boteler énumère, comme seuls argumens en faveur de la jonction présumée, les cinq cartes suivantes : 1^o celle de la côte occidentale d'Afrique, qui accompagne l'histoire d'Afrique d'Ogilby, imprimée en 1670 : la Cazamanse n'y est point figurée, mais une communication y est marquée entre la Gambie et la rivière de Cachéo, ce qui présente, comme on voit, un argument à *fortiori*, mais que l'hydrographie anglais a raison de trouver trop vague pour être pris en considération ; 2^o la carte de Belin, publiée en 1753 et corrigée en 1765, où l'on remarque une communication continue par l'intermédiaire du marigot de Bintam ; 3^o celle de Buache, de 1756, offrant la même communication ; 4^o celle de Jefferys, de 1768, laquelle, outre la jonction par la crique de Bintam, fait connaître, par annotation, qu'une autre communication est indiquée, sur quelques cartes, vis-à-vis de l'île aux Éléphants ; 5^o enfin la carte de Woodville, de l'*African Pilot*, éditée en 1797, et marquant comme également certaines l'une et l'autre communications.

Voilà tout ce que l'érudition cartographique de M. Boteler avait pu recueillir de documens pour l'affirmative.

Pour la négative, il exposait les témoignages des indigènes. M. Joiner, homme de couleur, l'un des principaux traitans de Bathurst, natif du pays voisin du marigot de Domasensa, dont l'entrée est vis-à-vis de l'île aux Éléphants, avait remonté en goëlette jusqu'à Domasensa, seulement à 7 milles de l'embouchure, puis en canot, à 15 milles plus loin, jusque par le travers d'Eropina. Au-delà, il avait trouvé le lit à sec ; mais il dit que dans la saison pluvieuse on pouvait remonter un grand nom-

bre de milles (*many miles*) au-dessus, jusqu'en un lieu appelé Cabbou, dont la position n'est point indiquée. Le même traitant, fort desirieux de trouver un passage intérieur pour se rendre par eau à Zinghinchor, ainsi que la carte de Woodville lui en donnait l'espoir, et persuadé que le marigot de Domasensa ne pouvait remplir son but, tenta, en 1810, de remonter celui de Bintam, malgré les assurances des indigènes qui lui prédisaient le non-succès. Il équipa un grand canot monté de quatorze hommes, et les envoya reconnaître le marigot de Badgeconda, l'une des branches de celui de Bintam; mais après exploration, le canot revint sans avoir trouvé la communication cherchée, et dont l'existence était niée par tous les naturels qu'on rencontra en chemin; d'où l'on conclut que la carte de Woodville était erronée.

Au-delà de Jereja, le marigot de Badgeconda remonte jusqu'à une ville de ce nom, située vis-à-vis et à quatre heures de marche seulement de Tenderbar. A cette hauteur, elle est navigable; les canots peuvent même aller plus loin, jusqu'à Sangahdou, et au-delà encore jusqu'à Pahcow; mais le courant est alors si peu considérable, et si tortueux, que les indigènes préfèrent voyager par terre.

Cette tendance du marigot de Badgeconda vers Tenderbar ne s'accorde point, suivant M. Boteler, avec les anciennes cartes, et devient dès-lors pour lui un irréfragable argument contre leur exactitude.

L'opinion de M. Boteler n'a point été partagée par le lieutenant-gouverneur Rendall, qui a voulu tenter le passage de la Gambie dans la Cazamanse par le marigot de Bintam, et s'est en conséquence, au mois de juin 1831, avancé en personne sur cette voie. Après avoir dépassé Bintam, il prit par le marigot de Jataban, qui lui parut

être la branche la plus considérable, et deux jours après il arriva à Gifarang, à une distance d'environ 40 milles; il remonta 20 milles plus loin, jusqu'à la hauteur de Badgeconda, et même 5 milles de plus encore, entre des rives qui se resserraient graduellement, mais sans que le chenal cessât d'être profond, en sorte que M. Rendall, forcé de retourner à Bathurst par l'approche des tournades et des pluies, déclarait qu'il était plus que jamais persuadé de l'existence de la communication dont il s'agit.

A mon tour, je dirai quelques mots sur la question qui fait l'objet des documens que je viens d'analyser.

Je commencerai par faire remarquer qu'aucune des cartes citées par le capitaine Boteler ne peut être considérée comme construite, en cette partie, sur des élémens originaux. Woodville a copié Belin; Jefferys a simplement donné une édition anglaise de la carte de d'Anville de 1751, laquelle avait pareillement servi à Belin et à Buache. M. Boteler, au contraire, ne cite ni Delisle ni d'Anville, tandis que c'étaient là les véritables autorités à consulter.

On sait combien Guillaume Delisle mettait de soin à recueillir des lumières nouvelles pour la rédaction de ses cartes géographiques. Celle du Sénégal, qu'il avait *dressée sur un grand nombre de cartes manuscrites et d'itinéraires*, et qui fut publiée par sa veuve en avril 1726, montre la Gambie et la Cazamanse communiquant ensemble au moyen de deux marigots sortis d'un même lac et coulant à l'ouest : celui de ces marigots qui va à la Gambie n'est autre que la *rivière de Guérègue*, c'est-à-dire la *Badgeconda-Creek* de M. Boteler, qui n'eût point affirmé, comme il l'a fait, que la tendance de son cours vers Tenderbar a été méconnue sur les anciennes cartes, s'il eût vu celle de Delisle. Le nom de Saint-Grigou est

inscrit au voisinage du lac. Sur le marigot qui rejoint la Cazamanse, on trouve d'abord Bubugne, puis Bintam : ce dernier point est, comme on voit, singulièrement transposé. Rien n'indique la continuation des communications par eau jusqu'à Cachéo.

Au mois de janvier suivant parut une carte (fort peu connue aujourd'hui, parce qu'elle fut supprimée plus tard par l'auteur) offrant *la partie occidentale de l'Afrique, comprise entre Arguin et Serrelionné*, et dédiée à la compagnie des Indes de France, par d'Anville. Les communications entre la Gambie et la Cazamanse y sont fort nombreuses ; elles ont lieu, d'abord près de l'île des Eléphants, puis, par un marigot voisin de Tenderbar, plus bas par celui de Bintam, ensuite par un autre canal, qui s'ouvre d'une part vis-à-vis de *Jamesfort* et d'autre part tout près de Zinghinchor, enfin par un autre encore qui s'embranché à la Gambie vers son embouchure, et va rejoindre la rivière aux Huîtres. Les deux bras du marigot de Bintam, qui se séparent au-delà de Géréges, sont nommés, l'un simplement *Sangédégou*, l'autre *Sangédégou de Riba* (c'est-à-dire Sangédégou d'en haut), et cette dernière appellation trahit un document portugais. Les deux marigots de Sangédégou, aussi bien que celui de Tenderbar, et même celui qui vient de l'île aux Eléphants, conduisent tous à un même lac. Sur la rive méridionale du Sangédégou de Riba, est placé *Pascua* ; ce bras communique à la Cazamanse par trois rameaux, auprès de l'un desquels est inscrit le nom de *James*. Trois autres marigots traversent de la Cazamanse à la rivière de Cachéo.

Cette carte de 1727 fut remplacée en 1751 par la grande carte en deux feuilles qu'a reproduite Jefferys à une échelle un peu moindre, et qui a, du reste, été

suivie presque invariablement dans toutes les cartes de la Sénégambie qui ont paru depuis, tant en France qu'à l'étranger.

La rédaction de la nouvelle carte de d'Anville (et peut-être aussi de celle de 1727) eut lieu sous l'influence des renseignemens que le père Labat publia en 1728, d'après les mémoires de Brue, pour lesquels le célèbre géographe dressa lui-même plusieurs cartes spéciales.

Brue, gouverneur du Sénégal, avait fait un voyage d'Albréda à Cachéo, par l'intérieur des terres : j'en vais donner ici le résumé jusqu'à la Cazamanse seulement, en conservant les propres termes du père Labat.

« M. Brue s'embarqua dans une chaloupe qui devait le porter à Géréges, qui est situé à sept lieues au-dessus de Bintam. La rivière de Bintam se nomme quelquefois de Saint-Grigou ; il y a des gens qui l'appellent encore la rivière de Géréges. M. Brue partit de Géréges le sixième jour après y être arrivé ; il avait seize personnes avec lui, tant blancs que nègres, tous bien armés, cinq chevaux chargés de bagages, avec deux chevaux de relais, outre ceux qui portaient les blancs de sa compagnie, car pour ses nègres ils étaient tous à pied : ils firent dix lieues ou environ ce premier jour, et arrivèrent sur le soir à Pasqua, gros village de Bagnons, situé sur le bord d'une petite rivière, que l'on nomme Saint-Grigou, aussi bien que celle qui passe à Géréges ; et la raison qu'on en donna à M. Brue, fut que sortant toutes deux d'un même lac, qui est à quinze ou vingt lieues plus haut vers l'est, elles devaient avoir le même nom. M. Brue passa un jour entier à Pasqua, et y coucha deux nuits ; il fut prendre l'air sur le bord de la rivière : elle n'est pas large, mais en échange elle est très profonde. On trouva

des chevaux pour M. Brue et ses blancs, et deux canots avec des nègres pour conduire les bagages et les marchands ; mais tout cela ne fut prêt que le troisième jour , encore ne put-on se mettre en marche que sur les trois heures de l'après-midi ; de manière qu'on n'alla coucher qu'à une bonne lieue de Pascua, chez un Espagnol, dont la maison vaste et commode était aussi sur le bord de la rivière. M. Brue partit de cet agréable endroit, et marcha pendant deux jours dans un pays qui est presque tout habité par des Floupes ; il ne fit que treize à quatorze lieues pendant ce temps-là, parce qu'il ne voulait pas quitter les canots qui portaient son bagage et que le retour de la marée empêchait d'aller plus vite. Il passa à gué deux petites rivières qui se jettent dans celle de Saint-Grigou , et coucha deux nuits dans des cases de nègres Bagnons. Il arriva le troisième jour à James : M. Brue quitta là les chevaux et les canots qu'il avait pris à Pascua, et ne pensa qu'à achever son voyage par eau. On lui prépara des canots sur un petit marigot, ruisseau, ou rivière, qui passait à deux cents pas de l'endroit où il avait logé. Il s'y embarqua, et après avoir fait une lieue, il entra dans la rivière de Casamança, environ à deux lieues au-dessus d'un fort que les Portugais ont à la droite de cette rivière, c'est-à-dire en la remontant et du côté du sud. La rivière de Casamança ou Casemance est un bras de celle de Gambie. A cent cinquante lieues ou environ, en la remontant, on trouve un endroit qui fait un coude, et qui donne le nom à un royaume considérable : les Portugais l'ont appelé le royaume de *Cabo* ou de *Cap*.

Il résulte évidemment de ce récit, que depuis Pascua, la route par eau est continue jusqu'à la Cazamanse ; et d'autre part, que la rivière sur laquelle est Pascua, com-

munique avec celle de Gèrèges, puisqu'elles sortent toutes deux d'un même lac; mais il y a mieux : le Saint-Grigou de Labat, ou le Sangédégou de d'Anville, est évidemment la même chose que le *Sangahdou* de Botelier; et le *Pahcow* de celui-ci est le *Pascua* de ses prédécesseurs : or lui-même a consigné dans son rapport que le marigot de Bintam est navigable jusqu'à *Pahcow*. La communication est donc établie de toutes pièces.

Autre rapprochement : d'après M. Joiner, le marigot de Domasensa peut être remonté dans les hautes eaux jusqu'à Cabhou; et d'après Labat, le royaume de Cabo est sur la Cazamanse même; c'est un argument en faveur de la justesse de son autre assertion, *que la Cazamanse est un bras de la Gambie*; et une justification de l'opinion d'après laquelle d'Anville, sur sa carte de 1727, et Woodville soixante-dix ans après, ont marqué la réunion des deux fleuves vis-à-vis de l'île aux Eléphants.

* A.....

DES COLONIES AGRICOLES, par M. HUBERT DE POMMEUSE,
ancien député, membre de la Société d'agriculture, etc.
1 gros vol. in-8°; 1832.

Lu à la Société de Géographie, le 8 novembre 1833.

La Société a désiré qu'il lui fût rendu compte de cet ouvrage, qui appartient à un des membres de sa commission centrale. Si cette qualité nous interdit des éloges, elle ne nous défend pas de faire connaître les importants documens qu'il renferme.

L'ouvrage est divisé en deux parties; la première se compose d'un mémoire lu à la Société d'agriculture, et contient les résultats du voyage que l'auteur a fait en Hollande et en Belgique, en 1829.

La seconde se compose de recherches statistiques sur les instituts analogues, principalement dans les établissemens Britanniques et aux Etats-Unis.

L'auteur, ayant pendant dix ans, siégé dans la chambre des députés de France, a rempli son ouvrage de considérations de toute espèce, sous les rapports tant de l'économie politique, que de l'amélioration du système répressif ou pénal.

Tout le monde sait que le principal obstacle à la réforme de nos lois pénales, consiste dans les difficultés qu'on rencontre à opérer la réhabilitation morale des condamnés, et à les faire rentrer dans la société, dont ils ont violé les lois, surtout s'il y a récidive.

L'état de choses actuel présente d'immenses inconvéniens; deux systèmes sont en présence pour y remé-

dier : celui de la réclusion isolée, ou pénitentiaire, et celui des colonies agricoles ; chacun d'eux a ses partisans. L'ouvrage de M. Huerne, est peut-être le plus important de ceux qui ont été écrits à l'appui du second de ces systèmes, et sans doute, il n'a pas peu contribué à déterminer le gouvernement à former une commission chargée de lui présenter des résultats réalisables à l'aide de mesures législatives.

Il n'entre pas dans les travaux de la Société, de s'occuper de l'ouvrage qui lui est soumis sous ce rapport, nous devons nous borner à l'analyse des documens qu'il nous apporte sur les établissemens que l'auteur a visités dans les pays étrangers.

Ces pays sont la Hollande et la Belgique, auparavant réunies sous le titre de royaume des Pays-Bas.

Hollande. — La première colonie fondée en 1818, est celle des *Champs de Frédéric* (Fredericks-Oord) ; elle est située dans les landes immenses et désertes de la province de Drenthe, la plus pauvre du royaume, dont la population n'est évaluée qu'à 50,000 habitans pour une superficie de 223,852 hectares. Elle se composait, en 1829, de six colonies, sur une étendue d'environ trois lieues, divisées en 416 petites fermes, et nourrissant 2,300 têtes.

On compte encore dans ce royaume

La colonie entière d'Ommerschans . . . 1,250

Les trois établissemens sis à Veenhuisen. 4,115

Et l'institut de Wateren. 150

Total 7,815

Elles forment ce qu'on appelle les colonies du nord. Leur situation financière est florissante, et permet d'amortir le capital emprunté pour seize ans.

Les colonies du Sud ou de la Belgique, datent de 1825. La principale a été fondée dans la Campine, à Wortel, non loin de l'ancien château d'Hogstraët, où il existait un dépôt de mendicité provincial, au milieu de vastes landes. Elle est dirigée par M. Van den Bosch, depuis sa fondation. Elle a été visitée en détail par M. de Pommeuse; à cette époque (1829), elle comptait 125 habitations, ou petites fermes, ayant chacune trois hectares et demi de terre en exploitation; elle se divise en colonie libre, qui n'est pas très prospère, et en colonie forcée, dont la prospérité s'accroît rapidement.

Les colonies du midi entretiennent seulement 1,550 individus, qui ont défriché environ 500 hectares.

Notre collègue a visité également un établissement d'aliénés à Gheel, bourg d'environ 6,500 habitans à cinq lieues de Turnhout. Ces aliénés sont placés chez les cultivateurs qui les emploient à des travaux champêtres, et contribuent ainsi à leur prompt guérison.

M. de Pommeuse a joint à son ouvrage d'immenses développemens et des calculs comparatifs, avec l'état de la France, soit quant aux terres incultes que l'on pourrait coloniser de la même manière, soit quant à la destruction successive de la mendicité, et à l'amendement des condamnés. Comme ces recherches ont moins de rapport avec les sciences géographiques, nous nous bornons à indiquer le contenu du reste de l'ouvrage.

Il donne un état de la population des prisons et maisons de détention de la Hollande et de la Belgique, en 1827, un tableau des institutions charitables de ce pays, une description du bagne d'Anvers, de la maison de force de Gand, des renseignemens sur les mesures prises à Hambourg et à Munich, pour l'extinction de la mendicité; un grand travail sur le paupérisme en An-

gleterre, et sur ses colonies pénales de l'ancienne Amérique du nord et des îles de la mer du Sud, à la nouvelle Galles et à la terre de Vandiémen. Nous avons distingué un examen critique des établissemens pénitentiars de Glocester et de Milbank. Il présente l'analyse du nouveau système de colonisation par émigration volontaire dans le Canada et la Nouvelle-Ecosse, celle des pénitentiars des Etats-Unis d'Amérique du nord, notamment de celui d'Auburn, et de Sinsing, de la maison de Genève, et de Lausanne, et de Brauwilliers en Allemagne.

Enfin, il a extrait des meilleurs documens, un tableau des colonies militaires et agricoles de la Suède, de la Prusse, de la Russie, de l'Espagne, de l'Autriche, et des états d'Allemagne.

Cet ouvrage, rempli de faits est enrichi de tableaux statistiques; il est digne d'occuper les méditations des hommes d'état, et par son universalité, il est de nature à porter un grand jour sur les essais de colonisation tentés dans les diverses parties du monde civilisé.

En faisant hommage de son travail à la Société de géographie, l'auteur a senti que toutes les sciences se touchent et s'éclairent mutuellement, et que celle qui fait ici l'objet de nos études, ne pouvait que profiter de tant de recherches, ajoutées aux renseignemens qu'il a recueillis sur les lieux, dans des pays peu connus de nous, quoique voisins de nos frontières.

ISAMBERT.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE INTITULÉ : *De la Vendée militaire.*

M. Isambert fait un rapport verbal sur un ouvrage qui a été adressé à la Commission centrale, et qui a pour titre : *De la Vendée militaire*, comprenant les départements de la Vendée, des Deux-Sèvres, et une partie de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure.

L'ouvrage est divisé en deux livres, l'un statistique et historique, et l'autre intitulé : État politique.

Dans le premier livre, il a signalé particulièrement le chapitre v, divisé en 5 paragraphes, relatif aux divers marais du département de la Vendée. Il a paru au rapporteur qu'après la statistique de M. Gavoleau, qui toutefois n'embrasse que le tiers de la contrée décrite par l'auteur, ce dernier a composé l'ouvrage le plus complet sur cette partie du territoire français, et même que ce chapitre renferme beaucoup de documents qu'on chercherait vainement dans cette statistique; il est d'ailleurs accompagné de plusieurs planches : l'une est consacrée aux marais du nord-ouest, qui sont coupés par un nombre immense de canaux, notamment à la commune de Saint-Jean-de-Mont : ce qui explique la difficulté qu'on éprouve à pacifier cette partie du département encore troublée par des bandes armées.

L'autre, au marais desséché du midi, ou marais de Luçon, avec une seconde planche des profils des canaux. Cette publication est d'autant plus importante, que le gouvernement vient de publier une ordonnance pour le dessèchement des marais mouillés de la Sèvre Nior-taise.

Dans le livre II, l'auteur a donné des renseignemens assez précieux sur l'état moral de la population de la Vendée. C'est une étude qui a été trop négligée, et qui, tant qu'elle ne sera pas plus avancée, laissera subsister beaucoup de projets plus ou moins divergens pour la pacification de cette contrée.

Dans le Bocage, c'est l'isolement des habitans et la difficulté ou l'absence de communications avec les centres de civilisation, par la multiplicité des baies, des ravins, et le défaut de chemins praticables.

Dans le marais du nord, qui a été la patrie de Charrette, on est plus embarrassé d'expliquer les motifs qui rendent une population en communication avec la mer et avec la plaine, en hostilité avec les institutions.

Quant aux marais de la Sèvre Niortaise, ils sont habités par une population sauvage et malheureuse qui vit presque sans lois.

Du reste, l'ouvrage, qui paraît devoir être complété par un troisième livre, est principalement destiné aux études militaires, auxquelles l'auteur anonyme, officier supérieur, se livre avec beaucoup de succès.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT des *Annales de Berghaus* (mai 1833, p. 224).

ILES RALIK.

Le capitaine Chromtschenko, commandant le transport russe l'*America*, ayant été chargé d'une expédition, partit de Kronstadt le 27 août 1831 avec un chargement pour Petropaulowskoï et la Nouvelle-Archangel. Pendant ce voyage, M. Chromtschenko chercha à déterminer la position des îles situées dans le Grand-Océan, entre 5 et 12 degrés de latitude N., et qui, depuis le premier voyage du capitaine Kotzebue sur le Rurik, sont connues sous le nom de Chaîne de Ralik. Il exécuta le plan détaillé de deux groupes de cette chaîne, nommés Namu et Ouadelen, qui n'avaient encore été décrits par personne. Voici le résultat de ces recherches :

1° Les groupes Odia et Namu, ainsi nommés par les navigateurs anglais Lambert et Ross, sont beaucoup plus éloignés l'un de l'autre qu'on ne le trouve marqué sur les cartes, d'après la notice qui a été donnée par ces navigateurs, et ils s'étendent environ 20 milles plus au nord.

2° Le groupe Namu s'étend dans une direction N. 30° O. et S. 30° E. Sa longueur dans cette direction est de 29 milles $1/2$ géogr., et sa plus grande largeur, qui est dans la partie S. est de 11 milles $1/2$. Ce groupe contient 5 grandes îles et 20 petites qui sont toutes unies entre elles par un récif de corail. Dans ce groupe, Chromtschenko détermina par des observations astronomiques la position géographique des îles suivantes :

a. La pointe orientale de la plus grande île du S. est par $7^{\circ} 45'$ de lat. N. et $168^{\circ} 23' 46''$ de long. orientale de Greenwich ($166^{\circ} 3' 22''$ de Paris).

b. La latitude du milieu de l'île du centre est de $7^{\circ} 59'$ N., et sa longitude $168^{\circ} 13' 36''$ E. de Greenwich ($165^{\circ} 53' 12''$ de Paris).

c. La latitude de la grande île, qui est la plus nord de tout le groupe, est $8^{\circ} 9' 45''$, et sa longitude $167^{\circ} 59'$ de Greenwich ($165^{\circ} 38' 36''$ de Paris).

3° Le groupe Ouadelen s'étend dans une direction N., 61° O., et S. 61° E. Il a dans cette direction 63 milles $3/4$ de longueur, et a dans sa plus grande largeur 10 milles $1/2$. Il consiste en 44 îles grandes ou petites, qui sont toutes jointes ensemble par un récif de corail. C'est un des groupes les plus dangereux pour la navigation.

M. Chromtschenko a déterminé la position géographique des îles suivantes :

a. Ile la plus sud du groupe. Lat., $8^{\circ} 45' 15''$ N.; long., $167^{\circ} 45' 32''$ E. de Gr. ($165^{\circ} 25' 8''$ de Paris).

b. Ile centrale. Lat., $9^{\circ} 6' 46''$ N.; long., $167^{\circ} 16' 4'$ E. de Gr. ($164^{\circ} 55' 40''$ de P.).

c. Ile du N.-O. Lat., $9^{\circ} 19' 7''$; long., $166^{\circ} 55' 56''$ E. de Gr. ($164^{\circ} 35' 32''$ de P.).

M. Chromtschenko ayant surtout à cœur le succès de l'expédition qui lui avait été confiée, ne put pas achever la recherche des deux autres groupes de la chaîne de Ralik, principalement parce que l'arrière-saison arrivait.

Parmi les trois chronomètres qui lui avaient été délégués pour cette expédition, il y en avait un qui avait été construit par Hauth, horloger à Saint-Petersbourg, dont il fait le plus grand éloge ; car, dans tout le voyage de Kronstadt au Kamtschatka, qui dura onze mois et onze jours, la marche de ce chronomètre ne varia que de $+ 0'' 29$ à $+ 0'' 71$.

(Extrait de la Gazette de Saint-Petersbourg.)

ANNALES DE BERGHAUS (juillet 1833, page 416).

Réapparition de l'île Ferdinande (ou Julia) dans la Méditerranée.

Le volcan qui s'était élevé dans la mer il y a deux ans, qui avait produit la petite île Ferdinande, et avait ensuite disparu, ne laissant au-dessus du niveau de la mer aucune trace, s'est montré de nouveau dernièrement au même point. Dans la soirée du 22 mai dernier, on aperçut dans la direction du banc de corail un nuage de fumée très épais, qui s'élevait du même point d'où était sorti le volcan, et dans la nuit du 23, on vit de plus des étincelles au milieu de cette fumée.

(La Cérère, gazette de Palerme.)

Nouvelles du voyage de Lander.

M. Laird, associé à Lander dans son expédition au Niger, et qui vient d'arriver en Angleterre sur *la Colombine*, apporte des nouvelles de Lander, qui est actuellement à Alta. Elles vont jusqu'au 21 juillet dernier. Son voyage sur la rivière, depuis l'embouchure du Nun (dans un canot) l'a occupé trente-deux jours. Il a rencontré M. Laird et le lieutenant Allen, qui le croyait mort ou de retour en Angleterre, au moment où ces derniers descendaient le fleuve pour regagner la côte sur le bâtiment à vapeur. C'était le 21 juillet. Lander convint sur-le-champ que M. Laird retournerait à la côte sur *la Quorrah*, et prendrait avec lui une partie du chargement de *la Colombine*, tandis que lui (Lander), avec le bâtiment à vapeur en fer, pousserait jusqu'à Rabba et à Boussa. Il semblait avoir pris la ferme résolution de se distinguer par une découverte et par l'établissement de relations de commerce avec les naturels, ce à quoi il espérait beaucoup réussir. M. Laird, pendant son séjour en Afrique, a beaucoup souffert de la fièvre. Il est resté pendant plusieurs mois dans une misérable hutte où il n'avait plus que la peau sur les os.

(*Moniteur* du 24 janvier. — *Débats* du 23.)

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PRÉSENTATION DE LA SOCIÉTÉ AU ROI,

A l'occasion du nouvel an.

La Société de Géographie ayant été admise à présenter au roi ses hommages à l'occasion du nouvel an, une nombreuse députation s'est rendue, le 1^{er} janvier 1834, au palais des Tuileries, ayant à sa tête M. le duc Decazes, président de la Société, et elle a été introduite, à une heure et demie, à l'audience de S. M. Le Roi avait à ses côtés le Prince Royal et les autres princes ses fils, puis la Reine, les jeunes princesses, et madame Adélaïde. Une cour brillante environnait leurs majestés et leur auguste famille.

M. le duc Decazes a adressé au Roi le discours suivant :

« Sire,

« La Société de Géographie s'était placée sous votre
« protection avant que la France vous eût confié ses
« destinées.

« Fièrè du patronage du duc d'Orléans, elle n'a pas
« réclamé en vain les bontés du Roi. Que Votre Majesté
« daigne en agréer notre profonde reconnaissance.

« Qu'Elle nous permette aussi de reporter jusqu'à
« Elle nos respectueux remerciemens pour les encourage-
« mens que votre noble Fils a bien voulu accorder à nos
« travaux. Héritier de votre bienveillance pour nous,
« comme de votre sollicitude pour la prospérité et le
« bonheur de la France, sa munificence provoque et

« éclaire le zèle de nos voyageurs, en dirigeant leurs
« efforts vers une voie nouvelle d'utilité pratique que
« leur généreuse émulation s'empressera de suivre.

« C'est nous acquiescer envers lui, selon son cœur, que
« de ne pas séparer notre gratitude pour ses bienfaits
« de notre dévouement à votre personne et à votre
« auguste famille, et de les confondre dans nos homma-
« ges avec notre respectueuse confiance dans cette haute
« sagesse que la Providence elle-même semble s'appli-
« quer chaque jour de plus en plus à signaler à la re-
« connaissance publique. »

Le Roi a daigné témoigner, dans sa réponse, tout l'intérêt qu'il continue d'accorder à la Société de Géographie, dont il se plaît à conserver le patronage; il voit avec plaisir que son fils partage ses sentimens envers elle et qu'il lui ait confié le soin de décerner les encouragemens qu'il destine aux voyageurs dont les efforts auront procuré à la France les plus utiles résultats ; c'est en s'attachant à diriger les recherches de la science vers un but profitable à l'humanité et aux intérêts de la patrie, qu'on lui donne sa plus importante et sa plus noble destination. Le Roi a rappelé l'attrait que l'étude de la Géographie a eu constamment pour lui : il aimera toujours à protéger une science qu'il a cultivée dès sa jeunesse et qu'il a professée pendant l'exil ; il éprouve une sympathie réelle pour les travaux de la Société, elle peut compter sur sa constante bienveillance.

M. le duc Decazes s'adressant ensuite à la Reine, à dit:

« Madame,

« Je prie Votre Majesté d'accueillir avec bonté les res-
« pects et le dévouement de la Société de Géographie,
« fière de se présenter à vous sous le double patronage
« de son roi et de votre auguste fils.

« Voyageurs sur cette terre, nous n'en connaissons
 « pas de si lointaines où les peuples ne vous bénissent et
 « ne vous portent envie. Il n'est pas de haines si injustes
 « et si envenimées, pas de passions si ennemies qui ne
 « se taisent à votre nom, ou plutôt qui ne répètent avec
 « nous que si vous êtes la plus heureuse des épouses et
 « des mères, vous êtes aussi la plus heureuse des reines,
 « car jamais reine ne fut l'objet de plus de vénération et
 « de plus d'amour. »

La Reine a bien voulu répondre à cet hommage par
 les plus gracieuses paroles de bienveillance et d'intérêt.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 10 janvier 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le professeur Moll, membre de la Société, écrit d'Utrecht à la Commission centrale que les rédacteurs de l'Almanach de la marine hollandaise recevraient avec plaisir en échange de ce recueil un exemplaire du Bulletin de la Société. M. Moll appelle aussi l'attention sur un nouveau journal de marine publié en Hollande, et il signale les articles qui intéressent plus spécialement la géographie; il espère pouvoir procurer à la Société, si elle le desire, un exemplaire de ce recueil. La Commission accepte avec empressement l'offre de M. le professeur Moll, ainsi que les deux échanges qu'il propose.

Après la lecture de la correspondance, M. Jomard annonce qu'une députation de la Société, présidée par M. le duc Decazes, a eu l'honneur de présenter au roi ses félicitations, à l'occasion de la nouvelle année. Sa Majesté a accueilli avec bienveillance la députation, et lui a témoigné tout l'intérêt qu'elle porte aux travaux de la Société et aux progrès de la géographie.

M. Jomard dépose sur le bureau le discours prononcé par M. le duc Decazes et remet en même temps celui qu'il avait préparé lui-même sur l'avis que M. Decazes ne pourrait présenter la députation.

Le même membre communique à la Société, de la part de M. Henri Ternaux, la relation du voyage à l'île d'Amat (Taïti) et aux îles adjacentes, fait en 1774, par le capitaine du paquebot *le Jupiter* de conserve avec la frégate *l'Aquila* (l'Aigle), commandée par le capitaine de la marine royale espagnole Don Domingo de Bonéchea. L'examen de ce manuscrit est renvoyé à la section de publication, et M. d'Urville veut bien se charger d'en présenter l'analyse à la prochaine séance.

M. Warden offre aussi, de la part de M. Henri Ternaux, une lettre écrite par le curé de Santiago de Tepahuacan à son évêque, sur les mœurs et les coutumes des Indiens soumis à ses soins; cette lettre a été traduite sur le manuscrit original par M. Ternaux. Remerciements et renvoi de la lettre au comité du Bulletin.

Le même membre communique successivement à l'assemblée trois notes: l'une sur un nouvel établissement pour les noirs libres des États-Unis, au cap des Palmes sur la côte d'Afrique; une autre sur le traité de commerce entre les États-Unis et Siam, et la dernière sur les canaux de Chesapeake, de Delaware et d'Ohio.

M. Daussy donne lecture de deux notes relatives à la position des îles Ralik dans le Grand-Océan et à la réapparition momentanée de l'île Ferdinande (ou Julia) dans la Méditerranée. Renvoi au comité du Bulletin.

Un membre communique de la part de M. Désaugiers, membre de la Société, une note sur la population de la Crète en 1832, et un itinéraire de la Canée à Candie en passant par Rethimo et de Candie à la Canée, en reve-

nant par Gortyne, les monastères d'Assomatos et d'Arcadie. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit quelques fragmens d'une esquisse générale de l'Afrique, sous les divers rapports de géographie naturelle, ethnologique et historique.

La Section de comptabilité présente le budget des recettes et des dépenses de la Société pendant l'exercice 1833-1834 : il est déposé sur le bureau pour être discuté à la prochaine séance.

La Commission centrale procède à la nomination de deux commissions spéciales pour juger les concours. La première, chargée de rechercher qu'elle a été la découverte la plus importante en géographie, faite dans le cours de l'année 1831, est composée de MM. d'Avezac, d'Urville, Eyriès, Jomard et Roux de Rochelle. La seconde, chargée d'examiner un mémoire destiné au concours pour le prix relatif au nivellement des rivières de France, se compose de MM. Corabœuf, Daussy et d'Urville.

Cette nomination donne lieu à une discussion dont le but est de savoir si les membres du bureau ont voix délibérative ou seulement consultative dans toutes les commissions. La question, présentée sous ce point de vue général, sera renvoyée à l'examen d'une commission spéciale. Quant à la commission de cinq membres chargée de décerner le prix annuel, il est décidé, sur la proposition de M. d'Urville, que les membres du bureau qui s'y adjoindraient à ce seul titre, n'y auront que voix consultative.

Séance du 24 janvier.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, pair de France, et M. Hersant, consul de France à Rotterdam, qui viennent d'être admis au nombre des membres de la Société, lui adressent des remerciemens et promettent de la seconder dans ses utiles travaux.

M. Francis Lavallée écrit de la Trinidad de Cuba, pour renouveler ses offres de service à la Société et lui annoncer l'envoi d'un mémoire sur l'histoire, la géographie et la statistique de l'île de Cuba.

M. Adam de Bauve, dans une lettre datée de Belem de Gram Para, le 29 août 1833, adresse de nouveaux détails sur son voyage et celui de M. Leprieur dans la Guiane, et sur les obstacles qu'ils ont rencontrés dans l'exécution de leur entreprise. Par suite du naufrage de ses embarcations sur l'Amazône, M. Adam de Bauve aura à regretter la perte de ses observations et de ses collections de botanique et d'entomologie. Quatre de ses compagnons de voyage ont péri dans le fleuve. Ce voyageur se propose de remonter l'Amazône jusqu'au Watuma, et si, par cette rivière, il ne peut gagner l'Essequibo, il se rendra sur le Rio Branco, où il croit avoir plus de chances de succès. A son arrivée à Démérari, M. Adam de Bauve adressera à la Société une relation et des esquisses sur les diverses peuplades des Guianes, ainsi que des vocabulaires des races indiennes, et il fera connaître la suite de son itinéraire. Il annonce que depuis le 4 avril, qu'il est séparé de M. Leprieur, il n'a reçu aucune nouvelle de lui.

M. Alvarez Guerra écrit à la Société qu'il arrive d'Espagne avec une invention utile à l'agriculture, et qu'il se

propose de concourir au prix offert par S. A. R. M^r le duc d'Orléans.

Il sera répondu que cette invention ne rentre pas dans les attributions de la Société.

M. le colonel Corabœuf lit une note sur les travaux de la nouvelle carte de Suisse qui se poursuivent avec activité sous la direction de M. le général Dufour.

M. Daussy communique également une note sur les travaux hydrographiques que le capitaine Vidal vient d'exécuter sur les côtes occidentales des îles Britanniques; il donne ensuite, d'après M. Laird, quelques renseignements sur le voyage de Richard Lander en Afrique.

M. le président annonce que l'on a lieu d'espérer l'impression prochaine à l'imprimerie royale, de la grammaire et du vocabulaire berbères de Venture, que la Commission centrale avait déjà manifesté le desir de voir publier.

M. Jomard dépose ensuite sur le Bureau, 1^o Une série de numéros du Moniteur Egyptien, dont plusieurs renferment des nouvelles géographiques; 2^o de la part de M. de La Pilaye, plusieurs dessins représentant des antiquités celtiques de Reginéa en Bretagne; 3^o une lettre de M. le baron de Hammer, qui en transmettant un ouvrage de M. le comte Serristori, intitulé *Essai statistique de l'Italie*, témoigne le desir qu'aurait ce savant d'être nommé correspondant.

M. d'Avezac lit une notice sur les Berbères.

Le même membre soumet à la Commission centrale la proposition d'ouvrir une nouvelle série de numéros pour les volumes du Bulletin dont la publication est arrivée au tome xx. Cette proposition est renvoyée à l'examen préalable du Comité du Bulletin.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 10 janvier 1834.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 13^e livr., in-8°, renfermant la suite du voyage de Lapérouse et les voyages de Maurelle, Ortlöck et Dixon, Bligh, Meares, Wilson, Edwards, etc.

Par la Société asiatique : *Cahier de décembre de son Journal*.

Par la Société de géologie : Feuilles 1 à 5 du tome iv de son *Bulletin*.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de novembre et décembre.

Par M. le directeur : *Bibliothèque de Genève*, cahier d'octobre 1833.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Neuf livraisons de la France pittoresque*.

Par MM. les directeurs : Cahiers de décembre du *Recueil industriel*, du *Mémorial encyclopédique* et du journal *l'Institut*.

Séance du 24 janvier.

Par le bureau des Longitudes : *Connaissance des temps pour 1836. — Annuaire pour 1834*.

Par M. Daussy : *Table des Positions géographiques*, in-8°.

Par MM. Vander Maelen et Meisser : *Dictionnaire géographique de la province de Hainaut*, 1 vol. in-8°.

Par M. le comte de Serristori : *Saggio statistico dell'Italia*, 1 vol. in-8°. Vienne, 1834.

Par la Société royale de Londres : *Adress delivered at the anniversary meeting*, in-4°.

Par M. le capitaine d'Urville : 14^e et 15^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'Émulation du département du Jura : *Séance publique de cette Société pour 1832*, in-8°.

Bibliographie géographique.

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Journal of the royal Geographical Society of London. — Journal de la Société royale géographique de Londres, vol. III, 2^e partie, in-8°.

EUROPE.

Tour through Belgium to Paris. — Tournée dans la Belgique et jusqu'à Paris, par T. Barlow. In-18.

Travelling memoirs during a Tour through Belgium, Rhenish Prussia, Germany, Switzerland, and France. — Mémoires d'un voyageur pendant une tournée dans la Belgique, la Prusse Rhénane, l'Allemagne, la Suisse et la France, pendant l'été et l'automne de 1832, y compris une excursion sur le Rhin en le remontant. par T. Dyke Junior. 2 vol. in-8°.

La monarchie prussienne, considérée sous les rapports topographique, statistique, administratif et économique, par Léopold Krug. Berlin, 1833, in-4°.

Coup-d'œil général sur les divers arrondissemens dans lesquels l'empire de Russie est actuellement partagé, sous le rapport des communications par terre et par eau, avec des détails sur le commerce et les échanges qui ont lieu par les routes d'eau, un avant-propos historique sur cette branche de l'administration, et un appendice contenant une description détaillée du canal de Windau. Riga, 1833. 1 vol. in-8°.

Dictionnaire géographique et historique de l'empire de Russie, contenant le tableau politique et statistique de ce vaste pays; les dénominations, les divisions anciennes et nouvelles des contrées,

villes, bords; leur position géographique, leur histoire, leurs productions naturelles et industrielles, leur commerce, leur climat, la population, les mœurs, coutumes, religions des habitans de cet empire, par N.-S. Wévoljky; troisième édition, augmentée d'un supplément par Maurice Allart. Pétersbourg, 1833. 2 vol. in-8°.

LEVANT.

Excursions in the Holy Land, Egypt, Nubia, Syria. — Excursions dans la Terre-Sainte, l'Égypte, la Nubie, la Syrie, etc., par J. Madox; avec beaucoup de gravures. 1 vol. in-8°.

AFRIQUE.

Travels and researches in Caffraria, describing the character, customs and moral condition of the tribes inhabiting that portion of Southern Africa. — Voyage dans la Cafrérie et recherches concernant ce pays, où l'on décrit le caractère, les coutumes, la condition morale des peuplades qui habitent cette partie de l'Afrique méridionale, avec des observations historiques et topographiques sur les établissemens britanniques qui s'y trouvent, l'introduction du christianisme et les progrès de la civilisation; par S. Kay. In-12.

AMÉRIQUE.

Tour of the American lakes, and among the Indians of the North West territory, etc. — Voyage sur les lacs Américains et parmi les Indiens du territoire du N.-O., en 1830, avec des observations sur le caractère et la condition future de cette race. 2 vol. in-14.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

EXAMEN et rectification des positions déterminées astronomiquement en Afrique par Mungo-Park.

Ce mémoire a été rédigé à la fin de 1829, et les résultats quant aux longitudes, en ont été mentionnés explicitement dans un autre écrit (*Réponse aux objections élevées en Angleterre contre l'authenticité du voyage de Caillé à Ten-Boktoué*), publié en avril 1830. Un an après (13 janvier 1831), M. Oltmanns a lu à l'académie des Sciences de Berlin un travail sur le même sujet, imprimé en 1832 parmi les Mémoires de ladite académie, sous ce titre : *De la nullité de quelques corrections qui ont été proposées à l'égard des dernières observations de latitude faites en Afrique par Mungo-Park.*

Sans contredit, des observations astronomiques bien faites sont le meilleur de tous les documens que la géographie positive puisse recueillir et mettre en œuvre. Mais par malheur les observations de cette nature ne sont trop souvent connues que par les résultats qui en sont publiés ; et le géographe, incertain s'il doit admettre ou rejeter les déterminations ainsi obtenues, se fait

à bon droit cette double question, les observations sont-elles bonnes ? ont-elles été calculées exactement ? car la réunion de ces deux conditions est indispensable pour mériter une entière confiance.

Or il arrive fréquemment que les observations sont douteuses ; et il n'est guère plus rare que le calcul en soit erroné par négligence, ou entaché de corrections arbitraires. Lors donc que les positions géonomiques qui en résultent ne concordent point avec celles que procurent les documens itinéraires, il y aurait grande imprudence à sacrifier aveuglément ceux-ci à la trompeuse précision des premières.

Ces considérations sont en grande partie applicables aux latitudes et longitudes consignées dans les Voyages de Mungo-Park en Afrique. Muni d'instrumens propres à faire des observations, ce voyageur célèbre a essayé de déterminer astronomiquement la position de divers lieux placés sur les routes qu'il a parcourues.

Quant à son premier itinéraire, il n'offre que les huit latitudes que voici :

Pisania	13° 35'
Kolor.....	13.49
Kourkourany.....	13.53
Joag.....	14.25
Jombo.....	14.34
Kanji.....	14.40
Fissora.....	14. 5
Jarra.....	15. 5

Comme les observations d'où ces latitudes ont été conclues, n'ont jamais été publiées, il est impossible de vérifier si elles sont calculées avec justesse ; mais il y a lieu de le présumer, si l'on réfléchit que les élémens du calcul ont dû passer sous les yeux du savant Retnel, qui nous en a fait connaître les résultats.

Dans son beau travail hydrographique sur la Gambie, le lieutenant Richard Owen a fixé la position absolue de Pisania par $13^{\circ} 33' N.$; la détermination de Mungo Park en diffère de 2' seulement.

Quant aux autres latitudes, nous ne passédons point d'éléments de vérification.

Quoi qu'il en soit, on admettra volontiers que les observations astronomiques du voyageur, faites à l'aide d'un sextant de très petite dimension, ne peuvent, il est vrai, être acceptées que comme des éléments imparfaits, mais qu'on en peut du moins conclure des positions approximatives, toujours précieuses dans le dénuement absolu où la géographie de ces contrées se trouvait à cet égard.

Je passe au second itinéraire, jalonné d'un grand nombre de positions observées, et qui offrirait par conséquent un document géographique bien précieux, si l'on pouvait avoir confiance aux observations consignées dans le journal de route du célèbre Ecossais. Malheureusement il n'en est point ainsi : le plus simple examen suffit pour faire reconnaître la nécessité d'apporter une grande défiance dans l'emploi des observations dont il s'agit; elles ont toutes besoin d'être soumises à une discussion sérieuse, à une sévère épuration, après laquelle il restera bien peu de chose de l'apparente richesse que présente au premier abord une masse de vingt-cinq latitudes et cinq longitudes déterminées astronomiquement.

Sur ce nombre, le journal de route de Park a conservé vingt-deux observations originales pour la latitude et quatre pour la longitude; elles sont, à deux latitudes et une longitude près, accompagnées du calcul employé par le voyageur pour obtenir les positions résultantes;

son journal contient en outre trois latitudes et une longitude observées, sans faire connaître les observations originales d'où elles sont déduites.

Je m'occuperai d'abord des latitudes. Voici le relevé complet des observations et des résultats consignés dans le journal du voyageur.

A Faraba, le 15 mai 1805, haut.mérid. ☾		- Lat. 14° 38' 46" N.	
Nérics, 18 mai	☾	168° 35'	14. 4.51
Tambico, 21 mai	☾	166. 66	13. 53
Soutitabba, 25 mai	☾	164. 45	13. 33. 33
Bee-Creek, 26 mai	☾	164. 21	13. 32. 45
Badou, 28 mai	☾	163. 17	13. 32
Mambari, 31 mai	☾	162. 43	13. 22. 40
Julifanda, 2 juin	☾	162. 11	13. 33
Baniserile, 6 juin	☾	161. 8	13. 35
Satadou, 9 juin	☾	160. 6	"
	☾	116. 36	"
Fankia, 14 juin	☾	159. 39	13. 22. 30
Fajemma, 18 juin	☾	159. 49	13. 35
Secoba, 24 juin	☾	115. 28	13. 27. 26
Moiaharra, 9 juillet	☾	(incert.)	13. 11
Sabousira, 10 juillet	☾	"	13. 50
Keminoun, 12 juillet	☾	163. 24	14. 0
Ba Oulima, 20 juillet	☾	166. 4	14. 1
Bangassi, 26 juillet	☾	168. 26	14. 0
Koulihuri, 5 août	☾	172. 45	13. 41
Koumikoumi, 14 août	☾	177. 7	14. 57
Marrabou, 1 septembre	☾	169. 54	12. 42
Koulikorro, 13 septembre	☾	80. 45	12. 52
Yamina, 15 septembre	☾	79. 36	13. 15
Sami, 17 septembre	☾	78. 47	13. 17

L'éditeur anglais a relevé, dans le calcul de la latitude de Koumikoumi, une erreur portant sur la déclinaison solaire employée : le voyageur, en effet, a fait usage de celle du 15 août, au lieu de celle du 14, jour précis de l'observation ; opérant la correction, l'éditeur a rétabli la latitude de ce lieu par $13^{\circ} 16' 29''$.

On ne remarquera point sans surprise que les deux observations de Satadou, destinées à fixer le point fort important du passage de la Falémé, et qui n'ont point été calculées par le voyageur, ne l'aient été non plus depuis par personne, et soient restées comme absolument ignorées, même par Bowdich, qui cependant a fait un travail spécial sur les calculs d'observation de Mungo-Park (1) ; mais ce n'est pas la seule preuve que je pourrais alléguer de l'inconcevable légèreté avec laquelle le critique anglais a exécuté ses corrections : j'ai reconnu en effet qu'après avoir noté, d'après l'éditeur du journal de Park, l'emploi fait, le 14 août, par le voyageur, de la déclinaison solaire du 15 ; après avoir, de son côté, découvert l'emploi, au 28 mai, de la déclinaison du 29, et se trouvant ainsi dûment averti de se tenir sur ses gardes, le prétendu correcteur ne s'est point aperçu néanmoins que Park avait encore employé, le 31 mai, la déclinaison du 30, et le 6 juin celle du 7. Et cependant le thème spécial du critique était précisément de corriger les déclinaisons. (2)

Il est, je crois, à propos que je donne ici, avec quelque développement, un résumé du système de correction imaginé par Bowdich, de son motif, et de ses résultats.

(1) M. Oltmanns est dans le même cas.

(2) Ces inadvertances de l'observateur ont pareillement échappé à M. Oltmanns.

On trouve, dès le commencement du journal de Park, deux articles consécutifs dont voici la version littérale :

« 30 avril : la goëlette de M. Ainsley est arrivée, et nous avons aussitôt commencé à décharger le bagage et le riz.

« 31 avril : donné les bâts à rembourrer de mousse, et fait peser les paquets. Trouvé, tout calcul fait, que nos ânes ne pourraient porter notre bagage. Achaté cinq ânes de plus avec l'aide de M. Ainsley.

M. Walckenaer, dans ses *Recherches sur l'Afrique*, a fait là-dessus l'observation suivante : « Je remarque dans ce journal une inadvertance qui a échappé à l'auteur et aux éditeurs : il y a un récit de ce que Mungo-Park a fait le 31 avril : le mois d'avril n'a que trente jours.

Cela est vrai; mais je pense qu'au lieu du 31 avril, l'auteur a dû écrire le 30 (mal lu 31 par le copiste, ou l'imprimeur), et que les deux articles se rapportent à la même journée. La suite de la relation présente, sous les dates des 18 mai, 17 et 18 juin, et 13 août, d'autres exemples de la séparation en deux articles des notes appartenant à un seul et même jour. Telle est, selon moi, l'explication naturelle de l'inadvertance relevée par M. Walckenaer, et cette explication est d'autant mieux fondée que les phénomènes arrivant à jour fixe, tels que les éclipses des satellites de Jupiter, sont exactement rapportés à leur véritable date.

Mais Bowdich a jugé la chose beaucoup plus grave : il a cru y trouver un juste motif d'admettre qu'à partir du 1^{er} mai, les dates du journal de Park sont toutes erronées d'un jour en moins; et qu'il y a dès-lors nécessité, dans chaque calcul de latitude, de substituer à la déclinaison du quantième écrit, la déclinaison du jour

suivant. Il a développé ce système dans un mémoire, publié par la voie de la lithographie, assez rare, et dont je dois la communication à l'aimable obligeance de M. Walckenaer.

Voici le relevé complet des latitudes corrigées par le critique anglais, d'après le tableau récapitulatif qu'il en a lui-même dressé.

Faraba.....	13° 43' 46"
Nérick.....	14.18
Tambico.....	13.65
Soutitabba.....	13.44
Bee-Creek.....	13.42
Badou.....	13.31
Mambari.....	13.30
Julifonda.....	13.41
Baniserile.....	13.41.30
Fankia.....	13.25.30
Fajemma.....	13.36
Secoba.....	13.26.28
Moiabarra.....	13.2
Keminoun.....	13.51
Ba Oulima.....	13.21.30
Bangassi.....	13.46.30
Koulibori.....	13.25.30
Koumikoumi.....	12.58
Marrabou.....	12.25.40
Koulikorro.....	12.20
Xapina.....	12.52
Sami.....	12.54.20

Sabousira, que Park a placé par 13° 50' N., d'après une hauteur méridienne lunaire, n'a point été soumis à la correction systématique de Bowditch; cette correction eût été, dans l'espèce, tellement forte (elle eût dépassé 2°), que le critique a pensé sans doute que Park avait ici, comme à Badou et à Koumikoumi, employé

par méprise la déclinaison convenable à l'hypothèse du correcteur. Il faut noter, d'autre part, qu'une application plus attentive du système de rectification de notre Anglais, doit produire, sur quelques latitudes, des résultats différens de ceux qu'il a adoptés; ainsi il eût dû conclure

Mambari, par..... $13^{\circ} 39' 56''$
 Baniserile..... $13.35. 0$

A mon tour, je vais placer ici le relevé des latitudes qui résultent des observations de Park d'après mes propres calculs, c'est-à-dire en opérant avec moins de négligence, en rétablissant quand il y a lieu, à la place d'une déclinaison anticipée ou tardive, celle qui convient précisément au quantième marqué, et enfin sans omettre les observations non encore calculées. J'ai dû naturellement, au contraire, laisser de côté les résultats dont le voyageur ne nous a point transmis les élémens.

Nérico	$14^{\circ} 4' 44''$
Tambico	$13.53.28$
Soutitabba.....	$13.34. 8$
Bee-Creek	$13.32.45$
Badou	$13.21. 0$
Mambari	$13.31.22$
Julifonda	$13.32. 0$
Baniserile.....	$13.28.48$
Satadou.....	$13.14.43$
	$(12.31.35)$
Fankia.....	$13.21.45$
Fajemma.....	$13.35.42$
Sécoba.....	$13.27.36$
Keminoun.....	$13.58.56$
Ba-Oulima.....	$14. 2.23$
Bangassi	$13.59.31$
Koulihori.....	$13.41.44$
Koumikoumi.....	$13.16.39$

Marrabou	12.47.25
Koulikorro	12.51.55
Yamina	13.15.7
Sami... ..	13.17.33

Plusieurs de ces latitudes sont incontestablement mauvaises, comme il est facile de s'en convaincre par quelques vérifications.

Ainsi le passage du Nérico, par $14^{\circ} 4' 44''$ est d'environ tout un degré plus nord que Rennel ne l'avait établi d'après les gisemens relevés par Mungo-Park au retour de son premier voyage. Park se serait-il trompé alors au point de supposer vers le sud ce qui serait vers le nord? la chose est peu probable : et lorsqu'il a noté le point où il a traversé le Nérico, vers le S. E. de Médina, en passant par Koussay, il n'y a certes pas lieu d'imaginer qu'il faille y substituer le N. E.; on trouve en divers endroits, et notamment dans le voyage de Gray et Dochart, la preuve que Koussay est bien en effet dans le S. E. de Médina; or cette dernière ville, comprise dans l'itinéraire de Pisania à Joag, tombant vers $13^{\circ} 43'$ de latitude, il serait absurde d'admettre le passage du Nérico par $14^{\circ} 4'$, et moins encore par $14^{\circ} 18'$ comme le veut Bowdich.

Badou, par $13^{\circ} 21'$, est de près de $45'$ au N. du point qui lui correspond dans le premier voyage construit par Rennel; or il résulte des renseignemens recueillis par Mungo-Park, dans son second voyage, tant à Badou même qu'à Bénisérayl, que la distance de Badou à Laby dans le Fouta-Ghialon, est de trois fortes journées ou de cinq moyennes, ce qui ne peut être évalué, au maximum, qu'à 50 milles géographiques; or Laby se trouvant, d'après des calculs que j'ai exposés ailleurs, par $11^{\circ} 26' N.$, il en résulterait, dans les conditions les plus

favorables, une distance de 115 milles géographiques, au minimum, entre ces deux points ; ce qui est absolument inadmissible.

Il en faut dire autant de Bénisérayl, qui, placé également à trois fortes journées de Laby, ne saurait se trouver par une latitude de $13^{\circ} 22'$, d'où résulterait une distance de 116 milles au minimum.

Mais une preuve, plus frappante que toutes les autres, du peu de confiance que l'on doit avoir aux observations qui nous occupent, c'est la choquante différence de deux latitudes qui devraient être identiques : je veux parler de celles de Satadou sur la Falémé, l'une de $12^{\circ} 44' 43''$, et l'autre de $12^{\circ} 31' 35''$. Cette dernière s'accorde très bien avec la construction, faite par Rennel, du premier voyage de Park, tandis qu'elle présente une anomalie remarquable dans la série générale des autres latitudes. La première, au contraire, est en parfaite harmonie avec celles-ci, et, comme elles, se maintient à une grande distance au nord de la ligne construite par Rennel.

Il n'est point douteux que la latitude donnée par la deuxième observation ne soit préférable à la première, qui appartient à un système de positions où j'ai indiqué tout à l'heure plusieurs points évidemment fautifs.

Or il est à remarquer que la seconde observation est une hauteur méridienne de Jupiter, tandis que toutes les précédentes sont des hauteurs solaires ; et que le double angle de hauteur mesuré en dernier lieu à Satadou n'excède point la portée ordinaire d'un sextant, tandis que toutes les autres dépassent de beaucoup cette portée ; et cependant Mungo Park a dû employer pour tous le même instrument (un petit sextant de poche).

Ne serait-ce point dans cette distinction très importante des angles au-dessous et des angles au-dessus, de

120° que gît la démarcation générale à établir entre les observations admissibles et celles qui ne méritent point de confiance ? Il y a tout lieu de le penser. Et d'abord, en effet, on doit naturellement regarder sinon comme bonnes, au moins comme peu susceptibles d'erreurs graves, des hauteurs prises directement, soit à l'horizon artificiel, soit à l'horizon visuel, avec un instrument spécialement destiné *ad hoc*. Les cinq observations de Satadou, Sécoba, Koulikorro, Yamina et Sami appartiennent seules à cette catégorie.

Dans l'autre classe d'observations, au contraire, l'erreur a dû être d'autant plus facile, que l'angle à mesurer n'a pu être obtenu qu'au moyen de quelque procédé insolite, et sans doute complexe, puisque la portée de l'instrument ne s'étend point au-delà de 120°.

Il ne sera point sans intérêt de rechercher comment s'y est pris notre observateur pour mesurer ces doubles hauteurs solaires de 159° à 177°.

Voici ce qu'il en dit lui-même dans son journal, sous la date du 17 mai : « J'ai essayé d'obtenir la hauteur méridienne du soleil, au moyen de l'observation par derrière (*back observation*) avec mon sextant de poche de Troughton; et après avoir soigneusement examiné la marche de l'astre tant en montant qu'en descendant, ainsi que les intervalles entre chaque observation, je suis demeuré convaincu qu'on peut arriver à une grande précision, et qu'il ne faut pour cela qu'une main ferme et une attention soutenue. Cela a été pour moi d'un grand secours; car, après avoir guetté péniblement la passage des étoiles fixes, il m'arrivait souvent d'être surpris par le sommeil au moment où elles étaient au méridien. »

Ce n'est point tout d'un coup qu'il m'a été possible de

comprendre ce passage, et j'ai vu un habile astronome que je consultais à ce sujet, rester court comme moi; car comment concilier l'idée d'une observation *par derrière*, avec celle de l'emploi d'un horizon artificiel, emploi constaté par la double grandeur de l'angle? un tel concours est en effet rigoureusement impossible. Mais une méditation attentive m'a fait trouver la solution de cette énigme, qui ne signifie autre chose sinon que l'observateur a fait usage du petit miroir de supplément habituellement consacré à prendre hauteur *par derrière*, et que c'est à travers la partie non étamée de ce petit miroir qu'il a visé *par devant* l'image du soleil réfléchi dans l'horizon artificiel, pour la mettre en contact avec l'image semblable réfléchi par le grand miroir sur la partie étamée du petit.

Pour la complète intelligence de la solution que je viens d'indiquer, et des conséquences qu'il y a lieu d'en déduire, quelques explications succinctes sont ici nécessaires.

Tout le monde sait qu'en visant l'horizon à travers la partie non étamée du second miroir d'un *octant*, et ramenant sur la partie étamée, au moyen d'une double réflexion, l'image de l'astre à observer, on obtient directement la hauteur de cet astre au-dessus de l'horizon, jusqu'à un maximum de 90° . Que si, faisant usage du troisième miroir ordinairement adapté à l'instrument, on vise le côté opposé de l'horizon, toutes circonstances demeurant d'ailleurs les mêmes, on mesure alors en réalité le supplément à 180° de l'angle de hauteur donné par l'observation directe, bien que l'usage soit de compter, non ce supplément lui-même, mais l'angle de hauteur qu'il y a lieu d'en conclure, et que marque en effet la numération unique du limbe. Il est bien entendu que

si, au lieu de viser l'horizon, on vise l'image de l'astre réfléchi dans un horizon artificiel, l'angle de hauteur effective ne sera que la moitié de l'angle indiqué par l'instrument.

Tout le monde sait également que la position normale du second miroir est d'être exactement parallèle au plan du miroir principal lorsque l'alidade est fixée sur le point du zéro du limbe, et que la position normale du troisième miroir ou petit miroir de supplément est d'être exactement perpendiculaire sur le plan du miroir principal, l'alidade étant pareillement sur zéro.

Les sextans sont, le plus ordinairement, dépourvus du troisième miroir. Dans ceux où le miroir supplémentaire existe, sa position est généralement la même que dans l'octant, en sorte que l'observation directe donnant les angles de hauteur depuis zéro jusqu'à 120° , l'observation par derrière donne, en faisant rétrograder l'alidade, les angles supplémentaires depuis 60° jusqu'à 180° .

Mais il est des sextans d'une construction particulière, où le petit miroir de supplément affecte une position telle, que, formant angle droit avec le grand miroir, lorsque l'alidade est sur 60° du limbe, il donne l'angle de 120° en même temps que le second miroir, et l'angle de 240° sur le point zéro de l'observation directe. Une seconde numération, placée sur le limbe à rebours de la première, sert à compter les angles ainsi mesurés. J'ai trouvé dans un mémoire inédit du général Badia (le fameux Aly Bey) la description d'un sextant de poche anglais d'une semblable construction (1). Il y a tout lieu

(1). « Je fais mes observations avec un sextant de poche de vingt lignes de rayon depuis le centre de l'alidade jusqu'au point de col-

de penser que l'instrument de Mungo-Park était pareil à celui de Badia.

Or, on conçoit tout d'abord combien, dans une telle disposition des miroirs, il doit être épineux de vérifier et rétablir l'exacte situation normale du petit miroir de supplément, combien par conséquent l'erreur est aisée à commettre et difficile à relever. Et cette remarque acquiert une nouvelle force si l'on considère que l'instrument était de dimensions tellement exigües, que la longueur de l'alidade offrait probablement un rayon moindre de deux pouces.

Et cependant Mungo-Park réclame pour les observations ainsi obtenues, la même confiance que pour les observations directes : « Dans le cas, dit-il à la fin de son journal, dans le cas où l'on serait porté à douter de l'exactitude des latitudes obtenues au moyen de l'observation par derrière faite avec le sextant de poche de Troughton, je crois convenable de déclarer qu'à Sansanding j'ai alternativement employé l'observation directe à l'horizon de la rivière, et l'observation par derrière soit dans l'eau, soit à l'horizon artificiel, et que je n'ai jamais trouvé plus de 4' de différence, mais généralement beaucoup moins. »

Peut-être, en effet, les dernières observations ainsi

limitation du nonius ou vernier avec l'échelle, et un horizon en verre coloré de vingt-quatre lignes de diamètre. J'achetai ces instruments à Londres en l'année 1803. — L'échelle du sextant arrive à 120 degrés, et de là, par une seconde numération rétrograde, la même échelle continue à marquer jusqu'à 220 degrés. Il est entendu que pour observer ces angles supérieurs de l'échelle rétrograde, il faut tourner l'instrument et se servir du troisième miroir, réunissant les deux images ou objets, regardant entre deux et non directement aucun. »

fautes, et pour lesquelles, au surplus, nous n'avons aucun élément de vérification, offrent-elles le degré de précision que l'on attribue le voyageur à une connaissance plus intime de son instrument, plus d'habileté à le manier, plus de justesse dans le coup-d'œil, et peut-être aussi le hasard, auront contribué à lui faire obtenir des observations meilleures.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les latitudes obtenues par des observations solaires à l'est de Séoba et à l'ouest de Koulikoro, se lient sans effort à ces deux points; mais toutes celles qui précèdent l'observation de Séoba offrent une série de latitudes à rejeter en masse de la géographie africaine.

Ce rejet doit-il être tellement absolu, que les observations éliminées ne puissent être en aucune manière utilisées, au moyen d'un système de corrections soit constantes, soit proportionnelles? C'est une question qui ne peut manquer d'être soulevée, mais dont la solution demeure subordonnée en définitive à une comparaison de détail entre les résultats que produiraient les corrections et ceux qu'offrent les documents itinéraires; toutefois, indépendamment de ce récollement, pierre de touche de tout système de correction que l'on serait tenté d'adopter, il n'est pas sans intérêt de se convaincre que nulle hypothèse plausible ne pourrait servir de base à un tel système.

Et d'abord : établir, pour une série d'observations, une loi commune de rectifications, c'est admettre l'existence d'une cause uniforme d'erreur; c'est absoudre l'observateur, et tout rejeter sur un vice fondamental ou accidentel de l'instrument.

Oùci l'on ne peut supposer aucun vice fondamental de l'instrument, tel qu'une fausse graduation du limbe,

l'excentricité du mouvement de l'alidade, ou le défaut de parallélisme des deux surfaces du petit miroir de supplément. Les vérifications faites à Sansanding ne laissent à cet égard aucun doute; et l'on peut surabondamment remarquer que comme il n'y a erreur reconnue ou présumée que dans la catégorie toute spéciale des observations que j'appellerai *inverses* (*back observations*), et même dans une portion seulement de cette catégorie, il ne saurait y avoir lieu d'admettre l'existence d'une défectuosité radicale, qui aurait vicié soit la série entière soit au moins toutes les observations inverses sans exception. Il faut donc renoncer à un système de corrections proportionnelles.

L'hypothèse d'un dérangement accidentel de l'instrument obéirait plus aisément aux conditions que je viens de rappeler tout-à-l'heure si les observations défectueuses se présentaient les dernières; borné au petit miroir de supplément; il n'aurait affecté d'erreur que des observations inverses, et celles-là seulement qui auraient suivi l'époque à laquelle il serait survenu. Mais peut-on supposer, au contraire, que défectueux au commencement du voyage, l'instrument ait spontanément recouvré ensuite la justesse qu'une cause quelconque aurait altérée? L'hypothèse n'est point admissible, et l'on ne saurait raisonnablement établir sur pareille base un système de corrections constantes concentrées sur les observations inverses antérieures à celles de Sécoba.

Les vérifications itinéraires viennent confirmer ces conclusions.

Je place ailleurs le développement de ces vérifications. Mon unique objet, dans le présent mémoire, est d'examiner intrinsèquement les observations astronomiques et les calculs de Mungo-Park; et je borne aux quelques

pages qui précèdent, mes investigations sur les latitudes. Il en résulte que les seules qui puissent faire autorité parmi celles que Park a observées à son second voyage, sont les cinq suivantes :

Satadou.	12° 31' 35" N.
Secoba	13. 27. 36
Koulikorro.	12. 51. 55
Yamina.	13. 15. 7
Sami.	13. 17. 33

J'arrive aux longitudes. Elles sont, comme je l'ai déjà dit, au nombre de cinq pour la route entière; elles résultent toutes d'immersions ou émergences des trois premiers satellites de Jupiter.

Il est essentiel, pour la discussion à laquelle je me propose de soumettre ces longitudes, que je transcrive en entier ici les passages du journal de Park où il rend compte de ses observations et de ses calculs.

1° *A Marjalli Tabba Cotta, le 16 mai 1805.*

« Dans la nuit je pris mon télescope afin d'observer
« une immersion du premier satellite de Jupiter :

« Immersion, à la montre	14 ^h 10 ^m 35 ^s
« Temps en plus depuis Londres. (<i>rate</i> + <i>from London</i>)	0.. 5.. 48
« Retard, d'après une éclipse à Kayi	0.. 0.. 5
« Temps moyen, à la montre	14.. 16.. 28
« Temps, d'après le <i>Nautical</i> <i>almanak</i>	14.. 16.. 51
« Équation	0.. 3.. 58
« Temps moyen à Greenwich	14.. 12.. 53
« Avance de la montre	0.. 3.. 35

1^{re} Longitude d'après trois séries d'observations faites
« la même nuit afin de trouver le temps vrai du lieu,
« 13° 3' 45" O.

« Il est difficile de se rendre compte d'une telle diffé-
« rence dans la marche de la montre pendant le cours
« d'un mois; mais l'excessive chaleur et le mouvement
« du cheval y ont peut-être contribué; car je regarde
« mon observation d'immersion comme exacte. »

2^o *Près du Marigot des Abeilles (Bee-creek), le 26 mai.*

« Pendant la nuit, je pris le télescope pour régler ma
« montre sur le temps de Greenwich, au moyen d'une
« observation d'émergence du second satellite de Jupiter.
« M. Anderson tint la montre; et je restai au télescope
« une demi-heure, dans l'attente, afin de ne pas man-
« quer l'observation. »

« Émergence du satellite : à la montre 11^h 49^m 16^s.

« Émergence, d'après le Nauti-

cal Almanac 11^h 49^m 51^s.

« Équation — 0^m 3^s 21^s.

« Temps moyen à Greenwich. 11^h 46^m 30^s.

« Avance de la montre : 2^m 46^s.

« Hauteurs du soleil, à l'horizon artificiel et à la mon-
« tre, prises le même soir pour déterminer le temps
« vrai :

5 ^h 57 ^m 15 ^s	30° 24'	6 ^h 4 ^m 15 ^s	27° 11'	6 ^h 6 ^m 54 ^s	25° 56'
5 ^h 58 ^m 0 ^s	30.14	6 ^h 5 ^m 0 ^s	26.51	6 ^h 7 ^m 34 ^s	25.38
5 ^h 58 ^m 42 ^s	29.43	6 ^h 5 ^m 35 ^s	26.36	6 ^h 8 ^m 13 ^s	25.20

« Longitude 43^m 56^s en temps, ou 10° 59' ouest. »

3^o *A Fajemma, le 17 juin.*

« Observé une émergence du premier satellite de Jupi-
« ter : —

(91)

• Temps, à la montre, 13^h 6^m 15^s.

• Le 18 juin, hauteur à l'horizon artificiel, pour le
« temps vrai :

• 6 ^h 25 ^m 35 ^s	19° 36'	6 ^h 27 ^m 41 ^s	18° 43'	6 ^h 29 ^m 39 ^s	17° 49'
• 6 ^h 26 ^m 13 ^s	19.28	6.28..19	18.24	6.30..23	17.30
• 6 ^h 26 ^m 51 ^s	19. 5	6.28..50	18.18	6.30..48	17.19

• Longitude non encore calculée, »

4° A Konkromo, le 26 juin.

• Présument que nous aurions une occasion favorable
« d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter,
« je pris les hauteurs suivantes pour le temps vrai :

• 5 ^h 25 ^m 55 ^s	45° 36'	5 ^h 30 ^m 2 ^s	48° 47'	5 ^h 36 ^m 22 ^s	40° 55'
• 5 ^h 26 ^m 53 ^s	45.13	5.30..42	43.28	5.37.. 3	40.35
• 5 ^h 27 ^m 37 ^s	44.55	5.31..25	43.10	5.37..44	40.17

• Observé l'émergence du premier satellite de Jupiter;

• A la montre 9^h 26^m 20^s

• Temps, d'après le *Nautical*

almanak 9..24..53

• Équation + 0.. 2..15

• Temps moyen à Greenwich. 9..27..8

9..27.. 8

Retard de la montre 0.. 0..48

• Longitude 32^m 24^s ou 8° 6' O. »

• Le 27 juin, la nuit étant claire, observé l'émergence
« du second satellite de Jupiter (sur la rive est du Ba-Fing);

• Émergence à la montre 11^h 25^m 55^s

• Temps, d'après le *Nautical*

almanak 11..24..40

• Équation + 0.. 1..53

• Temps moyen à Greenwich. 11..26..33

11..26..33

Retard de la montre 0.. 0..38

5° *Au passage du Ba-Woulima, le 19 juillet.*

« Observé les émersions suivantes des satellites de Jupiter :

- « Émersion du troisième satellite, à la montre. . . 9^h 25^m 18^s
- « Retard de la montre. . . 1^m 55^s
- « Emersion du premier satellite, à la montre. . . 9. 36. 10
- « Retard de la montre. . . 2. 34

« Le 20 juillet, hauteurs pour le temps vrai :

« 7 ^h 6 ^m 45 ^s	21° 21'	7 ^h 9 ^m 42 ^s	22° 42'	7 ^h 13 ^m 10 ^s	24° 18'	7 ^h 16 ^m 27 ^s	25° 49'
« 7. 7. 25	21. 40	7. 10. 26	23. 2	7. 13. 44	24. 33	7. 17. 0	26. 3
« 7. 8. 0	21. 55	7. 11. 3	23. 18	7. 14. 14	24. 46	7. 17. 30	26. 16

« Longitude 5° 0' 13" O. »

Avant de reprendre un à un ces divers points pour les soumettre à un examen spécial, il convient de rechercher, dans l'ensemble des données, quelque lumière sur la marche de la montre du voyageur.

Il résulte des quantités écrites dans l'observation de Manjalli Tabba Cotta que 5^m 48^s exprimeraient la somme des retards diurnes depuis Londres, c'est-à-dire depuis les derniers jours de janvier jusqu'au 16 mai, ce qui peut être évalué de 110 à 115 jours, et suppose dès-lors un retard diurne d'environ 3^s d'après la marche observée à Londres.

A Kayi, le retard total avait augmenté de 5^s; et à Manjalli Tabba Cotta, l'heure de la montre, corrigée de la somme des retards diurnes depuis Londres, et de l'accroissement de retard reconnu à Kayi, offrait encore, sur l'heure de Greenwich donnée par le *Nautical almanak*, un retard de 23^s en sus pour les 20 jours écoulés depuis Kayi; en sorte que le retard diurne se trouvait porté, pour ce dernier intervalle, à un peu plus de 4.

Une telle marche eût sans doute été satisfaisante, si elle se fût régulièrement continuée; mais la suite fut loin de répondre à ces premiers résultats.

La comparaison du temps des tables pour l'instant de chaque éclipse, avec l'heure que marquait la montre au moment de l'observation du même phénomène, fournit une série de différences d'où se peuvent déduire les résultats successifs de la marche de la montre pendant le temps écoulé d'une observation à l'autre. En voici le tableau résumé.

DATES des observations.	DIFFÉRENCES de la montre sur le temps des tables.	DURÉE des intervalles.	MARCHE TOTAL de la montre pour chaque intervalle.	MARCHE de VENE.
16 mai 1805.	+ 6 ^m 16 ^s			
26 <i>id. id.</i>	+ 0.35	9 ^h 22 ^h	Av: 5 ^m 41 ^s	Av: 34,43
17 juin <i>id.</i>	— 5. 3	22. 1	Av: 5.38	Av: 15, 33
26 <i>id. id.</i>	— 1. 27	8. 20	Ret: 3.36	Ret: 24, 44
27 <i>id. id.</i>	— 1. 15	1. 2	Ret: 0.12	Ret: 11, 08
19 juil. <i>id.</i>	+ 1. 55	21. 22	Ret: 3.10	Ret: 8, 67
	+ 1. 34		Ret: 3.49	Ret: 10, 44

On voit que depuis Manjalli Tabba Cotta, la marche de la montre devint très forte et très irrégulière, et qu'en rapportant au moment de l'observation de chaque éclipse, le retard ou l'avance déduite des angles horaires du matin ou du soir, il est indispensable de tenir compte de la marche pendant l'intervalle, qui est quelquefois assez considérable, puisqu'il dépasse 17 heures dans l'observation du 17 juin, et 29 heures dans celle du 27.

Je vais porter successivement mes investigations sur chacune des longitudes observées.

Manjalli-Tabba-Cotta.

On voit que l'observation de longitude faite en ce lieu n'est consignée qu'en partie dans le journal de Mungo-Park, et qu'après avoir noté l'heure de l'immersion à la montre, le voyageur n'a point écrit les hauteurs prises pour déterminer l'heure du lieu, se contentant d'énoncer son résultat. Ici donc nul moyen de contrôler directement ce résultat, ni de déterminer la rectification précise dont le calcul de l'observateur peut être susceptible; mais les données incomplètes qui se trouvent consignées en cet endroit de sa relation suffisent du moins pour démontrer que ce calcul est entaché de plus d'une erreur.

Il est en effet à observer, en premier lieu, que les $14^{\text{h}} 16^{\text{m}} 51^{\text{s}}$ transcrites du *Nautical almanak*, sont le *temps moyen* de Greenwich, et non le *temps vrai*, comme se l'est, par mégarde, imaginé le voyageur, qui y a dès-lors appliqué à tort la correction soustractive de l'équation du temps. Si cette erreur était la seule que Park eût commise dans son calcul, il suffirait, pour la rectifier, de faire subir au résultat une correction additive égale à l'équation du temps qui a été soustraite, c'est-à-dire de $3^{\text{m}} 58^{\text{s}}$ de temps ou $59' 30''$ de degré, ce qui reporterait la longitude de Manjalli-Tabba-Cotta, de $13^{\circ} 9' 45''$ à $14^{\circ} 9' 15''$ O. de Greenwich, ou $16^{\circ} 29' 15''$ O. de Paris. Mais il est évident qu'un tel résultat est inadmissible, puisque le point auquel il s'applique, et que les documents itinéraires doivent faire conclure à 40 milles environ dans le S. E. de Médynah de Oully, échapperait dans l'O. de cette ville, placée elle-même avec assez de précision à $16^{\circ} 19'$ O. de Paris, ainsi que je l'ai exposé ailleurs.

L'erreur relative à l'équation du temps n'est donc point ici la seule; il en existe aussi nécessairement dans la détermination de l'avance de la montre sur le temps du lieu.

Quelle que soit cette quantité, dont le voyageur n'a point consigné le chiffre dans son journal, elle a été obtenue en comparant l'heure que marquait effectivement la montre à l'instant d'une observation de hauteur solaire, avec l'heure conclue de cette même hauteur au moyen d'un calcul d'angle horaire dans lequel interviennent comme éléments la déclinaison solaire et la latitude du lieu. Je suppose volontiers que le calcul a été fait avec justesse, que la hauteur observée (directement) était bonne, et que la déclinaison convenable a été employée; mais quant à la latitude estimée, elle a été naturellement déduite de la latitude observée à Faraba, d'où il suit qu'elle s'est trouvée nécessairement entachée de la même erreur que celle-ci, c'est-à-dire d'un degré environ en excès vers le nord.

Il s'agit maintenant d'apprécier l'influence que cette erreur de latitude a dû exercer sur l'angle horaire; et ce problème est d'autant plus difficile à résoudre d'une manière satisfaisante, que l'angle horaire est absolument inconnu; mais du moins ne sommes-nous pas sans aucun moyen de l'estimer approximativement; car d'un côté le lever du soleil, et d'un autre côté le départ de Manjalli-Tabba-Cotta, posent les limites extrêmes entre lesquelles il doit se trouver: or le soleil ne s'est levé en ce lieu, le 17 mai, qu'après cinq heures et demie; et d'autre part le voyageur, arrivé avant midi à Bray, après une marche fatigante de 12 milles, avait dû partir de Manjalli-Tabba-Cotta avant sept heures du matin. C'est donc, selon toute apparence, vers six heures qu'il prit

hauteur. Dans ces conditions un abaissement de latitude d'un degré doit augmenter d'environ 20' l'angle horaire, et par suite diminuer de pareille quantité l'avance de la montre, ainsi que la longitude.

Cette nouvelle correction placerait Manjalli-Tabba-Cotta vers 16° 9' O. de Paris, à environ 22 milles dans le S. 1/4 S. E. de Médynah, c'est-à-dire fort loin encore de la position que lui assignent les conditions itinéraires.

Il en faut conclure que, outre les deux erreurs que j'ai pu signaler, il en existe encore quelque autre dans les calculs de l'observateur, et que l'absence des données dont il a fait emploi oblige de renoncer à la rectification du résultat par lui indiqué.

Passage du Marigot des Abeilles (Bee-creek).

Ici du moins le journal du voyageur a heureusement conservé toutes les données essentielles pour la fixation de la longitude. On voit reproduite en cet endroit l'erreur que j'ai déjà relevée quant à la nature du temps des tables du *Nautical Almanak*. Du reste Park ne donne point son calcul d'angle horaire, ni même l'heure du lieu qu'il en a déduite; mais il est aisé d'y suppléer au moyen des mêmes élémens qu'il a employés. La hauteur moyenne résultante des trois séries d'observations étant de 13° 46' 17" à 6^h 3^m 30^s de la montre, le 26 mai au soir, et la latitude observée étant de 13° 32' 45" N., Mungo-Park a dû en conclure un demi-angle horaire de 40° 1', ce qui lui a donné, pour l'heure vraie du lieu, 5^h 20^m 8^s.

Essayons maintenant, à l'aide de cette détermination et des autres données recueillies par le voyageur, de re-

construire la série d'opérations auxquelles il se sera livré pour arriver à la longitude de $43^{\text{m}} 56^{\text{s}}$ de temps à l'O. de Greenwich, que porte son journal. Voici incontestablement quelle a dû être sa manière d'opérer :

Heure vraie du lieu de l'observation	5 ^h 20 ^m 8 ^s
Équation du temps.....	— 3..20
Heure moyenne du lieu.....	5..16..48
Heure de la montre.....	6.. 3..30
Avance de la montre sur le temps du lieu...	46..42
Avance sur le temps de Greenwich.....	2..46
Longitude à l'ouest de Greenwich	43..56

Sans relever en détail les différentes rectifications dont le calcul de notre voyageur est passible dans ses diverses parties, je vais simplement résumer ici mon propre calcul.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 26 mai au soir, par une latitude que j'estime à $12^{\circ} 48'$ N., me donnent, pour l'avance de la montre sur le temps moyen du lieu,

$$47^{\text{m}} 55^{\text{s}} \text{ — } 47^{\text{m}} 48^{\text{s}} \text{ — } 47^{\text{m}} 43^{\text{s}}$$

Ces trois quantités sont un peu divergentes; je choisis la seconde, qui est à-peu-près moyenne entre les deux autres; il y a lieu de lui appliquer, pour $5^{\text{h}} 45^{\text{m}}$ d'intervalle jusqu'au moment de l'éclipse, une correction additive d'environ 4^{s} , à raison d'une avance diurne de $15^{\text{s}} \frac{1}{3}$.

Avance de la montre sur le temps moyen du lieu. 0 ^h 47 ^m 52 ^s	
Heure de l'émergence d'après la montre	11..49..16
Heure du lieu à l'instant de l'émergence.....	11.. 1..24
Heure de Paris d'après la <i>Connaissance des temps</i> (temps moyen).....	11..59..11
Différence des méridiens, en temps	57..47
Longitude à l'ouest de Paris.....	14° 26' 45"

Mungo-Park a trouvé la longitude de ce point par $10^{\circ} 59' \text{ O.}$ de Greenwich, soit $13^{\circ} 19' \text{ O.}$ de Paris; la rectification dont ce résultat est passible s'élève donc, en définitive, à plus d'un degré vers l'O.

Dans le calcul qui précède, j'ai employé l'heure de l'immersion à Paris, telle qu'elle est donnée par les tables de la *Connaissance des temps*; elle offre un assez haut degré de précision pour qu'il soit raisonnable de s'en contenter. Desireux toutefois de parvenir, s'il était possible, à une exactitude plus rigoureuse, je n'ai point négligé la recherche des observations du même phénomène qui auraient été faites dans les grands observatoires connus; mais j'ai consulté sans fruit à cet égard les additions de la *Connaissance des temps*, et le recueil de Maskelyne; les *Ephémérides* de Coimbré m'ont seules offert une observation isolée, faite à Lisbonne par M. Ciéra, directeur de l'observatoire royal de la marine, et présentée comme douteuse : elle donne l'émersion à $11^{\text{h}} 17^{\text{m}} 24^{\text{s}}$, temps vrai de Lisbonne, soit $11^{\text{h}} 59^{\text{m}} 53^{\text{s}}$, temps moyen de Paris, ce qui porterait la longitude du Marigot des Abeilles à $14^{\circ} 37' 15'' \text{ O.}$ Incertain sur le degré de précision de l'observation sur laquelle s'appuie ce résultat, je n'ose le préférer à celui que procure l'heure des tables. (1)

(1) Une autre observation correspondante, faite à Prague par l'astronome David, et rapportée dans le Recueil d'observations astronomiques de Triesneker, mais qui ne m'a été connue que par le mémoire de M. Oltmanns, donne l'émersion à $12^{\text{h}} 51^{\text{m}} 29^{\text{s}}$ temps vrai de Prague, soit $11^{\text{h}} 59^{\text{m}} 48^{\text{s}}$ temps moyen de Paris, ce qui reporterait la longitude de Bee-Creek à $14^{\circ} 35' 35'' \text{ O.}$

Fajemma.

La longitude de ce lieu n'a point été calculée par l'observateur, ni par personne autre, que je sache, bien que tous les élémens nécessaires soient consignés dans le journal. Voici le résumé de mon opération.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 18 juin au soir, par une latitude que j'estime à $12^{\circ} 48'$ N., me donnent, pour l'avance de la montre sur le temps moyen de Fajemma,

$$47^m 0^s \text{ — } 46^m 57^s \text{ — } 46^m 42^s.$$

Laissant de côté la troisième, qui s'éloigne beaucoup des deux autres, je conclus de celles-ci une moyenne de $46^m 58^s$, qu'il y a lieu d'augmenter de 18^s pour $17^h 22^m$ d'intervalle depuis l'instant de l'éclipse, à raison d'un retard diurne de $24^s \frac{1}{2}$.

Avance de la montre sur le temps moyen du lieu.	$0^h 47^m 16^s$
Heure de l'émerison suivant la montre	$13.. 6.. 15$
Heure de Fajemma à l'instant de l'émerison...	$12.. 18.. 59$
Heure de Paris d'après la <i>Connaissance des temps</i> ..	$13.. 10.. 32$
Différence des méridiens, en temps.	$51.. 33$
Longitude à l'ouest de Paris.....	$12^{\circ} 53' 13''$

Dans le but de substituer à l'heure calculée des tables, l'heure donnée par des observations correspondantes, j'ai relevé celles que j'ai trouvé consignées dans les recueils les plus accrédités, et choisissant celles qui m'ont paru présenter le plus de garanties, je me suis borné aux trois suivantes, savoir :

1^o Une *excellente* observation faite à l'observatoire de Viviers, par M. Flaugergues, correspondant de l'Institut, et donnant l'heure de l'émerison à $13^h 19^m 42^s$,

temps moyen de Viviers, soit $13^h 10^m 19^s$ temps moyen de Paris;

2° Une *bonne* observation faite à Lisbonne par M. Ciéra, et donnant l'heure de l'émerision à $12^h 23^m 46^s$ temps vrai de Lisbonne, ce qui revient à $13^h 10^m 16^s$ temps moyen de Paris;

3° Une observation faite à Coïmbre par le religieux Fray Luiz do Coração de Maria, l'un des astronomes attachés à l'observatoire de cette université célèbre, et donnant l'heure de l'émerision à $12^h 27^m 17^s$ temps moyen de Coïmbre, correspondant à $13^h 10^m 16^s$ temps moyen de Paris.

De ces trois observations concordantes, j'ai conclu une heure moyenne de $13^h 10^m 18^s$. La longitude de Fajemma, rectifiée à l'aide de cette nouvelle base, est de $12^\circ 49' 45''$ O.

Konkroma.

Dans ce lieu, Mungo-Park a observé deux émerisions, l'une du premier, l'autre du second satellite de Jupiter, et pour chacune il a renouvelé l'erreur que j'ai déjà itérativement signalée dans ses premiers calculs, sur la nature du temps donné par les tables du *Nautical Almanak*. Quant aux opérations par lesquelles il a pu arriver à une longitude de $8^\circ 6'$ O. de Greenwich ($10^\circ 26'$ O. de Paris), j'avoue que mon intelligence ne peut parvenir à s'en rendre compte. Au surplus, voici mes propres résultats :

Émerision du premier satellite, le 26 juin, à la	
montre.....	$9^h 26^m 20^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i>	$9..34..13$
Retard de la montre sur le temps moyen de Paris.	<u>$7..53$</u>

Cette observation ayant été faite 3 h. 55 m. après celle des hauteurs pour l'angle horaire, se trouve entachée du retard proportionnel afférent à cet intervalle dans le retard diurne de $24^{\circ} 172$; il y a donc lieu d'ajouter 4° à l'heure de la montre, ce qui réduit le retard de celle-ci sur le temps de Paris, à $7^m 49^s$.

Émersion du deuxième satellite, le 27 juin, à la	
montre.....	$11^h 25^m 55^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i>	$11.34.0$
Retard de la montre sur le temps moyen de Paris.	$8..5$

Cette deuxième observation ayant eu lieu $29^h 46^m$ après celle des hauteurs pour l'angle horaire, doit être corrigée du retard proportionnel afférent à cet intervalle, à raison d'un retard diurne de 11^s ; il faut donc ajouter 14^s à l'heure de la montre, ce qui réduit le retard de celle-ci sur le temps de Paris, à $7^m 51^s$.

Les moyennes des trois séries de hauteurs prises le 26 juin au soir, par une latitude de $13^{\circ} 27' 26''$ N. (observée à Sécoba sur le même parallèle), donnent pour l'avance de la montre sur le temps moyen de Konkromo,

$$42^m 4^s \text{ — } 41^m 58^s \text{ — } 42^m 0^s$$

Avance moyenne	$0^h 42^m 1^s$
Retard moyen sur le temps de Paris	$7..50$
Différence totale des méridiens.....	$49^m 51^s$
Longitude à l'ouest de Paris.	$12^{\circ} 27' 45''$

Je n'ai trouvé d'observations correspondantes que celles notées ci-après, savoir :

Pour l'émission du premier satellite, le 26 juin, une bonne observation, faite à Paris par M. Bouvard, membre du bureau des longitudes, et donnant $9^h 33^m 34^s$, et

(102)

une observation de M. Ciéra, de Lisbonne, donnant $8^h 45^m 18^s$ temps vrai de Lisbonne, ce qui revient à $9^h 33^m 31^s$ temps moyen de Paris; d'où j'ai conclu l'heure moyenne de $9^h 33^m 33^s$;

Pour l'émergence du deuxième satellite, le 27 juin, d'une excellente observation de M. Flaugérghes, de Viviers, donnant $11^h 42^m 54^s$ temps moyen de Viviers, soit $11^h 33^m 31^s$ temps moyen de Paris.

En faisant usage de ces données au lieu de celles que m'ont fournies les tables de la *Connaissance des temps*, la longitude rectifiée de Konkromo se trouvera par $12^{\circ} 19' 15''$.

La correction applicable à la longitude calculée par Mungo-Park s'élève donc ici à près de 2 degrés vers l'ouest.

Passage du Ba-Woulma.

En cet endroit encore, deux émergences ont été observées, et cette fois du moins le voyageur n'a point commis sa méprise ordinaire sur le temps du *Nautical almanak*. Mais, du reste, ici comme à Konkromo, j'ai fait des efforts superflus pour deviner comment, avec les données qu'il énonce, Mungo-Park est arrivé à une longitude de $5^{\circ} 9' 13''$ O. de Greenwich ($7^{\circ} 20' 13''$ O. de Paris).

Ainsi que je l'ai fait pour les observations précédentes, je place ici le résumé de mon propre calcul :

Émergence du troisième satellite de		
Jupiter, à la montre	$9^h 25^m 18^s$	$11^m 15^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i>	$9^h 36^m 32^s$	
Émergence du premier satellite, à la		
montre	$9^h 36^m 40^s$	$11^m 64^s$
Suivant la <i>Connaissance des temps</i>	$9^h 44^m 14^s$	
Retard moyen de la montre sur le temps de Paris		$11^m 34^s$

Ces deux observations ont été faites $9^h 47^m$ et $9^h 36^m$ avant celle des hauteurs pour l'angle horaire; la marche de la montre offrant un retard diurne moyen de $9^s \frac{1}{2}$, c'est à-peu-près 4^s qu'il faut retrancher de l'heure de la montre, ou ajouter à son retard moyen sur le temps de Paris, ce qui porte ce retard à $1^m 38^s$.

Les moyennes des quatre séries de hauteurs prises le 20 juillet au matin, par une latitude observée de $14^{\circ} 2' 23''$ N., donnant pour l'avance de la montre sur le temps moyen du lieu,

$$35^m 1^s \quad 35^m 13^s \quad 35^m 19^s \quad 34^m 59^s$$

On voit que la seconde de ces quantités est à rejeter; les trois autres produisent une moyenne de $35^m 1^s$.

Avance de la montre sur le temps du lieu	$6^h 35^m 1^s$
Retard moyen sur le temps de Paris	$1^m 38^s$
Différence totale des méridiens	$46^m 39^s$
Longitude à l'ouest de Paris	$11^{\circ} 39' 45''$

Les observations correspondantes à celle du troisième satellite, que m'ont offertes les *Ephémérides* de Coïmbre, et les *Additions* de la *Connaissance des temps*, présentent entre elles des divergences qui vont jusqu'au-delà d'une minute; les unes donnent l'heure de l'émer-sion moindre que celle des tables, les autres la donnent plus forte; aucune, au surplus, n'est recommandée à la confiance par quelque annotation de l'observateur: je n'hésite donc pas à maintenir l'heure des tables comme offrant plus de chances d'exactitude.

Quant à l'émer-sion du premier satellite, les observations correspondantes que j'ai recueillies aux mêmes sources, concordent mutuellement à quelques secondes près, et donnent sans exception l'heure moindre que celle des tables: une correction en ce sens sera donc

ici pleinement justifiée. Je choisis, comme offrant la moyenne à-peu-près exacte de toutes ces observations, l'heure de $9^h 47^m 26^s$ obtenue à l'observatoire de Paris par M. Arago.

En reprenant mon calcul pour y faire emploi de cette nouvelle donnée, j'arrive à une longitude rectifiée de $11^{\circ} 35' 15''$ O., pour le passage du Ba-Woulima.

Ici la correction vers l'ouest à faire subir à la détermination de Mungo-Park, est énorme : on voit qu'elle atteint quatre degrés et un quart !....

En résumé les corrections que j'ai fait subir aux longitudes observées par Mungo-Park, produisent les résultats suivans :

Marigot des Abeilles.....	$14^{\circ} 26' 45''$ O. de Paris.
Fajemma.....	$12.49.45$
Konkromo.....	$12.19.15$
Ba-Oulima.....	$11.35.15$

Ces chiffres, loin d'être démentis par les documens itinéraires, s'accordent au contraire sans embarras avec leur construction raisonnée telle que je l'ai exposée dans un autre travail.

Je m'arrête. J'ai accompli la tâche que je m'étais proposée dans ce mémoire particulier : j'y ai réformé tous les calculs vicieux qui abondent dans la portion astronomique du dernier voyage de Mungo-Park en Afrique ; j'ai opéré l'indispensable triage des observations admissibles et de celles qui doivent être reprouvées.

J'ai ainsi restitué à la science un document précieux, qui demeurerait perdu pour elle sous la croûte d'erreurs dont l'ignorance et la routine le maintenaient enveloppé.

*A

*VOYAGE dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM
DE BAUVE et P. FERRÉ.*

Suite. (1)

Les carbets ou cases ne manquent pas d'élégance : ils sont élevés de 15 à 20 pieds, et quelquefois plus, au-dessus du sol. La couverture est bombée, et presque toujours en feuilles de ouaille (espèce de palmiste); elle est remarquable par sa légèreté. D'autres carbets peu élevés entourent la case principale. Il y en a ordinairement un qui sert à recevoir les étrangers; d'autres à grager le manioc, à loger les chiens, etc. Une quantité de ravets et de petites mouches désolent la plupart des établissemens : elles entrent dans les yeux, et redoublent d'importunité à l'heure des repas. Les Oyampis, quoique fréquemment dans l'eau, n'en sont pas moins en proie à la vermine. Rien n'est plus dégoûtant que de les voir assis par rang de taille, s'épluchant mutuellement. Les poules sont très nombreuses; nous n'avons pu savoir d'où elles proviennent. Toujours est-il que, dans leurs habitudes, elles diffèrent essentiellement des espèces domestiques, n'ayant qu'une saison pour pondre. Il est rare de ne point trouver chez chaque Indien beaucoup d'animaux privés, tels que hocòs, agamis, marailles, coullouirs, perroquets de diverses espèces, haras, etc. On y voit aussi des patiras et des maij pouris, mais plus rarement.

Outre les soins du ménage, l'entretien des abatis, les femmes font aussi les hamacs, les calimbés de coton de

(1) Voir les numéros 126 et 127 de la première série.

leurs maris : elles filent le coton avec une espèce de quenouille. Elles sont aussi chargées d'aller chercher le gibier que leur mari a tué , souvent à de grandes distances. Leur condition est un esclavage dont rien n'adoucit la rigueur.

Les Oyampis cultivent aussi une variété de maïs dont les grains sont jumelés et de couleur violette.

Au fond, le caractère de ces Indiens n'est point méchant. Dans l'ivresse, ils deviennent furieux et sont capables de se porter aux plus grands excès ; mais , ce moment passé, ils sont très doux. Ils ne sont nullement enclins au vol. Ils n'ont point de portes. Leurs cases sont toujours ouvertes. Nous avons souvent laissé à la disposition de ceux chez lesquels nous passions des objets à leur convenance, jamais rien ne nous a été dérobé, même après avoir refusé l'objet qu'on nous demandait. Le seul individu dont l'importunité serait à charge, s'il avait quelque puissance , est ce Wananicka, dont j'ai parlé. Fier d'avoir été nommé capitaine par le baron Milius, il sut pendant quelque temps se rendre redoutable à ses voisins. Ayant reçu en présent des armes et de la poudre, il s'était porté à des excès qui éloignèrent les Indiens de lui. La crainte qu'il leur avait inspirée fut telle, qu'ils préférèrent le fuir, n'osant le punir, le croyant appuyé par les blancs. Ce misérable assassina, entre autres, un Portugais blanc, réfugié dans l'intérieur, où il était marié et avait des enfans, d'après des ordres qu'il avait, disait-il, reçus. Peu de temps avant notre arrivée, il avait chez lui deux nègres qu'il avait arrêtés ; il s'en faisait servir. Craignant qu'on n'en fût informé à Oyapock, il leur procura le moyen de se retirer dans les terres. On n'a pu me dire positivement ce qu'ils étaient devenus ; peut-être font-ils partie d'une

bande dont nous avons eu connaissance, et dont je parlerai plus tard.

De la langue Oyampis.

Cette langue est pauvre, comme toutes celles des peuples qui ont peu d'objets à exprimer. Les voyelles y sont très fréquentes. Les substantifs et les adjectifs y sont indéclinables, sans différence de singulier ou de pluriel. Les verbes sont invariables dans tous les temps. La prononciation est rude et gutturale.

Les noms de nombre ne s'élèvent pas au-dessus de cinq, qui sont :

Péssou	Un.
Moncongué	Deux.
Mapour	Trois.
Moypenté	Quatre.
Jateuté	Cinq.

Pour exprimer des nombres plus forts qui cependant ne passent jamais dix, ils montrent leurs doigts.

Voici un vocabulaire de quelques-uns des principaux mots de cette langue qui pourra en donner une idée :

Téco	Homme.	Acantará	Plumages, touffe de tête.
Waïmi, éraré-couará,	Femme.	Massacará	Poules.
Massi, érayeuré	Enfant.	Païra	Arc.
Couarai	Soleil.	F. Ourapará	Flèches.
Jari	Lune.	Petemai	Tabac.
Caritai	Étoile.	Cassourous,	
Occá, capouia,	Case, carbet,	mourá,	Collier de verre.
Caabé	Bois.	Wiwi	Hache.
Méiou	Cassave.	Maria	Couteau.
Mandiocá	Manioc.	Pirá	Poisson.
Amaniou	Coton.	Harará	Hara.
Etimopou	Coton filé.	Courá	Perroquet.

Periti	Perruche.	Erendourà	Menton.
Ivarà	Canot.	Erendou	Barbe.
Iawar	Chien.	Eratoupè	Joues.
Eu	Eau.	P. Epiréré	Peau.
Epoumai-ièvai	Païement.	Eracopé	Ventre.
Icatou	Bon.	Epossi-à	Poitrine.
Nicatou	Méchant.	Toué	Sang.
Franchi	Un blanc.	Eraiwéré	Veines.
Ooussimo	Liane.	Taccourouroù	Os.
Iaïppé	Haziers.	Janeppé	Main.
Eibourà	Grand bois.	Eppò ampé	Pouce.
Thór	Oni.	Eppó	Doigts.
Nani	Non.	Eioupàouà	Bras.
Moi	Serpent.	Siribinnà	Coudes.
Eou	Biche.	Eoubacouan	Jambes.
Copéi	Bonjour.	Diribinnà	Genoux.
Ocket	Bonsoir.	Eppó capé	Pieds.
Hang	Ceci, cela.	Assoussous	Seins.
Coromou	Plustard, tantôt.	Tappé	Dos.
Tilla	Hamac	Erèmo-éparassi	Parties naturel- les de l'homme et de la femme.
Camisa	Toute espèce de vêtement.	Erèmi	Manger.
Gaspar	Sabre.	Eiwoye	Avoir soif.
Toupan	Tonnerre.	Occaó	Boire.
Aiègan	Hyver, grandes pluies.	Cávi à à	Allers.
Eàcan	Tête.	Iè javerò	Chasser.
OÈreà	OEil.	Opotaré	Vouloir.
Erápouirəouà	Paupières.	I caravé	Etre malade.
Eiapouacan	Tempes.	Erendou à	Cracher.
Yanissi	Nez.	Naëti	Pêcher.
Eccouroù	Bouche.	Iaé iapi naëti	Aller à la pêche.
Erembè	Lèvres.	Aye toupi é	Comment appe- lez-vous cela ?
Eraimbiré	Gencives.	Mama é hang	Que est cet hom- me ?
Erraïm	Dents.	téco	
Nambi	Oreilles.	I apotaré ayémé	
Eccoú	Langue.	hang	Donne ce fruit.
Eracoutè	Mâchoire.		
Euourouçəouan	Gorge.		

Je pense qu'il serait inutile de donner ici des exem-

plès qui ne serviraient qu'à prouver l'immutabilité des temps des verbes , des adjectifs et des substantifs.

Les noms propres sont toujours des noms d'arbres ou d'animaux.

Suite de l'Itinéraire.

Décembre. Le 30, M. Ferré se trouva assez bien rétabli pour que nous pussions reprendre notre exploration. José Antonio ne se ressentait plus de sa maladie. Notre intention était de reconnaître d'abord les sources de l'Oyapock. Nous fûmes obligés d'abandonner nos canots un peu au-dessus de la Crique-Acao,

Nous prîmes notre direction ouest-quart-nord, et cotoyâmes ainsi la rivière, que nous longions à-peu-près, pendant six journées. Le chemin est affreux, entrecoupé de marécages profonds et de hautes montagnes, que nous gravissions avec peine. Nos Indiens porteurs, quoique peu chargés, fatiguaient beaucoup.

Janvier 1831. Le 7, nous tombâmes sur un établissement assez considérable, vers midi. Nous nous y reposâmes le reste de la journée.

8. Nous remarquâmes plusieurs traces d'établissements abandonnés depuis quelques années. On ne distingue, en traversant ces immenses forêts, que quelques espèces de bois qui y sont rassemblés par familles; ce sont le bois bagot, qui est très commun et un des plus beaux bois de couleur de la colonie, les wapas, des cèdres, quelques mahots, le reste bois mous; ce qui n'est pas surprenant, car le sol ne se compose que de gros graviers, et même en des endroits sans aucune apparence d'humus (les marécages exceptés), surtout au sommet des montagnes, là le bois est très clair, et même

rare. A la base des montagnes, avant d'entrer dans les marécages, on rencontre çà et là quelques pieds de salsepareille (1), mais de mauvaise venue, car elle ne se trouve en abondance que dans les terres noires et grasses; celles que nous parcourions étaient graveleuses ou argileuses et très fortes. Nous fîmes halte à 4 heures.

9. Nous partîmes à six heures du matin. Même sol, même route, de très hautes montagnes escarpées à l'est, pente douce à l'ouest; le sol s'élève prodigieusement, l'escarpement d'un côté à l'est, et la pente douce de l'autre à l'ouest le prouvent suffisamment. Nous entendions souvent le bruit des barres et cascades de la rivière, qui n'était qu'à une petite distance. Nous la vîmes même plusieurs fois roulant dans un lit resserré avec la rapidité et le fracas d'un torrent.

Nous fîmes halte à trois heures et demie au bas d'une montagne, au pied de laquelle coule une crique, appelée par les Indiens Tuatou, ce qui signifie courte. Elle ne parcourt, en effet, qu'un très petit espace, et se jette dans l'Oyapock. Nous y prîmes quelques carpes et quelques aymaras.

10. Nous traversâmes des marécages profonds, et notre route, qui n'avait pas dépassé l'ouest-quart-nord, changea sur les onze heures et tomba jusqu'au nord-ouest, et même nord-quart-ouest. Dans quelques en-

(1) La salsepareille présente une ronce triangulaire qui serpente au loin ou quelquefois grimpe sur les arbres. Ses racines ou chevelues s'étendent latéralement à une distance de sept à huit pieds. Ce sont elles qu'on arrache, et qui sont livrées au commerce. Un pied peut donner quatre à cinq livres. Cette plante a en outre un pivot qui s'enfonce à une grande profondeur, et qui sert à la reproduction des racines latérales.

droits de ces marécages, le chemin était plus élevé et ressemblait assez à une digue. Vers deux heures, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière, et nous vîmes non loin de là un saut assez considérable dont nous entendions le bruit depuis environ une heure. Nous la cotoyâmes sans la perdre de vue pendant une heure et demie, et remarquâmes là encore l'élévation du sol à la grande quantité de barres et de roches que nous reconnûmes durant cet espace de temps. Nous rentrâmes dans le bois, marchant nord-ouest et même ouest-quart-nord. Après deux heures de marche, nous rencontrâmes une rivière sur les bords de laquelle les Indiens entretiennent des carbets, car ils y viennent souvent enivrer le poisson. Cette rivière s'appelle Tacuandé. Elle est assez considérable, et a son embouchure beaucoup plus large que ne l'est l'Oyapock à cet endroit; elle parcourt, dit-on un assez grand espace. Là nous passâmes la nuit.

11. Nous explorâmes la rivière Tacuandé jusqu'à onze heures. Elle est très encaissée. Après un déjeuner où du poisson sec nous tint lieu de pain, car nous ne pouvions jamais avoir avec nous une forte provision de cassave, nous reprîmes notre route ouest-quart-nord, et sur les deux heures nous traversâmes à gué le Tacuandé, qui fait des détours considérables. Nous gravîmes deux des plus hautes montagnes que nous eussions encore rencontrées. Du sommet de la plus élevée, nous aperçûmes au sud le Tacuandé, qui serpentait au loin et paraissait former de temps en temps de grands bassins entourés de montagnes que nous estimâmes à environ quatre lieues de nous, et qui s'étendaient en demi-circulaire, depuis le sud-est jusqu'à l'ouest de notre position. Nous crûmes d'abord que le Tacuandé

prenait sa source au sud , dans ces montagnes ; mais il en était autrement, ce dont nous nous sommes assurés, car cette rivière revient un peu avant ces montagnes, jusqu'au nord-ouest, à une journée environ du lieu où nous étions, retourne à l'est et prend sa source sur le revers même de ces montagnes. Nous aurons occasion d'en reparler. Le soir même, nous traversâmes encore deux fois le Tacuandé, et nous nous arrêtâmes à cinq heures, dans un endroit où il y avait beaucoup de ca-
caos.

12. Après une matinée pénible, nous découvrîmes vers onze heures un établissement. Nous avons besoin de nous reposer et nos Indiens aussi. Nos hôtes n'avaient jamais vu de blancs chez eux ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement et s'enquerraient avec inquiétude du sujet de notre voyage. Eux-mêmes communiquaient rarement avec les Indiens de l'Oyapock et étaient fort mal pourvus d'outils. Aussi parvînmes-nous à les apprivoiser promptement, en leur donnant quelques couteaux et quelques sabres, en échange desquels ils nous apportèrent de la cassave et du poisson boucané dont ils avaient une assez grande quantité. Leurs cases étaient aussi garnies d'immenses jarres remplies de cachiri.

13. Nous laissâmes une partie de nos gens sur l'établissement où nous devions revenir prendre des vivres, et nous partîmes à sept heures du matin avec deux des Indiens du village, pour continuer notre exploration de l'Oyapock. Nous marchâmes exactement nord. Au bout de trois heures de marche, nous arrivâmes sur les bords de la rivière, qui en cet endroit n'est qu'un ruisseau. Nous la longeâmes par le bois. Les bords en sont impraticables. De temps en temps, elle forme des bas-

sins assez considérables , mais peu profonds. Les barres et cascades sont plus éloignées, mais aussi plus élevées. Nous traversâmes l'Oyapock deux fois sur les roches. Enfin , à quatre heures, nous nous arrêtâmes et assîmes nos piquets sur un immense plateau formé d'une seule roche. Le matin, nous fûmes surpris de voir beaucoup de poissons que nos Indiens avaient fléchés pendant la nuit.

14. Nous remontâmes encore jusqu'à huit heures le long de la rivière ; là nous reconnûmes qu'il était inutile d'aller plus loin ; en effet, l'Oyapock se partage en une multitude de branches ou criques. Il faudrait le temps des grandes eaux pour reconnaître son cours principal. La fin de juin ou le commencement de juillet serait l'époque favorable pour cette expédition , on pourrait même alors se servir de petites embarcations. Nous revînmes sur nos pas , et le 15 au soir, nous ralliâmes l'établissement où nous avions laissé nos gens.

16. Nous séjournâmes pour prendre nos vivres et des guides qui nous étaient nécessaires pour les chemins que nous devons parcourir, qui étaient, nous disait-on, difficiles et même dangereux. Une plus longue exploration des bords de l'Oyapock en cette saison devenant inutile , je voulais gagner l'Ynipocko , dont j'avais entendu parler lors de mon excursion à Agamiware.

17. Nous nous mîmes en route à huit heures, passâmes le Tacuandé à onze. En traversant des montagnes, José Antonio me fit remarquer le bois Coumarou. C'est un arbre fort grand, son écorce, grisâtre et raboteuse, a le goût de l'amande amère. Les Brésiliens en retirent une essence fort estimée. A trois heures, nous tombâmes sur une habitation où il y avait environ cinquante individus. Là nous apprîmes qu'à peu de distance se

trouvait une établissement de mulâtres et de nègres marons. Les Indiens n'en parlaient qu'avec terreur. Ils vivaient de rapines, souvent même ils enlevaient des femmes. Nous ne pûmes savoir d'où ils provenaient, ni être fixés sur leur nombre; mais d'après les données que nous avons recueillies, nous présumons qu'ils peuvent être douze à quinze.

18. Nous prîmes à six heures le chemin des montagnes, marchant toujours nord-ouest. Jusqu'à onze heures, nous ne fîmes que monter et descendre. Dans les marécages, nous avions souvent de l'eau jusqu'à l'estomac et presque toujours aux genoux. Nous nous arrêtâmes à midi au pied d'une montagne pour prendre quelque nourriture et nous reposer; nos gens étaient excédés. Les Indiens sont bons marcheurs et font de longues traites, mais pour peu qu'ils soient chargés; ils se fatiguent promptement, ce qui vient du défaut d'habitude. Nous nous remîmes en marche à deux heures, traversâmes encore une montagne, et à peu de distance nous passâmes le Tacuandé pour la dernière fois. Nous couchâmes sur ses bords sud-ouest-quart-ouest.

19. Nous prîmes notre direction au sud-est et peu après à l'est. Nos guides nous firent remarquer une cascade qui sortait des flancs de la montagne, et formait un bassin dont les eaux s'écoulaient dans un lit étroit bordé de roches élevées. Ils nous assurèrent que c'était le Tacuandé; en effet, nous ne le vîmes plus. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à dix heures, et reprîmes notre route sud-est à travers des montagnes très escarpées. Là, nous trouvâmes des cavernes formées d'énormes blocs de roches superposés les uns sur les autres. Nous vîmes fréquemment des coqs de roches qui voltigeaient dans les environs; mais leur vol est si rapide

qu'il passe toute idée qu'on pourrait s'en faire. Jamais ils ne se posent, et nous ne pûmes en tirer. Dans le temps de l'accouplement, ils sont moins farouches; ils cherchent leurs femelles et s'arrêtent auprès d'elles. Les Indiens nous assurèrent qu'à cette époque, ils se rassemblent à l'entrée des cavernes, et là, après avoir nettoyé un certain espace, ils combattent quelquefois plusieurs heures en présence des femelles, qui sont spectatrices passives de ces combats. L'après-midi fut signalée par un très gros patira que l'on nous tua près d'un bassin situé sur le sommet d'une de ces montagnes. Là, nous nous établîmes pour passer la nuit.

Nos Indiens prirent dans ce bassin quelques poissons dont ils ignoraient le nom. Ils ressemblent à ces poissons rouges que l'on prend en France dans les sources d'eaux vives; ils sont nuancés des couleurs les plus brillantes. Ce sont des espèces de carpes très petites, mais d'un goût exquis. La nuit que nous passâmes sur les bords de ce bassin, nous entendîmes presque continuellement de fortes détonnations, qui ne cessèrent point même dans le jour, jusqu'à ce que nous ayons entièrement traversé ces montagnes, et encore à une distance assez considérable.

20. Notre route fut continuellement sud-est toujours à travers les montagnes, nous nous arrêtions assez souvent pour examiner le sol. La terre s'améliorait à mesure que nous nous éloignions d'Oyapock, et à la base, nous rencontrions de la salsepareille. Elle devenait plus commune à mesure que nous nous enfoncions dans le sud-est. José Antonio nous fit remarquer un arbre qu'il appelle sapucaia. Il est d'une grande élévation; il porte un coco sphérique qui renferme une vingtaine ou plus d'amandes qui sont fort délicates. Nous trouvâmes aussi

beaucoup de lianes d'eau ou lianes du voyageur. Effectivement, en prenant environ deux brasses de cette liane et l'amarrant bien par les deux bouts, on a de l'eau en assez grande quantité, et qui demeure longtemps fraîche.

21. Nos guides nous prévinrent que vers midi nous passerions la plus haute de ces montagnes, du sommet de laquelle nous pourrions voir celles que nous avions traversées le 4. Nous y arrivâmes en effet à une heure, mais ce fut en vain que nous cherchâmes à reconnaître le point d'où nous avions aperçu la chaîne sur laquelle nous étions; seulement nous distinguâmes deux chaînes qui ne sont, la première que celle sur laquelle nous nous étions trouvés, l'autre est plus loin et borde l'Oyapock.

Nous nous arrêtâmes à trois heures sur les bords de la crique ou plutôt bassin Agamiware. Agamiware signifie bassin ou lac des Agamis. Il y en a effectivement beaucoup; car dès le soir, nous en tuâmes une douzaine. Nous avons depuis la base des montagnes trouvé beaucoup de pieds de caoutchouc, et ils devenaient plus nombreux à mesure que nous marchions sud-est.

22. Nous commençâmes à visiter le côté sud-ouest du bassin. Plusieurs criques s'en échappent. Nos guides nous dirent que plusieurs d'entre elles allaient non loin de là se jeter dans les rivières, une entre autres qu'ils appelaient Hieuwar (grande eau) que nous pourrions voir le lendemain. Le terrain sur lequel nous étions était couvert de fougère fort haute et de cacaos. Cet endroit est un des plus giboyeux que nous ayons encore vu, car nous étant arrêtés pour déjeuner, nos Indiens nous apportèrent une si grande quantité de gibier et de poisson,

que nous fûmes obligés de demeurer là pour le faire boucaner dans le courant de la journée. Nos provisions furent encore augmentées d'un cabiaille et d'un patira. Aussi nos gens, qui depuis quelque temps étaient à-peu-près rationnés, se jetèrent-ils sur ces victuailles avec toute la gloutonnerie qui caractérise l'Indien qui se trouve dans l'abondance, sans aucun souci ni prévoyance pour l'avenir. Là, José Antonio me fit voir un arbre qu'il nomma couchéri. Ses feuilles ont la même odeur que celles du giroflier.

(La suite au numéro prochain.)

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Sur la situation et la distance des villes d'Almaligh, Fischbalig, Karakoroum, Kantcheou et Peking, d'après l'histoire persane de Wassaf.

Il y a dans l'histoire de Wassaf, lequel raconte en partie comme témoin oculaire les événemens des règnes des successeurs de Djengiskhan, plusieurs renseignemens géographiques. L'un des plus intéressans est tout au commencement le passage traduit ci-après, qui donne les distances entre les capitales de la Chine (*Peking*), du Tangout (*Kantcheou*), du Mogolistan (*Karakoroum*) et d'Almaligh. Si ces données sont justes, et l'on ne saurait presque en douter, puisqu'elles ont été prises par *Wassaf*, dans l'histoire de Djossini, ministre de Holakoukhan, les deux villes de *Kantcheou* et *Fichbaligh*, et par conséquent aussi celle d'*Almaligh* doivent occuper un site tout-à-fait différent de celui qui leur est assigné dans la petite carte publiée par M. Klaporth dans ses mémoires, et dans sa réfutation allemande de M. Schmidt. (1)

(1) *Bebuchtung und Wuderlegung der Torschunpa des Herrn Schmidt.*
Paris, 1824.

Voici le passage en question :

« D'Almaligh à Fischbaligh il y a deux semaines de chemin : de Fischbaligh à *Khanbaligh* (Peking). Le chemin conduit dans la direction du sud par le désert que les Mongols appellent le désert des *Oighours*. C'est la distance de quarante journées. De cet endroit (de Fischbaligh) (1) jusqu'à *Kantcheou*, qui est du pays de *Tangout*, est la frontière du *Khatai* (de la Chine septentrionale) du côté de l'orient, et (de Fischbaligh) jusqu'à *Karakoroum*. Il y a dans la direction du nord également quarante journées de chemin, et derechef de *Kara koroum* jusqu'à *Khanbaligh*, et de là jusqu'à *Kantcheou* la même distance (de quarante journées).

D'après la carte de M. K., la distance de *Fischbaligh* à *Peking* est presque la double de celle de *Fischbaligh* à *Karakoroum*, tandis que ces deux distances devraient être égales : *Karakoroum*, *Kantcheou* et *Peking* sont effectivement placés, dans la carte de M. K., dans un triangle dont deux côtés (les distances de Peking à *Karakoroum* et à *Kantcheou*) sont égaux; mais il s'en faut beaucoup que le troisième (la distance de *Kantcheou* à *Karakoroum*) soit aussi la même mesure. La distance donnée par la carte de M. K. des deux villes de *Fischbaligh* et *Almaligh* répond à-peu-près à l'éloignement de quinze jours de marche de caravane; mais elles doivent être portées toutes les deux plus vers l'est, pour répondre aux directions et aux distances de l'historien persan, qui s'appuie de l'autorité du savant historien

(1) *Ez Andjà* de là ne saurait se rapporter qu'à *Fischbaligh*, car si l'on voulait la rapporter à *Khanbaligh*, qui est à l'est du *Tangout*, la frontière dont il est tantôt question devrait être l'occidentale et non pas l'orientale.

Djowaius ; car d'après lui, les quatre capitales du *Mogolistân*, du *Khatai*, du *Tangout* et du pays des *Oighours*, sont situées de sorte, que la distance de la dernière (*Fichbaligh*) aux trois autres est partout de quarante journées.

Si, dans mon dernier travail, je n'ai pas eu l'avantage de consulter un manuscrit aussi correct de *Rechid-eddin* que l'est celui de Paris, j'ai cette fois-ci devant moi trois manuscrits de *Wassaf* dont deux très corrects, et l'un de ces deux, qui a été écrit pour le conquérant de Constantinople en 866 (1461), est en même temps un chef-d'œuvre de calligraphie et d'élégance ; de sorte que, cette fois-ci, les manuscrits que j'ai eus à ma disposition ne sauraient être invalidés par celui de *Wassaf*, qui se trouve à la bibliothèque royale de Paris, où les orientalistes pourront comparer le texte avec ma traduction. Privé du double avantage d'un manuscrit aussi correct de *Rechid-eddin* et de l'érudition chinoise de *M. K.*, je n'ai voulu que faire preuve à la Société de mon zèle en lui signalant la riche mine de renseignemens géographiques et statistiques qui se trouve dans *Rechid-eddin*, et qui pourra être exploitée dorénavant, avec plus de moyens et plus de profit, par des orientalistes français.

J. DE HAMMER.

TRAVAUX du capitaine Vidal sur les côtes occidentales
des Iles Britanniques.

Dans l'été de 1831, le capitaine Vidal reçut le commandement temporaire du *Pike*, et fut chargé de déterminer la profondeur d'eau que l'on trouve au large des côtes occidentales d'Irlande et d'Ecosse. Le paral-

lèle des rochers Skelligs avait été la limite septentrionale du travail du capitaine White dans le Shamrock ; au-delà de cette limite, la sonde ne pouvait plus servir au navigateur pour estimer sa distance à la terre, lorsqu'il n'avait pu obtenir d'observations astronomiques pour fixer sa position : et peut-être dans aucune partie du monde, ce genre de connaissance n'était plus nécessaire que sur la côte dangereuse de l'ouest de l'Irlande. Heureusement pour les navigateurs, l'importance de connaître les approches de cette côte fut sentie par l'hydrographe de l'amirauté, M. le capitaine Beaufort, et on ne pouvait pas mieux faire que de charger le capitaine Vidal de ce travail.

Après avoir préparé son bâtiment pour ce service et obtenu les instrumens nécessaires, le capitaine Vidal se rendit immédiatement au Lough-Swilly, en déterminant le banc de sondes qui entoure la côte ouest dans toute cette partie de sa route. L'église de Buncrana, formant une des stations de la grande triangulation sur laquelle s'appuie la levée des îles britanniques, fut adoptée par le capitaine Vidal pour point de départ des mesures chronométriques qu'il aurait à faire. Nous nous réservons de donner plus tard les résultats de ses observations.

Après avoir obtenu des observations à Buncrana, le capitaine Vidal mit en mer le 20 juin, pour reprendre l'examen du banc de sondes. Le mauvais temps mit beaucoup d'obstacles à ce travail, et le Pike arriva à la petite île de Saint-Kilda, après avoir obtenu plusieurs lignes de sondes très importantes. Ayant quitté l'île le 29 juin, le capitaine Vidal passa à Suliska et à Rona, et se dirigea sur Balta, où il arriva le 12 juillet. C'était afin d'obtenir la différence des méridiens entre ce point et les

îles Ferø, que le Pike mouilla à Balta-Sound, d'où il partit le 15 juillet. Le capitaine Vidal remarque que le commerce des îles Ferø étant un monopole du roi de Danemark, il n'est permis à aucun bâtiment étranger d'y faire le commerce. Un petit brick est expédié par le gouvernement, et fait trois voyages de Copenhague à ces îles dans la saison favorable ; ce petit bâtiment suffit pour le commerce très borné de ces îles. Les voyageurs qui veulent les visiter n'ont d'autre moyen que de profiter des voyages de ce brick, ou de fréter un bâtiment exprès pour eux.

Le mouillage à Thorshavn est très exposé, et le Pike fut forcé de mettre à la mer pour éviter un coup de vent le 20 juillet. De ce point il fit une ligne de sondes vers le rocher Monk, au large de la pointe sud de l'île Suderoe.

La position de ce rocher fut trouvée différer de celle qui lui est assignée sur la carte du capitaine Born. Le temps étant mauvais, on ne put pas descendre sur le rocher, mais le Pike passa entre le rocher et l'île où il ne trouva que 13 fathoms (14 brasses $1\frac{1}{2}$) d'eau. Ce passage n'est pas recommandé par le capitaine Vidal et doit être évité autant que possible. Lorsque le Pike traversa ce passage, le vent était frais de l'ouest portant contre la marée qui courait à raison de plus de six milles à l'heure. La grosse mer que produisait cette opposition du vent et du courant rendait très difficile de gouverner le bâtiment, et il était nécessaire de porter beaucoup de voiles pour ne pas être repoussé.

En allant de Suderoe à Balta, la plus grande profondeur d'eau que l'on trouva sur le banc de sondes fut de 683 fathoms (768 brasses françaises ou 1,249^m04). Le 26, le capitaine Vidal arriva à Balta ; après avoir fait des ob-

servations dans ce point, le Pike mit à la voile le 30 juillet pour Sulisca et Rona, et mouilla le 14 août sur la côte est de Rona.

On trouva que ces îles étaient mal placées sur les cartes, et on en détermina la position avec exactitude. On trouva aussi au nord de Rona un plateau de roches sur lequel il n'y a que 30 fathoms ou 33 brasses $1\frac{1}{2}$ d'eau (54^m,8), et qui n'est pas marqué sur les cartes.

De ces îles, le Pike retourna au Lough-Swilly, et mouilla devant Buncrana le 26 août.

NOUVEAU TRAITÉ de limites entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et le Mexique.

Les limites entre les États-Unis de l'Amérique septentrionale et le Mexique ont été fixées par un traité solennel, signé à Washington le 22 février 1819, à l'époque où le Mexique faisait partie intégrante de la monarchie espagnole; mais depuis les changemens politiques survenus dans ce dernier pays, il a été jugé indispensable de confirmer la validité dudit traité, qui reste en vigueur dans tout son contenu entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et les États-Unis mexicains.

Dans cette vue, les plénipotentiaires respectifs des deux gouvernemens ont arrêté les dispositions suivantes :

Art. 1^{er}. La délimitation des frontières des deux pays restant la même que celle fixée par le traité de Washington, du 22 février 1819, les deux parties contractantes décident de mettre sans délai à exécution les 3^e et 4^e articles dudit traité, ainsi conçus :

2. La ligne de démarcation entre les deux pays, à l'ouest du Mississipi, commence dans le golfe du Mexi-

que, à l'embouchure de la rivière Sabine, et remonte vers le nord, le long du bord occidental de cette rivière, jusqu'au 32° degré de latitude ; de là, prend une direction tout-à-fait septentrionale jusqu'au degré de latitude qui se rencontre avec le Rio-Roxo de Natchitoches, ou Rivière-Rouge, suit le Rio-Roxo jusqu'au 100° degré de longitude O. de Londres, ou 23° de Washington ; puis, traversant ladite Rivière-Rouge et se dirigeant au nord, la ligne aboutira à la rivière Arkansas, dont elle longera le bord méridional jusqu'à sa source, sous le 42° degré de latitude nord, et enfin suivra ce même parallèle de latitude jusqu'à la mer du Sud ; le tout conformément au plan tracé sur la carte des États-Unis, de Mélish, publiée à Philadelphie le 1^{er} janvier 1818. Cependant s'il était reconnu que la source de la rivière Arkansas se trouve soit au nord, soit au sud dudit 42° parallèle de latitude, la limite suivra, à partir de ladite source, une direction septentrionale ou méridionale (selon que le cas se présenterait) jusqu'à la rencontre du 42° degré de latitude, qu'elle prolongera de même jusqu'à la mer du Sud. Toutes les îles situées dans la Sabine, la Rivière-Rouge et celle d'Arkansas, appartiennent aux États-Unis, mais la navigation sur lesdites rivières est commune aux deux nations.

Les deux parties contractantes renoncent à tous droits, prétentions et réclamations sur les territoires renfermés dans lesdites limites, c'est-à-dire, les États-Unis, sur ceux situés à l'ouest et au sud de la ligne de démarcation ci-dessus fixée, et S. M. catholique, sur ceux à l'est et au nord aussi de la même ligne.

3. Afin de fixer avec plus de précision, et de déterminer d'une manière définitive les frontières des deux pays, chacune des parties contractantes nommera un

commissaire et un ingénieur qui procéderont à toutes les opérations nécessaires pour arriver à ce résultat, entre autres à celle de fixer la latitude positive de la source de la rivière Arkansas, ainsi que la ligne depuis le 42° parallèle jusqu'à la mer du Sud.

4. Les ratifications des présentes seront échangées à Washington dans le délai de quatre mois, et plus tôt, s'il est possible.

Fait à Mexico, le 12 janvier 1828.

Signé : Pour les États-Unis, J.-R. POINSETT.

Pour le Mexique, S. CAMACHO.

J.-Y. ESTEVAN.

Ratifié à Washington, le 5 avril 1832.

W.

Société américaine des missions.

L'anniversaire de la fondation de cette Société a été célébré avec solennité à Philadelphie, dans le courant de septembre dernier. Nous donnons ci-après un court extrait du rapport, dont la lecture, faite par trois secrétaires, a occupé plusieurs heures, dans deux séances différentes.

La Société américaine entretient en ce moment vingt-deux missions, savoir : en Grèce, à Constantinople, en Syrie, chez les Juifs; à Bombay, Ceylan, Siam, à la Chine; dans l'Archipel Indien, les îles Sandwich; la Patagonie; parmi les Cherokees, à l'ouest du Mississipi, chez les Chactaws, Creeks, Osages, Stockbridges, Mackinaws, Ojibeways, Maumées et les Indiens de l'état de New-York. Ces missions comptent 60 établissemens, 83 missionnaires dans les ordres, 6 médecins non gra-

dués; 6 imprimeurs, 26 missionnaires assistants, 126 femmes; plus 4 prédicateurs natifs et 46 assistants aussi natifs. Ce qui fait 247 personnes travaillant à la propagation de la vraie foi, envoyées par la Société et 50 prédicateurs et assistants natifs, en tout 296 individus.

De ce nombre, 48 sont partis l'année dernière, savoir: 19 missionnaires dans les ordres, 2 médecins, 2 imprimeurs et 25 autres assistants. Les églises formées et desservies par ces missions sont au nombre de 37, et comptent 1704 cathécumènes convertis. Les écoles qui en dépendent sont fréquentées par environ 50,000 élèves. Les presses de la Société ont imprimé, l'année dernière, près de 7,500,000 pages traitant de matières religieuses. On calcule que depuis l'établissement de ces presses, il en est sorti 68,000,000 de pages, ayant toutes rapport aux travaux des missions.

La Société est sur le point d'envoyer de nouveaux agens dans l'Afrique orientale et occidentale, dans les îles de Crète et de Chypre, à Broussa, dans l'Asie-Mineure et en Perse. Plusieurs autres sont en observation sur le continent oriental et parmi les Indiens de l'Amérique du nord.

Le champ exploré sous la direction de la Société s'agrandit de jour en jour. Ses messagers ont pénétré chez les tribus indiennes qui bordent la frontière S. O. des États-Unis, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses; d'autres ont été envoyés aux grands lacs et vers le Haut-Mississipi. Un d'eux a parcouru la plus grande partie de la côte N.O. tandis qu'un autre visitait le Mexique et la plupart des nouveaux États de l'Amérique du Sud. Des missionnaires ont abordé aux îles Washington, plusieurs se sont établis sur la frontière méridionale de la Chine, et à Siam dans la partie septentrionale

de Ceylan et dans l'Inde occidentale. La Société est également représentée dans la Syrie et dans la capitale de l'empire ottoman, à Athènes, cet ancien flambeau de la Grèce, et dans l'île de Malte; elle a porté la parole divine à travers les provinces de l'Asie-Mineure, dans les plaines du Caucase et sur les confins de la Perse; une mission s'avance dans l'Afrique occidentale, et les côtes orientales de cette partie du monde vont être aussi explorées, dès qu'on aura trouvé les interprètes nécessaires; dans quelques mois, une station sera établie dans l'ancienne Crète, et une autre dans l'importante île de Chypre. Enfin, on attend des nouvelles de missionnaires qui doivent porter la lumière de l'Évangile au pied du mont Olympe et jusque par-delà les plaines de la Mésopotamie et les montagnes du Kurdistan.

Les recettes de la Société pendant l'année qui vient de s'écouler ont excédé celles de l'année antécédente de 15,270^{doll.} 65, et se sont élevées à 145,844 77, ce qui, ajouté à la balance en caisse au commencement de l'année, a donné un fonds de 152,522 41 à la disposition du comité. Sur cette somme, il a été dépensé celle de 149,906 27.

Reliquat à la clôture de l'année financière (au 1^{er} août dernier), 2,616 74.

En outre, la Société a encore reçu diverses sommes pour aider à la propagation des saintes Écritures, savoir :

De la Société Biblique américaine :

Pour aider la mission de Bombay à traduire l'Évangile en langue mahraté 5,000^{doll.}

Pour la même traduction en langue

A reporter 5,000

<i>Report.</i>	5,000 <i>doll.</i>
hawaïhienne, à la mission des îles Sandwich	500
Pour la même traduction en langue cherokee	300
De la Société Biblique de Philadel- phie :	
Pour aider à traduire les Écritures en langue hawaïenne	1,500
De la Société américaine des Tra- ductions :	
Pour le même objet, aux missions de Bombay, Ceylan, de la Chine, des îles Sandwich et dans la Méditerranée.	6,000
Enfin, de diverses autres sources, pour impressions et traductions . . .	6,520
Le tout montant à	17,920
A quoi joignant le montant de la dépense ci-dessus	149,906 27
Les dépenses de la Société des Mis- sions se sont élevées, pour l'année 1832-33 à la somme de	167,826 27

POPULATION DU CANADA. — *Relevé du mouvement des naissances, mariages et décès pendant les quatre dernières années, tel que l'ont établi les rapports des protonotaires de chaque district à la législature.*

DISTRICTS.	ANNÉES.	NAISSANCES.	MARIAGES.	DÉCÈS.
Quebec.....	1829	7,211	1,150	3,500
	1830	7,600	1,432	4,843
	1831	8,133	1,629	5,028
	1832	8,591	1,674	6,946
		31,535	5,885	20,112
Montréal.....	1829	12,208	2,012	5,361
	1830	13,043	2,553	5,767
	1831	14,217	2,592	6,514
	1832	13,195	2,506	13,718
		52,663	9,663	31,360
Les Trois-Rivières.	1829	2,409	419	803
	1830	2,492	510	1,292
	1831	2,738	519	1,195
	1832	1,754	548	1,319
		10,303	1,996	4,609
Gaspé.....	1829	0	0	0
	1830	13	42	4
	1831	37	62	25
	1832	52	67	28
		102	194	163
Saint-Francis.	1829	201	43	45
	1830	306	42	47
	1831	330	58	48
	1832	189	51	23
		926	194	163

L'accroissement de population pendant les quatre

dernières années, obtenu par l'excédant des naissances sur les décès, est donc de 39,316, savoir :

District de Quebec.	11,421	} 39,316 (1)
Montreal.	21,302	
Les Trois-Rivières	5,784	
Saint-Francis.	763	

En comparant le mouvement de la population pendant l'année dernière, on verra que dans le district de Quebec, les naissances ont excédé les décès de 1,645, et que dans celui de Montreal les décès ont surpassé les naissances de 623; mais il faut observer que le grand nombre des morts a frappé sur les émigrans nouveaux, et a été causé par les ravages du choléra.

En prenant en considération la grande mortalité qui a régné en 1831, ainsi que l'accroissement de population qui n'est pas connu dans diverses parties du territoire, telles que le comté de Gaspé et d'autres établissemens protestans, on peut porter, en toute assurance, l'augmentation de la population du Canada pendant les quatre dernières années, à 40,000 individus, ce qui donne 10,000 par année moyenne, non compris les accroissemens résultant du fait des émigrations.

(1) On remarquera dans ce résultat, comme dans le tableau qui précède, des erreurs de chiffres qu'on ne peut rectifier parce qu'elles sont également dans le texte, mais qui ne doivent point influer sur le chiffre total.

POPULATION de la Crète en 1832.

NOMS DES CANTONS.	CONSEILS dont ils dépendent.	POPULATION.	OBSERVATIONS.
Setia.....	Candie.	5,000	
Yera-Petra ou Gira-Petra	<i>Id.</i>	3,000	
Mirabelle.	<i>Id.</i>	8,000	D'où dépend Spinalonga.
Lassiti	<i>Id.</i>	2,500	
Malevisi	<i>Id.</i>	19,000	Le chef-lieu de ce canton est Candie.
Temenos	<i>Id.</i>	2,000	
Arcadie ou Riso-Castro	<i>Id.</i>	2,500	
Chersonese ou Pedia, Bonifacio ou Monofacio.	<i>Id.</i>	6,000	
Kenourio.	<i>Id.</i>	2,000	Ces trois cantons sont formés par l'ancienne province de Messara, où était située Gortyne.
Piriotissa	<i>Id.</i>	3,500	
Milopotamos	<i>Id.</i>	2,000	
Amari.	Rhethimo.	6,000	
Rethimo.	<i>Id.</i>	3,000	
Aivassili ou Lambis..	<i>Id.</i>	5,000	
Apocorona ou Ampri-corna	La Canée.	3,000	
La Canée.....	<i>Id.</i>	5,000	
Saelino.....	<i>Id.</i>	10,000	Qui comprend l'Acrotyrie, où est l'ancienne grotte de saint Jean.
Kissamos	<i>Id.</i>	3,000	D'où dépend Carabuse.
Sphakia	<i>Id.</i>	3,500	
		98,000	

NOTE sur les travaux de la nouvelle Carte de Suisse.

Les travaux de la Carte de Suisse, commencés depuis long-temps, et qui étaient mollement conduits par le général *Finsler*, ont pris, sous la direction du général *Dufour*, une grande activité.

En 1834, la triangulation sera, sinon terminée, du moins fort avancée, et le travail topographique sera presque arrivé au même point. Les minutes se font au $\frac{1}{25000}$. La Carte sera gravée à l'échelle du $\frac{1}{100000}$, et comprendra 25 feuilles de la même dimension que celles de la nouvelle Carte de France, savoir, 5 décimètres sur 8 décimètres.

Genève, 27 décembre 1833.

Voyage de MM. ADAM DE BAUVE et LEPRIEUR dans l'intérieur de la Guyane.

Belem de Gram Para, 29 août 1833.

Monsieur,

Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, en vous adressant la relation de mon excursion à l'Amazone, je vous ai donné une idée de ma position, et je vous ai fait part du plan que Leprieur et moi nous étions tracé. N'ayant pu exécuter notre projet comme nous l'avions conçu, nous nous déterminâmes à descendre le Jary, comptant de trouver chez les Tamocomos les guides nécessaires pour me rendre aux sources du Rio de Gurupatouba, à l'embouchure du-

quel est situé Montéalègre, et de la pénétrer, comme nous nous l'étions proposé. Le 4 avril, je quittai notre établissement de Rouapira, Leprieur devait me suivre au bout de trois à quatre jours. J'eus, avant d'arriver chez le chef des Tamocomos, dont, ainsi que vous l'avez vu par ma relation, le village est situé à l'embouchure de Carapanatouba, à lutter contre les périls du fleuve et contre ceux que me suscitèrent des individus du dehors, venus pour tirer de la salsepareille, qui engageaient les Indiens à me faire un mauvais parti. Arrivé chez Joaquim Manoël, je trouvai un assez grand nombre de colporteurs qui, ayant animé les Tamocomos, voulaient s'opposer à mon débarquement. Ce ne fut qu'à force de patience et de fermeté, que je parvins à faire entendre raison à ces individus, qui se figuraient toujours que des Français ne pouvaient se présenter en ces parages que pour se frayer un chemin pour s'emparer de la province. Le commandant de Gouroupa, que j'avais connu, avait été changé, me disait-on, et le nouveau avait donné les ordres les plus sévères à l'égard des Français qui pourraient se présenter de nouveau. J'obtins pourtant qu'un petit canot lui fût expédié avec une lettre dans laquelle je l'informais de ma présence, en le priant de vouloir bien donner des ordres pour qu'on ne mît aucun obstacle à mon expédition. Le capitaine Joaquim Manoël, un peu revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait fait prendre contre moi, me donna au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière peu éloignée des monts Sororoca, qui, disait-il, se jetait dans Gouroupatouba. Des lacs, des marécages pleins d'eau découragèrent mes gens, qui me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner le point sur lequel je voulais me rendre. Un naturaliste,

M. Brachet, qui m'avait accompagné, ne put résister aux fatigues que nous eûmes à essuyer, et tombant malade, mourut à notre retour chez le capitaine Joaquim Manoël. M. Brachet était excellent préparateur, avait des connaissances en entomologie, et me fut souvent utile par sa persévérance et son courage ; je le regrette vivement. Une dernière tentative pour gagner Gouroupatouba fut encore infructueuse. Enfin, je reçus le 25 juin une réponse de Gouroupa du lieutenant-colonel Mougo, qui avait remplacé M. Gaye. Il donnait ordre au capitaine Joaquim Manoël de me donner des guides pour me rendre où bon me semblerait, ayant reçu du président de la province des instructions à cet égard. En effet, l'année dernière, j'avais écrit au vice-consul français du Para qu'obligé de retourner sur mes pas, je reviendrais dans un bref délai à-peu-près dans les mêmes parages. Le vice-consul fit des démarches auprès du président, qui expédia aussitôt des ordres à Gouroupa pour qu'on ne suscitât aucun obstacle, si moi ou quelques Français se présentaient sur un affluent de l'Amazone. Malheureusement, un misérable juge de paix de Villa-Nova, qui paraissait m'en vouloir particulièrement, eut assez d'influence sur Joaquim Manoël, dont il était le parrain, pour l'empêcher de me donner des guides capables. Voyant que je ne pouvais gagner Gouroupatouba avec les gens que j'avais avec moi, j'engageai quelques Indiens de bonne volonté, mais peu expérimentés, pour me conduire à Gouroupa. Mon intention était de remonter l'Amazone jusqu'au Rio Watuma, dont les sources sont voisines de la Serra do Acavaya, et traversant cette chaîne, chercher un affluent de l'Essequibo. Mais mes gens, peu accoutumés aux dangers de la rivière, précipitèrent mes embarcations dans

une cascade. Je perdis quatre personnes qui se noyèrent et tout ce que j'avais. Moi-même, saisi par une jambe qu'avait attrapée un de mes nègres, je ne dus mon salut qu'à un canot qui se trouvait au bas du rapide. Des objets précieux de botanique et d'entomologie, mes observations, tout enfin fut englouti. Quant à Leprieur, depuis le 4 avril, je n'ai eu aucune nouvelle de lui, et tout me porte à croire que ce sera une nouvelle victime de ces parages. Son intrépidité, son amour de la science le feront regretter des hommes instruits sur les traces desquels il marchait, et dont beaucoup étaient ses amis.

Je suis enfin arrivé le 22 juillet à Gouroupa. J'y fus accueilli avec l'hospitalité la plus généreuse. Prenant de là passage dans une goëlette, je débarquai au Para le 15 août, après dix-sept jours de traversée. Je ne saurais trop me louer des bontés du président, M. Machado d'Oliveira, que je ne connaissais cependant que d'une manière indirecte, ayant été très lié avec un de ses amis, président de la province de Maragnon en 1823. M. Machado mit à ma disposition toutes les cartes et documents des archives, et me fit l'offre des instrumens qui pourraient me convenir; mais je ne trouvai que quelques sextants et cercles en mauvais état, dont la pesanteur en rend le transport dans le bois impossible. Je vais maintenant remonter l'Amazone jusqu'au Watuma, et si par cette rivière je ne puis gagner l'Essequibo, je me rendrai sur le Rio Branco, par lequel je crois que je réussirai. De Démérari, où j'espère que j'arriverai dans six mois, j'aurai l'honneur, monsieur, de vous envoyer une relation et des esquisses zoologiques sur les diverses peuplades des Guyanes, ainsi que des vocabulaires. Parlant plusieurs langues des nations indiennes,

je me trouve avoir plus de facilité que n'en ont eues d'autres voyageurs, pour saisir les traits et les coutumes qui les différencient. De Démérarý, mon intention est de remonter l'Orénoque, si je suis approuvé par le gouvernement français, de rentrer par le canal de Cassiquiari dans l'Amazoné, d'où prenant le Rio-Ucayala, Apopo-Paro ou le Rio Béni, que je remonterai jusqu'à ses sources, je trouverai une grande quantité de nations indiennes tout-à-fait inconnues, et je visiterai le lac Titicaca, sur les bords duquel on trouve des antiquités américaines. De Démérarý, j'aurai l'honneur de vous soumettre, en vous rendant compte de mon voyage, un plan circonstancié de mon projet.

J'ai l'honneur d'être, etc.

E. ADAM DE BAUVE.

Extrait d'une lettre de M. J. Graberg de Hemsó à M. JOMARD, membre de l'Institut.

Florence, le 2 avril 1833.

L'atlas de Zuccagni Orlandini est terminé depuis le mois de novembre ; il contient en tout vingt tableaux ou cartes, dont la dernière représente l'archipel toscan. Mon rapport sur cet excellent ouvrage fut lu à l'Académie des Géorgophiles le 3 de mars, et donna lieu à quelques pourparlers dans le sein de l'académie, et à des éclaircissemens et notes supplémentaires, qui seront lus dans la séance du mois courant. Je ne sais si on les imprimera, car l'excellente exécution de l'ouvrage, surtout dans sa partie descriptive et pour la nomenclature géographique, a excité quelque jalousie. Le fait est

pourtant que Zuccagni a reconnu et rectifié plus de trois cent soixante-dix erreurs de noms topographiques dans les cartes de ses deux prédécesseurs , dont quarante-et-une dans la seule île d'Elbe. La carte du père Inghirami excelle par la précision mathématique, et celle de Segato par la beauté de l'exécution caléographique; mais pour l'exactitude de la nomenclature, de l'orthographe des noms de localité, celle de Zuccagni laisse l'une et l'autre bien loin en arrière. C'est qu'il a personnellement visité et examiné presque tous les lieux mentionnés dans son ouvrage; et, où il n'a pas été en personne, comme dans le duché de Lucques et dans la Garfagana, il a obtenu des autorités mêmes et des notables du pays les renseignemens et les corrections qui lui étaient nécessaires. Ses tableaux géo-ethnographiques et statistiques sont, d'ailleurs, ce que l'on peut voir de mieux fait dans ce genre, et surtout ce qu'il y a de plus exact et de plus instructif à l'égard de la géographie et de la statistique de la Toscane.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 février 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Félix Lefel écrit à la Société pour lui soumettre quelques observations relativement à la publication de son *Histoire philosophique et politique de l'Afrique occidentale*, dans le cas où la décision de la Commission spéciale lui serait favorable.

M. Rafinesque écrit de Philadelphie, à la date du 15 novembre 1833, pour envoyer à la Société une notice sur les monts Cotocton de la Virginie et du Maryland, accompagnée d'une petite carte. Il annonce qu'il enverra incessamment à la Société l'analyse des principaux voyages, et de quelques autres travaux publiés aux États-Unis. Il se propose de joindre à cet envoi un précis de ses voyages en Europe et en Amérique, et une histoire des peuples de toutes les Amériques. La Commission centrale remercie M. Rafinesque de ses communications, et renvoie sa notice sur les monts Cotocton au comité du Bulletin.

M. Guerra écrit de nouveau, de Bordeaux, pour annoncer qu'il se propose de concourir au prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans, pour être distribué par la Société de Géographie : il a déjà été écrit à M. Guerra que l'invention agricole dont il a entretenu la Société ne pouvait rentrer dans le programme des matières dont elle s'occupe.

M. le baron d'Hombres Firmas, membre de la Société, adresse un mémoire sur un gyromètre ou roue d'arpentage, et sur son application à un instrument de géodésie dont un long usage lui a prouvé la commodité et l'exactitude.

M. le rédacteur de la Revue des voyages demande l'échange de ce nouveau recueil contre le Bulletin de la Société. La Commission centrale accepte cet échange.

Il est rendu compte que le comité du Bulletin s'est réuni pour s'occuper de la proposition faite par M. d'Artezac d'ouvrir une nouvelle série de numéros pour le Bulletin, et que la majorité du comité a été d'avis que cette nouvelle série fût ouverte à partir du 1^{er} janvier. Cet avis a été adopté par la Commission centrale.

M. le commandant d'Urville fait un rapport sur la relation espagnole du voyage de Bonechea à l'île d'Amat (Tahiti), et il propose que cette relation soit publiée dans les mémoires de la Société. Cette proposition est prise en considération par la Commission centrale, et renvoyée à la section de publication. Le rapport de M. d'Urville sera inséré au Bulletin.

M. Warden communique l'extrait du journal d'un voyage sur la côte de la Chine, depuis la province de Canton jusqu'à la Tartarie Mantchoue, en 1832 et 1833, par le Rév. Ch. Gutzlaff. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Coulier dépose sur le bureau une note par laquelle il fait connaître l'existence de deux feux qui ne sont pas portés dans la notice des phares des côtes de France, publiée par l'administration des ponts-et-chaussées ; il demande que cette note soit insérée au Bulletin de la Société.

Séance du 21 février.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jouannin dépose sur le bureau, pour être lu à la prochaine séance, un mémoire sur le choix des diamètres des globes terrestres artificiels, et sur la division des cartes géographiques et des mêmes globes qu'il conviendrait d'adopter dans l'intérêt du système légal des poids et mesures, de l'instruction publique et des sciences.

M. Benoît, ingénieur mécanicien à Troyes, écrit à la Société pour lui offrir un globe géographique portatif *en papier parchemin*, ayant onze pieds de circonférence. Ce globe, qui se remplit d'air en deux minutes environ, est monté sur un support renfermant un soufflet. L'auteur soumet ce globe à l'approbation de la Société, et témoigne le desir qu'il soit fait un rapport sur son invention: — La Commission centrale remercie M. Benoît de son hommage, et elle renvoie l'examen du globe à une commission spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès et Réaume.

M. le colonel Jackson, membre de la Société, à Saint-Petersbourg, adresse un exemplaire de l'Aide-Mémoire du voyageur, qu'il vient de publier, et il accompagne cet envoi de quelques détails sur la rédaction de son travail. M. le colonel Corabœuf est prié d'en rendre compte.

M. Alexandre Burnes écrit de Londres pour faire hommage à la Société d'un nouveau mémoire qu'il a publié sur le cours de l'Indus, et qui complète son premier travail sur la description de ce fleuve.

M. Townsend, membre de la Société, lui écrit pour lui faire hommage de deux grandes cartes américaines,

l'une des États-Unis, et l'autre de l'Etat de New-York ; et il entre dans quelques détails sur ces deux publications. M. Townsend annonce qu'il vient de se former, au dépôt de la marine, à New-York, une société sous le nom de *United states naval Lyceum*, dont les travaux ont pour but de hâter la marche des connaissances géographiques. Il témoigne le désir de voir des relations s'ouvrir entre les deux sociétés, et il se féliciterait de pouvoir servir d'intermédiaire dans leurs rapports scientifiques. La Commission centrale remercie M. Townsend de ses intéressantes communications, et elle accepte avec empressement la proposition qui lui est faite d'entretenir des relations avec la nouvelle société de New-York. La Société fera volontiers l'échange de son recueil périodique avec les publications de cet établissement.

M. Arthus Bertrand écrit à la Société pour lui faire hommage du voyage en Suède de M. Alexandre Daumont, qu'il vient de publier. M. Dubuc veut bien se charger de rendre compte de cet ouvrage.

M. Grand-Pierre, directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris, adresse les deux premières livraisons de son recueil pour 1834, et appelle l'attention de la Société de Géographie sur le voyage de MM. Arbousset et Casalis dans le pays encore inexploré des Bas-soutos. D'après son désir, le Comité du Bulletin est invité à présenter une analyse de cette relation, ainsi que des cartes qui l'accompagnent.

M. Adrien Cochelet rappelle à la Société qu'il a eu l'honneur de l'informer, par une lettre datée de Mexico, le 30 juin 1830, qu'une caravane, composée de 62 individus, était partie le 7 novembre 1829 d'Albiquisi, dans l'État du Nouveau-Mexique, et s'était dirigée vers

la haute Californie, à travers des pays qui n'avaient probablement été parcourus que par les anciens missionnaires espagnols. Cette caravane était heureusement arrivée le 31 janvier suivant à la mission de Saint-Gabriel, dans la Haute-Californie, après avoir rencontré quelques tribus sauvages qui ne commirent à son égard aucunes hostilités. M. Cochelet adresse la numéro du journal officiel mexicain qui fait connaître avec exactitude et jour par jour la route suivie par cette caravane, et il exprime le desir que cet itinéraire soit inséré au Bulletin. — Adopté.

M. Warden annonce que la société de colonisation américaine s'est déterminée à former un nouvel établissement qui sera appelé New-York, au cap Mount, ou sur tout autre point de la côte d'Afrique qui sera jugé convenable. La colonie du cap Palmas va prendre le nom de Maryland. Il est à remarquer qu'une chaîne d'établissements ainsi placés le long de la côte est le seul moyen efficace pour arriver à l'entière abolition de la traite.

La Commission centrale, à laquelle M. le professeur Rafinesque s'est adressé pour obtenir la remise de son mémoire sur les races nègres asiatiques, dans les cas où il ne serait pas inséré dans le recueil de la Société, décide, sur l'avis de la section de publication, que ce travail ne sera pas publié, et que l'auteur, d'après les conditions du concours, sera autorisé à faire tirer une copie de son manuscrit.

M. le président informe l'assemblée que M. Leprieur, de retour depuis quelques jours d'un voyage dans l'intérieur de la Guyane, est présent à la séance. Sur l'invitation de M. le président, il annonce qu'il se fera un plaisir de communiquer, à la prochaine assemblée, une notice sur ses voyages.

La séance générale est fixée au 4 avril prochain.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 février 1834.

Par M. le directeur du Dépôt de la guerre : *Plan d'Alger et des environs*, dressé au Dépôt de la guerre sous la direction de M. le général Pelet. 1832. 1 feuille.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 14^e livr., in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : 16^e, 17^e et 18^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Jaubert : *Mémoire sur l'ancien cours de l'Oxus*. Broch. in-8°.

Par M. Ramon de la Sagra : *Tablas necrologicas del colera morbus en la ciudad de la Habana y sus arrabales, etc.* 1 vol. in 4°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier 1834.

Par MM. les rédacteurs : *Revue des voyages*, 2^e livr.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, 2^e série, n° 1, janvier.

Par M. Virlet : *Notes géologiques sur les îles du nord de la Grèce*, in-8°.

Par M.*** : *Sur l'emplacement de l'obélisque du Louqsor*.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de novembre et décembre.

Par M. le directeur : Plusieurs numéros du journal *l'Institut*.

Séance du 21 février.

Par M. Townsend : *Carte des États-Unis*, par Amos Lay. New-York, 1831. — *Carte de l'état de New-York, avec une partie des états de Pensylvanie et de New-Jersey*. 2^e édit., 1829.

Par M. Benoît : *Globe terrestre*, dressé par A. Desmadryl, géographe, et publié par M. Benoît (3^e, 575

de circonférence, 1^m,137,5 de diamètre). Imprimé sur papier parchemin. Troyes, 1833.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 15° livr.

Par M. le capitaine d'Urville : Deux livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyage en Suède*, contenant des notions étendues sur le commerce, l'industrie, l'agriculture, les mines, les sciences, les arts et la littérature de ce royaume, etc., par Alexandre Daumont. 2 vol. in-8° avec un atlas in-4°.

Par M. le colonel Jackson : *Aide-mémoire du voyageur*, 1 vol. in-12 avec atlas.

Par M. Al. Burnes : *A memoir of a map of the eastern branch of the Indus, giving an account of the alterations produced in it by the earthquake of 1819 and the bursting of the dums in 1826, etc.* 1 vol. in-4° lithographié, avec une carte.

Par la Société royale Asiatique de Londres : *Proceedings of the Society*, décembre. In-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de janvier et février 1834.

Par la Société des Missions évangéliques : *Carte du sud-est de l'Afrique*, pour l'intelligence des travaux des missionnaires français, 1834. — *Carte du pays des Bassoutos, au sud de l'Afrique*, dressée par le missionnaire Casalis, 1834. — *Cahiers de janvier et février du Journal des Missions*.

Par la Société asiatique : *Cahier de janvier de son Journal*.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de février.

Par M. le directeur : Plusieurs nos du journal *l'Institut*.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RAPPORT *sur un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie* par M. H. TERNAUX.

Il est à-peu-près reconnu aujourd'hui que la première découverte de Taïti est due à Quiros. Après avoir rencontré plusieurs îles de l'archipel *Pomotou*, dont l'identité n'est pas encore bien constatée, le 9 février 1608, il aperçut de loin la haute île de *Maitia*, qu'il nomma *Dezzena*. Le 10, on eut connaissance d'une grande et haute terre bien peuplée, qu'on nomma *Sagittaria*. Dans cette journée et dans les deux suivantes, on eut des communications avec ses habitans. Tous les renseignemens que nous a laissés Quiros sur leurs traits moraux et physiques, et sur la nature de l'île, ne permettent pas de douter que ce ne fût celle de Taïti. Une autre raison, plus péremptoire encore pour trancher la difficulté, c'est que, dans toute l'étendue de l'Océan Pacifique, il n'existe pas

sur le parallèle de 17° 40' de lat. S., assigné par Quiros à la partie N. de la *Sagittaria*, une seule terre qui puisse répondre en aucune manière aux détails consignés dans la relation de Quiros.

Toutefois, comme toutes celles qui avaient lieu à cette époque, cette importante découverte resta peu connue. Il fallut que l'Anglais Wallis fit, pour ainsi dire, une seconde fois la découverte de Taïti. Il y séjourna du 19 juin au 27 juillet 1767, et lui imposa le nom de île de *Georges III*, qui ne fut pas même adopté par les Anglais.

Notre compatriote Bougainville suivit de près Wallis dans cette île, qu'il voulut nommer *Nouvelle-Cythère*, désignation qui n'eut pas plus de succès que celle de ses prédécesseurs. Sa relâche fut courte, puisqu'elle ne dura que du 6 au 15 avril 1768. Cependant le spirituel navigateur nous laissa sur cette île des détails remplis de charme et de fraîcheur.

Enfin, dans ses trois voyages, le célèbre Cook, depuis 1769 jusqu'à la fin de 1777, visita fréquemment Taïti et y fit souvent de longues stations. C'était son île favorite, c'était là qu'il venait se reposer de ses longues explorations, qu'il venait renouveler son eau, son bois et ses vivres. Sa libéralité, jointe à son inflexible sévérité, l'avait rendu aussi cher que redoutable aux naturels, et ils l'honoraient à l'égal d'un de leurs dieux. Ses descriptions, et surtout celles du savant Forster, firent connaître à l'Europe entière cette délicieuse île mieux qu'aucune province de France ou d'Angleterre. Cook eut le bon sens de lui conserver le nom indigène, mais il fut étrangement défiguré en celui de *Otaheïte*, par l'effet de l'orthographe anglaise.

Il n'entre pas dans notre plan de parler des nombreux navigateurs qui visitèrent Taïti depuis Cook jusqu'à nos

jours. Ce que nous avons dit même des voyages de Wallis, Bougainville et Cook, n'avait d'autre objet que de rappeler que, suivant l'opinion commune, les Anglais et les Français seuls avaient eu part aux travaux qui nous firent connaître, il y a soixante ans environ, *Taïti* et les îles voisines. Cependant les Espagnols aussi prirent part à cette impulsion. Deux expéditions, parties de *Callao*, eurent lieu de 1772 à 1775; elles se dirigèrent vers *Taïti*; dans la seconde même, une mission fut établie; et deux prêtres furent laissés sur cette île; mais le triste esprit de mystère et de réticence qui présidait aux opérations du cabinet de Madrid, jeta un voile épais sur ces expéditions, et la géographie resta privée des renseignemens qu'elle eût pu en retirer.

Seulement Cook, dans un second voyage en 1773, fait mention en peu de mots de la première expédition espagnole, disant que le vaisseau, qui était de la grandeur de *la Résolution*, avait passé trois semaines dans le havre de *Wai-Oroua*, et qu'il avait emmené quatre naturels du pays. Lors de son troisième voyage en 1777, il parle aussi d'une manière très succincte de la seconde expédition des Espagnols, de l'établissement des deux prêtres, et de leur départ sur deux navires de leur nation après un séjour de dix mois.

Il paraît néanmoins qu'une relation du voyage fait par les Espagnols en 1774 est parvenue à la connaissance de M. de Krusenstern, puisqu'il en fait mention dans le premier volume de ses Mémoires hydrographiques sur l'Océan Pacifique, à l'endroit où il parle des découvertes du capitaine Boenechea; cependant il désigne la frégate sous le nom de *Santa-Maria-Magdalena*, tandis qu'elle s'appelait *l'Agaila*.

Tel était l'état de nos connaissances sur les expéditions

des Espagnols à Taïti de 1772 à 1775, lorsqu'un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie par M. H. Ternaux, est venu jeter une vive lumière sur ces faits. Ce manuscrit, composé de 162 pages d'une écriture très correcte et très propre, est le journal même du capitaine du navire qui servait de conserve à la frégate, lors du second voyage. Par un singulier hasard, le nom de ce capitaine, qui paraît avoir été un marin éclairé, judicieux, et surtout très exact dans ses observations, n'est mentionné nulle part. Il nous donne dans le cours de son récit, les noms des principaux officiers de la frégate, des pilotes des deux bâtimens, et même d'autres personnes, et le sien n'existe en aucun endroit. Cependant, comme il lui arrive de parler de son fils sous le nom de *Josef Gregorio*, il est naturel de penser qu'il se nommait aussi *Gregorio*. A tout hasard, pour la commodité de notre récit, nous emploierons cette désignation, persuadé que l'erreur, s'il y en a, ne sera pas importante. Maintenant nous allons donner une courte analyse du journal en question, nous bornant aux faits qui sont d'un intérêt direct pour la géographie.

En 1772, le capitaine de frégate don Domingo de Bonechea avait découvert l'île de Taïti, et l'avait nommée Amat, en honneur du vice-roi gouverneur, et capitaine-général des royaumes du Pérou et du Chili. Le vice-roi don Manuel Amat, en 1774, mit la frégate *l'Aguila* sous les ordres du capitaine Bonechea, pour conduire à Taïti les deux missionnaires Fra Geronimo Clota et Fra Narcisso Gonzales, qui devaient y travailler à la conversion des infidèles. Ces ecclésiastiques étaient accompagnés d'un interprète et de deux naturels amenés dans le voyage précédent, et qui avaient reçu le baptême à Lima. Le paquebot *le Jupiter* fut frété pour servir de conserve à

la frégate et transporter la maison de bois préparée pour les missionnaires, et divers animaux domestiques qu'on voulait introduire dans l'île. L'auteur de cette relation fut, dit-il, désigné pour capitaine et premier pilote du paquebot.

L'expédition mit à la voile du port de Callao, le 20 septembre 1774, et Gregorio prit son point de départ de la pointe de l'île San-Lorenzo, qu'il place, d'après une carte française de 1756; par $298^{\circ} 25'$ de longitude, comptés du méridien de Ténérif. Cette remarque est importante, car c'est de là que dérivent toutes les longitudes du voyage.

Dès le 5 octobre, dans une nuit obscure où le vent soufflait avec violence et soulevait une grosse mer, le *Jupiter* perdit de vue le fanal de la frégate. Le 6, au jour, il ne put la rallier; leur séparation fut consommée, et ils ne se réunirent que devant Taïti.

Le 30 octobre, à cinq heures et demie du matin, on aperçut une île basse, au sud de laquelle on avait passé dans la nuit, et à moins de 4 ou 5 milles dans le sud. Gregorio crut d'abord que c'était l'île San-Simon el San-Judes, découverte dans le voyage précédent; mais il reconnut à Amat que c'en était une autre, et la frégate, qui en avait eu aussi connaissance, l'avait nommée San-Narcisso. Cette île resta ensuite inconnue jusqu'en 1822, où elle fut revue par le capitaine Clarke; en 1823, elle fut aussi reconnue par M. Duperrey, qui la nomma d'abord *île Daugier*, la croyant nouvelle. Gregorio la plaça par $17^{\circ} 20'$ lat. S. et $238^{\circ} 58'$.

Le 1^{er} novembre, au point du jour, on découvrit une île basse dans le sud. On la prit d'abord pour l'île San-Quintin; mais à midi on observa la latitude à 5 milles environ de la pointe septentrionale, qui se trouva

placée par $17^{\circ} 44'$ lat. S. et $236^{\circ} 49'$ long. Cela démontra que cette île était différente de San-Quintin, et on lui donna le nom de *las Animas*, parce qu'elle avait été aperçue la veille du jour des morts.

Cette île a plus de 7 lieues de long du N. E. au S. O. Ses rives offrent des plages d'un sable très blanc, et l'on ne put douter qu'elle ne fût habitée, attendu qu'on remarqua plusieurs cases. Le milieu de sa côte septentrionale était éloigné de l'île San-Narciso de 42 lieues à l'O. 11° S. corrigé (varia. $3^{\circ} 30'$ N. E.).

Tous ces renseignements démontrent jusqu'à l'évidence que cette île de *las Animas* est identique avec l'île *Moller*, reconnue en 1820 par le capitaine Bellingshausen et l'île *Freycinet*, revue en 1823 par le capitaine Duperrey. Sur notre carte, nous lui avons assigné le nom de *Manou*, que Beechey donne comme celui des naturels ; mais Gregorio indique dans son tableau celui de *Noaroa*. Le navigateur qui aura des communications sûres avec ses habitants, décidera lequel de ces deux noms, *Manou* ou *Noaroa*, doit rester.

Une troisième île basse fut aperçue le jour suivant à six heures du matin ; on courut dessus pour savoir si c'était celle de *Todos-Santos*, mais on sut plus tard que c'était l'île San-Simon et Judes, que le capitaine Bonachea avait découverte dans le voyage précédent. On s'approcha jusqu'à un demi-mille de sa bande occidentale, et l'on vit une troupe nombreuse de naturels qui paraissaient se préparer à repousser par la force des armes toute espèce de tentative de débarquement. Le ciel, couvert, ne permit point d'observer la latitude de cette île, dont le milieu fut placé, d'après l'estime, à $17^{\circ} 15'$ lat. et $236^{\circ} 2'$ de long., à 17 lieues à l'O. N. O., $5^{\circ} 30'$ N. corrigé, de l'île de *las Animas*. Cette île de

San-Simon et Judes est certainement la même que celle de la *Résolution*, reconnue par Cook en 1773. Si Bonechea la vit en 1772, la découverte lui en appartient sans contredit.

... Dès le 3 au point du jour, une autre île basse, couverte d'arbres et entourée de plages d'un sable blanc, se montra à 5 milles dans le nord; elle reçut le nom de *Los Martires*, et sa pointe sud fut placée par $17^{\circ} 21'$ lat. et $235^{\circ} 2'$ long., à 18 lieues et demie à l'O., 7° S. corrigé du milieu de San-Simon et Judes. Nul doute que cette île ne soit la même que l'île *Doubtful*, découverte l'année précédente par Cook.

Le même jour, à trois heures du soir, on aperçut encore une île basse, que l'on rangea à une lieue de distance à quatre heures du soir. Elle avait de 2 et demie à 3 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur un mille dans sa plus grande largeur, ce qui en rend l'approche fort dangereuse. Cette île, qui fut reconnue pour être celle de San-Quintin, découverte par le capitaine Bonechea dans le voyage précédent, fut placée par Gregorio par $27^{\circ} 30'$ lat. et $234^{\circ} 45'$ long., à la distance de 17 lieues et demie de la pointe S. de Los Martires, à l'O. $1/4$ S.O., $2^{\circ} 21'$ O. corrigé. La latitude de cette île, sa distance à l'île Todos-Santos ou Anaa, et à la précédente, nous portent à croire qu'elle n'avait plus été revue jusqu'à Beechey en 1826, qui l'a nommée *Croker*. En conséquence, MM. Krusenstern, Duperrey, et nous-même sur notre carte de l'Océanie, avons tous placé l'île San-Quintin trop à l'est.

Le 4 novembre, à trois heures et demie du soir, on aperçut l'île basse de Todos-Santos, reconnue par le capitaine Bonechea dans le voyage précédent. Il était déjà nuit lorsqu'on la doubla au sud, de sorte qu'on ne put

la bien reconnaître ni constater son étendue. On soupçonna qu'elle était peuplée, d'après une case que l'on aperçut. La position de sa pointe sud fut établie par Gregorio par $17^{\circ} 31'$ lat. S. et $232^{\circ} 8'$ long., à 32 lieues et demie de San-Quintin, dans l'O., $4^{\circ} 30'$ S. corrigé. Cette île de Todos-Santos est évidemment l'île Chain ou Anaa, découverte par Cook en 1769 et revue par lui en 1772.

On aperçut dans la soirée du 5, à l'ouest, une apparence de terre dans les nuages, qui ne tarda pas à se cacher. La nuit fut passée à la cape. Le jour suivant au matin, on revit la terre de la veille à l'O. S. O., et à huit heures, une autre qui semblait plus proche au N. N. O. 5° O. du compas. On gouverna sur celle-ci, pour s'assurer si ce n'était point l'île de *Amat*; mais à midi, la latitude observée étant $17^{\circ} 23'$, et l'île en vue restant encore à quelques lieues plus au nord, il fut reconnu que ce ne pouvait être Amat ou Taïti. Gregorio ajoute qu'à Taïti l'on apprit, par l'un des pilotes les plus habiles du pays, que cette île était *Matea*; il établit sa position environ par $16^{\circ} 50'$ lat. S. et $230^{\circ} 6'$ long., à la distance de 41 lieues de Todos-Santos, et à l'O. N. O. 3° O., et la nomme dans son tableau San-Diego.

Ici nous devons faire une remarque: d'après les observations de Turnbull en 1803, et surtout de Bellinghausen en 1820, l'île *Matea* est située par $15^{\circ} 52'$ lat. S.; ainsi ce n'est point elle dont il est question ci-dessus. Existe-t-il une île encore inconnue sur nos cartes qui doive se rapporter à la position que vient d'assigner Gregorio, c'est-à-dire à 21 lieues environ au N. N. E. de Maïtia? Les routes de Cook et de Wilson, tracées sur la carte que M. Duperrey a dressée des îles Pomotou portent à penser le contraire. Cependant, comme l'une et

l'autre de ces routes passent encore à 18 ou 20 milles de cette position, et que Gregorio est d'une grande exactitude sur tous les autres points qu'il a signalés, il est possible qu'une nouvelle île soit à retrouver dans ces parages. La question mérite d'être résolue par le premier capitaine qui sera appelé à les visiter.

Quoi qu'il en soit, Gregorio, quittant sa prétendue île de Matea, se dirigea désormais sur la haute terre qu'il voyait au S. O. Contrarié par les vents faibles et variables, le 7 à midi il n'en était encore qu'à 2 ou 3 lieues au N. E.; mais la latitude observée lui fit reconnaître que c'était San-Christoval, ou *Maitia* des naturels. Il la place par $17^{\circ} 44'$ lat. S. et $229^{\circ} 34'$ long., à 49 lieues 173 à l'O., 5° S. corrigé de Todos-Santos, et à 21 lieues au S. S. O., $7^{\circ} 15'$ O. de son île San-Diego.

Le 8 novembre, au coucher du soleil, on aperçut les sommets de l'île Amat ou Taïti, et le 9 au matin on se trouva sur sa côte; mais il se passa plusieurs jours sans qu'on pût atteindre le mouillage. Le 15, le *Jupiter* se réunit à la frégate. Durant dix jours, ils furent encore ballottés par les grains, les rafales et les courans, et le 27, les deux navires affourchèrent dans le port de Fatou-Tira, sur la presqu'île du S. E., qu'ils nommèrent port de la Santissima-Cruz. Ce port de Fatou-Tira répond, sur la carte des voyages de Cook, à *Owhatou-Tera*, qu'on doit écrire régulièrement *Watou-Tera*. Gregorio place ce point par $17^{\circ} 45'$ lat. S. et $228^{\circ} 56'$ long.

Notre navigateur consacre plus de soixante pages de sa relation à donner des détails sur les productions de Taïti, sur le caractère, les mœurs, les coutumes et les occupations de ses habitans. Tous ces détails sont pleins d'exactitude et de bonne foi; mais comme, après tout, ils n'apprennent rien aujourd'hui qui n'ait été raconté

bien des fois , nous les supprimerons dans cette analyse. Dans les noms des naturels cités par Gregorio , on retrouve bientôt ceux qui figurent aussi dans les récits de Cook , en tenant compte des différences notables qui existent entre la prononciation anglaise et celle des Espagnols pour traduire les noms polynésiens en caractères européens.

Cook , dans son récit , parle d'une manière assez dédaigneuse des tentatives des Espagnols pour s'établir à Taïti. Ceux-ci avaient connaissance des voyages des Anglais , et on sera sans doute curieux de savoir comment , à leur tour , ils s'exprimaient sur le compte de leurs rivaux :

« La douceur et la complaisance que nous témoignâmes à ces peuples , comparées à la rigueur et à la brutalité avec lesquelles ils furent traités par les Anglais qui se trouvaient ici l'année dernière , leur donnèrent lieu de croire que ceux-ci sont plus courageux que les Espagnols. Pour ce motif , et parce que les Anglais furent plus généreux envers les Taïtiens , malgré leur oruauté , ils leur inspirèrent à-la-fois plus de respect et d'attachement. Pour preuve , je raconterai le trait suivant. Un de mes matelots , nommé Joseph Navarro , alla à terre pour laver le linge des officiers. Différens Indiens l'ayant entouré , sous prétexte de voir comment il lavait , lui enlevèrent quelques chemises. Le matelot mit en sûreté le reste de son linge , et poursuivit l'Indien qu'il supposait être le voleur ; mais celui-ci , au milieu de sa course , ramassa une pierre avec une promptitude inconcevable , et , revenant sur Navarro , la lui lança avec tant de force et d'adresse , qu'elle lui fracassa le crâne. Il serait infailliblement mort de cette blessure , si l'excellent chirur-

glen-major de la frégate ne lui eût fait l'opération nécessaire.

« Les Indiens craignirent que nous ne voulussions les tuer pour nous venger, attendu que, pour des motifs bien moins graves, les Anglais en tuèrent plusieurs et en blessèrent un plus grand nombre : aussi les deux éris prirent la fuite, et, à leur exemple, leurs sujets, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient. Aussitôt le commandant expédia l'interprète pour les rassurer, et leur affirmer de sa part qu'on ne poursuivrait en aucune manière. Cette promesse les détermina à revenir occuper leurs habitations. Notre conduite leur fit comprendre que les Anglais étaient plus portés à la colère et à la vengeance que les Espagnols, et ils contaient à nos gens que s'il arrivait quelque navire de cette nation, ces hommes nous tueraient tous.

« L'un des Indiens que je conduisis à Raïatea, nommé Oro-Metoua m'informa qu'après que le commandant Bonechea eut passé à Taïti dans son premier voyage, il y était arrivé un grand navire qui devait être un vaisseau de ligne, d'après les gestes qu'il fit, et une frégate un peu plus grande que *l'Aguila*, dont le commandant, disait-il, se nommait *Otoute*, et était *Bretane* de nation. Comme ces Indiens ne peuvent prononcer exactement les mots des langues européennes, je ne fus point fixé sur le nom du commandant ; mais je ne pus douter qu'il se fût Anglais, tant à cause du nom de *Bretane* qu'O-ro-Metoua donnait à sa nation, que parce qu'il imitait avec une grande perfection une chanson et une contredanse anglaise, non-seulement avec l'air, le ton et la mesure, mais encore avec leur manière de la fredonner avec les dents serrées. En outre, je vis entre les mains des naturels différens objets que les Européens leur

avaient donnés, et ils m'assurèrent que le roi Otou possédait un pavillon et deux enseignes anglaises qui lui avaient été données par le commandant et les officiers de ces deux navires.

« Oro-Metoua me dit qu'ils étaient restés mouillés dans le port de Fatou-Tira deux mois ou lunes, et que la frégate partit avant le vaisseau. Celui-ci ayant ensuite mis à la voile, alla seul à Raïatea. Après l'avoir reconnu et avoir mouillé dans un de ses ports, il partit, emmenant avec lui trois Indiens de cette île. Après une navigation d'une lune, ils trouvèrent une grande terre où il faisait très froid, et, ayant navigué sur sa côte une autre lune, ils n'en purent trouver l'extrémité. Les habitans en sont paisibles et généreux ; ils ont de meilleurs vêtemens et d'autres objets que ceux de Taïti. Enfin le vaisseau revint pour laisser dans leur patrie deux des trois Indiens qu'il en avait tirés, emmenant avec lui le troisième.

« Quant au nom de cette terre, il y a incertitude, puisque les uns la nommaient *Gouytajo*, et l'Indien Oro-Metoua, avec d'autres, *Tonetapou*.

« Parmi les différentes choses que ces Indiens apportèrent à Raïatea, et qui passèrent ensuite à Taïti, il m'arriva par hasard de voir une espèce de coutelas à deux tranchans dentelés en scie d'une pierre fine, noire et pesante, orné d'une sorte de ciselure exécutée faite avec quelque goût. Comme cette arme n'est usitée par les naturels d'aucune des îles que nous avons vues dans ce voyage, son apparition donne quelque poids à la relation que font les naturels de la découverte opérée par les Anglais.

« Je suis porté à croire que cette terre serait une partie de la Nouvelle-Zélande, parce que les naturels dirent qu'il y faisait froid ; or, la partie la plus septentrionale

de la Nouvelle-Zélande se trouve par les 34° environ dans cet hémisphère méridional. En outre, comme je le vis dans les journaux des officiers du navire français *le Saint-Jean-Baptiste*, sous le commandement de M. de Surville, qui vint de l'Inde orientale à Callao en traversant la mer du Sud, il est constant qu'à partir de son extrémité septentrionale les Français découvrirent une grande partie de la côte de la Nouvelle-Zélande, qui courait au S. E. et à l'E. S. E. à-peu-près, partie qui n'avait pas encore été découverte jusqu'alors. Ainsi il n'y a pas de doute que la distance de Raïatea jusqu'à la Nouvelle-Zélande n'a pu être le chemin fait par le navire anglais durant le premier mois, et que la Nouvelle-Zélande ne puisse être un continent qui, après avoir couru à l'est, se dirige ensuite vers le pôle Sud, en formant un canal avec le cap Horn.

« Revenant à la frégate, je demande maintenant au lecteur où elle alla seule, avant que le commandant quittât Taïti pour Raïatea, et cette île pour la découverte de cette dernière terre? Quels motifs l'obligèrent à cette séparation? Il est certain que s'il devait revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance ou par celui de Horn, il n'aurait pas permis cette séparation sans encourir de graves reproches.

« Comment put-il embarquer assez de vivres, et d'assez bonne qualité, pour qu'ils n'eussent point été exposés à souffrir la corruption dans un voyage aussi long que celui d'Angleterre à Taïti, dans le séjour de deux mois qu'il fit dans cette île, dans le temps qu'il consuma à aller reconnaître Raïatea, enfin dans celui qu'il employa à retourner à cette île après la reconnaissance de la grande côte qu'il découvrit? S'il expédia la frégate pour l'Angleterre parce qu'elle n'avait point assez de vivres

à ravitailler leurs navires , et surtout à monter la maison de bois apportée de Lima pour les missionnaires et à l'entourer de palissades. Cet ouvrage dans lequel ils furent aidés par les naturels fut terminé à la fin de 1774. Le 1^{er} janvier 1775, la croix apportée de Lima fut débarquée en grande pompe, et plantée devant la maison des missionnaires; une messe solennelle et des salves de mousqueterie et d'artillerie célébrèrent cette imposante cérémonie. Le tout, dit Gregorio, en témoignage de la possession que l'on prenait de l'île au nom de notre souverain don Carlos.III. Il ignorait, le brave homme, que huit ans auparavant l'Anglais Wallis avait fait concéder l'île entière à son roi par la fameuse reine Obéréa.

Ce qui était beaucoup plus honorable de leur part , les Espagnols déposèrent sur le sol de l'île des bœstiaux de diverses sortes, tels que vaches , ânes, cochons, brebis et chèvres pour en propager l'espèce. Les dernières seules prospérèrent; mais les naturels en firent peu de cas; et tous ceux qui ont goûté de la chair savoureuse de leurs cochons en concevront facilement le motif.

Cela fait, on remit à la voile le 7 janvier pour aller à la recherche de l'île Raïatea dont les naturels de Taïti avaient annoncé l'existence aux Espagnols. On reconnut en partant l'île de Morea ou Santo-Domingo, plus connue sous le nom d'Eimeo; le 9 on découvrit l'île Wahine, qui fut nommée île *Hermosa*, et placée par 16° 45' lat. et 226° 59' long. On se trouva le 10 près de l'île Raïatea, que l'on nomma la *Princesa*, et dont la pointe sud fut placée par 16° 59' lat. S., et 226° 36' long., à 45 lieues au N. 34° 30' O., corrigé du port de Fatou-Tira.

Le commandant Bonechea envoya reconnaître les

mouillages de Raïatea ; mais, ne les ayant pas trouvés à son gré, il se décida à retourner à Taïti pour voir comment se trouvaient les pères ; ce qui contraria beaucoup Gregorio, qui aurait désiré explorer avec plus de soin toutes ces îles.

Comme on se trouvait près de Raïatea on vit une île haute et petite que Gregorio plaça par 16° 30' lat. et 226° 15' long. Elle fut nommée San-Pedro par les Espagnols ; c'est l'île de Boabora.

En revenant de Raïatea à Taïti, Gregorio vit de loin deux îles petites mais hautes. La première Toubouai-Manou, qu'il nomma l'île *Pelada* par 17° 31' lat. S. et 227° 14' long., et la seconde nommée *Manou* par les naturels par 17° 53' lat. S. et 226° 59' long. La première existe bien certainement, mais la seconde ne figure point sur les cartes, et il est difficile d'admettre qu'une île haute soit restée inconnue aussi près de Taïti. Il est donc à présumer que cette fois Gregorio prit un nuage pour une île, ou qu'il y eut double emploi pour Toubouai-Manou.

En outre, à bord de la frégate, on vit de loin deux autres îles, l'une nommée Tauroua par les indigènes, et *Tres Hermanos* par les Espagnols, et que Gregorio place par 17° lat. S. et 228° 18' long. ; l'autre appelée *Moroua* par les naturels et Santo-Antonio par les Espagnols, située par 16° 30' lat. S. et 226° 3' long. Ces deux îles sont évidemment *Tetouroa* et *Maupiti* ou *Mauroua* découvertes l'une et l'autre par Cook en 1769.

Le 20 janvier on fut de retour au mouillage de Fatou-Tira sur Taïti. Aucun accident fâcheux n'était arrivé aux missionnaires ; les naturels leur avaient montré les dispositions les plus bienveillantes, et s'étaient active-

ment employés à terminer les palissades et les travaux de leur établissement.

Le commandant Bonechea, malade depuis quelque temps, succomba à ses souffrances le 26 janvier, et fut enterré le jour suivant au pied de la croix avec les honneurs dus à son rang.

Don Tomas Gayangos prit le commandement de l'expédition, et remit à la voile dès le 28 janvier pour Lima. On prit la bordée du sud pour aller gagner la bande des vents généraux du S. O. Le 5 à dix heures et demie du matin on aperçut une île de moyenne hauteur, et le 6 un canot de la frégate envoyé à la côte, communiqua avec les habitants. Ceux-ci appartenaient à la même race que les Taïtiens, et comprenaient quelques mots isolés du langage de ces derniers; mais ils ne pouvaient soutenir avec eux une conversation suivie. Cette île nommée par les naturels Oraibabae, dit Gregorio, reçut des Espagnols le nom de Santa Rosa, et sa position, d'après lui, est 23° 48' lat. S. et 23° long. Il est évident que cette île est celle qui porte le nom de Ravavai ou Vavitu sur les cartes modernes, et qui fut vue, à ce que nous croyons, en 1791 par Broughton. Mais il est constant que la première découverte en est due à l'expédition espagnole.

Après avoir éprouvé diverses contrariétés, et entre autres un épais brouillard, où les deux navires se séparèrent, Gregorio rencontra enfin les vents variables par 44°; le 27 mars il eut connaissance de l'île Mas-à-Fuero, et le 13 avril il mouilla dans le port de Callao, près de la frégate, qui était arrivée cinq jours auparavant.

Dans le tableau de positions géographiques placées à la suite de son récit, outre les îles dont nous avons parlé, Gregorio mentionne encore trois îles basses,

aperçues par l'*Aguila* avant d'arriver à Taïti. Ces îles sont : 1^o Eroua ou San-Juan, par 17° 39' S. et 235° 21'; 2^o Taboa ou San-Julian, par 17° 9' S. et 233° 17' long.; 3^o Houarava ou San-Blas, par 16° 53' S. et 232° 51' long. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les dernières cartes pour se convaincre que ces trois îles se rapportent, savoir : San-Juan à l'île Melville de Beechey en 1826, mais que Bougainville a certainement vue le premier en 1768; San-Julian à l'île Adventure, découverte par Cook en 1773; enfin, San-Blas à l'île Tchitshagoff, signalée par Bellinghausen en 1820, mais dont la découverte doit rester à Bonechea.

Le manuscrit est terminé par un tableau des déclinaisons de l'aiguille aimantée, observées durant tout le cours du voyage, assure Gregorio, avec toute l'attention possible, au moyen d'une excellente boussole marine anglaise.

Ainsi que vous avez pu en juger, messieurs, d'après l'analyse que je viens de vous en soumettre, le manuscrit offert à la société de géographie par M. H. Ternaux est d'un véritable intérêt. Il fixe tous nos doutes sur l'expédition espagnole qui tenta le premier établissement sur l'île de Taïti, et il nous donne le moyen de restituer à ceux qui l'ont vraiment opérée la découverte de plusieurs îles de l'Archipel de Pomotou et notamment Raivavai.

Enfin, il nous donne tout lieu de croire qu'une nouvelle île, celle de San-Diego existe peu loin de Taïti, sans avoir été signalée sur les cartes. D'après toutes ces considérations, je serais disposé à penser que le manuscrit de Gregorio serait un de ceux dont la traduction intégrale pourrait figurer convenablement dans les mémoires de la Société, si les fonds dont on peut disposer le permettaient un jour.

Nota. Il est remarquable qu'à l'époque des deux expéditions en 1772 et 1774, les Espagnols n'aient point senti ni même soupçonné que Taïti et Maitia pouvaient se rapporter aux îles Sagittaria et Dezena, découvertes au commencement du xviii^e siècle par leur compatriote Quiros.

28 janvier 1834.

J. D'URVILLE.

*VOYAGE dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM
DE BAUVE et P. FERRÉ.*

Suite.

Janvier 23. Nous reprîmes notre exploration, et vers neuf heures nous rencontrâmes une grosse crique que nos guides nous assurèrent être une rivière considérable qui se jetait dans l'Amazone, et qui était Hieuware, dont ils nous avaient parlé la veille. Nous descendîmes cette rivière environ une heure et nous trouvâmes une chute considérable. Ces environs sont abondans en caïmans, et sur quelques mornêts on voit des copahus et des caoutchoucs. La salsepareille aussi est très commune. Nous revînmes coucher sur les bords d'Agamiware, où nous mîmes des hameçons.

24. Le matin nous trouvâmes nos hameçons garnis d'aymaras et de rouies, excellent poisson nuancé de rouge et de noir, qui pèse ordinairement quinze à dix-huit livres. Ayant marché toute la matinée, nous rencontrâmes à midi une autre rivière sud appelée Mapari, qui se jette aussi dans l'Amazone. Elle est très large et reçoit plusieurs criques assez fortes. Un de nos Indiens tua un animal qu'ils nommaient euyawar poper, chien ou tigre d'eau. Il ressemble assez à un chien, son poil est court, d'un noir lustré et d'une finesse extraordinaire. Il a aux pattes des membranes comme le cabiaille, demeure très long-temps sous l'eau. Il attaque les caïmans et même les tigres, quand ils traversent les rivières. Ils se nourrissent de poissons; aussi les lieux où ils se trouvent en sont-ils dépeuplés. Les Indiens nous assurèrent qu'il était très rare.

Nous continuâmes de descendre le Mapari, et à six heures nous arrivâmes à un établissement que nos guides connaissaient. Les Indiens chez lesquels nous nous trouvions n'étaient plus Oyampis, mais Coussaris. Nous ne vîmes cette soirée aucun des habitans de l'Aldée qui ne descendirent point pour nous recevoir. Nous tendîmes nos hamacs dans un carbet bas, situé au centre de l'établissement; et après avoir soupe, nous nous endormîmes tranquillement, sans redouter aucune trahison de la part d'individus chez lesquels nous nous trouvions ainsi à l'improviste.

25. Quand nous nous réveillâmes, nos hamacs étaient entourés d'une quarantaine d'Indiens. C'étaient tous de beaux hommes plus noirs que les Oyampis. Leurs cheveux étaient courts, sans roucou et presque crépus. Ils étaient assis près de nos guides, auxquels ils avaient apporté des couis de cachiri, d'ignames, et s'entretenaient avec chaleur avec eux en nous examinant et nous désignant souvent. Nos guides ne leur répondaient que par monosyllabes et ne paraissaient pas très rassurés; eux, au contraire, ne témoignaient aucune crainte. Ils s'approchèrent de nous avec des démonstrations d'amitié, et furent bientôt familiers jusqu'à toucher les moustaches et la barbe de Ferré; mais ce qui semblait les surprendre beaucoup, c'était le poil dont sa poitrine est garnie, car il n'est pas rare de voir chez les Oyampis des hommes qui aient de la barbe, mais je n'en ai jamais vu de velus sur d'autres parties du corps. Sur les divers établissemens où nous avons passé, les Indiens avaient témoigné de la surprise, mais principalement de la crainte; eux n'en éprouvaient pas; ils étaient entièrement mus par l'étonnement et la curiosité que cause un objet inconnu. Jamais ils n'avaient vu de blancs; tout

chez nous était nouveau pour eux : après les premiers élans de curiosité, ils demeurèrent long-temps en silence en examinant tous nos mouvemens. Quelques femmes vinrent nous apporter du cachiri d'ignames, mais sans lever les yeux sur nous, et elles disparurent aussitôt. Ils furent enchantés de me voir boire cette liqueur sans aucune défiance, je dis moi, car Ferré n'avait jamais pu se résoudre à goûter de cachiri, tant sa préparation le dégoûtait ; leurs yeux fixés sur nous semblaient scruter nos pensées. Nous achevâmes de nous mettre tout-à-fait bien avec eux en leur distribuant quelques verroteries. Une partie d'entre eux se levèrent et furent à la chasse, voulant, disaient-ils que, puisque les blancs étaient venus les voir, ils ne pussent conserver qu'un souvenir agréable de leur réception.

Du reste ils paraissaient croire que nous venions d'un pays où les vivres manquaient, et la manière de s'expliquer de nos guides ne les dissuadèrent pas. Les chasseurs ne tardèrent pas à revenir avec une biche et un gacque que des femmes portaient. De même que les hommes, elles ne nous parurent pas faire usage de rocou. Leurs cheveux étaient d'un beau noir et très longs, leurs corps étaient peints de jénipa, mais avec beaucoup plus de soins et de régularité que ne le sont les Oyampis. Ces femmes étaient jolies et bien faites, mais leurs traits avaient quelque chose de dur et de mâle. Il paraît qu'elles sont peu sédentaires, et qu'elles ont l'habitude d'accompagner leurs maris dans leurs excursions qui sont longues.

Ces Indiens, en effet, paraissent moins mous que les Oyampis, moins craintifs et moins dissimulés ; leur langage est à-peu-près le même, mais plus franc ; les Oyampis ont la prononciation un peu nazillarde. Ils sont

mieux armés; outre l'arc et le taumaho, ils ont un javelot et une sorte de sarbacane avec laquelle ils lancent de petites flèches à une grande distance. Ils ont de plus une espèce de cuirasse ou plastron tissu en pataoua, et assez épais pour garantir la poitrine d'une flèche. Nous avons vu dans leurs cases beaucoup de fruits et de graines de bois qu'ils mangent, et dont les Oyampis font peu ou point d'usage, car nous leur avons vu refuser ceux qui leur étaient offerts. Je citerai entre autres le bacoury, de la grosseur d'une orange, d'une couleur rosée, d'un goût aigre et assez agréable. Le crioary, pour la grosseur et la forme, absolument semblable à la cerise, mais sans aucune saveur. La jussara, pareille à une grappe de raisin, vient sur un arbrisseau peu élevé et a un goût délicat. Enfin le maracouja, du volume d'un melon, vient sur un arbrisseau peu élevé et est loin d'en avoir la saveur.

Les abatis sont vastes, plantés de manioc, d'ignames et de patates. Le manioc violet est la seule variété qu'ils cultivent. Le gingembre, dont ils ne font aucun usage à moins que ce ne soit pour quelque remède, s'y trouve en abondance. Les Coussaris paraissent avoir plus de connaissances et de soins des maladies que les Oyampis. Nous vîmes une femme atteinte de fièvre depuis plusieurs mois; ils ne paraissaient point la redouter et ne l'avaient point reléguée seule dans un carbet, comme l'eussent fait les Oyampis; au contraire, ils s'empres- saient auprès d'elle et sur la demande que nous leur fîmes, ils nous assurèrent qu'ils étaient certains de la guérir. Chez les Oyampis, dans l'état où était l'individu, il eût été abandonné depuis long-temps.

25. Le 25, nous quittâmes ces Indiens hospitaliers, et après une forte journée, nous vîmes coucher sur

les bords de l'Agamiware. Nous ne fîmes aucune remarque intéressante, nous vîmes seulement beaucoup de salsepareille et d'arbres à gomme.

26. Nous nous mîmes en marche à la pointe du jour ; nous voulions reconnaître l'Inipocko. Nous arrivâmes à trois heures sur ses rives. Cette rivière est large. Les Indiens nous assurèrent qu'elle acquérait une dimension considérable à peu de distance de l'endroit où nous nous trouvions ; son cours, d'après les renseignements que j'ai recueillis, est moins prolongé, mais aussi moins embarrassé que l'Oyapock. Elle va se jeter dans l'Amazonie, et à son embouchure se trouve un poste brésilien nommé Almeyrime. José Antonio y avait été peu d'années auparavant. Ayant appris qu'il y avait une habitation peu éloignée, nous longeâmes la rive qui est peu obstruée, et qui forme même des anses de sable blanc très fin. A six heures, nous aperçûmes une barre formée d'une seule nappe d'eau, qui se précipite d'une hauteur de près de soixante pieds sur une largeur d'environ quatre-vingts toises. A huit heures et demie nous arrivâmes à l'habitation que nos guides nous avaient désignée. C'étaient des Coussaris.

27. Ces Coussaris nous parurent mélangés avec les Oyampis qui habitent l'Arouari, qui est à peu de distance d'Inipocko, car ils sont moins noirs que ceux qui habitent les bords du Mapari. Comme ils avaient des embarcations, nous résolûmes de descendre un peu cette rivière. Le terrain est élevé, la terre, grasse et noire, est mêlée d'un sable blanc très fin ; la salsepareille, les copahus se rencontrent en quantité. Nous reconnûmes beaucoup de bons bois, des cèdres de toute espèce, des ouapas, balatas, acajous ; en général, peu d'espèces inférieures. Nous étant arrêtés à

trois heures, nos guides nous assurèrent que, de l'endroit où nous étions, il n'y avait qu'un trajet peu considérable pour gagner l'Arouari par terre. Nous nous décidâmes aussitôt à faire cette route, ne pensant pas qu'il nous fût d'aucune utilité de descendre plus bas l'Inipocko, qui devait nous conduire à un poste brésilien, n'étant point munis de passeports à cet effet, manquant des objets de première nécessité, même de vêtemens convenables, n'ayant que ceux qui nous étaient absolument nécessaires pour un voyage dans les bois, sans argent, nous n'eussions pu qu'être très mal reçus des Brésiliens, ne pouvant nous réclamer de personne, le Para où réside le consul français, étant encore très éloigné de cet établissement.

Nous revînmes donc à l'habitation pour y prendre nos bagages et ceux de nos gens qui y étaient restés. Nous n'y arrivâmes que le 28 à trois heures, quoique nous fussions descendus assez lentement, le courant était cependant très rude à refouler.

29. Nous descendîmes en canot jusqu'à l'endroit où nous nous étions arrêtés le 27, et nous y couchâmes.

30. Nous nous séparâmes des Coussaris après leur avoir fait quelques présens, et nous prîmes notre route par terre. Le terrain que nous parcourâmes était couvert de cacaos, ce n'était qu'une langue de terre qui avait peu de largeur. A sept heures, nous arrivâmes à une habitation oyampie peu éloignée de l'Arouari. Là, en remettant le pied chez les Oyampis, nous retrouvâmes ce caractère de timidité qui les distingue. Nous en fîmes cependant bien reçus, mais ce n'était plus cette franchise et cette cordialité que nous avions trouvées chez les Coussaris. Notre intention était de descendre l'Arouari jusqu'à une certaine distance pour reprendre

le chemin que j'avais fait en octobre et novembre. 31. Nous nous embarquâmes à huit heures. L'Arouari en cet endroit à vingt-cinq à trente toises de large, et est embarrassé de rochers. Nous descendîmes plusieurs fois pour visiter les environs. Nous vîmes beaucoup de salsepareille ; le terrain était entrecoupé de mornets et dans les endroits les plus bas dominaient les baches et les pinôts. Cette rivière court parallèlement à l'Oyapock pendant un assez long espace, et tourne tout-à-coup dans l'est-sud-est, où l'on aperçoit des montagnes élevées dans lesquelles on nous dit qu'elle prend sa source. Pour s'en assurer, il faudrait le temps des grandes eaux.

1^{er} février. Nous continuâmes à descendre la rivière. Souvent elle est barrée par des troncs d'arbres rassemblés en monceau. Les deux bords sont très peuplés, ce qui ne paraît pas avoir diminué le poisson dont les bassins sont remplis. Nous n'en avons pas vu autant à beaucoup près dans l'Oyapock, qui est moins habité. José Antonio m'avait assuré que les Oyainpis mangeaient des crapeaux. Nous eûmes occasion de nous en convaincre, car malgré l'abondance dans laquelle nous étions, ayant pris plusieurs de ces animaux d'une grosseur remarquable, nos Indiens les firent rôtir et se délectèrent de ce mets dégoûtant. Nous fîmes halte à six heures sur une habitation où nous devions abandonner nos embarcations.

2. Nous vîmes, après une journée de marche très fatigante, coucher sur une habitation. La pluie, qui depuis plusieurs jours tombait fréquemment, rendait les chemins encore plus impraticables.

3. La journée du 3 fut encore plus pénible. La pluie avait fait gonfler les criques, et nous étions obligés de

quitter les marécages où nous avions continuellement de l'eau jusqu'à la ceinture, pour prendre à travers des montagnes difficiles à gravir. La nuit même ne fut point un temps de repos pour nous. Mal abrités par un mauvais ajoupa, nous fûmes obligés de nous tenir presque continuellement debout pour pouvoir nous garantir un peu de la pluie qui tombait par torrens.

4. Le 4, après une journée semblable à la précédente, nous arrivâmes, excédés, à cinq heures, sur l'établissement où j'étais demeuré malade en novembre, abandonné de mes Indiens. Les individus qui s'y trouvaient avaient encore diminué. Il en restait à peine quarante, plus de femmes que d'hommes. Mais quoique pâles et encore abattus, ils paraissaient cependant moins souffrants. L'épidémie avait cessé ses ravages : depuis près d'un mois personne n'était mort, et ceux qui restaient reprenaient courage et semblaient être rassurés sur leur avenir. Aussi nous reçurent-ils mieux qu'à mon premier voyage. Ils nous engagèrent à revenir et à leur apporter principalement des haches dont ils avaient le plus grand besoin, nous promettant de la salsepareille qui, comme je l'ai dit, est très commune en cet endroit. Ces Indiens nous regardaient avec admiration. Ils m'avaient vu très mal, avaient entendu dire que Ferré était mort, et ils ne pensaient pas que José Antonio pût en réchapper. Ils attribuèrent sa guérison à mes soins, opinion dans laquelle il les confirma. Nos maladies seules qu'ils redoutaient les avaient portés à s'interdire toute communication avec nous, craignant que nous n'aggravassions encore leurs maux.

5. Nous rencontrâmes plusieurs établissemens, dans quelques-uns desquels les Indiens étaient parfaitement rétablis. Ils nous pressèrent de revenir promptement,

s'offrant de nous donner de la salsepareille et du copahu.

6. Nous comptions trouver la crique Acao, mais les marécages qui étaient inondés nous contraignirent à faire notre route sud-est pour reprendre les montagnes. Nous reconnûmes sur la pente est la crique Acao qui y prend sa source. Nous avions jusque-là pensé qu'elle s'échappait du bassin Agamiware. Nos Indiens fléchèrent un animal qui nous était inconnu, c'était une espèce de chien dont la gueule est très allongée, sa robe était blanche et de couleur fauve. Nos Indiens l'appelaient guarachim. Pris jeune, il s'apprivoise facilement. On s'en empare dans les terriers qu'il se creuse et où il porte le gibier qu'il prend à la chasse. Nos guides nous prévinrent que la journée du lendemain serait pénible. La nuit que nous passâmes n'était guère propre à réparer nos forces.

7. Nous marchâmes continuellement dans les marécages pour gagner une habitation située sur la crique Acao, où José Antonio savait qu'il y avait des canots dont nous pourrions nous servir, vu la crue des eaux, ce qui devait abréger notre route de près des deux tiers. Quand, malgré des guêtres très serrées; nos souliers n'étaient point pleins de vase, ils l'étaient de sable. Enfin nous arrivâmes très tard sur l'établissement que José Antonio voulait rallier. Nous reconnûmes avec joie que les Indiens avaient des canots, et que les eaux étaient assez hautes pour nous permettre de descendre la crique. L'état de nos pieds ne nous eût pas permis de continuer la route par terre, nous eussions été obligés de demeurer plusieurs jours avant de nous remettre en marche.

8. Nous nous embarquâmes le 8 de bonne heure, et

favorisés par la rapidité du courant, nous arrivâmes en quatre jours à notre établissement. Nous fûmes accompagnés d'une pluie presque continuelle.

Je n'ai point cherché, dans cette relation, à relever tous les désagréemens et même les dangers auxquels nous avons été exposés. Une perte qui fut très sensible pour nous, fut celle d'un des domestiques de Ferré, garçon éprouvé par cinq années de service. Je perdis aussi mon chasseur, qui m'était très attaché et de la plus grande utilité. On peut se faire une idée de ce qu'on a à souffrir dans ces vastes solitudes, où souvent on peut être abandonné par les sauvages qui l'habitent. Je regrette beaucoup que la santé de Ferré ne m'ait pas permis de demeurer le temps que j'aurais désiré sur les bords de l'Agamiwara. J'aurais aussi voulu faire un séjour plus prolongé dans les montagnes ; il m'eût sans doute mis à même de reconnaître la cause des détonations souterraines que nous avons entendues. Sont-ce les derniers efforts d'un volcan éteint ? sont-ce des indices de mines ? Je serais plutôt pour cette dernière présomption. Habitant quelque temps chez les Coussaris, une étude plus approfondie de leurs mœurs, de leurs usages aurait peut-être présenté un contraste piquant avec celles des Oyampis, au lieu que, dans un passage rapide, je n'ai pu saisir que quelques-uns des traits généraux les plus apparens. Ferré, quoique assez bien rétabli, ne pouvait se permettre de passer l'hiver en cet endroit. Il était pressé de revenir à Cayenne pour se traiter. José Antonio même éprouvait des douleurs. Nul doute que mes recherches ne m'eussent conduit à la découverte du quinquina, et que je n'eusse obtenu les résultats les plus avantageux, pendant que les contrariétés que

nous avons éprouvées ont rendu notre expédition très onéreuse pour nous.

J'offrirai en forme de nomenclature la liste des diverses productions de l'intérieur. En indiquant les bois, je me bornerai à les présenter dans l'ordre où on les range ordinairement dans la colonie, d'après les divers usages auxquels on les emploie.

Je ne ferai aussi que donner le nom des animaux, beaucoup ayant déjà été décrits. Cependant une description détaillée de quelques oiseaux et de plusieurs poissons présenterait des détails encore neufs; mais ce serait sortir des bornes que je me suis prescrites dans une courte narration. Ce travail serait l'objet d'un ouvrage considérable et très intéressant.

Bois de couleur (ébénisterie).

Satixé (deux espèces). Rubané, rouge et jaune.	Boco. Noir.
Moutouchi. Violet et noir.	Panacocé. Noir et jaune; <i>id.</i> moucheté.
Bâgôt. Un des plus estimés et des plus rares. Se trouve près de la crique Acao, par familles.	Courbari. Rouge.
Féréolle. Rouge feu.	Bagasse. Jaune, semblable au bois de Brésil.
Laittre. Rouge foncé rayé de noir, grain très fin.	Gayac. Propres aux roulettes et poulies.

Construction navale, pouliage, charpente.

<i>Bois de première qualité.</i>	Saint-Martin. Rouge et blanc.
Ébène vert. Gris très commun.	<i>Id.</i> Jaune.
Ouacapou.	Taëub.
Rôse mâle.	Bois de fer.
Parcouri. Deux espèces.	<i>Deuxième qualité.</i>
Couratari.	Coupi. Rouge et blanc.
Canari.	Cœur de kors.
Balata. Deux espèces.	Angélique.
Bois—Cannelle.	Courille.

Manil.

Ouapas. Trois espèces.

Pagelet.

Mahó. Trois espèces.

Bois grage.

Bois amer.

Ericens.

Panahó.

Simarouba.

Bois agouti.

Bois macaque. Rouge et noir.

Bois rouge.

Carapa. Rouge et blanc. Sa graine donne de fort bonne huile à brûler, et qui est en même temps un dessiccatif très prompt.

Grignou.

CÈDRES.

Cèdre noir, première qualité.

Sassafras montagne.

Bois canelle.

Rôse mâle.

Deuxième qualité.

Acajou.

Grignon. Rouge et blanc.

Jaune.

Gris.

Cèdres. Rouge.

Blanc.

Bagasse.

Rôse femelle.

Une quantité d'autres bois qui n'ont pas de noms, sont ou paraissent bons à la construction, et une plus grande quantité encore ne peuvent être d'aucune utilité. On remarquera dans cette liste qu'il manque beaucoup d'espèces connues dans la colonie; c'est que nous ne les avons pas vues, ou que nous n'en avons trouvé que quelques individus disséminés. Ceux que nous présentons, au contraire, se montrent par familles, et couvrent de grandes étendues de terrain.

Je ne parle pas ici non plus de plusieurs arbres dont il est fait mention dans le cours du voyage, et dont les fruits ou les graines sont employés par les Indiens.

Palmistes.

Paripous. Dont le fruit est fort bon à manger.

Bâches.

Pataouas. Sa graine fournit une excellente huile.

Coumous.

Faux sagou.

Maricoupis.

Bourlouri.

Maripas.

Mouroumourou.

Aouaràs.

Moucayas.

Connanas.

Ouaille.

Lianes.

La connaissance et l'étude des lianes seraient très importantes. Elles ont presque toutes leurs usages et leur utilité en hygiène, teinture, vannerie, etc. Les Indiens en connaissent beaucoup qui servent à enivrer le poisson. Elles leur servent aussi de liens et de cordes.

Quadrupèdes.

Maipouri ou Tapir.	Couachi.
Cabiaille.	Porc-épic.
Ona.	Fourmiliers. Plusieurs espèces.
Tigre rouge de Cayenne, appelé par les Indiens Sussuarana.	Écureuil.
Pacque.	Chat tigre.
Biche.	Chat sauvage.
Cariacou.	Unau.
Agoutis.	Tatou ou Armadille.
Acouchi.	Patira.
	Ayra.
	Sarigue.

Une infinité de macaques de diverses espèces. Les plus communs sont les cotuatas, singes rouges, tinas.

Beaucoup de tortues de terre. La meilleure à manger est le taouarou, qui ne vit guère que dans l'eau.

Oiseaux.

L'aigle blanc.	Corbeaux et vautours.
Hocos.	Paons.
Agamis.	Pélicans.
Marailles.	Canards.
Coullouvis.	Sarcelles.
Haras.	Flamands noirs.
Perroquets. La variété en est con- sidérable.	Cotingas.
Perruches.	Pacacas.
Toucans.	Ouettes. Deux espèces, la com- mune et la huppée.
Perdrix.	Cordons bleus.
Aigrettes.	Coqs de roche.

Tyran.
Camichi.
Charpentiers.
Grimperauds.

Cardinaux.
Caciques.
Ramiers.
Colibris.

Nous avons reconnu dix-huit espèces de colibris.

Une étude et une recherche spéciale feraient découvrir une multitude d'espèces qui n'ont pas été décrites.

Poissons.

Aymarás.
Pacous.
Coumarous.
Colimatas.
Pucoussigue.
Pacouï.

Piracoucou.
Carpes.
Atipas.
Macambés.
Mandubi.
Pitingas.

Raies.
Solea.
Caweirous.
Pirailles.

Dans les pinotières on trouve des anguilles d'un très bon goût.

Anguille électrique, torpiles, dans les eaux mortes.

Une multitude de caïmans ; beaucoup de loutres.

Reptiles.

Souccouroujoù. Couleuvre de plus de quarante pieds de long sur trois de circonférence ; couverte d'écailles roussâtres.

Jaracara. Cural.

(Ces deux espèces sont venimeuses).

Harasserine. Les Oyampis ne connaissent aucun remède à la morsure de ce serpent. Elle produit des convulsions qui enlèvent l'individu piqué en peu d'instans.

Je ne citerai point d'autres reptiles ; le nombre en est infini.

Celui qui s'occuperait de la recherche des insectes serait amplement récompensé de ses peines par des découvertes nombreuses.

Je ne parlerai que des abeilles. Il y en a deux espèces : l'une appelée Haumaà noire, et d'un aspect rebutant ; l'autre Quéroquo, plus dégagée, de couleur fauve, et dont le miel, tiré avec soin, est très bon.

EXTRAIT du journal d'un voyage sur la côte de la Chine, depuis la province de Canton jusqu'à Leaou-Tung, dans la Tartarie-Mantchou, en 1832-33, par le rev. Charles Gutzlaff. (1)

..... Le 14 janvier 1832, nous jetâmes l'ancre sous une île où, moins gênés que nous ne l'avions été précédemment par la présence des mandarins, nous pûmes communiquer davantage avec les habitans. Cette île, d'un aspect très pittoresque, contient un temple spacieux ; les prêtres et le peuple manifestaient un grand désir d'avoir des livres chrétiens. Nous remarquâmes un édit affiché et qui défend la possession d'aucune arme, sous peine de décapitation. D'un temple, qu'à sa flèche dorée on reconnaissait pour un temple impérial, on découvrait tout le pays au sud-ouest, dont la vue était riante et variée.

Le 17 janvier, nous fîmes route pour Kin-Tang, île que nous avons visitée déjà à bord du *Lord Amherst*. A cette date, la saison était très rigoureuse et le froid devint si intense, que plusieurs hommes de l'équipage y succombèrent. Pendant l'hiver, la condition des pauvres dans ces pays est des plus déplorables ; leur unique moyen de chauffage est d'avoir suspendu à leurs mains un pot à feu où sont quelques charbons allumés. Pour se préserver du froid, ils portent cinq à six épaisses jaquettes ouatées avec du coton ; mais la chaleur produite par cet excès de vêtemens et la malpropreté engendrent des maladies cutanées, qui deviennent invétérées. L'ophtalmie y est plus commune qu'en aucune

(1) Tiré du *Répertoire chinois* pour juin 1833, publié à Canton, et inséré dans la *Gazette nationale de Philadelphie* du 7 janvier 1834.

autre partie du monde ; cette circonstance est attribuée à la conformation particulière de l'œil , qui est généralement très petit et souvent enflammé par le renversement des paupières. Nous parcourûmes, dans la partie méridionale de cette île, beaucoup de montagnes et de vallées , et partout on nous fit un accueil amical.

De là nous cinglâmes vers Ketow-Point, partie avancée du continent , dont les plaines apparaissaient couvertes de plantations de thé ; les montagnes abondaient en pâturages ; mais les Chinois n'élèvent pas plus de bétail qu'il n'en faut pour les besoins de l'agriculture.

Après être restés sept jours sur cette côte , nous allâmes visiter diverses autres parties du groupe de Chusan. Le temps était alors lourd et orageux. Le 4 février, on toucha à l'île de Poo-To , latitude 30° 3', longitude 121°. Un temple construit sur un rocher saillant, contre lequel les vagues de la mer venaient se briser, nous donna quelque idée du génie des habitans. Plusieurs prêtres de Budha se promenaient sur la rive, attirés par l'aspect, nouveau pour eux, de notre vaisseau ; d'autres, vêtus d'habillemens sales et communs, se hâtaient de venir à notre rencontre, en chantant des hymnes ; tous acceptaient avec empressement les livres qui leur étaient offerts, en criant : « Gloire à *Budha* ! » Nous montâmes à un temple considérable, environné d'arbres et de bambous. Un élégant portique et une porte magnifique donnaient entrée dans une vaste cour entourée de bâtimens , servant à la demeure des prêtres. En pénétrant dans cette enceinte, les colossales images de Budha et de ses disciples, les représentations de Kwanyin, déesse de miséricorde, et autres idoles difformes ; enfin les murailles spacieuses et bien ornées offrent un spectacle curieux et imposant. Les prêtres lisaient nos livres

avec avidité : le traité qui leur plaisait le plus était un dialogue entre *Chang* et *Yuen*, le premier, chrétien , l'autre païen.

De ce lieu nous suivîmes une route pavée, d'où nous apercevions beaucoup d'autres édifices sacrés , mais plus petits , et qui nous conduisit à d'énormes rochers de granit , sur lesquels étaient des inscriptions en gros caractères; l'une d'elles signifiait que « la Chine possède des sages ». Les excavations de ces roches étaient remplies de petites idoles dorées et surchargées d'inscriptions. En continuant notre marche, nous nous trouvâmes tout-à-coup en vue d'un temple impérial , avec ses tuiles jaunes, le plus grand qui se fût encore offert à nos yeux. Un pont jeté sur un étang artificiel conduisait à une vaste cour pavée en dalles carrées , et dont les murailles présentaient de nombreux attributs de l'art chinois. Les images, de proportions colossales, étaient faites en terre et assez bien dorées. Dans le temple, on avait placé des cloches et de grands tambours , qui servaient à accompagner le chant des prêtres; le son d'une petite clochette servait à régulariser la mesure, et à de certains intervalles , les grosses cloches et les tambours résonnaient ensemble , dans la vue de rendre le dieu Boudha attentif aux prières qui lui étaient adressées; les mêmes mots, dans ce récitatif, revenaient souvent jusqu'à cent fois. Le temple qu'on vient de décrire fut bâti sous le règne de la dynastie de *Leang*, environ 550 ans avant l'ère chrétienne; il fut érigé en l'honneur de la déesse de miséricorde, qu'on prétend être descendue en ce lieu. Quoique l'île de Poo-To n'ait pas plus de 12 milles carrés de surface, on y compte deux grands édifices consacrés au culte, et soixante petits desservis par 2,000 prêtres. Il n'est permis à aucune femme d'y habi-

ter, ni même à des laïques, excepté les gens de service. Pour soutenir ce nombreux clergé, on a affecté les terres situées vis-à-vis l'île, et qui sont affermées ; mais le produit en étant encore insuffisant, on y supplée par des quêtes au loin et qui s'étendent même jusqu'à Siam. L'île étant un lieu de pèlerinage, est fréquentée par beaucoup de personnages riches, principalement par des capitaines dont les expéditions ont été heureuses ; leurs dons contribuent également à l'entretien des prêtres. Poo-To semble au premier aspect une terre de féerie ; on est frappé d'admiration par ces grandes inscriptions gravées dans le granit, ces temples majestueux et élégans, le pittoresque des sites, et surtout par un mausolée gigantesque, qui renferme les ossemens et les cendres de plusieurs milliers de prêtres.

Nous visitâmes ensuite d'autres îles du groupe Chusan, qui étaient fertiles et bien peuplées ; la propagation de la foi y rencontre moins d'obstacles que dans la plupart des îles de l'Océan Pacifique, et les habitans comprennent assez facilement. Ces îles ont été visitées par hasard par des navires anglais, pendant le dernier siècle ; mais elles n'ont point été explorées avec soin par aucun navigateur européen. Nous avons tâché de les reconnaître aussi bien que les circonstances l'ont permis ; nous avons aperçu, dans le grand Chusan des monts sourcilleux et des vallées fertiles, dont quelques-unes sont formées d'un sol d'alluvion. Tout le groupe peut renfermer un million d'habitans.

Après avoir fait quelque séjour sur la côte de Seang-Shan, qui appartient au continent, nous nous rendîmes à Shih-Poo, par latitude $29^{\circ} 2'$, et on y jeta l'ancre le 1^{er} avril. Ce lieu, situé au centre d'un bassin, offre le havre le plus sûr qu'il y ait au monde. Jusqu'alors la

saison avait été froide et surchargée d'épais brouillards; on avait été des semaines entières sans voir le soleil, même en mars; mais à cette époque, le printemps apparut dans toute sa beauté; les champs se couvraient de verdure et les parfums du pêcher embaumaient l'air.

Nous arrivâmes en vue de la côte de Fuhkeen, dans un moment de grande disette. La plupart des habitans n'avaient pour toute nourriture que des patates douces séchées. La révolte qui avait lieu à Formose avait empêché le départ des jonques qui exportent ordinairement des provisions et des céréales de cette île; on se nourrissait d'épis de blé encore verts, grillés ou bouillis comme du riz. Les hommes de Fuhkeen ont encore, comme autrefois, le monopole du commerce de toute cette côte.

Dans le cours de nos excursions, nous reconnûmes Kin-Mun, grande île au nord du havre d'Amoy, où d'immenses rochers, entassés les uns sur les autres, semblent avoir été ainsi disposés par la main des hommes. Quoique stérile, elle renferme 50,000 habitans, qui sont de hardis navigateurs et marchands.

Après un voyage de six mois et neuf jours, nous touchâmes à Lintin, près Macao, le 29 avril.

W.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTICE sur les monts Cotocton de la Virginie et du
Maryland, par C. S. RAFINESQUE.

Tout ce que l'on a écrit sur les monts Alleghany; et les cartes qui en ont été publiées, sont vagues et sans détails exacts, même dans les lieux et passages les plus connus et fréquentés, tels que celui-ci; car il y a longtemps que Jefferson a rendu fameux le passage du fleuve Potomak dans ces montagnes. Maintenant il y a des routes très fréquentées, un canal longeant le fleuve, et une route de fer dans le voisinage; cependant toutes les cartes sont fautives à l'égard de ce passage et des monts voisins.

Le nom même de ce défilé de montagnes est presque ignoré, hormis dans le voisinage, et ne se trouve pas porté sur les cartes : ce nom est *Cotocton*, beau nom aborigène très sonore, et que je vais introduire en géographie. Sa largeur est de 14 milles.

Le fleuve Potomak sépare les monts Alleghany du nord des monts Apalaches du sud. Ce passage ou défilé se nomme Cotocton, ainsi que les collines qui le forment, et les deux rivières qui y affluent du nord et du

sud. Il en est de même plus au nord, où le passage du fleuve Hudson se nomme *Mattawan* comme les collines attenantes, ce passage divisant les monts *Alleghany* des monts *Taconick*.

L'esquisse ci-jointe, quoique très imparfaite, donnera une idée de la structure de ces monts et de leur défilé. Elle comprend environ 48 milles anglais du nord au sud, depuis les bornes de la Pensylvanie jusqu'au 39° degré de latitude nord. J'ai passé cinq fois ces montagnes en plusieurs lieux, en 1819, 1825, 1832 et 1833, et ce n'est que cette année que j'en ai pu saisir toute la configuration physique, toutes les cartes me trompant en ne mettant qu'une rangée étroite de montagnes où il y en a trois ou quatre, et les appelant simplement *Blue-Ridge* ou Crête-Bleue.

Il y a d'abord la montagne isolée de *Monocasy*, formant un avant-poste en Maryland, sous le nom de *Sugarloaf* ou Pain-de-Sucre, quoiqu'elle ne soit pas conique; mais sa forme est trilobe ou à trois éminences arrondies. Elle a 15 milles de tour et 600 pieds de haut. Sa structure géologique est primitive; c'est en quelque sorte un cristal de quartz blanc. Elle est déboisée, le bois en ayant été coupé pour les forges; mais les arbres poussent de nouveau. Elle a plus de 50 sources d'eau. A l'ouest sont les montagnes, qui, vers les bornes de la Pensylvanie, où elles forment un plateau de 8 à 10 milles de large, se divisent en trois branches de longueurs très inégales, et qui sont toutes trois coupées par le Potomak. La branche ouest est la seule qui soit continue, quoique coupée par une foule de cols et s'appuyant sur un pic nommé mont *Misery*, justement sous la borne du Maryland et Pensylvanie, qui a plus de 1,200 pieds au-dessus de la vallée qu'il surmonte.

La deuxième branche du milieu est la plus courte, n'ayant que 20 milles de long, dont la moitié dans chaque état. La vallée en Maryland se nomme *Pleasant-Valley*, et en Virginie, *Hollers-Valley* (Vallées agréables et creuses). Sa largeur est de 2 milles au plus. Elles sont bien arrosées.

Entre cette branche et la troisième ou orientale, gît la grande vallée de Cotocton, ou plutôt les deux vallées du nord et du sud, portant toutes deux ce nom, ainsi que leurs rivières; chacune a environ 20 milles de long et 4 à 5 de large. A l'est, gisent les monts Cotocton du nord et du sud, qui deviennent graduellement des collines dans la Virginie, par l'élévation du terrain qui les porte, et se nomment *Hiccery-Hills* et *Bull-hills* (colline des Noyers et des Taureaux), s'étendant à plus de 100 milles.

Les monts Cotocton s'élèvent d'environ 1,000 pieds au-dessus du fleuve et 1,200 au-dessus de la mer. Ils sont primitifs; les roches sont de granit et quartz blanc et coloré en masses, avec d'autres minéraux. Elles sont boisées, quoique stériles généralement; les vallées entre les branches sont fertiles et cultivées, avec des schistes primitifs. A l'ouest, vient la grande vallée calcaire, qui les sépare des Alleghany propres, ayant 600 milles de long et 15 de large.

ÉTABLISSEMENT *d'une nouvelle colonie pour les noirs libres, au cap Palmas.*

La Société de colonisation de l'État de Maryland (auxiliaire de la Société de colonisation américaine des

noirs libres), formée en janvier 1831, fit partir en octobre de la même année, le navire l'*Orion* pour Monrovia, avec trente-et-un émigrans sous la direction du docteur James Hall. Dans le mois de décembre suivant, la législature du Maryland accorda une somme de 200,000 dollars, pour le transport et la colonisation d'émigrans en Afrique, et le cap Palmas fut choisi pour y former un nouvel établissement.

Le docteur Hall décrit ainsi les avantages de cette position.

« La côte d'Afrique, lorsqu'on a suivi une direction sud-est, en partant du Rio-Grande et passant par Sierra-Leone, le cap Mount, Monrovia, Grand-Bassa et la rivière Cestos, tourne ici (au cap Palmas) à l'est-nord-est vers le cap *Trois-Pointes*, l'embouchure du Niger et Fernando Po, dans la baie de Biafra (*the Bight of Biafra*). Le voyage de retour du cap Palmas aux États-Unis ou en Europe est toujours facile, les vents alisés du nord-ouest régnant constamment; tandis que plus à l'est, vers l'embouchure du Niger, on se trouve hors de l'influence de ces vents, au milieu de calmes et de courans qui rendent la navigation longue et pénible. La position du calme Palmas doit en faire un jour un point important, comme entrepôt commercial, et comme lieu de relâche pour les navires américains ou européens destinés pour le Niger.

« La température de ce cap est à-peu-près la même que celle de Monrovia, quoique cependant elle soit reconnue plus saine. Un Anglais, le capitaine Spencer, qui a conduit pendant quatorze ans un établissement à l'embouchure de la rivière Cestos, entre Bassa et le cap Palmas, a souvent employé sur la côte des maîtres de

navires et leurs équipages pendant des semaines et même des mois entiers, sans qu'ils en aient ressenti aucun mal, tandis que, dans les établissemens actuels, un étranger ne peut passer une nuit à terre sans être incommodé. Cet effet est attribué aux marécages de mangliers (*Rhizophora*) formés par les énormes quantités de dépôts d'alluvion, apportés par les rivières Gambie, Domingo, Rio-Grande, Nunez, Pongas, Kabba, Sierra-Leone, Karamanka et Piscou. Au contraire, depuis la rivière Saint-Paul, autour du cap Palmas, jusqu'à l'Assinée, près le cap Trois-Pointes, on ne rencontre point de grands fleuves qui forment de semblables couches alluvionnaires.

« Un autre avantage du cap Palmas est de fournir du riz, dont les bâtimens ont toujours besoin, pour faire leur voyage de retour.

« La ville, située à la pointe méridionale, où le promontoire se lie au continent, regarde la rade au sud ; de ce point, le cap se dirige au nord-ouest, et se terminant par des rochers inaccessibles et presque perpendiculaires, forme entre cette extrémité et la terre une baie sûre et commode. Le point culminant de ce promontoire est à 100 pieds au-dessus du niveau de la mer, et une batterie de quelques pièces qui y serait placée suffirait pour commander la ville, la baie, la rade, et le pays qui se trouverait à portée de canon. »

Le docteur Hall, nommé agent de la Société, devait mettre à la voile, cet automne, pour la nouvelle colonie, sur un bâtiment capable de contenir soixante-dix à cent émigrans, dont vingt-cinq du Maryland, et le surplus pris parmi ceux des habitans de Libéria qui voudraient quitter leur résidence. Ce navire, outre les marchandises nécessaires pour payer le territoire, portera des armes,

munitions et provisions pour six mois, les charpentes du magasin général et de la maison d'agence, les outils, instrumens aratoires, etc. Il restera en vue du cap Palmas, jusqu'à ce qu'une batterie ait été élevée et garnie de canon et que l'établissement soit en activité. Les expéditions se succéderont ensuite, et on établira toutes les fortifications nécessaires à la défense de la colonie.

*ÉTAT de l'enseignement dans la colonie de Liberia
(Afrique) au 30 juin 1832.*

Il y a une école publique de garçons et une de filles dans chacun des districts de la colonie, savoir :

2 à Monrovia, comptant.	36 garçons,	57 filles.
2 à Caldwell	34	42
2 à Millsburg.	21	11
	91	110

Ce qui donne pour les élèves des deux sexes. 201

Auxquels ajoutant le nombre des adultes
qui suivent une classe du soir ouverte à Cald-
well 25

Le nombre des individus qui reçoivent les
bienfaits de l'instruction s'élève à 226

On leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire et la géographie.

Les instituteurs reçoivent chacun un salaire annuel de 400 dollars, et les maîtresses, 200 dollars.

Traité entre les États Unis et Siam.

Vers la fin de février dernier, le sloop de guerre *Peacock* aborda à Siam, ayant à bord M. Edmund Roberts, envoyé du président des États-Unis à la cour de Cochinchine et de Siam, pour contracter un traité commercial que M. Roberts a réussi à faire signer. D'après les renseignemens qu'il a fournis sur l'état agricole de ce royaume, il paraît qu'en octobre 1831, une grande inondation a eu lieu, et a couvert généralement la surface du pays, pendant trois mois, à une profondeur de trois ou quatre pieds. Les plantations ont été détruites, ainsi que les arbres fruitiers; un grand nombre d'individus ont perdu la vie, et la plupart des bestiaux ont péri. Il n'y avait plus de marée sensible dans la rivière Meïnam, et le flux courait à raison de 5 à 6 milles par heure. Le pays commençait à se remplacer, autant que possible, en riz, sucre et café.

Les journaux de Boston annoncent le retour de Nathaniel Jarrys Wythe, chef de la compagnie d'aventuriers qui ont fait récemment le voyage jusqu'à l'Océan Pacifique par terre. Il a ramené avec lui deux jeunes Indiens de la tribu des *Têtes-Plates*.

Canal de Chesapeake et de Delaware. — Durant la semaine qui a fini le 15 novembre 1833, 165 bâtimens ont traversé ce canal, dont 69 venant de la Delaware et 26 de la Chesapeake : total des bâtimens pendant la saison, 5,340.

Canal de Chesapeake et de l'Ohio. Ce grand ouvrage est complètement achevé depuis le district de Columbia jusqu'aux premières chutes à *Harper's-Ferry*. Il a déjà transporté une grande quantité de marchandises.

*Lettre de M. TOWNSEND à M. le président de la Société
de Géographie.*

Paris, le 8 janvier 1834.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'offrir à la Société de Géographie deux cartes américaines, l'une représentant les États-Unis, l'autre l'état de New-York. La première, œuvre d'un géographe estimé, appartient plutôt à la politique qu'à la géographie : elle n'embrasse, outre les vingt-quatre états, que cette partie de l'immense territoire de la confédération qui envoie des députés au congrès national. Cependant, pour la position et la grandeur relatives des états, pour le cours des fleuves et des rivières les plus considérables, et pour les traces des lignes de communications entre les diverses parties du pays, soit par des canaux, soit par de grands chemins, cette carte est aussi parfaite qu'il était possible de la faire avec les renseignements qu'on possédait en 1831. Il est pourtant à regretter qu'on ait mis si peu de soin à représenter quelques chaînes importantes de montagnes, dont les positions et les hauteurs ont été assez exactement déterminées, et qu'en colorant la carte on en ait tant sacrifié la clarté et la netteté à l'éclat et à l'étendue des couleurs.

La carte de l'état de New-York pourrait être déjà considérée comme ancienne; mais, par cela même, elle possède quelques avantages sur celles qui ont été publiées plus tard; contenant à peine l'indication de quelques villes et chefs-lieux de comtés, il n'en est que plus facile d'y distinguer les divisions législatives et judiciaires (*counties*) et administratives (*towns*), et surtout d'y remarquer les traces des grandes acquisitions de territoire faites ou par des particuliers ou par des compagnies. Celui qui voudrait étudier l'ordre politique et admini-

stratif de cet état, le plus important de l'Union Américaine par sa position, sa population, ses richesses, et les avantages naturels du pays, ou qui désirerait se former une idée nette du système qui a prévalu dans le partage de son territoire en propriétés particulières, pourra puiser dans cette carte d'utiles renseignements.

C'est avec un véritable plaisir, monsieur, que je vous annonce la formation d'une société dont les travaux serviront bientôt, je l'espère, à hâter la marche des connaissances géographiques. Je parle du lycée qui vient d'être organisé au dépôt de la marine à New-York, sous le nom de *United-States naval Lyceum*. Les résultats les plus importants de cette nouvelle association seront de réunir les efforts des officiers de la marine marchande et de celle de l'état; de leur donner des instructions pour les recherches scientifiques que leurs fréquens voyages pourront les mettre à même de faire; de leur fournir un dépôt pour les objets intéressans ou curieux qu'ils auront rapportés, et enfin de leur offrir les moyens de publier les observations et découvertes qu'ils auront faites.

Je me plais à croire, monsieur, que la Société de Géographie se félicitera de la formation de ce nouvel auxiliaire dans une ville dont les vaisseaux, soit du gouvernement, soit du commerce, pénètrent dans toutes les mers; et s'il paraissait utile à la Société d'établir avec cette association de ces rapports qui naissent de l'identité du but et de la communauté des travaux, je m'estimerais heureux d'en devenir l'intermédiaire.

Pilote de la côte des Deux-Amériques, donnant les indications des principaux havres, anses et promontoires existant sur cette côte, les directions des vents, les latitude et longitude, et une table des marées, par Edmund

M. Blunt; 12° édit. (657 p. gr. in-8°). New-York, 1833.

Le mérite de cet ouvrage, auquel l'auteur a consacré quarante années de sa vie, est constaté par le fait de la vente de onze éditions successives qui ont épuisé 37,000 exemplaires.

L'auteur a puisé aux sources les plus authentiques, en s'appuyant des explorations faites par ordre du gouvernement américain, de renseignemens certains fournis par les pilotes-côtiers, caboteurs, et des travaux et communications des navigateurs les plus distingués de tous les pays, et enfin de ses propres observations. Dans un travail aussi étendu, puisqu'il s'agit de donner des indications sur une côte de plus de 6,000 milles en longueur, l'auteur ne se flatte pas d'être à l'abri de toute erreur; mais il a la conscience d'avoir apporté à cette grande tâche un zèle infatigable et scrupuleux que l'appât du gain n'a point stimulé, puisque, malgré le grand nombre des éditions, les profits de cet ouvrage ont été entièrement absorbés par les dépenses qu'il a exigées.

M. Blunt fait remarquer que depuis la première édition du *Pilote*, le taux ordinaire de l'assurance a diminué de moitié pour les bâtimens côtiers, et des quatre cinquièmes pour les navires allant à la Nouvelle-Orléans, et qu'il est hors de doute que les progrès de la science hydrographique n'aient contribué à cette réduction.

Il termine sa préface en déclarant que les infirmités causées par l'âge et les fatigues ne lui permettent plus de continuer à présider à cette publication, qui sera confiée à son fils, M. G.-W. Blunt. W.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 mars 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale de Londres adresse le deuxième volume de ses *Transactions* pour l'année 1833.

M. Leprieur écrit à la Société pour lui adresser une notice succincte de son voyage dans la Guyane centrale. La lecture de ce document est réservée pour la prochaine assemblée générale.

M. Jouannin écrit à la Société pour lui offrir, au nom de l'auteur, un exemplaire de l'ouvrage que M. de Falbe vient de publier sous le titre de *Recherches sur l'emplacement de Carthage*. M. d'Avezac est invité à en rendre compte.

M. Bianchi dépose sur le bureau plusieurs numéros du *Journal de Smyrne* et des *Moniteurs Ottoman et Égyptien*, et il signale divers fragmens géographiques qu'il lui paraîtrait utile d'extraire pour le Bulletin.

La section de publication, qui avait été chargée d'examiner le manuscrit de M. Lefel sur l'histoire philosophique de l'Afrique occidentale, présente son rapport sur cet ouvrage. D'après ses conclusions, la Commission

centrale décide qu'il n'y a pas lieu de publier ce travail dans le recueil des Mémoires de la Société.

La même section avait aussi à examiner la proposition de M. d'Urville relative à la publication du voyage de Bonechea à l'île d'Amat (Taïti). Cette relation en espagnol lui paraît intéressante pour l'histoire de la géographie, et elle conclut à ce qu'elle soit publiée dans le Recueil de la Société, ainsi que la traduction française.

La commission spéciale chargée d'examiner le concours relatif au nivellement des rivières de France, présente son rapport par l'organe de M. le colonel Corabœuf, et propose qu'il soit décerné une des médailles d'or de 100 francs à M. Jodot, auteur d'un mémoire sur le nivellement d'une partie du cours de la rivière de la Vesle. — Adopté.

M. Jouannin lit, pour son frère, un mémoire qu'il a communiqué dans la dernière séance, sur le choix de la mesure qu'il conviendrait d'adopter, d'une part, pour le diamètre des globes terrestres artificiels, et d'autre part, pour les méridiens des cartes géographiques et des mêmes globes. D'après le désir de l'auteur, M. le président désigne une commission composée de MM. Corabœuf, Costaz et d'Urville pour faire un rapport sur ce mémoire.

M. le commandant d'Urville lit un récit d'une excursion qu'il a faite à l'île de Célèbes dans le cours de son voyage autour du monde.

Séance du 21 mars.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Galindo et Lavallée adressent de Trugillo et de Trinidad de Cuba, un duplicata des lettres qu'ils ont écrites à la Société les 9 février et 1^{er} octobre 1833, et qui

se trouvent déjà mentionnées dans les procès-verbaux des séances du 21 septembre et du 22 novembre 1833.

M. l'amiral de Krusenstern écrit à la Société pour lui offrir le tome II des mémoires hydrographiques qui accompagnent son Atlas de la mer du Sud. Un exemplaire de ce volume, adressé précédemment à la Société, ne lui était point parvenu.

M. Gross-Hoffinger écrit à la Société pour lui offrir plusieurs ouvrages qu'il a publiés, et il exprime le desir de voir des relations s'ouvrir entre la Société dont il est membre et l'institut géographique qu'il dirige à Leipzig.

MM. le baron de Ladoucette et Fontanier écrivent à la Société pour lui faire hommage, le premier, de son *Histoire des Hautes-Alpes*, et le second, de son *Voyage en Orient*.

M. Jomard entretient l'assemblée du voyage de M. d'Orbigny, exécuté dans l'Amérique méridionale pendant les huit dernières années; il annonce que ce voyageur a rapporté en France de riches collections ethnographiques, de nombreux vocabulaires et des cartes itinéraires de toutes ses excursions dans la Patagonie, dans le haut Pérou, dans les Cordillères, et dans les provinces des Moxos, des Chiquitos, etc. Il regarde ce voyage comme un des plus importants qu'on ait faits depuis long-temps dans l'intérieur des terres.

La commission spéciale chargée de juger le concours relatif au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie correspondant à l'année 1831, déclare qu'elle est d'avis qu'il soit décerné à M. le capitaine Ross la grande médaille d'or de 500 francs, pour son dernier voyage dont le principal objet était la question du passage nord-ouest entre les deux Océans. Une mention

très honorable est décernée à M. le capitaine Biscoe, pour ses découvertes dans l'Océan antarctique. Enfin, la commission a décidé que les voyages de nos compatriotes, MM. Victor Jacquemont dans l'Indostan et d'Orbigny en Amérique, seraient cités avec distinction.

La même commission communique le programme du prix offert par S. A. R. le duc d'Orléans. La rédaction en est adoptée.

Après délibération, la Commission centrale remet au concours deux sujets de prix échus au 31 décembre 1833, et pour lesquels il n'est point arrivé de mémoires. Le premier de ces prix, relatif à l'*histoire mathématique et critique des mesures de degrés*, est prorogé pour être décerné à la séance générale de mars 1835, et le second, relatif aux *antiquités américaines*, est prorogé pour être décerné en mars 1836.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur les principales navigations entreprises le long des côtes occidentales de l'Amérique du Nord.

M. Jomard donne des explications sur une grande carte manuscrite de l'Amérique, de 1604, citée dans cette notice, et qui est depuis peu exposée à la section géographique de la Bibliothèque royale.

M. d'Avezac donne lecture de la suite de ses *Études géographiques et ethnographiques sur Alger*.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. GEORGE ROBINSON, voyageur.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 mars 1834.

Par la Société royale de Londres : *Transactions de cette Société*, 2^e part. 1833. 1 vol. in-4^o.

Par M. le capitaine Falbe : *Recherches sur l'emplacement de Carthage, suivies de renseignemens sur plusieurs inscriptions puniques inédites, de notices historiques, géographiques, etc.*, avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel, etc. 1 vol. in-8^o et atlas in-folio.

Par la Société de géologie : Feuilles 6 à 9 du tome IV de son *Bulletin*.

Par M. le directeur : *Revue des voyages*, 3^e livraison.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, 2^e série, n^o 2, cahier de février.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de février.

Par MM. les directeurs : 24 numéros du *Journal de Smyrne*, 5 numéros du *Moniteur ottoman*, et 1 numéro du *Moniteur égyptien*.

Séance du 21 mars.

Par M. l'amiral de Krusenstern : *Recueil de mémoires hydrographiques*, 2^e vol., in-4°. Saint-Pétersbourg, 1827.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 16^e livr., in-8°. — Voyage de Vancouver.

Par M. Fontanier : *Voyages en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français* (second voyage en Anatolie). 1 vol. in-8.

Par M. le baron de Ladoucette : *Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes*, avec un atlas, 2^e édition. 1 vol. in-8°.

Par M. le baron de Chaudoir : *Description de quelques médailles grecques du musée de M. le baron de Chaudoir*, par Dominique Sestini. Florence, 1831. 1 vol. in-4°.

Par M. le docteur Gross-Hoffinger : *Handbuch für Reisende durch das Erzherzogthum Oesterreich, Steiermark, Salzburg, Krain, Karnten, Tirol, Illyrien, Dalmatien und das Lombardisch-Venetianische Kœnigreich, etc.*, 1 vol. in-8°. — *Oesterrich wie es ist Gemalde von Normann*. 2 vol. in-8°. — *Der Kahlenberg und Seine Umgebung, oder die nordlichen gebirgs-umgebungen wiens, etc.*, 1 vol. in-12. *Austria, -Zeitschrift für Oesterreich und Deutschland*. 1^{er} cahier, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : 4 livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'agriculture, des sciences et des arts de Valenciennes : *Mémoires de cette Société*, 1^{er} vol., in-8°, avec planches.

Par M. Morin : *Instruction sur la manière de faire des observations météorologiques*, in-8°. Paris, 1834.

Par la Société libre d'agriculture d'Évreux : *Recueil de cette Société*, n° 17, janvier 1834.

Par la Société polonaise des Études : *Premier compte rendu de cette Société*, in-8°.

Par M. le directeur : Plusieurs nos du journal *l'Institut*.



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

VOYAGE DANS LA GUYANE CENTRALE,

Par M. LEPRIEUR. (1)

Le desir de voir moi-même ce que tant de Français avaient vu, d'étudier la végétation et les autres branches de l'histoire naturelle, si riches sous les tropiques, m'avait de bonne heure et malgré ma famille, fait tourner mes études vers les parties qui, sous tous les rapports, pouvaient rendre mes voyages profitables à la science, si j'étais jamais assez heureux pour être mis à même de suivre les traces de mes nombreux devanciers; j'étais préparé, mais je n'osais plus concevoir d'espoir

(1) M. Leprieur a remis à la Société, à l'appui de cette relation, quatre feuilles renfermant les élémens d'une carte du cours de l'Oyapock et d'une partie de celui du Jari, ainsi qu'une série d'observations astronomiques faites pendant le cours de son voyage.

fondé, quand j'eus le bonheur inespéré d'être attaché au service de santé de la marine et envoyé au Sénégal dans les premiers mois de 1824. MM. le baron Hugon, baron Roger, Gerbidon, Jubelin, gouverneurs de cette colonie, voulurent bien mettre à ma disposition tous les moyens nécessaires pour me mettre à même de recueillir tous les matériaux possibles pour faire connaître ce pays, sur lequel jusqu'alors on n'avait eu que fort peu de renseignemens; dont on ignorait l'entomologie, la végétation, la constitution géologique, et surtout la topographie. Je rassemblai dans les nombreuses courses que je fis pendant mon long séjour tous les croquis nécessaires, toutes les notes et observations que me permettaient mes moyens pour pouvoir faire connaître ce pays, et fus enfin rappelé au port de Brest en 1829.

Mes courses m'avaient habitué aux fatigues, et ma santé n'avait que fort peu souffert des nombreuses atteintes du climat dangereux aux influences duquel je venais d'être soumis.

Je profitai toutefois à Paris d'un congé qu'on venait de m'accorder, quand M. Jubelin, qui, du Sénégal, avait été envoyé pour gouverner la Guyane française, voulut bien se souvenir de moi, et me mettre à même de rendre quelques services à la géographie. Un prix venait d'être proposé pour la reconnaissance de la Guyane-Centrale; on désirait déchirer enfin le voile qui couvrait encore ces contrées, et les faire connaître à l'Europe savante.

M. Jubelin m'appela près de lui pour me charger de cette exploration, que j'acceptai avec le plus vif empressement, et pour laquelle je fis tous les préparatifs nécessaires.

Je partis de Nantes dans les premiers jours de juillet

1830., parfaitement rétabli, et ne songeant plus aux fatigues que j'avais déjà éprouvées sur la côte d'Afrique; je connaissais la végétation et les plantes des parties que j'avais parcourues; mais un nouveau champ s'ouvrait devant moi. Vierges encore des pas européens, j'allais voir, j'allais parcourir ces belles forêts vieilles comme le monde, et dans lesquelles n'avait jamais résonné la cognée du bûcheron. L'entomologie, la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle allaient successivement devenir le but de mes recherches; de plus j'avais à m'occuper d'une science vaste, à laquelle les travaux des savans modernes a fait faire des pas de géans. Faible élève encore de cette belle science, à laquelle je n'ai pu fournir que peu de matériaux, j'étais chargé de faire connaître la géographie de ce pays nouveau, d'en reconnaître les rivières et les montagnes qui leur servent de berceau, ainsi que d'en tracer la topographie; c'est avec ces douces illusions que je débarquai à Cayenne dans les premiers jours de septembre. Toutes n'ont pas été réalisées complètement, et malgré mes efforts, je n'ai pu atteindre le but du voyage; mais je m'estimerai encore assez heureux si les observations que j'ai faites et que je sou mets à votre jugement peuvent mériter votre approbation et vos encouragemens.

Après quelques jours consacrés au repos, je demandai à aller visiter le pays, afin d'en étudier la nature et de connaître les difficultés que j'aurais à vaincre par la suite.

Je partis donc dans les premiers jours de novembre pour l'Oyapok, que je remontai jusqu'à sa jonction avec le Camopi; ce fut dans ce voyage que, pour la première fois, j'eus occasion de voir les Indiens peu nombreux qui en habitent les bords, faibles dé-

bris des nations plus populeuses qui les habitaient autrefois.

Je pus dans ce voyage me faire une idée nette des obstacles , sans cesse renaissans, qui en rendent l'exécution si difficile; et les rapides nombreux qu'il faut continuellement remonter n'en sont pas le moindre : jusqu'à l'embouchure du Camopi, qui n'est que 45 ou 50 lieues de l'embouchure d'Oyapok, on en compte près de trente, dont quelques-uns de plus d'une lieue; le seul moyen à employer est de hisser les embarcations dans les petites passes latérales, dont les courans moins rapides sont plus faciles à vaincre.

Je fis connaissance dans ce premier voyage avec les *Pyrions*, que leur vieux chef *Alexis* s'empressa de faire partir pour la pêche et la chasse, afin de pouvoir m'offrir quelques pièces de gibier ou de poisson frais; ce qui effectivement ne tarda pas à arriver. Je visitai aussi les ruines des établissemens des jésuites à Saint-Paul et à Sainte-Foi, à l'embouchure de Camopi; le poteau encore debout des habitations, les débris d'un four, sont au milieu d'une forêt de citronniers et de cacaoyers, les seuls vestiges des grandes missions que ces hommes (remarquables par l'étendue de leurs vues) avaient formées pour y attirer les Indiens.

De retour à Cayenne de ce premier voyage, pendant lequel j'avais trouvé une énorme quantité de matériaux nouveaux pour l'histoire naturelle, je fis les préparatifs d'une nouvelle excursion; et cette fois, je fus visiter *Ouessa* et ses deux affluens *Couripi* et *Rokawa*, dont les cours lents, à travers les plaines basses qui les entourent, contrastent d'une manière bien étrange avec l'Oyapok, dont le cours est si rapide : c'est sur les îlots qui existent épars au milieu des vastes plaines noyées de Ro-

kawa, que quelques *Palicours*, débris de la nation de ce nom, ont établi leur demeure; parmi eux aussi j'ai trouvé deux *Toutanes*, les seuls individus d'une peuplade autrefois nombreuse : la terre est fertile et leur fournit en abondance les diverses sortes de racines alimentaires et les fruits qui font la base de leur nourriture; mais leurs demeures sont, au commencement de la belle saison, si infestées de maringouins, que tous les soirs, pour pouvoir dormir, ils sont forcés de se réfugier dans leurs canots, qui dès-lors se trouvent transformés en chambres à coucher; encore faut-il, pour pouvoir reposer, qu'ils aillent à une assez grande distance des terres sèches pour éviter les atteintes des ennemis de leur sommeil.

Ce fut au retour de ce second voyage que me furent remis les derniers instrumens qui avaient été demandés pour l'expédition; je fis dès-lors tous les préparatifs, et rien de ce qui fut jugé nécessaire ne fut oublié dans cette occasion; malheureusement, me fiant au dire de personnes que je croyais instruites, je partis de fausses données, je me chargeai de divers objets totalement inutiles, et qui m'embarrassèrent plus qu'ils ne me servirent.

Dès les premiers jours de juin 1832 j'avais quitté Cayenne pour me rendre sur l'Oyapok; sur un ordre dont j'étais porteur, des embarcations me furent remises pour l'expédition dont j'apportais toutes les marchandises; il ne me resta plus qu'à former les équipages dont j'avais besoin, et quelque peine que j'aie prise, il me fut impossible de les compléter sur le bas Oyapok; ce ne fut que sur la *Crique Romantabo* que le vieux Alexis me les compléta au moyen d'un certain nombre de ses Pyrions; aussi après une journée que ja

leur accordai pour faire leurs préparatifs, on se remit en route; et, malgré le temps que, pour nourrir un aussi grand nombre d'individus, on était forcé de consacrer à la chasse et à la pêche, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du *Camopi* et peu après les premiers établissemens *Oyampis*, sur lesquels je m'arrêtai quelques jours pour donner à mes gens le temps de se reposer, et aussi pour réparer les canots qui déjà étaient endommagés : de ce point jusqu'à l'endroit où l'*Oyapok* cesse d'être navigable, je ne fis plus que de petites journées, autant à cause des difficultés du chemin (le lit du fleuve étant presque à sec), que pour examiner à mon aise les mœurs de ces peuples si nouveaux pour moi; et je n'arrivai chez José Antonio que dans les premiers jours de septembre. Parfaitement reçu par ce chef, il mit à ma disposition tout ce dont je pouvais avoir besoin; je me préparais déjà à le quitter pour visiter les forêts vierges quand des objets que j'attendais de Cayenne, et des contrariétés me forcèrent de revenir subitement sur le bas *Oyapok*; je profitai alors de ce contre-temps pour relever plus facilement toute la partie du cours de cette rivière qui est au-dessus du *Camopi* et dont je ne connaissais pas de tracé : quoique le docteur Lèblond l'ait autrefois parcourue, y ait séjourné plusieurs mois, et l'ait relevée, toute cette partie, que les difficultés du trajet a fait estimer à 70 lieues environ, n'en comporte au plus que 50; ce qui avec les 50 de la partie inférieure à cet affluent, n'en porte tout le cours navigable qu'à cent lieues.

Peu de jours me suffirent pour ce voyage, qui me mit à même de mieux étudier les nombreux rapides que je descendais; mon canot, que José Antonio (qui m'accompagnait), faisait gouverner, glissait rapide au milieu des flots bouillonnans de ces montagnes russes d'un

nouveau genre; combien j'admiraïs l'adresse de ces hommes à gouverner un canot au milieu des brisans! l'œil exercé de l'Indien apercevait la roche sous les flots mobiles, et un coup de pagaie la lui faisait éviter; mais c'est surtout lorsqu'il arrive sur le bord du rapide que brille toute son adresse; dressé sur le banc ou le bord du canot, il trace et suit à travers l'écume et les rochers le chemin de celui qu'il dirige, explique à ses compagnons les manœuvres à faire pour éviter les dangers qu'il leur désigne de la main; il n'y a point la moindre crainte à avoir, quoique pourtant le plus petit choc soit capable de faire briser, sinon couler les embarcations.

Je ne séjournai sur le bas *Oyapok* que le temps strictement nécessaire pour terminer les affaires qui m'y avaient appelé, prendre les objets qui étaient arrivés de Cayenne pour l'expédition, et repartir aussi vite avec des vivres en assez grande-quantité pour n'être pas forcé de chasser ou pêcher; en remontant, ma marche fut si prompte que je n'eus besoin que de 13 jours de marche au lieu de 30 que l'on met ordinairement pour remonter cette rivière jusqu'où elle cesse d'être navigable; là j'éprouvai de nouvelles difficultés: le chef *José Antonio*, à la suite des fatigues du voyage, étant tombé malade, et hors d'état de m'aider, il fallut m'armer de patience; je ne pus plus que fort lentement faire les préparatifs du portage, par lequel je me proposais de reconnaître les sources de l'*Oyapok*; je perdis, non sans en être très-contrarié, plusieurs jours à attendre et à décider des Indiens à me servir de guide; enfin, le 8 novembre, accompagné de 14 individus, je partis pour me rendre aux sources de l'*Oyapok*; avec moi se trouvait un excellent Indien, dont l'établissement en était voisin, et chez le-

quel je me rendis ; tout le pays est extrêmement boisé, et quoique suivant un chemin très fréquenté par les Indiens, nous éprouvions beaucoup de difficultés, tant à cause de l'activité de la végétation, qui reproduit presque instantanément les parties retranchées, ou l'entrelacement des plantes grimpantes, qu'à cause des nombreux circuits du chemin et de la fugacité des traces, remarquables seulement pour l'habitant de ces vastes forêts.

Le plus petit sentier de nos forêts d'Europe est mieux marqué que ces grandes routes indiennes, dont souvent la direction n'est indiquée que par quelques branches froissées ou au plus cassées de distance en distance.

Nous suivions sous des voûtes de verdure impénétrables aux rayons du soleil, une route extrêmement variée, mais dont malheureusement il était impossible de voir le développement ; à travers l'épaisseur des bois, nous passions alternativement d'une forêt marécageuse de palmiers, entrelacés de balisiers, d'orchidées, de pteris et de dicsonias, sur une colline couverte de meliacées ou de lecitis, sous l'ombrage desquels des poivres, des géonoma, des psychotria, des fougères et autres plantes vivaient abritées des rayons perpendiculaires du soleil de ces contrées ; la boussole et quelques rayons du soleil échappés à travers le feuillage, indiquaient seuls la direction de la route que nous suivions, et qui était N. E., S. O. ; souvent, malgré la sécheresse, nous trouvions un joli ruisseau d'eau limpide, faible tributaire de l'Oyapok, coulant sur un lit de sable blanc, au pied d'une colline, sur le côté opposé de laquelle on ne trouvait que les lits desséchés d'une autre plus faible encore ; enfin, après quatre jours de marche sous cette végétation gigantesque, nous arrivâmes à l'établissement dési-

gné sous le nom *Coqs de Roches*, à deux lieues au Nord des sources de l'*Oyapok*, après avoir, pendant ce portage, traversé quatre fois cette rivière ou ses branches.

Près de cet établissement les montagnes sont en grand nombre, et la direction des lignes qu'elles forment est presque Est ou Ouest, peu élevées en général (du moins celles que j'ai mesurées), quoique donnant naissance à l'*Oyapok*, à l'*Arawari*, à *Mapari* ou *Jari*, et autres rivières, tributaires de l'Amazone ou de l'Océan; elles ne doivent être considérées que comme la partie la plus basse des contreforts les plus Est de la ligne de partage des eaux des Guyanes française et brésilienne; les rochers que l'on aperçoit sur leurs flancs, sont ou feldspathiques ou syénitiques, mêlés de quelques granits, mais en petite quantité; toutes, quelles que soient leurs dimensions, portent des marques irréfragables de l'action du feu, soit qu'elles l'aient éprouvé, au moment de leur formation, soit postérieurement : des fentes dans quelques endroits ont été remplies par une substance racheuse (basaltique ou de feldspath pur), qui ne ressemble nullement à la masse; dans d'autres cas (sur l'*Oyapok* et le *Jari*), des fragmens ou nodules syénitiques ou granitiques à cassure concentrique ont été empâtés par un ciment de même nature, ou de nature différente; quant aux roches calcaires, quelles qu'aient été les recherches que j'aie faites, il m'a été impossible d'en trouver, sans doute par la raison toute simple que le pays que j'ai parcouru avait déjà pris son relief, tout faible qu'il est, avant l'époque du dépôt des calcaires.

Après quelques jours consacrés au repos et à l'examen de ce pays que je parcourais pour la première

fois, je fis mes dispositions pour aller sur un établissement que j'avais appris exister au confluent de *Couve* et de *Rouapira*, affluens supérieurs du *Jari*, afin de reconnaître par moi même si ce point était favorablement situé pour en faire un point central, d'où il fût facile de faire des reconnaissances dans les pays environnans; la route, après avoir traversé N. et S.; le point culminant des montagnes reprend la direction N. E., S. O, qu'elle avait déjà suivie pour venir aux sources de l'*Oyapok*; le terrain est entièrement semblable: même succession de monticules, de marais couverts de palmiers ou de ruisseaux; mais cette fois, longeant beaucoup plus le cours de *Rouapira*, nous fûmes forcés de traverser cette petite rivière six ou sept fois avant d'atteindre l'établissement situé près de sa jonction avec *Couve*, établissement sur lequel j'arrivai le cinquième jour, premier décembre, de bonne heure.

Ici, comme sur les établissemens que j'avais visités précédemment, je fus parfaitement reçu; la plus franche hospitalité me fut offerte, ainsi qu'aux hommes que j'avais avec moi; du *macouray*, de la *crayave*, quelques morceaux de poisson et de la *cassave* nous furent aussitôt apportés, et le chef de la famille nous engagea par signes à nous asseoir et à suivre l'exemple qu'il nous donna de manger; le repas fini, sur son ordre, ses filles apportèrent des grands couis pleins de *cachiri*, que nous faisions circuler à la ronde après y avoir bu; car, chez les Indiens, il est de bon ton de ne jamais refuser de boire dans la coupe de son voisin, et ce serait même lui faire insulte que de lui refuser cette preuve de fraternité.

J'eus en peu de temps reconnu les lieux; les habitans de cet établissement, possesseurs de grandes cultures de

manioc, ayant consenti à me vendre une partie des vivres sur pied, et m'ayant aussi cédé une case pour y demeurer, je me décidai à séjourner sur ce point, en attendant que le chef *José Antonio*, entièrement rétabli de la maladie qu'il avait contractée dans le voyage qu'il avait fait avec moi, pût me donner les renseignements et les guides dont j'avais besoin pour parcourir sûrement les forêts vierges qui m'entouraient. Ce point convenablement situé près du confluent de *Couve* et de *Rouapira*, me donnait la facilité de reconnaître sans peine les cours de ces affluens du *haut Jari*, je fis en conséquence (en attendant que je pusse faire construire une embarcation nouvelle), réparer la moins mauvaise de celles dont je pouvais disposer; dès le 10 décembre je me mettais en route avec huit jours de vivres, deux nègres et un Indien, pour m'assurer par moi-même des ressources en poisson et gibier sur lesquelles je pouvais compter dans ce pays que j'allais habiter pendant quelque temps; au moment du départ j'étais encore indécis sur la direction que je suivrais dans cette excursion; mais arrivé à l'embouchure de *Couve*, toute incertitude disparut; la largeur de cet affluent, la beauté de la végétation qui en couvrait les bords, m'eurent bientôt déterminé; j'avais provision de bons hameçons; aussi, après l'avoir remonté pendant quelques heures, je fis mettre pied à terre, et préparer tout pour passer la nuit; aussi heureux chasseurs que pêcheurs, nous nous remettions en route le lendemain avec bonne provision de poisson et de gibier; l'apparence de la rivière était des plus favorables; son lit était large et ses eaux étendues en belle nape, y coulaient tranquillement et sans obstacles; depuis trois jours je la remontais que rien encore ne me faisait craindre d'être arrêté dans ma

marche, elle était toujours large et profonde; je croyais avoir de la peine (avec le peu de vivres que j'avais emporté) à la remonter jusqu'à ses dernières eaux, et déjà je songeais à revenir, avec des vivres en plus grande quantité pour n'être plus arrêté dans ma course, quand je vis tout-à-coup s'évanouir mes illusions : la belle rivière de *Couve* n'était plus qu'un fort ruisseau embarrassé par des arbres tombés qui en barraient le passage. Elle avait subitement disparu, à un détour que je n'avais pas aperçu, en se divisant en trois branches. Le septième jour au soir je rentrais à l'établissement avec des provisions pour un temps assez long et la certitude de ne jamais manquer de gibier ou de poisson, dont la rivière fourmillait.

Le *Jari*, qui se jette dans l'Amazone, en face de la ville de *Gouroupa*, est la route la plus fréquentée par les *Oyampis* des deux versans sud et nord de cette partie de la Guyane-Centrale, qui ont des relations avec ceux des leurs qui se sont joints à la tribu des *Tamocomes*, qui est établie sur les rivières de *Moucourou* et *Carapanatoube* : ceux des sources et des divers affluens de l'*Oyapok* sortis, comme leurs consanguins, depuis fort peu de temps des montagnes dans lesquelles ces rivières prennent leurs sources, sont unis à ceux du *Jari* par des liens de parenté que l'éloignement actuel n'a pas encore relâchés; au commencement de la saison des pluies, lorsque tous les travaux de culture sont terminés, ils vont voir leurs parens ou leurs amis d'outre-monts. Par suite de ces relations et de ces habitudes de voyage, il est très facile de trouver des guides pour se rendre de l'*Oyapok* sur le *Jari*, et même c'est par suite de cette facilité de communication que je m'étais déterminé à reconnaître le chemin qui conduit de l'*Oyapok* sur l'*A-*

mazone par cette rivière, espérant que plus tard il me deviendrait beaucoup plus facile d'obtenir de bons renseignements pour me diriger sûrement sur le *Maroni*, que les peuplades du centre désignent sous le nom d'*Arawa*.

Le 20 janvier, au moment où je revenais d'une première course sur le *Jari*, je vis arriver deux Indiens expédiés par *José Antonio* avec des lettres qui avaient été envoyées chez lui, ainsi que divers objets que M. le gouverneur me faisait parvenir : *José Antonio* était parfaitement rétabli; aussi à cette nouvelle me décidai-je aussitôt à prendre le chemin qui me séparait de son établissement, afin de pouvoir m'entendre avec lui, et d'en tirer des guides et renseignements; en peu de jours la distance qui me séparait de lui fut franchie; et je fus à même de m'assurer que tout ce que je venais de recevoir de Cayenne était fort convenable; je regardai dès-lors comme assurée la réussite de mon voyage; et quoique par suite des rapports faits à cet Indien, il ne voulût pas me donner des guides pour me rendre sur le *Maroni*, il me procura autant d'individus qu'il m'en fallait pour faire transporter à l'établissement que je venais de quitter toutes les marchandises d'échange que je venais de recevoir; il consentit lui-même à me servir de guide et d'interprète pour visiter et reconnaître tout le bassin du *Jari*.

Dès que je fus de retour sur l'établissement, il se chargea de faire faire un canot suffisant pour nous contenir, ainsi que toutes les marchandises : trois nègres travaillaient avec lui; et, un mois après notre arrivée, le canot avait été mis à l'eau. Pendant ce temps les Indiens nos voisins m'avaient préparé une partie de couac, telle que de long-temps je n'avais besoin de m'en occuper.

Dans les premiers jours d'avril, tous les préparatifs terminés, nous nous remîmes en route pour redescendre le *Jari* avec l'intention de reprendre pour le remonter *Topipako*, un de ses affluens ouest, espérant que par là j'atteindrais par un portage beaucoup plus court le *Maroni* ou un de ses affluens, et que de cette manière il me serait possible, en remplissant les desirs de la Société de géographie, d'y ajouter la reconnaissance du *Jari* et d'un de ses principaux tributaires; mais je fus bien cruellement déçu de cette espérance que je croyais fondée : j'avais fait partir devant moi toutes, ou du moins presque toutes, les marchandises de l'expédition, une personne qui m'avait été adjointe avec ordre de m'attendre sur l'établissement du nommé *José Ourou*, situé à 35 ou 40 lieues de nous sur le *Jari*, devant moi-même m'y rendre trois jours après; mais lorsque j'arrivai sur cet établissement, au lieu de trouver les personnes que j'avais expédiées quelques jours avant moi, je trouvai une lettre par laquelle on m'annonçait qu'avant la fin du mois, on m'expédierait un canot et des guides pour me conduire sur *Carapanatoube*, où on allait m'attendre.

Je n'avais pas besoin de lire la lettre, car dès que j'avais vu qu'on ne m'avait pas attendu, j'avais été convaincu que j'étais abandonné et que mon trop de confiance m'avait perdu, que dès-lors il était impossible de remplir le but de l'expédition. J'attendis toutefois sur cet établissement la lettre et les guides qu'on me promettait, malgré mon intime conviction que cette promesse ne se réaliserait pas.

Je fis tout préparer pour retourner sur l'établissement du confluent de *Couve* et *Rouapira*, je fis préparer des vivres, j'achetai trois nouveaux chiens de

chasse, autant dans l'espérance qu'ils me faciliteraient les moyens de me procurer du gibier, dont le pays abonde, que comme excellens gardiens pour la nuit; décidé que j'étais à faire une tentative pour atteindre avec les trois nègres qui me restaient le *Maroni* ou quelqu'un de ses affluens, je prenais toutes les précautions possibles pour assurer la réussite de ma tentative.

Le 1^{er} mai de grand matin je quittai l'établissement de *Jose Ourou*, non sans avoir observé des hauteurs circum-méridiennes du soleil. Le 6 au soir je revenais forcément sur un établissement dont je connaissais fort bien les environs, et que je ne croyais plus revoir; après nous être reposés un jour, je fis faire tous les préparatifs du portage, aiguiser sabres et haches, nettoyer les fusils, prendre et emballer les objets dont je croyais avoir besoin. Le 8 au soir tout était fini, rien ne manquait à nos préparatifs; nos hamacs seuls n'étaient pas emballés: de nouvelles observations circum-méridiennes furent aussi faites dans la journée du 8.

Enfin, le 7 au matin, chargé presque autant que les nègres qui m'étaient restés fidèles, muni de tout ce qui pouvait assurer la réussite de mon entreprise, tant en instrumens et armes qu'en outils; mais chargé de fort peu de vivres, je me mis en marche accompagné en outre par les trois chiens de chasse qui me restaient (un d'eux avait été pris par un jaguar en remontant le Jari); je fis continuellement route au N. O. de la boussole, appuyant autant que possible la route au Nord; j'étais forcé, pour ne pas dévier de la direction que je voulais suivre, de marcher le premier, et, dans beaucoup d'endroits embarrassés par des broussailles ou des plantes valubiles, de m'ouvrir un chemin à coups de sabre; souvent même elle devenait si difficile que

nous n'avancions qu'avec peine et en faisant les plus grands efforts. Quoique la marche fût combinée de manière à nous fatiguer le moins possible, ce n'était pas sans un bien vif plaisir que nous voyions arriver l'heure du repos.

Le 12 au matin, déjà au milieu de la quatrième marche, après avoir traversé un bas-fond dans lequel j'avais remarqué beaucoup de pas de *pecaris*, d'*agoutis* et de *chevreuils*, j'entends tout à coup mes trois chiens donner de la voix : la joie et l'espérance me font tréssaillir ; déjà je vois en perspective la nourriture de la journée et du lendemain largement assurée ; car je savais être possesseur de bons chiens, et je comptais sur un *pecari* au moins ; je fais aussitôt mettre les paquets à terre, j'y laisse deux nègres tandis qu'accompagné du chasseur *Domingo*, et armés l'un et l'autre d'excellens fusils doubles, je me précipite à travers les fourrées pour arriver le plus tôt possible près de mes chiens qui donnaient au ferme. J'arrive et *Domingo* à mes côtés, mais quel n'est pas notre désappointement. Mes chiens avaient attaqué un jaguar à qui la maladie avait ôté la force de fuir. Sa maigreur était extrême et sa taille énorme ; il s'était défendu, et le plus hardi, le meilleur de mes chiens, à qui d'un coup de dents il venait de briser la tête, se débattait entre ses griffes ; furieux de l'attaque dont il venait d'être l'objet, ses yeux roulaient de rage dans leurs orbites et il était prêt de s'élancer sur les deux chiens qui le harcelaient encore lorsque je l'aperçus. Je glisse aussi vite des balles dans les fusils, je change les amorces afin d'être plus sûr de mon coup, j'ordonne à *Domingo* de faire attention et de ne tirer sur la bête que dans le cas où je l'aurais manquée ; mon coup de fusil fut des plus justes, je mis deux balles à-la-fois dans

la tête du jaguar qui tomba raide mort sur le corps de mon chien. De ce jour jusqu'à mon retour sur l'Oyapok, il ne m'arriva plus rien qui mérite d'être cité. Je ne rencontrai plus un seul animal dangereux, la vie errante que nous menions était devenue monotone de tranquillité, rien ne troublait la paix des solitudes que nous traversions ; à peine si nous en effrayions les habitants, ignorans du danger qu'il y avait à nous approcher de trop près.

Le 14, il y avait à peine 25 minutes que nous avions repris notre route, que nous atteignions une belle rivière coulant à pleins bords dans un lit large et profond. Sa direction générale est N. E., S. O. ; et la trouvant pendant long-temps trop large pour la traverser, je suis forcé de la remonter. Enfin, parvenu à un endroit où sa largeur apparente à beaucoup diminué, je fais abattre un grand arbre au moyen duquel je parviens à la traverser ; mais au lieu d'arriver sur la terre ferme, je n'arrive que dans un labyrinthe de criques latérales que je suis forcé de traverser, dans l'eau jusqu'à la poitrine pendant plus d'une demi-heure, après laquelle nous finissons enfin par atteindre une jolie colline sèche sur laquelle nous prenons un peu de repos ; pressé d'atteindre le but vers lequel tendaient tous mes vœux, je ne m'arrêtai pas sur le bord de cette belle rivière (Jenipoko), que nous venions de traverser, malgré la certitude d'une pêche abondante. Tout le reste de la journée, tout le lendemain et une partie de la journée du 16, nous traversâmes un grand nombre de marais et de cours d'eau. Les montagnes s'élevaient de plus en plus et les pentes en étaient beaucoup plus raides ; tous les ruisseaux coulaient parallèles au *Jenipoko* au S. O., et déjà je me berçais de l'espoir de réussir. La

marche, quoique peu rapide, était pourtant régulière et ne nous éloignait pas de la ligne N. O. de la boussole. A midi, le 16, nous montons pendant près d'une heure une montagne rapide, au bas de laquelle un immense marais dont les abords sont impraticables, me fait craindre d'être obligé de faire un long contour. Toutefois, à force de peine, dans l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture, et à tout moment accrochés par des aiguillons, des tiges de plantes volubiles, ou piqués par des épines des deux palmiers *conana* et *mourou-mourou* qui y croissent, nous parvenons enfin, avec des peines infinies, à nous frayer un chemin assez direct. Le terrain, moins embarrassé, nous laissait un passage plus libre; mais une nouvelle rivière, plus grande que la précédente, grossie de plus par les pluies des derniers jours (*Topipoko*), sur les bords de laquelle nous arrivions, nous arrête de nouveau; en même temps, une pluie diluviale nous mettant dans l'impossibilité d'abattre un arbre pour traverser la rivière, nous nous trouvons pendant près de trois heures exposés, sans abri, à une pluie battante qui fort heureusement n'était pas froide; ce ne fut que fort tard qu'il nous fût possible de franchir ce nouvel obstacle, de l'autre côté duquel je trouve les restes d'anciens établissemens indiens : des *cotonniers*, des *roucouyers*, des *cacaoyers* et quelques autres arbres fruitiers, m'indiquaient positivement la place qu'avait occupée la case des habitans. Je passe toutefois rapidement sur cet emplacement autrefois habité, et ne m'arrête que sur le bord d'un joli cours d'eau qui arrosait le pied d'une belle colline située à peu de distance. Pendant notre trajet, un de mes chiens avait découvert une très grosse tortue de terre qui vint fort à propos pour nous aider à faire notre repas.

Jusqu'au 24, la route ni le terrain ne changent, les montagnes seulement sont plus abruptes, les cours d'eau suivent toujours à-peu-près la même direction. Ce jour-là, vers midi, nous gravissons une montagne comme nous n'en avions pas encore rencontré; sa hauteur est beaucoup plus considérable que tout ce que nous avions vu jusque-là; malheureusement mon dernier baromètre avait été cassé, et il m'est impossible de la mesurer. Je fais monter un nègre sur un des arbres les plus élevés du sommet afin de savoir si on ne peut pas apercevoir dans le lointain quelques cours d'eau; mais en vain. Je monte moi-même, et de toutes parts je ne vois à perte de vue que les ondulations des collines couvertes d'arbres, dont les fleurs nuancées de diverses couleurs paraissent çà et là au milieu de ces énormes masses de verdure.

Le 25 après avoir marché presque toute la journée dans un pays toujours très coupé, nous atteignons le soir un joli cours d'eau, peu profond, qui coule au nord, et à peu de distance reprend la direction S. S. O. Je le considère comme un tributaire de l'*Amazone*, et me repose sur ses bords. Ici, ainsi que cela nous était déjà arrivé, nous n'avions ni gibier ni poissons. Nous abattons des palmiers *coumou* dont les fruits échaudés et pétris dans l'eau nous fournissent une émulsion nourrissante qui, accompagnée de quelques oignons palmistes, forment notre frugal repas.

La marche se ralentissait beaucoup, mes hommes commençaient à se fatiguer, déjà nous étions tous blessés, la nourriture n'était plus assez substantielle, et les forces diminuaient peu-à-peu. Déjà j'avais aussi été forcé de jeter haches, linge, munitions et fusils, pour diminuer les charges et rendre la marche plus rapide.

et je voyais avec peine que bientôt il faudrait recommencer et jeter les objets divers dont je pouvais à la rigueur me passer; c'était en vain que je m'étais jeté dans les bois. La bonne volonté et le courage des trois nègres qui m'avaient accompagnés ne répondait pas à leurs forces, l'un d'eux tomba gravement malade le 28, et le second le 1^{er} juin; le seul chasseur *Domingo* résista, et comme moi, ne fut pas malade. Il n'y avait plus que lui et moi qui puissions faire quelque course et aller chercher de quoi manger; encore n'était-ce le plus souvent que des choux palmiers, qu'assaisonnait un agami; car dans le centre des forêts on ne trouve ni *hacos* ni aucune des espèces de *penelopes* qu'on trouve sur le bord des rivières. Je ne pus plus, dans cette pénible position, songer à atteindre le *Maroni* ou quelqu'un de ses tributaires, il ne me restait qu'un seul homme qui pouvait m'être utile et c'était trop peu: en me raidissant davantage il était possible que nous périssions tous et moi le dernier. Cette fâcheuse perspective me détermina à revenir sur mes pas. Pourtant, ne voulant pas avec des hommes malades, faire un trop long trajet, je me dirigeai plus à l'est, sûr que j'étais que je ne pouvais pas manquer de retomber dans le chemin indien qui conduit de l'*Oyapok* sur le *Jari*. Dès que mes deux malades furent en état de se remettre en route, nous repartîmes à petites journées, ne nous arrêtant sur le bord des rivières que pour y faire des provisions de poisson qui, séché, était dans la route une très grande ressource, divers fruits d'*anonacées* arborescentes furent aussi plus d'une fois pour nous une utile trouvaille.

Le 19 et le 20, revenant toujours sur nos pas, nous traversons beaucoup de montagnes et un très grand nombre de cours d'eau qui vont se jeter dans *Rouapira*;

au-dessus de l'établissement sur lequel nous avions séjourné long-temps. Enfin le 21 vers midi, nous tombons dans les anciennes cultures que traverse le chemin du *Jari*, et peu après nous arrivons sur ce chemin que nous n'avions pas vu depuis six mois. Il n'y avait plus rien à craindre, nous étions de nouveau près d'établissements habités, nous étions sûrs de trouver des vivres et une franche hospitalité.

Le 22 je continuai à marcher avec tout mon monde, mais le 23 au matin je les quittai dans le bon chemin. Prenant le devant, j'eus bientôt franchi les cinq lieues que j'avais à faire, et fus ou ne peut pas mieux reçu par les bons habitans de l'établissement, qui s'empressèrent de m'apporter tout ce dont je pouvais avoir besoin. Comme j'avais encore suffisamment de quoi reconnaître l'hospitalité qui m'était offerte, je séjournai sur ce point jusqu'à ce que mes deux malades fussent bien rétablis, et ne me remis en marche pour regagner l'établissement de *Jose Antonio*, qu'à la fin de juillet.

Les canots que j'y avais laissés étaient entièrement pourris, il fallut en faire un neuf. Enfin, le 27 août je quittai José, dont je n'avais eu qu'à me louer, je redescendis rapidement l'*Oyapok*, sur le bas duquel je fus assez heureux pour trouver une goëlette qui partait de suite pour Cayenne; le 7 septembre 1833, au soir je perdais de vue cette rivière, et le lendemain 8 je débarquais après une absence de 15 mois et 8 jours.

Tout le pays que, pendant ce temps, j'ai visité, est assez accidenté, mais fort peu élevé; les suites des collines que l'on y rencontre, ne dépassent pas, dans la partie que j'ai parcourue, 600 mètres d'élévation. Toutes les roches qui les constituent dans le centre de la Guyane sont toutes à nu et appartiennent aux diffé-

rentes espèces de roches feldspathiques; les fentes que l'on y remarque en grand nombre sont toutes contemporaines de la première coulée ou du premier soulèvement qui a donné le relief au pays, et ont été remplies postérieurement par des coulées de basalte noir, ou de feldspath rose ou autres, mais toujours de nature différente de la masse dans laquelle elles se trouvent; dans quelques endroits ces filons, plus modernes et seulement de quelques pouces, forment un véritable roseau par leur croisement; dans d'autres, au contraire, ils ont jusqu'à deux mètres de largeur, et forment des lignes continues d'une assez grande longueur, mais sans direction fixe; je n'ai pas aperçu, malgré toutes les recherches que j'ai faites à cet égard, la moindre trace de dépôt calcaire, soit ancien, soit moderne; on ne rencontre que sur la côte des terrains de dépôts et d'alluvions, et encore sont-ils modernes: les plus anciens sont des roches ferrugineuses, connues dans la colonie sous le nom de *raches à ravets*, qui reposent sur les gneiss ou les cyénites, etc.

Ne pouvant, malgré le plus vif désir et tous mes efforts, atteindre, dans ce premier voyage, les sources du *Maroni*, je me suis attaché à faire bien connaître la partie que je parcourais, et à faire des observations et des relèvements au moyen desquels il fût possible de déterminer les latitudes, les longitudes, et de faire un bon tracé graphique des cours du *Haut-Oyapok*, du *Haut-Jari*, ainsi que du pays intermédiaire entre les portions navigables de leurs cours; convaincu que quelques points bien déterminés sont plus convenables qu'un grand nombre qui seraient inexacts, j'ai profité sur quatre points différens des courts embellis que me laissait la saison des pluies pour faire des observations de

hauteurs du soleil. Toutes ont été prises après midi, car, malgré le cercle dont j'étais muni, les hauteurs du soleil étaient toujours à cette heure de la journée trop grandes pour me permettre de les mesurer.

Les nations indiennes avec lesquelles j'ai eu des relations pendant mon voyage, sont peu nombreuses en individus, et presque toutes, les débris de nations autrefois considérables; leur caractère est généralement doux; leur taille moyenne ne dépasse pas quatre pieds huit à dix pouces; et si parfois j'ai vu quelques individus d'une taille d'Européens, ils sont fort rares.

Des *Pyriouts*, des *Marawantes* et quelques *Aronagies*, tous, au nombre de quelques centaines, habitent toute la partie de l'*Oyapok* inférieure à sa jonction avec le *Camopi*; parmi eux existent quelques familles *Noragues*, *Roucouyemés*, *Galibis* et *Garipons*; tandis que les bassins de la rivière de *Ouessé* et de ses deux affluens *Couripi* et *Rokawa* sont habités par les restes des nations *Palcours* et *Toutanés*; tous ces Indiens qui avoisinent les établissemens européens, ont fait ce que font toujours les peuplades qui viennent effleurér la civilisation: ils ont pris nos vices, sans s'être appropriés une seule de nos qualités, et ils ont perdu une partie des leurs: ils ont pris l'habitude de s'envier et de mentir; pour du tafia on leur fait faire ce que l'on veut; sans cette liqueur il n'y a plus de parti à en tirer; ils sont très paresseux, et n'ont souvent pas assez de manioc pour vivre; souvent, par suite de leur paresse, ils sont forcés de manger celui qui n'est pas encore en maturité.

La partie de l'*Oyapok* supérieure au *Camopi* est entièrement habitée par des *Oyampis*, dont l'apparition sur ce cours d'eau ne date que de 1816 ou 1817. Antérieurement à cette époque ils en habitaient les sources,

ainsi que celles du *Jari*. Les *Coussaris* et les *Tamocomes*, qui ne sont autres que des tribus de cette nation, dont le langage, à quelques locutions près, est le même, habitent aujourd'hui, les premiers, les bassins supérieurs de l'*Arawari* et de *Mapari*; les seconds, le cours de *Carapanatoube* et de *Moucourou*, affluens du *Jari*; et ce n'est qu'en suivant ce dernier cours d'eau qu'une petite portion des *Oyampis* s'est réunie aux *Tamocomes*: leur taille est aussi petite que celle des tribus indiennes du bas *Oyapok*, leurs membres sont en général bien faits; ils sont très robustes; mais leurs femmes, presque constituées comme des Laponnes sans formes et sans tournure, sont de véritables préservatifs contre le péché: du reste, actifs et laborieux, on les voit rarement à ne rien faire; ils possèdent toujours beaucoup plus de racines alimentaires qu'il ne leur en faut pour leur consommation; leurs femmes emploient à filer du coton ou à tisser des hamacs fort bien ouvragés, tous les momens qui ne sont point consacrés aux soins du ménage, et les hommes, assis à côté d'elles, fabriquent des bancs, des arcs et des flèches.

Les Émerillons longs et fluets, plus arriérés sous le rapport de l'industrie sociale que les autres Indiens, habitent les rivages du *Camopi* et de ses affluens; à peine s'ils cultivent les racines alimentaires, dont les *Oyampis* ont de si grandes quantités, ils n'en ont pas suffisamment pour vivre; la chasse est leur seule occupation; les *agamis*, les *singes*, les *jaguars*, les *tapirs* et les *pecaris*, etc., et en général tous les oiseaux et tous les mammifères servent à leur nourriture, tandis qu'ils touchent à peine au poisson dont toutes leurs rivières abondent; ils n'ont pour se coucher que des hamacs grossiers en lanières de peau d'arbre, au lieu des hamacs

chauds des *Oyampis*; les traits de leur figure, malgré leur apparence de maigreur, sont assez jolis, et leurs femmes proportionnellement plus petites qu'eux, sont mieux faites que les autres Indiennes du bassin de l'Oyapok.

VOCABULAIRE.

Noms Oyampis.

Tête	Eacang.	Garçon (petit, grand)	Yôûira, counou-mikirey.
Front	Erouwapé.	Frère	Erôî.
Nez	Inci.	Sœur	Niania.
Joues	Eroba, erava.	Fille	Nimeni.
Bouche	Ecourou, eïcou.	Oncle	Pai.
Oreilles	Nami, inami.	Tante	Pipi.
Yeux	Erêa.	Cousin	Tâïro.
Menton	Erediba.	Cousine	Cacagne.
Langue	Cincou.	Arc	Paira.
Dents	Erâi.	Flèche	Ourapara.
Cheveux	Apira.	Casse-tête	Cawarapa.
Barbe	Eacouara, eacouawa.	Jarre.	Macoua.
Sourcils	Eropoukaraba.	Chapeau	Camererou, chaporé.
Col	Couroukawa.	Pilon	Eimoura.
Épaule	Eribapoui.	Canari	Touroua misig.
Bras	Eriba.	Assiette	Parapi.
Main	Epapoui.	Fusil	Mokawa.
Doigts	Epoua.	Poudre	Couroupara.
Phalanges	Epouakang.	Plomb de chasse	Pirato miri.
Ongles	Epampé.	Balles	Pirato wassou.
Poitrine	Epocia.	Miroir	Worawa, warawa.
Seins	Assoussoua.	Couteau	Kicet.
Dos	Eapé.	Sabre.	Sâbre.
Ventre	Eroué.	Hache	You, wiwi.
Nombril	Epouroua.	Aiguille	Cacoussa.
Cuisses (dessus, dessous)	Evakoua, erapo.	Hamac	Tya, tiâ.
Genoux	Enépouissame, énéépouang.	Calimbé	Camisa.
Jambes	Eretoumakang.	Juppe	Temoukourou.
Mollets	Eretouma.	Chemise	Tilou.
Cheville (mal-léole)	Epéréna.	Culotte	Sirôa, chirolles.
Pied	Epoucoupé.	Oui	Thô.
Doigts du pied	Epouïa.	Rassades	Mohira.
Talon	Epouita.	Hameçons	Pina.
Homme	Yo, teco.	Bois	Ewirapoko.
Femme	Nimène.	Feu	Tata.
Enfant	Yawira.		

Charbon	Tatarapoing.	Conleuvre (à pa-	Tapici.
Eau	Ih.	ser le manioc)	Yapé-cin.
Couac	Houhi.	Platine	Amanne.
Cassava	Méyou	Pluie	Wetou.
Ignames	Cara.	Vent	Iditôh.
Patate	Ietig.	Bon	Nicathuye.
Papayé	Mahou.	Mauvais	Coyé, covi.
Bananes	Bacowe.	Demain	Coué.
Canne à sucre	Acikarou.	Hier	Ipepo.
Manioc	Manihoe.	Plume	Ipepokang.
Pistaches	Mondowi.	Aile	Icic, incic.
Piment	Ikeing.	Bec	Yawarapo.
Miel	Eira.	Patte de chien	Nawaye.
Corde d'arc.	Ourapama.	Rasoir	Wira.
Pitre	Courawa.	Nid	
Abatis	Ecco.	Os, id. de pois-	
Case	Oka.	son	Canguara, pir-
Chemin	Pé.		canguara.
Arbre	Iwira.	Bambou	Courmouri.
Canot	Igara.	Tafia	Cawatatata, para-
Bois à brûler.	Eiboura,		téni.
Fou	Yawette.	Travail	Mocico.
Sot	Necacoye, no-	Bien	Naycoye.
	cacoye.	Fièvre	Caraye, cara-
Pagaie	Epoqueita.		yau.
Sable.	Issing.	Bâton	Eponito.
Épine	Gniou.	Pipe	Peipo.
Crique	Taca, yarapé,	Tabac	Petemma, ma-
	tacarereu.		courey, petem-
	Cayaré.		mora.
Soleil	Yâé.	Courir	Eniane.
Lune	Yâé-tata.	Content	Erourou.
Étoiles	Tamou, tairi,	Colère	Aymouroume.
Vieux	tamouchi.	Tantôt, plus tard	Courmou.
	Sémou, iya, até-	Nègre	Mecrou, necrou.
Camarade.	wawa.	Noir	Epiau.
Citrouille	Acikavá.	Vert	Saheuk.
Gros	Tourou	Rouge	Pirang.
Cong	Ipokamoi.	Blanc	Sing.
Maigre	Ócining.	Sale	Okia.
Étroit	Ekôï.	Dormir	Okette.
Haut	Ipoko.	Beaucoup	Yathew.
Bas	Iapoua.	Tuer	Eyouka.
Marais	Ipawa.	Mourir	Omanou.
Montagne	Iwitira.	Paresseux	Niawari, yni-
Roche	Tacourou.		wane.
Rivière	Euyée, ihyée.	Poltron	Okiyé.
Petit	Missig.	Hardi	Nokiyéye.
Mortier	Einaca, einoua.	Habile	Omonian.
Banc	Apoca.	Ivrogne	Wawépore.
Pagara (petit id)	Carourou (ya-	Querelleur	Nérécausi.
	mateuk).	Aimer	Eraréou.

Hair	Naorewi.	Faim	Amouaem.
Malade	Ikaraw.	Donner	Heme heng.
Chasseur	Oyouka, ipo- rang.	Prendre	Ekik, eiki.
Pêcheur	Okouwa.	Couper	Acoussi.
Sel	Saote, corey.	Laver	Ecoutoug.
Huile	Yandé, yianchi.	Casser	Eôuka.
Las	Eraoupape.	Défier	Namé, niamé.
Livres	Iréme.	Parier	Emonmeau.
Favoris	Eratoubapé-pi- raba.	Pleuvir	Amanout, okite.
Moustaches	Nemeraba.	Montrer	Onpia mou-em.
Poil	Haba, hava.	Regarder	Emaëa.
Queue	Ways.	Écorcher	Epirok.
Imbécille	Nokouwaye.	Pendre	Moyassika.
Saligot	Eponino.	Accrocher	Evonkouda.
Matin	Oyéiwé.	Mûrir	Ipirang.
Midi	Avicateu.	Apporter	Eroute.
Cotonnier	Awamorianiw- ira.	Devoir	Napohme.
Coton	Amonian.	Cuire	Oyippe, oyoup- pe.
Rocoyer	Roucourawa.	Payer	Epouicoui.
Rocou	Roucou.	Nager	Eyayou.
Soif	Eâwate.	Haler	Emotinge.
Manger	Eyemiyon.	Tirer	Elilik, elilik.
Funer	Emououk.	Ramasser	Eoupite.
Piquer	Eôssok.	Gronder	Yawon.
Flécher	Ejewa, ejwon.	Allumer	Amoini.
Raper	Eâpika, ekilik.	Moucher	Eoutim.
Bouillir	Emonmoye.	Pouvoir	Einoung.
Rôtir	Eanite.	Filer	Epowane.
Plumer	Eâwat.	Coudre	Emoupouponk.
		Fendra	Yeoka, eoka.
		Bache (palmier)	Mirici, miriti.

Noms d'animaux.

Haccos	Mounton, mouni- tou.	Aimara	Tarouérou, ta- louérou.
Marage	Maraye	Jaguar	Yawara, caïcou- chi.
Coujouvi	Coujouvi, cou- youvi.	Tapir	Tapira.
Agami	Akami, iakami.	Pecari	Taitou.
Tinamou gros	Inamon.	Caricacou (petit chevreuil)	Cariacou.
Tinamou petit	Soüi.	Éche	Eou, eassou, eouassou.
Cotinga ponceau	Erouka.	Paca	Paca.
Cordon bleu	Wanamawara. onnamé.	Agouti	Acouchi, acouti.
Paca paca	Pacapacaron.	Acouchi	Acouchi-waye.
Ouette	Arawira.	Cabiais	Capivoira.
Coq de roche	Péoung.	Coq (poule)	Massakara.
Colibri	Pérépéréwara.	Tortue	Yaoussi, yawi.
Ramier	Picaou.	Chien	Yawar.
Poisson	Pira.		

Rat	Anouyaou.	Chique	Tounne.
Souris	Anouya.	Caurale	Kéfé.
Papillon	Panama.	Tique	Yathéounghe.
Casside (petit co- léoptère)	Niabi.	Crapaud	Youwaye.
Bourdon	Manana.	Grenouille	Couta.
Cochon	Tayaousing.	Serpent liane	Mocining.
Serpent (véni- meux)	Yararaga.	Puce	Touny.
Singe rouge	Akikeu, akikew.	Mouches	Merou.
Coiata	Coiata.	Maringouins	Nacioung, Na- cion.
Sapajou	Cahi.	Pompiles	Moutouk.
Cayman	Yakavé.	Abeilles	Eiraroutwa.
Lézard (monitor)	Ikirwarou.	Guêpes	Caba, cava.
Iguane	Wayamaka.	Elaters lumi- neux	Monang.
Harpie	Wiraou.	Fourmis	Taracua.
Vautour brun	Ourouwou-piwa.	Taons	Maganga.
Perdrix	Oulou.	Mutiles	Taoya.
Boa	Mohiou.	Hirondelle	Ourasinga.
Chat tigre	Maracaya-pou- cou.	Perruche	Perici.
Plongeon	Tarara.	Perroquet	Courey.
Unau, Ahi	Ahicaye, ahi.	Ara	Arara.
Canard	Arapono.	Pou	Kiwa.
Sarcelle	Cawiriri.	Autre petit tina- mou	Moucoucawa.
Bœuf	Tapiroussou.	Chauve-souris	Amira.
Tatou	Capachi.	Engoulevent	Wakirawa.
OËuf	Oupia.	Loutre	Yawakakgha.

*Noms de quelques étoiles ou groupes d'étoiles chez les
Palicours.*

Le soleil	Tamoyé.	L'épi	Ouroukama.
La lune	Caïri.	La poulinière	Coussoupot.
Les trois rois	Mahori.	Aldebaram	Awaori.
La croix du Sud	Teyébon.	Antares	Acourré.
a et b du cen- taure	Tekempén,	Les petites étoiles	Orapyoubouye.
La grande ourse	Tepessiri.		

Noms et phrases Palicours.

Case	Païtipin.	Couac	Couac.
Homme	Waïri.	Cassave	Onlaté.
Femme	Tanan	Bœuf	Paca.
Enfant	Cabcandia.	Maques	Aneyou.
Garçon	Makibunani.	Beaucoup	Banékéneh.
Canot	Monho.	Coq	Takarak.
Poisson	Aima.	Coui	Tomaur.
Pagaie	Poulaite.	Eau	Oni.

Je crois	Kata.	J'ai du chagrin	Bononka dini.
Qu'est-ce que	Mamé.	Je veux aller	Qué pikelé.
Bonjour	Alténé.	Je suis content	
Bon	Kébeiné.	de ma femme	Bambetkion.
Je veux aller à			ronkakia.
ma case	Pinhouet pin.	Je veux te don-	
Beaucoup de		ner des rassa-	
poisson	Baneken aime	des	Enepa karbi-
	ki.		tate.
J'ai beaucoup		Il est gâté	Babousé.
de tafia	Banéké polata-	Je ne veux pas	
	win nomoné.	manger	Ana eské.
Tiens ton coui	Aponi tomanr.	Je ne suis pas	
Donne-moi de		content de ma	
l'eau	Enonta oni.	femme	Kanbetek non-
J'ai soif	Arabouin.		kaka onaga.
Mettez là-haut	Ikené nota.	As-tu du chagrin?	Maba pika dini.

NOTICE SUR LES LESGUIIS,

Par M. FONTANIER.

Je venais de suivre les bords de la mer Caspienne depuis Derbent jusqu'à Bakou, et je devais retourner à Tiflis. Deux routes pouvaient me conduire à cette ville; l'une est tracée dans la vallée baignée par la Koura, et l'autre, laissant ce fleuve sur la gauche, traverse le pays des Lesguis et ensuite la province de Caket. La première ne présente que de légers accidens de terrain : elle conduit sur une plaine inculte, dont les montagnes sont assez éloignées; la seconde, au contraire, oblige les voyageurs à parcourir des contrées aussi belles qu'aucun pays de l'Europe. Je connaissais déjà le chemin qui suit la Koura, ainsi je n'hésitai pas à prendre celui qui conduit chez les Lesguis.

D'autres voyageurs ont déjà décrit le pays qui sépare Bakou de Schumaki, ancienne capitale du Chirvan; je n'aurai donc pas à m'en occuper. Schumaki est

bâtie sur le penchant d'une colline, au sommet de laquelle se trouve la maison du commandant, ancienne demeure du Khan de Chirvan, qui, peu d'années avant, s'était enfui en Perse. Sur une belle terrasse, d'où l'on domine tout le pays, on plaçait encore sa tente, qui, divisée en plusieurs compartimens, couverte de tapis et de coussins, me servit de domicile. La ville est peu considérable et n'est guère habitée que par des mahométans; elle a un bazar et ne diffère nullement des cités persannes. On n'y compte que deux cents maisons. J'en partis pour Nouka, capitale de la province de Cheki; malheureusement il n'y a pas de postes de Cosaques organisés sur cette route, de telle façon qu'il faut recourir aux Ketkodaş, ou maires des villages, qui mettent des chevaux en réquisition, et font ainsi passer les voyageurs de commune en commune. Ce transport est opéré sur l'ordre du commandant, et présente un avantage qui n'est pas toujours à dédaigner, celui d'être gratuit. Il est impossible de faire rien accepter à ces montagnards, soit pour le loyer des chevaux, soit pour la nourriture et les rafraîchissemens qu'ils s'empressent d'offrir. Du reste, la nature les pourvoit abondamment de toutes sortes de productions; partout on voit des forêts de mûriers, des fruits de toutes espèces, parmi lesquels les melons se font remarquer par leur grosseur; si l'on traverse des bois, on est étonné de la vigueur de la végétation. Bien que les rizières soient nombreuses, que la manière de cultiver le mûrier que l'on plante en petits bosquets souvent arrosés, doivent faire supposer des maladies endémiques, les habitans paraissent jouir d'une santé vigoureuse, et ne semblent pas tourmentés par les fièvres qui désolent une grande partie des provinces du Caucase. Leurs habitations sont en bois ou en

osier, mais élevées et spacieuses ; ordinairement on les entoure d'un verger ; elles se composent le plus souvent de la maison des hommes, du harem ou appartement des femmes, et enfin d'une autre maison destinée à l'éducation des vers à soie. Pour se rendre de Schumaki à Nouka, on n'a à traverser qu'un rameau peu élevé du Caucase, puis on se trouve au pied de la chaîne principale que l'on suit en remontant une large vallée : lorsqu'on avance vers Nouka, la vallée se resserre et se trouve engagée dans les montagnes ; aussi le nombre des villages, la richesse du pays diminuent progressivement. Il n'y a pas dans ce trajet de cours d'eau digne d'être cité, mais des torrens, qui, à de certaines époques, se précipitent des sommets neigeux du Caucase, fertilisant et ravageant alternativement les campagnes. La civilisation peu avancée de ces pays, l'état continuel de guerre dans lequel vivent les habitans, ne permettent pas la construction de ponts, de telle manière qu'il faut traverser à gué les cours d'eau ; quelquefois les communications sont interrompues. Souvent aussi les chevaux posant un pied mal assuré sur d'énormes rochers, sont avec leurs cavaliers entraînés par les torrens. Quant aux paysans Lesguis, ils ne marchent qu'armés d'une longue branche d'arbre ; tantôt ils l'emploient pour sonder le terrain ; tantôt ils s'appuient dessus pour s'élançer d'un roc sur un autre : ainsi ils traversent les cours d'eau quelle que soit leur rapidité, et dans toutes les saisons.

Nouka n'appartenait pas à l'empire persan, mais son chef ou khan reconnaissait le schah pour son suzerain ; Il était d'ailleurs à-peu-près indépendant et héréditaire. Les Russes s'étaient emparés de cette ville sans raison fort légitime ; mais les desoendans des anciens princes

vivaient dans les environs et étaient assez considérés. Cette ville est grande, remarquable par ses jardins et par ses nombreuses fontaines; un torrent la traverse et sert à des tanneries. Le palais des khans est incontestablement le plus beau monument, et peut-être le seul que les Russes possèdent de l'ancienne architecture persanne : c'est une forteresse tout-à-fait asiatique, dans laquelle résident le colonel-gouverneur et les principaux officiers; comme d'usage, elle est placée dans la partie la plus élevée de la ville et sur un plateau. On y entre par une grande porte, et l'on se trouve dans la cour; en face on voit le divan, c'est-à-dire le lieu où le khan recevait et rendait la justice; à droite et à gauche sont une foule de constructions destinées aux écuries et aux domestiques; sur le derrière se trouvent les anciens appartemens du harem, où l'on me logea. Les chambres que j'occupais étaient fort agréables; devant les fenêtres se trouvaient des jardins couverts de rosiers en fleurs et de réservoirs d'eau; les murs étaient ornés de peintures, incrustés de dorures et couverts de fragmens de glaces. La grande salle du Divan renfermait des tableaux persans, et tout autour se trouvaient représentés les hauts faits des armées persannes dans les guerres des Nadir-Schah contre les Turcs et les Russes. Suivant l'usage, la perspective et le dessin n'y étaient guère respectés; mais le coloris et la fidélité des costumes les rendaient fort remarquables. Il n'est pas une peuplade de l'Asie mahométane, depuis l'Indus jusqu'aux montagnes du Causase, depuis Constantinople jusqu'à la mer Rouge, qui ne s'y trouvât représentée.

L'administration du pays appartenait au chef militaire qui était aidé par un maître de police mahométan; comme

le gouverneur ne savait pas un mot de la langue tartare, et que le maître de police n'était pas plus habile que lui en russe, on ne s'étonnait pas que la bonne harmonie régnât entre eux. J'avais été précédé dans cette ville par une recommandation du général Willemminoff, gouverneur militaire du Caucase; aussi n'eus-je qu'à me louer de l'accueil que je reçus. Comme je desirais parcourir les environs, le colonel chargea le maître de police de m'en fournir les moyens; ce dernier comprit mal et crut qu'il s'agissait d'une lutte entre un Tartare du pays et un Mingrelien, que la population chrétienne avait fait venir à grands frais pour soutenir un pari. Il se hâta de faire les préparatifs convenables, et, au lieu de monter à cheval, nous nous rendîmes sur la terrasse du château où s'étaient rassemblés les spectateurs. On fit d'abord combattre deux coqs, puis deux bœufs: mais les acteurs principaux ne purent s'entendre sur les formes du combat; le Tartare était revêtu de son costume, c'est-à-dire couvert d'un caleçon de peau serré à la ceinture, nu et les membres huilés pour que son antagoniste ne pût le saisir. Il tenait une massue dans chaque main et les faisait tourner sur sa tête pour donner de la flexibilité à ses muscles. Le Mingrelien prétendait, au contraire, combattre vêtu comme d'habitude; il voulait, disait-il, pouvoir librement saisir son adversaire; et, peu satisfait du jeu habituel qui consiste à le placer sur le dos, il aspirait à le frapper et même à lui rompre les os, s'il était possible. Un exercice auquel il se livrait le maintenant sans doute dans ces dispositions hostiles. Il avait apporté une outre de vin et un grand verre; pour quelque monnaie il remplissait son verre, ouvrait une bouche énorme, et y jetait la liqueur, qu'il engloutissait d'un coup sans en répandre une goutte. Pendant

qu'on négociait et au grand scandale des Mahométans, il vida son outre, qui ne contenait pas moins de dix bouteilles, puis il se retira triomphant de ce qu'on n'osait le combattre, et ne paraissant nullement incommodé. Sa place fut prise par d'autres lutteurs, qui, sous la présidence d'un mollah, se livrèrent à leurs exercices. Le mollah prenait les antagonistes par la main, leur faisait promettre de lutter d'après les règles, de ne point se frapper, de n'avoir aucun ressentiment de la défaite; il invoquait le nom de Dieu et du prophète pour chacune de ces promesses, puis il les laissait libres de commencer. Il est impossible de voir ces jeux de la lutte sans reconnaître l'exactitude des descriptions que nous en ont laissées les auteurs grecs et latins.

Quand cette cérémonie fut terminée, le gouverneur fit enfin comprendre au chef de police qu'il devait me faire parcourir les environs; pour se rendre plus intelligible sans doute, il le menaça de quelques coups de bâton; mais ce n'en valait guère la peine, car je ne vis que quelques jardins et les collines circonvoisines. Il n'y avait qu'une chose remarquable dans le pays, le sérail dont j'ai parlé.

La province de Nouka ne paie rien en argent au gouvernement russe; on se contente de prélever en nature une contribution sur la soie; cette soie transportée à Tiflis, ainsi que celles du Chirvan, est ensuite mise aux enchères et vendue pour l'état. La justice est rendue par le commandant aussi bien que le peut un juge qui ne comprend pas ce qu'on lui dit. Je dois rapporter cependant que l'obligation de rendre des arrêts était fort pénible au chef que je rencontrai, et que, plus scrupuleux que d'usage, il sollicitait un changement de résidence.

On ne peut appeler Schoumaki et Nouka des villes

de Lesguis, bien que les pays environnans soient habités par des Mahométans qui parlent le tartare, et dont plusieurs professent le rite des Sunnis. Ce sont plutôt des cités persannes, tandis que les véritables Lesguis sont dans les montagnes et plus au nord; j'allais passer sur leur territoire et chez un de leurs chefs nommé Elinsky-Sultan. Comme le trajet n'est pas facile et que l'on court risque d'être attaqué par des montagnards, on me donna une forte escorte pour la route; le fils du maître de police fut même chargé de m'accompagner. Nous ne traversâmes pas, après être sortis de Nouka, un pays aussi riche que celui que j'avais d'abord parcouru, cependant le voisinage des montagnes et la rapidité des torrens le rendaient fort pittoresque; après deux jours de marche nous atteignîmes les états du prince que j'allais visiter. Comme il était prévenu de mon arrivée, mes compagnons retournèrent sur leurs pas tandis qu'il quitta son château et s'approcha jusqu'au village le plus voisin. Il me prenait probablement pour un illustre personnage, et fut singulièrement désappointé lorsqu'il m'aperçut seul et sans suite, armé d'un marteau, et portant tout mon bagage renfermé dans une méchante valise. A peine pouvait-il en croire ses yeux, et il attendit quelque temps pour reconnaître si mes gens n'arriveraient pas. Enfin, comme j'approchais pour le saluer, il se précipita dans mes bras avec tant d'effusion que nous faillîmes tomber. Sa Majesté n'avait pas cru pouvoir faire à un chrétien un accueil plus flatteur que de se griser complètement. Lorsqu'elle eut repris l'équilibre, on la conduisit dans une baraque de bois, où elle se livra au sommeil pendant qu'on me traita par ses ordres. Ensuite nous nous mîmes en route, et, suivant les bords d'un torrent que nous traversâmes plusieurs fois, nous gagnâmes sa demeure ordinaire. Là

capitale de ce potentat n'était qu'un misérable hameau situé dans un ravin, d'où l'on pouvait également fuir sur la montagne quand les Russes approchaient, ou faire des excursions dans la plaine. On avait de distance en distance élevé des murailles pour couper la vallée et se défendre d'une surprise. Le palais impérial ne différait guère des maisons des particuliers; il se distinguait par une échelle en bois que l'on retirait exactement chaque nuit. J'ignore la splendeur du harem; quant à la salle de cérémonie, elle était précédée d'une anti-chambre entièrement nue, et on n'y remarquait qu'un trône en bois blanc couvert d'un mauvais tapis; un feutre régnait tout autour et servait de siège aux grands officiers et aux dignitaires de l'État. Quand les fumées du vin furent dissipées, je reconnus que le sultan vivait en fort bonne intelligence avec ses sujets. Les plus distingués se rendaient chez lui aux heures des repas et vivaient des restes de son dîner. Comme étranger j'étais alors placé près de lui sur son trône; on apportait une grande quantité de mets turcs, et quand nous avions choisi ce qui nous convenait, il envoyait les différens plats aux assistans avec autant de gravité qu'eût fait le Grand-Mogol. Ceux-là ne recevaient pas une si grande faveur avec moins de reconnaissance et de respect que les habitués des grandes cours asiatiques. Elinsky-Sultan avait soixante ans environ; sa famille était nombreuse, et près de lui vivaient trois de ses fils; un autre était à Tiflis employé, ou plutôt gardé comme otage par le gouvernement local. Quant à l'aîné, qui portait dans l'armée russe le titre de capitaine, comme son père celui de colonel, il avait trouvé moyen de rester dans son pays. On ne peut blâmer ces précautions, si l'on considère que les Lesguis ont toujours passé pour de hardis brigands, et que leur re-

ligion les porte à faire des excursions contre les chrétiens. Bien que le sultan prétendît être très dévoué à la Russie, je doute qu'il n'eût cherché dans une occasion favorable à se soustraire à sa domination. Du moins, il me parut que l'éducation de sa famille n'était pas dirigée dans des vues de tendresse pour les Européens. Deux de ses jeunes enfans qui ne le quittaient pas me témoignaient une aversion qui réjouissait singulièrement leur père, et il me disait : « ah ! si vous étiez Russe, ce serait bien pis encore ! » Toutes les peines que je pris pour plaire à ces petits sauvages furent inutiles. Un jour je surpris l'un d'eux, à peine âgé de sept ans, qui ne pouvant s'échapper, me regarda fixement, puis, dédaignant mes démonstrations amicales, s'élança sur moi comme un jeune chat et me saisit à la gorge, décidé sans doute à vendre chèrement sa vie.

Je fus retenu pendant deux jours chez mon hôte, qui, probablement fâché du peu d'appareil avec lequel je m'étais présenté, me fit accompagner par son fils et par de nombreux cavaliers jusque sur les bords de l'Alazane, limite des possessions russes. Cette partie du trajet est la plus dangereuse, parce qu'au nord des états du sultan se trouvent deux petites républiques de Lesguis. Ces deux républiques nomment chaque année leurs chefs et sont exposées aux troubles et aux divisions qui distinguent ce genre de gouvernement ; après avoir vécu en paix avec leurs voisins, le moindre prétexte les porte à des hostilités, et, dans ce cas, les citoyens se répandent sur les routes sans qu'on puisse prévoir l'époque de leur irruption. Cependant nous passâmes heureusement, et après avoir traversé la rivière, je me trouvai en quelques heures à Caragatch, où était campé un régiment de dragons. Ainsi j'étais rentré en chrétienté.

Telle est, messieurs, l'excursion dont je desirais vous entretenir; elle ne pourrait offrir de l'intérêt que parce qu'il s'agit d'un pays que personne encore n'a décrit, et que l'on ne saurait traverser qu'aidé d'une puissante protection. Cette protection je l'ai obtenue du général Iermoloff, et l'on ne s'étonnera pas si devant vous, messieurs, j'en témoigne ma reconnaissance. C'est pour les voyageurs un devoir que d'exprimer leur gratitude, soit qu'ils nomment les personnes qui, dans les pays étrangers, leur ont permis de visiter des provinces mal sou-mises, et dont une politique peut-être prudente défend l'accès; soit que, comme ici, ils s'adressent à un président, qui, ministre d'un grand royaume, a donné aux sciences une noble impulsion, et les a choisis sur le banc des écoles pour les placer dans la brillante et périlleuse carrière des voyages.

MÉMOIRE

Sur l'ancienne géographie historique de la Grèce,

Par M. ROUX DE ROCHELLE,

Lu à la Société de Géographie dans sa séance générale
du 4 avril 1834.

Si nous parcourons les descriptions géographiques d'un pays à diverses époques, nous éprouvons, en passant d'un siècle à l'autre, le même intérêt de curiosité qu'un voyageur qui visite successivement plusieurs contrées. Frappés d'objets nouveaux et inattendus, nous reconnaissons à peine les lieux qui nous avaient occupés: les mêmes noms s'y retrouvent par intervalle; mais le spectacle de la nature et des hommes a changé.

Ces mutations s'expliquent souvent par la conquête, souvent par la seule influence des progrès de la société; et la Grèce ancienne offre particulièrement ce dernier phénomène. L'état civil des nations s'y perfectionne : elles ont leur enfance, leur maturité : les hommes arrachés à la vie sauvage ou aux occupations des simples pasteurs, se groupent autour de différens chefs : les cabanes succèdent aux tentes, les cités aux hameaux, les lois écrites aux usages et aux traditions; les tribus deviennent un peuple, et leurs territoires réunis forment des empires.

Le temps où la Grèce commence à se peupler de colonies égyptiennes et phéniciennes annonce à l'Europe l'aurore de la civilisation ; mais elle ne brille encore que sur quelques points. Le royaume d'Argos se fonde; ceux d'Arcadie, de Sicyone, de Corinthe, d'Athènes, de Lacédémone rassemblent les peuples de la Grèce en différens corps de nations. Tantôt la guerre divise leurs intérêts et déchire ces contrées, tantôt elles réunissent leurs forces pour attaquer Troie, et détruire le plus puissant empire de l'Asie. On voit, plus d'un siècle après, s'élever sur les ruines de ces premières monarchies les nombreuses républiques de la Grèce : toutes brillent par leur courage, et plusieurs par leurs conquêtes : elles pénètrent dans des régions inconnues; elles en changent les mœurs barbares, et y fondent des colonies, qui deviennent à leur tour d'autres centres de conquête et de civilisation. C'est ainsi que s'établissent Olynthe, Amphipolis sur les côtes de Macédoine, Pérynthe sur les rives de la Propontide, Byzance sur celles du Bosphore. La guerre, par ses désastres ou par ses victoires, conduit d'autres colonies sur les rivages de la Sicile, et sur ceux de l'Italie méridionale : des Pho-

céens, chassés de leur patrie, vont fonder Marseille dans les Gaules ; comme des bannis de Phénicie avaient établi Carthage sur les côtes d'Afrique : les plus illustres origines des cités du midi se lient à l'histoire de l'Orient et surtout à celle de la Grèce.

Arrêtons-nous au temps où a fleuri cette grande nation, pour jeter les yeux sur son territoire. Il n'est pas remarquable par son étendue ; mais chaque nom géographique y est devenu célèbre, depuis les monts Hémus, antique barrière de la Macédoine, jusqu'à l'extrémité du Taygète, qui couvrait le territoire de Lacédémone.

Nous diviserons en trois grandes parties cette mémorable contrée. Au nord du golfe d'Ambracie et de la chaîne du mont OËta, nous plaçons l'Épire et la Thessalie, sans faire encore mention de la Macédoine : au midi de cette ligne de limites, s'étendent d'Occident en Orient l'Acarnanie, l'Étolie, la Phocide, la Béotie et l'Attique. Ces contrées ne touchent que par l'isthme de Corinthe au Péloponèse ; et nous comprenons dans cette péninsule l'Achaïe, les territoires de Sicyone et de Corinthe, l'Élide, l'Arcadie, l'Argolide, la Messénie et la Laconie.

A l'époque où florissait le midi de la Grèce, ses régions septentrionales n'obtinrent pas la même célébrité. Elles prirent souvent part à la défense commune ; elles eurent leurs guerriers ; mais la gloire resta aux pays qui cherchèrent à-la-fois celle des lettres et celle des armes, qui surent ériger les monumens de leurs victoires, et où les hommes donnèrent pendant la paix un nouvel éclat à la patrie qu'ils avaient sauvée.

La renommée de la Thessalie était antérieure aux traditions historiques et remontait aux temps fabuleux. Les poètes ont peint les beautés champêtres des rives

du Pénée et de la vallée de Tempé : ils ont chanté l'Olympe où s'assemblaient les divinités du ciel, le Pinde consacré aux muses et au dieu de la lyre, le mont OËta, fameux par le bûcher d'Hercule, et les vallées où il avait vaincu les centaures ; mais si l'on quitte le temps des demi-dieux pour arriver à l'histoire des hommes, la Thessalie est oubliée, et les nations y sont encore dans l'enfance, quand les peuples du midi de la Grèce se sont agrandis. Les noms de villes qui s'y sont le mieux conservés sont ceux de Larisse, de Phères, de Magnésie, et d'une cité de Thèbes, moins célèbre que celle de Béotie.

L'Épire, l'Étolie, l'Acarnanie eurent, comme la Thessalie, quelque illustration dans les temps héroïques, et la mythologie ancienne y a rendu plusieurs noms fameux. L'Achéron, le Cocyte coulaient en Épire : le chêne de Dodone y rendait ses oracles : l'Achéloüs, dompté par Hercule, avait inondé l'Acarnanie : Méléagre délivra l'Étolie des ravages d'un sanglier furieux. La plupart des traditions qui s'appliquent à ces contrées se mêlent au plus ancien système religieux des Grecs, ou représentent les hommes comme échappant à l'état sauvage, luttant contre tous les fléaux qui tiennent à cette situation, et protégés par quelques héros, par quelques bienfaiteurs, supérieurs à leurs siècles, et mis ensuite par la reconnaissance au nombre des dieux.

Les prodiges de la fable jettent sur la Phocide un plus grand éclat : le Parnasse s'élève au milieu de cette contrée ; la Pythie de Delphes y rend ses oracles ; toute cette terre est sacrée, et l'entrée de la Phocide est gardée vers le nord par les Thermopyles. Élatée, Crissa, Amphyse, Naupacte, Delphes surtout, occupent dans les annales historiques ou religieuses de cette contrée un rang remarquable.

Mais dans quelle partie de la Grèce ne retrouverons-nous pas la présence et l'action de ces divinités ! L'Hélicon, le bois des muses, la fontaine d'Ascra, les eaux du Permesse, dont la poétique renommée se mêle à celle de Pindare, sont situés en Béotie; ils y attestent le séjour des dieux; et Thèbes, Leuctres, Platée, Thespies y attestent les exploits des héros, Thèbes, fameuse par ses deux sièges et par les malheurs de la famille de Laïus, Leuctres par les guerres de Lacédémone, Platée et Thespies par la défaite des Perses qui avaient envahi la Grèce. Nous ne parlerons pas encore de Chéronée, où son indépendance expira.

Entrons enfin dans l'Attique, dans ce pays où se réunirent tous les genres de gloire; il est peu étendu, peu fertile; mais il renferme Athènes, et cette ville a donné au monde des modèles de tout ce qui peut le plus honorer la nature humaine. Placée entre Marathon et Salamine, elle est victorieuse sur les deux élémens; les dieux lui doivent des temples dignes d'eux; ses poètes chantent sa gloire, ses orateurs défendent ses droits : elle est la lumière de la Grèce; et l'image d'Athènes, entourée d'une auréole éclatante, resplendit jusqu'à nous à travers les siècles.

Le Péloponèse nous offre un autre spectacle. L'Achaïe, qui donnera un jour son nom à une ligue fameuse, et qui se placera à la tête de la Grèce pour défendre sa liberté mourante, n'a pas encore de célébrité : elle occupe au nord le versant des montagnes qui s'abaissent jusqu'au golfe de Corinthe. Corinthe, tenant les clefs de l'isthme et dominant sur deux mers à-la-fois, commence à recevoir d'Athènes le goût des arts et les monumens dont Rome doit un jour s'enrichir. L'Élide, fameuse par ses jeux olympiques, attire à ses fêtes toute

la Grèce : on y décerne des couronnes au génie comme au courage : tous les dieux y ont leurs temples , tous les grands hommes leurs statues , tous les arts leur illustration.

L'Arcadie , contrée plus champêtre , jouit encore de l'obscurité : les peuples s'y bornent à la vie pastorale , et le bonheur de leur situation est long-temps chanté par les poètes. Les forêts du mont Ménale , les rives du Ladon et de l'Alphée sont consacrés aux chœurs des nymphes ; mais ce pays doit briller à son tour sur la scène de la Grèce. Deux hommes , Épaminodas et Pélolidas abaissent la fortune de Sparte ; et la victoire de Mantinée , qui suit de près celle de Leuctres , répand sur l'Arcadie d'autant plus de gloire que Lacédémone avait passé pour invincible.

L'Argolide n'est plus , comme au temps de la guerre de Troie , à la tête des affaires de la Grèce. Argos et Mycènes , Trézène , Hermione , lieux autrefois fameux , ont gardé leur ancienne renommée , et le culte d'Esculape continue d'attirer les peuples à Épidaure ; mais la fortune et la grandeur ont passé à d'autres états.

La Messénie , deux fois vaincue par Sparte , a perdu sa puissance : Pylos , Messène , Sténiclaros , Méthone se relèvent avec peine des désastres qui ont suivi la conquête.

L'ancienne rivale d'Athènes , Lacédémone dispose long-temps des forces du Péloponèse ; mais quelquefois ses austères vertus sont insociables , et l'on admire , sans vouloir l'imiter , son système politique et sa grandeur. Le courage des Spartiates est le seul rempart de leur cité : ils ont toutes les vertus guerrières ; mais ne cherchent sur les bords de l'Eurotas ni les arts ni le commerce. Les Lacédémoniens aiment la pauvreté ; ils fuient

la contagion des richesses étrangères, et la guerre seule leur donne des relations avec les autres peuples. Leur domination fut dure dans la victoire, leur fermeté inébranlable dans les défaites : ils gardèrent pendant huit cents ans les lois qu'ils avaient reçues de Lycurgue ; et, dans la décadence de la Grèce, ils s'obstinèrent à sa défense, tant qu'ils virent briller pour leur pays quelque lueur d'espoir.

La célébrité des îles de la Grèce remonte, comme celle du Continent, jusqu'aux siècles héroïques : les îles les plus remarquables ont été consacrées par la naissance et le séjour de quelque divinité, avant de tomber en partage aux enfans des hommes.

Le groupe le plus célèbre des îles de l'Archipel est celui des Cyclades, ainsi nommé de sa forme circulaire. On y remarque Délos, où Apollon et Diane reçurent le jour ; Naxos, où Ariane fut abandonnée par Bacchus ; Paros, dont le marbre statuaire fut animé par Phidias et devint le plus bel ornement des temples ; Théra, qui s'éleva comme Délos, du fond de la mer.

Au nord des Cyclades, vous rencontrez l'île d'Eubée, où Chalcis n'est séparée du continent que par l'étroit canal de l'Euripe ; et si vous remontez vers l'Hellespont, vous voyez l'île de Lemnos, autrefois fameuse par le séjour et les forges de Vulcain. Cette tradition vous rappelle que Lemnos fut ravagée par les feux d'un volcan ; l'aspect de l'île en annonce encore l'ancienne existence ; et la fable s'explique ici, comme en d'autres occasions, par un phénomène de la nature.

La Samothrace, renommée par le culte de Cybèle, est au nord de Lemnos. A l'Orient et vers la côte d'Asie, se trouve l'île de Ténédos, où se retira la flotte des Grecs

avant de revenir surprendre et détruire Illion. On voit près du même littoral, et en descendant vers le midi, Lesbos, patrie de Sapho ; Chio, dont les habitans disputent à six autres villes le berceau d'Homère ; Samos, où naquit Pythagore ; Cos, également illustrée par la naissance d'Hippocrate, et Rhodes, dont la puissance et les lois maritimes ont été célèbres.

En suivant vers l'Orient les côtes d'Asie, on atteint l'île de Chypre, où s'élèvent les villes de Paphos et d'Amathonte.

La Crète, au midi de l'archipel, vit élever l'enfance de Jupiter, qui fut confié aux nymphes du mont Ida. Cette île est fameuse par son labyrinthe ; elle s'est enrichie des biens du commerce ; et les lois qu'elle reçut de Minos assurèrent long-temps le bonheur de ses habitans.

A l'extrémité de la Laconie, et près du cap Malée, les rochers et le temple de l'île de Cythère s'élèvent au-dessus des flots, et nous parcourons, en suivant les côtes occidentales de la Grèce, les îles de Zacynthe et de Céphalénie, celle d'Ithaque, qu'illustra la gloire d'Ulysse, Leucade, où se terminèrent les malheurs de Sapho, et Corcyre, dont les pirates furent long-temps le fléau des mers, avant qu'un commerce régulier vînt les enrichir.

La condition des îles de la Grèce a été moins variable que celle du continent. Le besoin de parcourir la mer réglait la profession de la plupart de leurs habitans : ils se livrèrent successivement à la course, au commerce ; leurs flottes contribuèrent aux victoires navales d'Athènes ou de Lacédémone, et leur position les mit plus long-temps à l'abri des invasions étrangères.

Mais à l'époque de la guerre des Perses, cette sécurité fut perdue : les nombreuses flottes de Darius et de

Xerces menacèrent tous les points de l'archipel, et les Perses occupèrent momentanément quelques îles qu'une défaite leur fit bientôt abandonner: Athènes, forcée de devenir puissance maritime pour assurer son salut et celui de la Grèce, fit ensuite servir ses forces navales à son propre aggrandissement : elle conquît la plupart des îles de la mer Égée, y trouva pour sa marine de nouvelles ressources, et se mit ainsi en état de soutenir contre Lacédémone et ses alliés la longue guerre du Péloponèse, jusqu'à la fatale journée d'Ægos-Potamos, qui lui fit perdre l'empire de la Grèce.

Ce rapide précis de la situation d'une contrée si célèbre ne dispense pas sans doute d'entrer dans un examen plus approfondi; mais quelle nation, quelles époques de l'antiquité furent jamais plus dignes d'occuper nos pensées! On éprouve quelque charme à étudier la géographie des lieux fameux. Les noms consacrés par une victoire, par la naissance d'un grand homme, par les monumens des arts, ou par l'immortel éclat des lettres, se gravent aisément dans la mémoire. La Grèce est la terre classique : elle nous offre le modèle de tout ce qu'il y a de beau, de grand, d'héroïque à imiter ; mais si sa gloire est impérissable, sa puissance fut passagère : elle ne dura que quelques siècles ; et la contrée qui avait attaché sur elle les regards du monde ne devint plus qu'une province d'un immense empire.

Tout a changé dans la situation de la Grèce, pendant le cours de deux mille ans, et depuis les temps de son ancienne splendeur jusqu'à l'époque marquée pour sa renaissance. Mais les destinées qui lui sont promises aujourd'hui nous reportent involontairement à l'étude de ses anciennes annales. Les noms de lieu les plus célèbres reprennent leur rang sur la carte de la Grèce ; sa

géographie redevient celle du temps de ses héros; les actions mêmes de ses guerriers modernes sont souvent dignes des exploits de ses ancêtres.

Telle est l'heureuse influence qu'exercent de grandes renommées. La puissance des souvenirs élève l'âme, enflamme l'émulation, force un peuple à s'estimer, à se relever s'il fut abattu, et à montrer au monde qu'on peut être régénéré par les nobles exemples de ses pères.

NOTE

Sur l'itinéraire de M. DESSALINE D'ORBIGNY dans l'Amérique méridionale.

M. d'Orbigny s'est rendu en 1826 à Buénos-Ayres. De là, il a visité la province de Corrientes; au sud, il s'est porté du côté des *Pampas*. Il a visité la *Patagonie* et observé cette nation, ses mœurs et ses usages; il a reconnu que sa taille moyenne ne dépassait pas 5 pieds 4 pouces.

Revenu à Buénos-Ayres, il est parti pour la mer du Sud. Il s'est arrêté à Valparaiso, Potosi, Aréquipa et Lima, et il a atteint le 11^e degré sud, en visitant toujours la chaîne des Cordillères. Il a fait une longue résidence sur le long plateau central, et séjourné au lac de Titicaca. C'est là qu'il a observé quantité de monumens Péruviens, dessiné les temples, les ruines, avec les sculptures colossales et les bas-reliefs. Au milieu de ses dessins nombreux, on remarque la montagne élevée sur le sommet de laquelle était un ancien *lavage d'or*, au temps des Incas, et les travaux faits dans la montagne, des excavations pratiquées sur les rochers. M. d'Orbigny s'est rendu au pays peu connu de los Moxos, qu'il a parcouru dans tous les sens. C'est de là qu'il a fait

quatre ou cinq ascensions aux Cordillères. Son séjour sur le grand plateau supérieur l'a mis dans le cas de recueillir une foule de documens nouveaux. Il a dessiné les monumens à Lapaz, visité Cochabamba, Santa-Cruz de la Sierra, la province de Moxos et celle des *Chiquitos*, dont la taille est si différente de celle des Patagons, puisque leur stature moyenne est de 4 pieds 9 pouces; Mato-Grosso et la rivière du Paraguay, enfin la rivière de Madera, l'un des principaux affluens de l'Amazone.

Les objets matériels qu'il a rapportés sont nombreux : ce sont des armes, des étoffes, des outils, des instrumens, des costumes, etc.; une foule de documens, écrits historiques et statistiques, recueillis chez les curés, dont quelques-uns d'un temps postérieur de peu à la conquête. On remarque, entre autres, des documens de 1543; le testament d'un des conquérans, daté de 1541 ou 1569, renfermant des détails tout à-fait curieux.

M. d'Orbigny a aussi rapporté de très anciens livres espagnols, imprimés en Amérique, et d'une assez grande rareté; beaucoup de statistiques originales; enfin des antiques, des vases, des poteries et des momies péruviennes. En un mot, il a parcouru les parties du Haut Pérou ou de la république de Bolivia qui étaient inconnues. Plusieurs des monumens décrits dans Garcilasso se reconnaissent dans ses dessins; mais il en existe aussi beaucoup dont on ne connaissait pas l'existence.

M. d'Orbigny a vu beaucoup de pierres de taille de 8 à 9 mètres de longueur.

Son journal, écrit avec le plus grand soin, et d'une étendue considérable, est rempli d'observations géographiques, de descriptions de mœurs et usages, et de nombreux vocabulaires, disposés dans un ordre commode pour en faire la comparaison. Mais ce qui ajoute

un très grand prix à cet important voyage, c'est une collection de cent cinquante à deux cents feuilles de topographie, sur lesquelles sont figurés ses routes et itinéraires, toutes avec une échelle, et orientées, propres à la composition d'une belle carte à grands points. Les montagnes y sont étudiées, ainsi que tous les cours d'eau, avec beaucoup de détails. Il faut ajouter que ce voyageur a rapporté une immense collection d'histoire naturelle. Ce voyage, qui embrasse l'espace compris entre le 11° degré de latitude sud et le 43°, a duré huit ans, et mérite à M. d'Orbigny la reconnaissance du monde savant.

JOMARD.

*A Monsieur le secrétaire de la Société royale
de Géographie de Paris.*

Société royale géographique de Londres.
Regent's street n° 21, le 12 avril 1834.

Monsieur,

J'ai l'honneur, au nom de notre Société, de vous accuser la réception, il y a quelques mois, d'une série, en trois volumes in-4°, des Mémoires publiés par la Société royale de Géographie de Paris, et d'offrir à cette savante Compagnie nos plus vifs remerciemens pour cette marque d'obligeance et d'attention envers une plus jeune association.

Cette réponse eût été faite plus tôt si les livres ne fussent arrivés sans être accompagnés d'aucune lettre, ce qui nous laissait ignorer à qui nous étions redevables de ce précieux envoi.

Je dois à mon tour prier la Société royale de Géo-

graphie de Paris d'accepter en échange une collection de notre journal ; non que nous le considérons comme égal en mérite, mais parce que nous désirons saisir tous les moyens en notre pouvoir de vous exprimer notre gratitude pour votre obligeance et votre courtoisie. Je suis également chargé par le Conseil de notre Société d'offrir à votre Compagnie un exemplaire d'une carte d'Arménie que nous avons dernièrement publiée, et qui a été, comme le porte son titre, en partie construite sur des reconnaissances nouvelles, et en partie rédigée d'après les plus récentes autorités, par son auteur le colonel W. Monteith, du corps des ingénieurs de la compagnie des Indes Orientales, et qui a long-temps résidé en Perse.

Notre Conseil sera heureux de voir se continuer un système de mutuel échange de publications si favorablement commencé entre les deux Sociétés ; et je serai personnellement fort heureux aussi d'être l'intermédiaire des relations ultérieures.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très obéissant serviteur.

A. MACONCHIE,

Capitaine de vaisseau de la marine royale
britannique, et secrétaire de la Société
royale géographique de Londres.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

RAPPORTS.

Prix destiné à la découverte la plus importante, en 1831.

La commission chargée de prendre connaissance des principaux voyages qui peuvent concourir au *prix annuel* destiné à la découverte la plus importante, a d'abord porté son attention sur les deux expéditions maritimes les plus saillantes parmi celles qui se rapportent à l'année 1831. Elle s'est occupée ensuite des explorations principales faites pendant ce même temps dans l'intérieur des continens. Après un examen attentif des documens parvenus en France jusqu'à ce jour, elle a dû placer au premier rang les dernières découvertes du capitaine J. Ross au nord de l'Amérique. Grâce à l'expérience consommée de cet officier intrépide, et à la constance inébranlable qui l'a fait triompher d'une situation périlleuse, *sans exemple dans les annales de la navigation* (pour emprunter les termes de l'illustre secrétaire de l'amirauté anglaise), nous connaissons aujourd'hui une nouvelle partie du littoral américain à l'ouest du détroit du Prince-Régent, jusqu'à un point situé sous le 70° parallèle, et qui n'est distant que de 50 lieues du cap Turnagain : cette portion du continent a reçu le nom de Boothia, de celui de Félix Booth, le promoteur géné-

reux de l'expédition à qui l'on doit l'armement du navire *la Victoire*. Nous avons aussi connaissance d'une grande presque île, de l'isthme élevé qui la rattache à la terre-ferme, de plusieurs bons ports, et de nombre d'îles, de lacs et de rivières. Enfin, nous avons la certitude que le continent américain s'étend de ce côté jusqu'au 74° degré latitude nord, au nord-ouest de l'entrée du *Prince-Régent*.

Nous devons encore à ce mémorable voyage une riche collection d'observations sur les phénomènes magnétiques, sur la composition du sol, et sur les productions végétales des contrées polaires.

La commission centrale, en considération du service que cette expédition a rendu aux sciences géographiques, et regrettant toutefois de n'avoir pas eu à sa disposition les matériaux qui en auraient pu faire apprécier toute l'importance, a décidé qu'une MÉDAILLE D'OR serait décernée en séance publique au capitaine John Ross, de la marine royale d'Angleterre. Ses braves compagnons de voyage, et notamment le *Commander* Ross son neveu, ont pris part à ses fatigues, à ses périls, à ses héroïques souffrances. Ils méritent de s'associer à sa gloire et de partager notre reconnaissance.

L'expédition qui nous a paru mériter ensuite d'être citée le plus honorablement, est le voyage fait dans l'océan antarctique par le capitaine Biscoe, aussi de la marine d'Angleterre. Après les découvertes du capitaine Cook en 1772, de l'Anglais G. Smith et du capitaine russe Belinghausen en 1819, du capitaine Weddell en 1822 et du capitaine Forbes en 1829, il n'y avait plus lieu de croire à l'existence d'un continent austral; cependant, à la première annonce du résultat du voyage

du capitaine Biscoe en 1830 et 1831, il fut encore question des *grandes terres australes*, effacées depuis long-temps de la carte du globe. Toutefois, en réduisant à leur valeur les nouvelles observations, il est juste de reconnaître que le capitaine Biscoe a beaucoup ajouté à nos connaissances sur la mer polaire australe en faisant connaître l'existence des terres de Graham et d'Enderby, et en déterminant avec exactitude leur position géographique; découvertes qui ont déjà été appréciées par la société géographique de Londres, ainsi que par un de nos plus savans navigateurs français. Aussi, quoique M. Biscoe ne se soit pas approché du pôle autant que le capitaine Weddell et qu'il n'ait pas dépassé de beaucoup le point extrême de la navigation du capitaine russe, comme il a déterminé des terres qui leur avaient échappé, la commission a décerné à M. le capitaine John Biscoe *une mention très honorable*.

Une des explorations continentales qui ont fixé ensuite l'attention de la commission, est celle de Victor Jacquemont en Asie. Nous aurions vivement désiré de posséder les résultats scientifiques du voyage de notre infortuné compatriote, en 1830 et 1831, dans le Haut-Indoustan, le Thibet, le Pendjab et le royaume de Kachemire. Mais il n'a paru encore que sa correspondance, et nous ignorons s'il existe des observations et matériaux géographiques suffisans pour fixer la position des points jusqu'ici imparfaitement connus. Il n'est pas douteux qu'avec le crédit dont il jouissait dans le Pendjab, et les rares qualités qui le distinguaient, il eût réussi à franchir plusieurs parties inconnues du Haut-Himalaya, et nous devons déplorer la perte d'un voyageur si habile, enlevé à la science à la fleur de l'âge. En consé-

quence, la commission a décidé que le voyage de Victor Jacquemont serait cité avec distinction.

Plus heureux, M. Dessalines d'Orbigny revient après huit ans d'absence, chargé d'une abondante moisson de découvertes et de documens nouveaux, recueillis dans des pays qui fixent depuis long-temps les regards des géographes. Personne n'avait encore apporté des observations aussi précises sur la Patagonie et la race remarquable qui l'habite; M. d'Orbigny l'a exploré avec fruit. Plus tard, il en a fait autant des provinces de Chiquitos et de Moxos. De ce dernier pays, il a gravi et franchi plusieurs fois la pente orientale des cordillères; il a visité, décrit et figuré le grand plateau central; exploré le fameux lac de Titicaca; dessiné les temples élevés dans les îles, et d'autres monumens d'une antique civilisation péruvienne, à peine connus des historiens, et qui n'avaient pas encore été figurés; réuni 60 vocabulaires; recueilli des manuscrits espagnols du temps de la conquête, de nombreux objets d'art et d'économie domestique des natifs, formant une véritable collection ethnographique des anciens indigènes, éclairée par les usages subsistans des habitans actuels du Haut Pérou; noté la hauteur des lieux, et enfin rapporté une longue série de reconnaissances, de détails topographiques et d'itinéraires suivis, qui, appuyés sur les points de la côte connus avec exactitude, feront les matériaux d'une carte embrassant 27 provinces et presque entièrement neuve, surtout pour les pays des Moxos et des Chiquitos. Un résultat géographique assez saillant sera la détermination de près de 80 rivières, la rectification totale du cours de plusieurs d'entre elles et le redressement de plusieurs erreurs graves qui déparent nos cartes les plus récentes; La surface des pays que M. d'Orbigny a parcourus et

explorés avec une constance infatigable, est plus que double de celle de la France et leur étendue en longueur, de plus de 32 degrés de latitude: dans ce vaste espace, il est peu de points d'où il n'ait rapporté quelque fait nouveau soit en géographie, soit en histoire naturelle. Mais comme c'est en 1832 qu'il a fait ses principales découvertes, la commission réserve tous ses droits pour l'année prochaine. En attendant, la commission a décidé que le voyage de M. d'Orbigny serait cité avec distinction.

A l'égard du dernier voyage fait dans l'intérieur de la Guyane par M. Leprieur, accompagné de M. Adam de Bauve, avec le but de remonter l'Oyapock, et de se porter aux sources du Maroni, comme c'est après 1831 que M. Leprieur a atteint les sources de l'Oyapock, et en a déterminé la position, la commission réserve aussi ses droits, et elle le félicite ici de son zèle, de ses louables efforts, et de ses premiers succès. On lira tout-à-l'heure un extrait de sa relation.

31 mars 1834.

D'AVEZAC.

ROUX.

J. D'URVILLE.

JOMARD, rapporteur.

J.-B. EYRIÈS.

RAPPORT

*Sur un Mémoire relatif au nivellement d'une partie
du cours de la rivière de la Vesle.*

Messieurs,

Vous avez nommé une commission, composée de MM. Dumont d'Urville, Daussy et moi, pour vous rendre compte d'un Mémoire adressé à la Société pour le concours ouvert sur le nivellement hydrographique

de la France ; cette commission m'a chargé de vous faire le rapport suivant. Le Mémoire soumis à notre examen offre le nivellement géométrique de la partie du cours de la rivière de la Vesle comprise entre Reims et son embouchure dans l'Aisne ; il porte pour épigraphe : « La « Rivière de la Vesle , pour être utile à la prospérité de « l'industrie manufacturière et commerciale de la ville « de Reims , a besoin d'être canalisée. »

L'auteur de ce Mémoire expose que le projet d'établir la navigation dans la rivière de la Vesle, depuis Reims jusqu'à l'Aisne, fut conçu sous Henri III ; que, repris sous le règne de Henri IV, il reçut un commencement d'exécution dont il existe encore de nos jours des traces près de la petite ville de Braisne.

A diverses époques du siècle dernier cette idée fut reproduite par des particuliers, mais toujours infructueusement.

En 1803, la jonction navigable de Reims à l'Aisne fixa de nouveau l'attention du gouvernement ; mais sa bienveillance pour une entreprise aussi utile à une de nos principales villes manufacturières ne fut que passagère.

L'auteur indique ensuite tous les avantages qui résulteraient de l'établissement de ce canal, tant sous le rapport de l'industrie manufacturière en grande activité sur tout le cours de la Vesle, et principalement dans la ville de Reims et ses environs, que par le changement favorable que son ouverture produirait dans une vallée marécageuse en quelques points, dont il assainirait les terrains, augmenterait leur valeur et en transporterait les riches produits.

Cet exposé succinct montre suffisamment dans quel but ce nivellement a été entrepris : son exécution nous

paraît avoir rempli complètement, sous le rapport de l'exactitude, l'objet que l'auteur avait en vue. L'instrument dont il a fait usage est un niveau à bulle d'air de Lenoir, dont la bonne construction a permis d'obtenir des rayons de 200 à 300 mètres de longueur, ce qui donne 150 mètres pour le coup de niveau *avant*, et pareille distance pour le coup de niveau *arrière*. Il paraît néanmoins que, dans certains cas, ces rayons ont pu être prolongés sans inconvénient avec le même instrument, puisque dans ce nivellement nous trouvons des piquets qui sont espacés de 350 à 400 mètres, et que les deux derniers le sont même de 1,200 mètres; l'auteur ne dit pas que, dans ces cas particuliers, il ait fait usage d'un autre instrument.

Le cours de la Vesle offre un développement de 50,000 mètres depuis Reims jusqu'à l'Aisne.

Le nombre des piquets du nivellement est de 162 : leurs distances réciproques ont été chaînées avec soin et presque régulièrement fixées à 300 mètres. Sur ces 162 repères de cotes de nivellement, on en compte 17 qui peuvent servir, soit à la vérification de cette opération si cela devenait nécessaire, soit à faire entrer ce nivellement isolé dans le système général du nivellement de la France. Ces repères sont établis l'un à l'embouchure de la Vesle, un autre au pont de Fismes, et les quinze autres aux moulins qui sont placés sur le cours de cette rivière.

L'ensemble de l'opération est présenté dans trois tableaux :

Le premier offre la pente de chaque biez des moulins de la rivière de la Vesle, depuis Reims jusqu'à son embouchure dans l'Aisne près de Condé; la pente totale des biez est de 17 mètres, 646.

Le deuxième donne le développement de cette même portion de la vallée de la Vesle (développement que nous avons dit être de 50,000 mètres), avec la longueur des biez des moulins et la hauteur des chutes d'eau : la hauteur totale de ces chutes est de 18 mètres,081.

Le troisième tableau renferme l'indication des ordonnées de chaque piquet du nivellement en long de la rivière de la Vesle, sur le même développement de 50,000 mètres.

Il résulte de ce nivellement que le niveau des eaux de la Vesle, pris aux ponts de Reims, est élevé, au-dessus de l'embouchure de cette rivière, de 35 mèr.,727.

Ce chiffre représente la réunion des chutes des moulins avec la pente totale des biez dont les valeurs sont mentionnées ci-dessus. On trouve également que la pente moyenne par mètre des eaux de la Vesle, depuis Reims jusqu'à l'Aisne, est de 0 mèr., 00071.

Enfin, le Mémoire est accompagné du profil graphique du terrain et de la rivière; lequel profil est dressé à l'échelle du 500,000^{me} pour les longueurs, et à celle du 5,000^{me} pour les hauteurs.

Ce travail réunit toutes les conditions demandées dans le concours : l'étendue du nivellement dépasse la limite du minimum que l'on a cru devoir fixer dans le programme; les moyens d'exécution sont indiqués suffisamment, et les résultats offrent le caractère de l'exactitude qu'impose ce genre de détermination.

D'après ces considérations, votre commission, messieurs, a l'honneur de vous proposer de décerner à l'auteur du Mémoire une médaille d'or de la valeur de cent francs.

Le 7 mars 1834.

P. DAUSSY, D'URVILLE.

CORABOEUF, rapporteur;

PROGRAMME DES PRIX.

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1832, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de *deux mille francs* au navigateur ou au voyageur dont les travaux

géographiques auront procuré, dans le cours de 1834 et 1835, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

Médaille d'or de la valeur de 2,500 fr. (1)

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale, et vers la 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le *Loffih* et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne

(1) Voy. page 268.

une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

IV. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1835.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1834.

**V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES
DE DEGRÉS.**

Médaille d'or de la valeur de 600 francs.

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés des méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1835.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1834.



VI. ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description , plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N.-O. du village de Santo-

Domingo Palenqué, près la rivière du Micol, dans l'Etat de Chiapa de l'ancien royaume de Guatimala et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatimala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quiché, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (4), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (5); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (6)

(1) Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(4) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(5) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(6) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix , tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices , regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique , la Société demande surtout : 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées , accompagnées de plans topographiques : ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes ; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens , avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes , et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices , et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais , personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1836.

Les mémoires , cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale , au plus tard le 31 décembre 1835.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

PRIX ANNUELS.

VII, VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

Médaille d'or de la valeur de 800 francs et une autre de la valeur de 400 francs.

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites de diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

IX-XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

Dix médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une

partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des ponts et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

XIX, XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1835.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1834.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. PERRONOT, membre de la Société.

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-SEPT MILLE NEUF CENTS FRANCS, indépendamment des souscriptions qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23) et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les *découvertes en Afrique* (voy. page 4).

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrents la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la Commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port*, et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue de l'Université, n° 23.

Paris, le 4 avril 1834.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Assemblée générale du 4 avril 1834.

La Société de Géographie a tenu sa première assemblée générale pour l'année 1834, le vendredi 4 avril, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. M. Jomard, l'un des vice-présidens, ouvre la séance en l'absence de M. le duc Decazes.

M. de Larenaudière, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale; la rédaction en est adoptée.

M. le secrétaire communique la liste des divers ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société. (Voir p. 273.)

M. Jomard communique aussi les cartes manuscrites du voyage de M. Leprieur, dans l'intérieur de la Guyane; une nouvelle carte du Groenland, renfermant les découvertes du capitaine Graah, avec partie de l'Islande et de la côte orientale d'Amérique, et le dessin d'un bateau Groenlandais conduit par des femmes; il présente l'introduction du voyage du capitaine Graah, et ses instructions traduites par M. de La Roquette, consul à Elseneur et membre de la Société.

L'assemblée vote des remerciemens aux auteurs, et ordonne le dépôt de leurs ouvrages dans la bibliothèque de la Société.

M. le président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société. (Voir p. 273.)

M. le colonel Corabœuf, au nom d'une commission

spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussy et d'Urville, fait un rapport sur le concours relatif à l'hydrographie des rivières de la France. L'assemblée adopte les conclusions de ce rapport, et décerne une médaille d'or de la valeur de cent francs à M. Marc Jodot, architecte - ingénieur, pour son Mémoire sur le nivellement de la vallée de la Vesle.

M. Jomard, au nom d'une commission spéciale désignée pour s'occuper du concours relatif au prix annuel, et composée de MM. d'Avezac, d'Urville, Eyriès, Jomard et Roux de Rochelle, présente un rapport sur la découverte la plus importante faite dans l'année 1831. La commission appelle d'abord l'attention de l'assemblée sur l'expédition maritime du capitaine John Ross dans les mers polaires, et sur celle du capitaine John Biscoe dans l'Océan antarctique. Le rapporteur passe ensuite en revue les expéditions principales faites à la même époque dans l'intérieur des continens, notamment les voyages de MM. Victor Jacquemont dans le Haut-Indostan, Dessalines d'Orbigny dans l'Amérique méridionale, et Leprieur dans l'intérieur de la Guyane. Après un examen attentif des documens parvenus en France jusqu'à ce jour, la commission place au premier rang les dernières découvertes du capitaine Ross au nord de l'Amérique; et, en considération des services que cette expédition a rendus aux sciences géographiques, regrettant toutefois de n'avoir pas à sa disposition tous les matériaux qui en auraient pu faire apprécier encore mieux l'importance, la commission décerne une grande médaille d'or au capitaine John Ross, de la marine royale d'Angleterre; elle accorde une mention très honorable au capitaine John Biscoe, aussi de la marine royale d'Angleterre; pour son voyage de découvertes

dans l'Océan antarctique. Enfin, elle décide que le voyage de Victor Jacquemont et celui de M. Dessalines d'Orbigny seront cités avec distinction. Les droits de ce dernier sont réservés pour le concours de 1832.

M. le président donne lecture du programme du prix fondé par S. A. R. le duc d'Orléans , pour être décerné par la Société au voyageur ou au navigateur dont les travaux géographiques auront procuré la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité.

M. le président annonce que la Société remet au concours les deux sujets de prix relatifs aux *antiquités américaines* et à l'*histoire mathématique et critique des mesures de degrés*; le premier pour l'année 1836, le second pour l'année 1835 : il rappelle ensuite le prix annuel pour la découverte la plus importante; les prix pour les découvertes en Afrique et dans l'intérieur de la Guyane; et enfin les diverses médailles offertes pour la géographie de la France, et pour le nivellement de ses fleuves et rivières.

M. de Larenaudière lit , pour M. Leprieur, une notice sur son voyage dans l'intérieur de la Guyane , et principalement aux sources de l'Oyapock et du Jary.

M. Fontanier lit une notice sur une excursion qu'il a faite chez les Lesghis, dans le cours de son dernier voyage en Orient : il donne, sur l'aspect du pays et sur les mœurs et usages des habitans, des détails qui fixent l'attention de l'assemblée.

L'assemblée écoute aussi avec intérêt la lecture d'un Mémoire de M. Roux de Rochelle , sur l'ancienne géographie historique de la Grèce.

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'an-

née 1834-1835, et à la nomination de deux membres de la Commission centrale.

M. le président proclame ainsi le résultat du scrutin :

Président, M. le comte de Montalivet, pair de France.

Vice-présidens, { M. le baron Walkenaer, membre
de l'Institut.
M. de Larenaudière.

Scrutateurs . . . { M. le baron de Ladoucette.
M. Isambert, membre de la cham-
bre des Députés.

Secrétaire, M. Denaix, colonel au corps royal d'état-major.

M. Michaux, voyageur-naturaliste, et M. Delcros, chef d'escadron au corps royal d'état-major, sont nommés membres de la commission centrale.

La séance est levée à dix heures et demie.

Séance du 18 avril 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Walckenaer et Michaux, nommés le premier vice-président, et le second, membre de la Commission centrale, dans la dernière assemblée générale, adressent leurs remerciemens à la Société.

La Société royale Géographique de Londres, remercie celle de Paris de l'envoi qu'elle lui a fait de la collection de ses Mémoires et elle lui adresse ses propres publications moins comme un échange que comme un témoignage du desir de voir continuer des relations si heureusement commencées. La Société de Londres joint aux trois premiers volumes de son journal une carte d'une

partie de la Géorgie, de l'Arménie et de plusieurs provinces de la Perse, par le colonel W. Monteith.

M. le docteur Guyétand, secrétaire perpétuel de la Société d'émulation du Jura, adresse le compte rendu des travaux de cette Société et témoigne le désir de recevoir en échange, le Bulletin de la Société de Géographie. Accordé.

M. le président communique de la part de l'auteur un extrait de la relation manuscrite du voyage de M. de La Pylaie, en 1830, 1831, 1832 et 1833, dans les départemens de l'ouest de la France. Cet extrait, qui concerne spécialement les villes de Rochefort (du Morbihan) et de Vannes, est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Warden communique de nouveaux renseignemens sur la colonie de Liberia; une note sur la prison d'État d'Auburn, ainsi qu'une analyse du Pilote de la côte des deux Amériques par Edmund Blunt.—Renvoi au comité du bulletin.

M. Roux de Rochelle lit un mémoire sur la reconnaissance des côtes orientales d'Amérique.

A l'occasion du prix annuel, un membre propose de caractériser désormais les distinctions accordées par la Société en décernant des médailles de trois ordres, toutes du même module, et différant seulement par le métal (or, argent ou bronze). Deux autres degrés de distinction existeraient encore dans la mention honorable et la citation. Cette proposition est renvoyée à une commission composée de MM. le baron Costaz, d'Avezar et d'Urville.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 4 avril 1834.

S. E. BOGHOS-BEY, ministre du commerce et des affaires étrangères en Égypte.

M. ETEM-BEY, gouverneur de l'École Polytechnique égyptienne au Caire.

M. ARTYN EFFENDY, sous-directeur de l'École Polytechnique égyptienne au Caire.

M. AUDOT, libraire.

M. le baron PICHON.

Séance du 18 avril.

M. le docteur ALFRED REUMONT, d'Aix-la-Chapelle.

M. le docteur WOERL, de Fribourg.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 4 avril.

Par M. le ministre de la marine: *Voyage de la corvette la Coquille*. — Botanique, 14, 15 et 16^e livraisons. — *Voyage de la corvette l'Astrolabe*: Observations de physique, broch. in-4^o. — Zoologie, 27, 28 et 29^e livr., et le 4^e vol. de texte. — Botanique, 9^e livraison.

Par l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg: *Mémoires de cette académie*, tome XI de la 5^e sé.

rie, et les livraisons 2 à 6 des Sciences mathématiques, physiques et naturelles; les 2^e et 3^e livraisons des Sciences politiques, Histoire et Philologie; les 2^e à 5^e livraisons des Mémoires des savans étrangers, et le recueil des actes de la séance publique de l'Académie, tenue le 29 décembre 1829.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 17^e livr., in-8^o (Voyages de Krusenstern et de Kotzebue).

Par M. Arthus Bertrand : *Voyages en Arabie*, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans; celle des villes de la Mecque et de Médine, etc., traduits de l'anglais de J.-L. Burchardt, par M. J.-B. Eyriès. Tome 1, in-8^o. — *Excursion en Grèce*, pendant l'occupation de l'armée française en Morée dans les années 1832 et 1833, par M. J.-L. Lacour. 1 vol. in-8^o.

Par M. Bottin : *Statistique annuelle de l'industrie* (Almanach du commerce) pour 1834. 1 vol. in 8^o.

Séance du 18 avril 1834.

Par la Société royale Géographique de Londres : *Les 3 premiers volumes de son journal, et une carte d'une partie de la Géorgie, de l'Arménie et de plusieurs provinces de la Perse*, par le colonel W. Monteith. 4 feuilles.

Par M. Ainsworth : *An account of the caves of Ballybunian, county of Kerry; with some mineralogical details*. Dublin, 1834. 1 vol. in-8^o.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mars.

Par la Société asiatique : *Cahier de mars de son Journal*.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de mars et avril.

Par M. de Moléon : *Recueil de la Société Polytechnique*, cahier de mars.

Par M. le capitaine d'Urville : 25^e et 26^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société d'agriculture d'Angoulême : *Annales de cette Société*, cahiers de janvier et février.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros du journal *l'Institut* et le premier numéro de *l'Écho du monde savant*.

MORT

DE RICHARD LANDER.

Lander remontait le Niger sur une chaloupe, se rendant à 300 milles de distance dans une petite île qu'il avait achetée du roi de Benin, et où il avait établi un comptoir. Il était déjà à 100 milles, lorsqu'une décharge presque à bout portant tirée de derrière un taillis, tua trois hommes sur la chaloupe, et en blessa quatre autres. M. Lander fut un de ceux qui reçurent les plus graves blessures. Au même moment la chaloupe touchait terre; il descendit pour s'échapper, mais cinq ou six canots de guerre se mettant aussitôt à sa poursuite, nourrirent pendant cinq ou six heures un feu très vif contre les siens, et ne s'arrêtèrent que lorsque la nuit les leur eût fait perdre de vue. M. Lander, qui avait été blessé de nouveau, a déclaré avant de mourir qu'il avait reconnu les canots pour être de Bonny, de Brats et de Benin; ainsi l'on peut croire que des négriers ou d'autres

Européens se sont rendus coupables de cet odieux assassinat. Le parlement d'Angleterre a demandé une sérieuse enquête à ce sujet. Tout annonce que des négriers, craignant de perdre les avantages que leur infâme commerce leur faisait trouver sur cette côte, ont tué Lander, homme simple et généreux, et qui portait la civilisation jusqu'aux sources du Niger.

AVIS.

La carte du cours de l'Oyapock et d'une partie de celui du Jary, jointe à la relation de M. Leprieur, paraîtra avec le prochain numéro.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Hhäggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

M. William B. Hodgson, qui était attaché au consulat général des États-Unis à Alger pendant la mission de M. William Shaler, et qui succéda en 1828 à ce dernier, dans ses fonctions, profita de sa position pour recueillir des lumières sur les dialectes berbères de cette portion de l'Afrique, et sur l'étendue des contrées où domine ce langage. Le Hhäggy Ebn-el-Dyn El-Eghouâthy fut l'un des informateurs auxquels il eut recours.

Ebn-el-Dyn, dont le nom est arabe et signifie *le fils de la Foi*, est natif ou originaire de la ville d'El-Eghouâth, d'où lui est venu le surnom d'El-Eghouâthy; et il a accompli le *hhagg* ou saint pèlerinage, qui lui a valu le titre respecté de *Hhäggy* ou pèlerin.

A la prière du consul américain, le *hhäggy* écrivit une relation de ses voyages et lui en fit présent : elle formait un cahier de quatorze

pages in 4°, d'une écriture qui n'était ni belle ni correcte, exécutée dans le caractère *maghreby*, c'est-à-dire occidental ou africain.

M. Hodgson l'a traduite en anglais, et sa version a été imprimée à Londres par les soins du *Comité des Traductions orientales*, en un fascicule de 32 pages in-8°, qui comprend aussi une liste des noms de lieux et de tribus mentionnés dans la relation, et leur transcription en caractères arabes d'après l'orthographe d'Ebn-el-Dyn.

Des extraits étendus en ont été donnés dans le cahier de juillet 1832 de la *North-American Review* de Philadelphie, et fidèlement traduits dans le cahier de novembre suivant des *Nouvelles Annales des voyages*.

A mon tour j'ai fait une version française d'après celle de M. Hodgson, en rétablissant dans le texte les noms propres conformément à l'orthographe arabe de l'auteur original, *bien qu'elle ne soit point toujours d'une exactitude satisfaisante*. J'y ai joint quelques annotations et remarques géographiques.

La date mise à la fin de l'écrit est de la seconde lune de *Rebya'* de l'année 1242, c'est-à-dire du mois de décembre 1826; mais d'un autre côté, une expédition militaire effectuée deux ans auparavant, et mentionnée à l'article *A'yn-Mādhy*, est rapportée à l'année 1243, qui a commencé en juillet 1827, ce qui supposerait la relation écrite à la fin de 1829: il y a donc erreur de chiffre à l'un ou l'autre de ces millésimes, peut-être à tous deux.

* A.....

RELATION DU VOYAGE.

Au nom d'Allah le compatissant, le miséricordieux !
Les bénédictions et le salut d'Allah sur notre seigneur
Mohammed, sa famille et ses compagnons !

Cet écrit contient une description de diverses contrées et villes, par le Hhâgg Ebn-el-Dyn el-Eghouâth.

El-Eghouâth.

El Eghouâth est une grande ville, et elle est entourée d'une muraille avec des fortifications. Elle a quatre por-

tes, et quatre mosquées. Le langage des habitans est arabe, et ils portent des vêtemens de laine. Les femmes d'un rang élevé ne quittent jamais leurs maisons; mais les autres paraissent dans les rues. Il n'y a point de bains dans cette ville. Le pays produit des fruits en abondance, tels que dattes, figues, raisins, coings, grenades et poires.

La ville d'El-Eghouâth est divisée en deux portions par la rivière Emzy qui coule au travers. Cette rivière est bien connue dans toute cette région. Les habitans eux-mêmes sont divisés en deux partis, appelés el-Khe-laf et Aouléd-el-Serghyn, lesquels sont souvent en guerre l'un avec l'autre. La cause d'hostilité entre eux est généralement le refus de l'un d'eux de se soumettre au Scheykh.

A l'est d'El-Eghouâth sont les ruines d'une ville, dont les princes, à une époque éloignée, étaient chrétiens. Il y a aujourd'hui beaucoup d'inscriptions que l'on peut voir parmi ces ruines.

La ville d'El-Eghouâth est bâtie principalement d'argile ou de terre; il y a cependant quelques maisons construites de mortier et de pierres. Les mosquées n'ont point de minarets; et il n'y a, dans la ville, ni place de marché déterminée, ni bain.

La monnaie courante est celle d'El-Gezâyr et de Fès. Le commerce y est florissant et la culture y est soignée. Les scorpions et la peste n'approchent point de la ville, parce qu'elle a été fondée sous un favorable horoscope. Cette région est fort montueuse, et dans le nord il y a une grande montagne rocheuse.

Tegemout.

A la distance d'une journée de route au nord d'El-

Eghouâth est situé le village de Tegemout. Les habitants de ce village sont divisés en deux partis et n'ont point de chef ou gouverneur. Ils se battent entre eux comme font les gens d'El-Eghouâth. Les maisons sont bâties en pierre et en terre. Au nord de Tegemout est une très haute montagne appelée Gebel-el-A'mour. Il y a aussi une montagne de sel auprès du Gebel-el-A'mour.

A'yn Mâdhy.

Cette ville est située à l'ouest de Tegemout. Elle est entourée de murailles semblables à celles de Thâblos, et a deux portes immensément fortes. Le hhakem ou gouverneur, dont le nom est Ould-Tagyn, a environ cent esclaves, et un trésor rempli. Il y a deux ans (1243 de l'Hégire) son frère assembla des troupes dans le dessein de marcher contre Ouahrân et de s'emparer de ses trésors. Tous les Arabes de la contrée environnante accoururent sous son étendard; et ils partirent avec des tambours et des fifres; et ils étaient munis de chevaux et de tentes. Omm-A'sskarâ tomba entre leurs mains, et ils s'avancèrent sur Ouahrân. Le bey de Ouahrân, pour défaire cette armée, distribua de l'argent parmi les Arabes de l'expédition, ce qui les détourna de soutenir Ould-Tagyn, lequel fut ensuite tué dans une attaque de ses troupes par le bey.

Son frère est maintenant hhakem de A'yn Mâdhy. Il a un bain au milieu de la ville; et entre autres précieux objets, il possède des selles et des harnais brodés en or. Il a de plus une grande quantité de livres.

Les femmes de A'yn-Madhy paraissent dans les marchés.

La distance de cette ville à l'égard d'El-Eghouâth est d'une journée de route.

Gebel-el-A'mour.

C'est une très haute montagne, qui contient une centaine de sources d'eau. Il en sort une grande rivière, que l'on appelle El-Khayr et qui est universellement connue. La terre est cultivée sur cette montagne, et elle fournit toute espèce de bois de charpente. Sa longueur et sa largeur peuvent être estimées chacune à deux journées de marche. Les natifs élèvent des chameaux; et quelques-uns soignent du bétail et des troupeaux. Ils sont bons cavaliers; leur langage est l'arabe; et ils ne sont point gouvernés par un solthân.

Le nombre des hommes armés dans le Gebel-el-A'mour est d'environ six mille. A'yn-Mâdhy en a environ trois cents; et El-Eghouâth, mille.

Itinéraire d'El-Eghouâth à Metslyli dans le Ouâdy Mozâb.

D'El-Eghouâth à Râs el Scha'b, un jour. Il n'y a point d'eau en cet endroit, et le pays produit le térébinthe (el bothm).

De Râs el Scha'b à Sâfil el Fayâdh il y a une journée de route. On n'y trouve point d'eau. De là à El-Khadem, où croît le térébinthe, une journée. De là à El-Lefhhât, qui sont deux grandes montagnes rocheuses. De El-Lefhhât on gagne Metslyli.

Metslyli.

Ce n'est point une ville fermée, et il n'y a d'eau que celle fournie par les moulins. Le sol de la contrée n'est point une plaine de sable, mais il est montueux et couvert de cailloux aigus qui coupent comme un couteau.

Il y croît des dattes, et il y tombe quelquefois de la pluie. Les langages des habitans sont l'arabe et le berber. Ils montent des chameaux et sont armés d'un fusil et d'une épée. A l'est de Metslyli sont les hauteurs du Ouâdy Mozâb.

Ouâdy Mozâb.

Dans ce ouâdy il y a six villes et villages; la plus grande est Ghardéyah. Cette ville contient deux mille quatre cents maisons, y compris les mosquées. L'eau est entièrement fournie par des puits. Elle est entourée d'une muraille, et elle a une grande place de marché, deux tours et deux portes. Elle n'est point sous le gouvernement d'un solthân. Les habitans parlent la langue berbère.

En matière de foi, les Mozâbys diffèrent des Arabes. Ils se refusent à révéler les compagnons de l'Envoyé d'Allah (sur lequel soient la bénédiction et le salut). Ils sont opposés aux Sunnites, mais ils s'accordent pour la doctrine avec les Ouahabys, les Persans, et les habitans de O'mân et de Maskat. Tous ces gens sont Moatazelytes ou dissidens. Les Mozâbys sont fort tempérans; ils ne fument du tabac ni ne boivent du vin. Le ouâdy produit des dattes.

Les indigènes de tout ce ssahhrâ sont familiers avec l'art de fabriquer la poudre à tirer. Le procédé est celui-ci : la terre ou le mortier des villes ruinées est recueilli; cette terre, qui est naturellement salée, est mise dans un grand vase, et l'on verse de l'eau dessus, de la même façon qu'on traite les cendres dans la fabrication du savon. L'eau ainsi obtenue est mise à bouillir jusqu'à ce qu'elle acquière de la consistance. On en mêle alors une livre avec quatre livres de soufre et quatre livres,

de charbon de bois de laurier-rose. Ces ingrédients sont mélangés ensemble pendant l'espace de trois heures, et alors la poudre est faite.

Il y a dans le Ssalhrâ une mine considérable de plomb, d'où les Arabes en tirent des quantités pour vendre. Cette mine n'est dans le domaine d'aucune tribu en particulier. Elle est située à l'est des Aoulâd Nâyl, et est appelé Gebel-el-Ressâss.

Itinéraire de Metslyli à El-Qalya'h.

De Metslyli vous allez à el-Tsemâd en une journée. Il s'y trouve beaucoup de puits, et le pays produit du *hhalfâ* (spartum ?); vous arrivez de là à el-Schâref, qui a un puits profond de vingt *edzra'* (coudées). Les deux autres stations entre el-Schâref et el-Qalya'h sont el-Sa'âdeny et Ouâdy el-Schaheb. A la première il y a un puits, et le *hhalfâ* y croît. A la seconde il n'y a point d'eau.

El-Qalya'h.

Ce village est situé au milieu des sables, et il n'a point d'eau autre que celle qui est tirée des puits. Les habitants sont appelés Scha'âber, et ils parlent la langue arabe; ils montent des chameaux, vu qu'ils n'ont point de chevaux; leurs armes sont des épées, des mousquets et des lances; leurs vêtemens sont de laine. Le village n'a point de murailles; les femmes sont comme les Bédouins: elles vont aux puits, puisent de l'eau, et l'apportent sur leur dos, dans des outres. Le pays produit des dattes et du *hhalfâ*.

Ouerqelah.

De el-Qalya'h à Ouerqelah il y a une distance de cinq jours de marche. Ouerqelah est une très grande ville, entourée d'une muraille avec de nombreuses portes.

Elle est gouvernée par un solthân, et est divisée entre trois tribus dont les noms sont Beny-Ouâqyn, Beny-Ibrâhym, et Beny-Sesyn. Le langage des habitans est le berber. Le pays abonde en dattiers.

Ouerqelah a d'abondantes sources d'eau; elles sont obtenues de la manière suivante: un puits est creusé à une profondeur de cent soixante-dix *edzra'*, ce qui atteint l'eau douce. Le puits se remplit immédiatement d'eau, et devient un ruisseau.

Les habitans sont appelés Erouâghah; leur couleur est noire, et leurs vêtemens sont de laine et de coton. Tout le pays est une *sebkha* de sel. Dans la juridiction de Ouerqelah est un lieu appelé el-Schath; et d'un minaret dans la ville, l'œil peut découvrir les villages suivans, Rouysât, A'gêgeb et Meqousah. Au sud de Ouerqelah, le pays offre une étendue de sable non interrompue, se poursuivant jusqu'au Ber el-A'byd (pays des esclaves).

Itinéraire de El-Qalya'h à El-Touât.

De El-Qalya'h à Aoulân il y a un jour de route. Il y a des puits à cette station, et le pays produit des dattes. Le village est dans le Ssahhrâ, et est bâti en terre. Le peuple parle la langue arabe.

De Aoulân à El-Ahhmar. Il y a là un puits d'eau, d'environ trente *edzra'* de profondeur.

De el-Ahhmar à Byr el-Nahl, un jour.

De Byr el-Nahl à Byr el-Lefa'ayah, un jour.

De Byr el-Lefa'ayah à Byr el-Târqy, un jour.

De Byr el-Târqy à Byr el-Zerq, un jour.

De Byr el-Zerq à Byr Bedemân, un jour.

De Byr Bedemân à Temymoun, un jour.

Temymoun.

Temymoun est une grande ville; mais elle n'a point de murailles comme celles qu'on élève pour la défense, parce que les maisons sont toutes attenantes. Elle a une grande place de marché. Il y a des dattes ainsi que d'autres fruits, et une grande abondance d'eau. Il y a également une couche d'alun rouge. Le dialecte des indigènes est le berber. Leurs moutons, comme ceux des Soudan, sont couverts de poils, semblables à ceux des chèvres, et d'une couleur noire; et ils ont de longues queues. Les chevaux sont nombreux. Il y a au centre de la ville de l'eau qui y est amenée par des conduits. Il s'y tient un marché où l'on échange, en grandes quantités, des esclaves et de la poudre d'or; ce dernier objet est vendu au poids par *mitsqâl* et *ouqyeh*. La couleur des habitans est diverse, blanche, rouge et noire; et ils s'habillent de vêtemens de laine et de coton, et d'un *sây* noir. Les maisons de Temymoun sont bâties d'argile ou de terre; et il y a quatre mosquées. Les habitans possèdent de grands troupeaux, et les Touâreq font le commerce avec eux. Ce sont de vrais musulmans : ils prient, font des aumônes, et lisent le qorân.

Au sud de Temymoun est un village appelé Aouqerout, et un autre nommé Aoulef.

Aoulef.

C'est la principale ville de l'oasis d'El-Touât, et sa juridiction s'étend sur tout le pays. Le solthân a des soldats, et les tambours battent devant lui. Il a le pouvoir d'infliger des peines et d'emprisonner. Il possède des chevaux et des esclaves, mais il n'a point de trésor d'argent.

Aoulefa des murailles qui l'entourent, lesquelles sont construites en argile et en briques. Le pays abonde en eau et en dattes, et les habitans possèdent beaucoup d'esclaves.

Teyth.

Au sud de Aoulef est un village appelé Teyth, et à l'ouest un autre nommé Atouât-el-Hhenné. Cette contrée produit du hhenné et des dattes en abondance. Les murs des maisons sont d'argile. Il y a des mosquées à Atouât, et les habitans jeunent, prient, lisent le qorân, et font des aumônes. Ils sont sous le gouvernement du solthân d'Aoulef. Les indigènes parlent la langue berbère.

En-Ssâlahh.

Près de Atouât est En-Ssâlahh, au sud; alors vient le pays des Soudân, plus au sud, lequel est fréquenté pour la traite des esclaves et de la poudre d'or.

Qorârah.

Cette oasis est à environ une journée de route de Teyth. Elle comprend à-peu-près vingt villages, qui sont tous alimentés d'eau par des conduits. Les indigènes s'habillent d'un sây noir et de vêtemens de laine. Leur langage est le berber, et leur couleur est noirâtre. La monnaie courante est celle de Fès.

A l'ouest de Qorârah, et à la distance de vingt journées de route, est le pays appelé El-Schenqythah.

El-Schenqythah.

Les gens de ce pays élèvent des chameaux, et leur principale nourriture est le lait et la chair de ces animaux. Le blé et l'orge leur sont inconnus.

Le qorân est beaucoup lu par les habitans de Schen-

qytah ; les femmes aussi le lisent. On y peut voir tel homme lisant à sa mère et à sa femme ; et l'on y est passionné pour les rapports sociaux. Schengytah n'a point de solthân. Les fruits qu'on y recueille sont les dattes, le lotus, et quelque peu de melons.

Tembokto est voisin de Schengytah, vers le sud et l'est ; à l'ouest on trouve le Bahâr-Mâlehh, ou la mer salée. Quand les indigènes de Schengytah partent pour le pèlerinage de la Mekke, ou ils passent à travers les Soudân, ce qui est le plus court, ou par le Ouâdy-Dera'h dans le Maraksch.

Voyage du Beléd-el-Soudân à l'oasis d'El-Touât.

Les kâfelahs ou caravanes ne partent du pays des Soudân qu'au commencement de l'année. A cette époque, les marchands se réunissent en grand nombre, dans le but de voyager ensemble et de se garantir des Touâreq, qui ne dépendent d'aucun gouvernement.

Pour former la ligne de marche, les chameaux sont placés les uns à la suite des autres, en files de deux cents de profondeur. C'est ainsi qu'on traverse le désert.

Les articles de commerce exportés du pays des Soudân sont des esclaves et de la poudre d'or, en échange desquels Touât et Qorârah envoient des soieries, du fer, des verreries et autres marchandises analogues.

Itinéraire de Ouerqelah à Aqdâmes.

De Ouerqelah à Sydi-Akhouylid, il y a une journée. Ce dernier est un village au milieu du sable, offrant de l'eau et des dattes. Les maisons sont bâties d'argile. Les indigènes parlent la langue arabe. Ils se servent de chameaux pour monture, et de laine pour la confection de leurs vêtemens.

De Sydi-Akhoulid vous allez à Hhâsy el-Nâqeh, où se trouve un puits au milieu d'une sebkhab de sel qui est bien connue dans ces régions.

De là à A'yn, où est une source d'eau à la surface du sol. Tout ce pays est une étendue de sable, où l'on ne voit ni pierre, ni montagne autre que des collines de sable.

De là à El-A'qer, qui est une colline de sable; et la station voisine de El-A'qer est El-Thybât.

El-Thybât est un village au milieu du sable, et sans murailles. Il a beaucoup de puits d'eau, et la campagne produit des dattes et d'autres fruits.

De El-Thybât vous allez à El-Abter, qui est un ouâdy desséché; de là à un grand ouâdy connu sous le nom de Ouâdy-Souf. Dans ce ouâdy il y a de nombreux *daskeras* ou villages qui peuvent fournir vingt mille hommes, des chevaux et des *meherrys*. Ces gens vivent de dattes et de lait de chameau. Les femmes vont aux places de marché sans se voiler, et elles se montrent dans les jardins. Il se commet parmi elles beaucoup d'adultères.

Les habitans de ce district ne sont point soumis à un gouverneur, et ils sont continuellement occupés à lever des troupes et à voler aux Arabes leurs effets. Ils poussent leurs *ghazies* jusqu'au pays de Touâreq. Ils parlent la langue arabe. Ils sont entièrement indépendans, et ne se sont jamais soumis à un solthân. Leur commerce se fait surtout avec Aqdâmes, où ils vendent des esclaves; et quelques-uns des indigènes font métier de faire le voyage du pays des Soudân avec des marchands d'Aqdâmes, à l'effet de chercher des esclaves.

De Ouâdy-Souf à Aa'mysch il y a une journée de marche. C'est un village sur les confins méridionaux du ouâdy. Les maisons sont bâties en terre et brique, attendu qu'on ne trouve point de pierres en cet endroit.

De Aâmysch à Aqdâmes, la distance est de huit jours de route. Le pays intermédiaire est un seul désert ininterrompu. Il n'est point fréquenté par les Arabes ; il ne contient point de villages, ne fournit point d'eau, et n'est point varié par des collines ou des pierres. Partout l'œil rencontre une étendue de sable. Le chacal, le tigre et le lion ne viennent point ici, à cause de l'extrême chaleur et de la soif ; l'autruche et le *begr el ouahhasch* sont les seuls animaux que l'on trouve dans ce désert.

La manière de chasser l'autruche est la suivante : le chasseur monte son cheval, pourvu des vivres nécessaires, et prend avec lui de l'eau. Il chevauche doucement jusqu'au milieu du jour, instant où les Autruches se rassemblent en troupes de cent ou plus. Aussitôt qu'elles aperçoivent un homme elles s'enfuient. On continue de les poursuivre pendant quatre heures, ou moins, jusqu'à ce que, accablée par la soif et la crainte, l'autruche commence à se lasser. Le chasseur étant pourvu d'eau, boit quand il a soif, et finalement, atteint l'oiseau épuisé, dont les entrailles sont déjà consumées par la chaleur. Le chasseur alors le frappe sur la tête, ce qui l'abat à terre. Descendant de son cheval, le chasseur coupe la gorge de l'autruche.

Le chasseur est accompagné par un homme qui porte ses provisions de vivres et d'eau. Cet homme suit les traces faites sur le sable, jusqu'à ce qu'il ait rejoint son compagnon. Ils placent alors l'autruche sur un chameau, et l'apportent chez eux. Telle est la description d'une chasse à l'autruche.

Aqdâmes.

Aqdâmes est une grande ville, bâtie d'argile ou de terre. Le pays abonde en dattes. Les habitants parlent

la langue berbère, et leur habillement est de laine et de coton. Leur teint est noir; et les femmes ne se montrent point. Il y a dans cette ville une grande quantité d'ulémas et de thâlebs. On y tient un grand marché, mais il n'y a ni bains ni moulins à manège. Les femmes broient le blé dans les maisons. On ne voit point de bazars dans la ville, et il n'y a, au dehors, aucune culture.

Aqdâmes a un grand nombre d'esclaves dont le prix est d'environ 30 duros (p. esp 22). Une mère est évaluée au même prix. La ville est située au milieu du sable, et la distance entre elle et El-Touât est de vingt-quatre journées. Le pays intermédiaire est exclusivement occupé par des Touâreq : il n'y a point d'Arabes.

Touâreq.

C'est un peuple puissant. Ils ont le teint fort blanc; et ils se servent de chameaux pour monture. Leur nourriture consiste entièrement en viande et en lait, car ils n'ont aucuns grains. Ils s'habillent d'un saï de coton noir, et leurs *serouâl* ou pantalons sont pareils à ceux des chrétiens. Les Touâreq prient debout, et se couvrent le visage d'un voile ou d'une pièce de coton. Jamais ils ne boivent ou ne mangent devant personne. Ils font des *ghazies* dans le Soudân, et en rapportent des esclaves et des denrées. Ceci est une notice complète et détaillée de Touarêq.

Mathmathah et ses environs.

Mathmathah est un village sur le sommet d'une montagne, où l'on descend par une ouverture. Cette excavation a été faite en creusant. Les maisons, là-dedans, sont comme des chambres et sont enduites ou crépies

avec de l'argile. Le langage des habitans est le qobthe; ce n'est ni du berber, ni du turk, ni de l'arabe, c'est du qobthe.

Qâbes est un village au bord de la mer, à environ deux journées de Mathmathah. Quand un natif de Qâbes desire se marier, il s'échappe avec sa prétendue pour aller à Mathmathah, et c'est là qu'il l'épouse. Ils séjournent en cet endroit un an et un mois; alors ils retournent chez eux.

Gerbeh est à deux journées de Mathmathah, qui est à l'ouest.

La tribu de Naouayl est aussi à deux journées de Mathmathah; et après la tribu de Naouayl est celle de Mahhâmyd, peuple puissant qui habite une grande chaîne de montagnes, et sur lequel le paschâ de Thablos n'a point d'autorité. Ils ont un gouvernement qui leur est propre, et possèdent un grand nombre de troupes et de chevaux. Entre eux et le paschâ de Thablos il y aura guerre continuelle, et il ne pourra jamais obtenir d'eux aucun tribut.

Le langage de la tribu de Naouayl est le qobthe. Les tribus qui occupent les montagnes voisines, de Gharyân, Ben-Onalyd, Mesellâtah et Ghâyah, parlent toutes le même dialecte. Les femmes de ces tribus sortent librement aux places de marché, et ne sont point voilées. La principale nourriture de ce peuple consiste en gibier et en dattes. Leur habillement se compose du *khayq* et du *siriâh* ou chemise; fort peu ont des *bernos*. Ils portent des *scheschias* assez grands pour couvrir les yeux.

Depuis Mahhâmyd jusqu'à Efzan (Fezzan), la distance est d'un mois de route.

Nous allons relater maintenant les autres choses que nous avons vues et trouvées.

Teqort.

Teqort est une ville de richesses et d'abondance. Le pays produit des dattes, des figues, des raisins, des grenades, des pommes, des abricots, des pêches et d'autres fruits. Le marché de Teqort est fort grand. Cette ville est la capitale de ce district, et a juridiction sur vingt-quatre villages. Elle contient environ quatre cents maisons, et elle est ceinte de murailles avec des portes. Ces murailles sont entourées d'un fossé qui peut être comparé à un fleuve. Il communique avec des sources d'eau qui toutes s'y déchargent. Sur ce fossé il y a trois ponts. Les mosquées ont des minarets fort élevés.

Il y a à Teqort une race de gens appelés El-Megéharyeh, qui occupent un quartier séparé dans la ville. Ils étaient juifs autrefois ; mais pour échapper à la mort dont ils étaient menacés par les indigènes, ils firent profession de l'islam, et maintenant ils sont lecteurs assidus du qorân, qu'ils apprennent par cœur. Ils sont encore distingués par le teint particulier aux juifs ; et leurs maisons, comme celles de cette nation, exhalent une odeur désagréable. Ils ne se marient point avec les Arabes, et il arrive rarement qu'un Arabe prenne femme chez les Megéharyeh.

Le gouverneur de Teqort choisit parmi ces gens-là des scribes et des teneurs de livres ; mais ils ne sont jamais admis à la dignité de qâdhy ou d'imâm. Ils ont des mosquées dans leur quartier, et ils prient aux heures légales, hors le jour de gemâ, qu'ils n'observent point comme un jour de repos. Ils possèdent de grandes richesses. Leurs femmes sortent voilées dans les marchés, et conversent entre elles en hébreu, quand elles desiront n'être pas comprises. Le gouverneur de Teqort possède

une grande quantité de chevaux et de selles avec leurs harnais brodés en or. On bat le tambour devant lui. Il a le pouvoir d'infliger la peine capitale, de brûler les maisons et de confisquer les biens des coupables.

Du haut des minarets de la ville, beaucoup de villages et de plantations de dattiers peuvent être aperçus dans le pays environnant. El-Nezlah, Tebesbest, Temys, El-Moqaryn, El-Moghayr, et d'autres villes, jusqu'au nombre de vingt-quatre, se voient toutes des minarets de Teqort. On ne rencontre point ici de pierres ; mais des sources d'eau y existent en abondance. Le nombre des troupes qu'on peut lever est de cinq mille hommes. Le teint des gens de Teqort est noir, et on les appelle Erouâghah.

Une liqueur appelée el-eqmy est en usage parmi ce peuple ; elle est extraite des branches du dattier, en les coupant et les pressant. Elles donnent un liquide d'une couleur rougeâtre et doux comme du sorbet. On le vend à la mesure dans les marchés.

Les saisons du labour dans ce pays sont octobre et mai. Aucun Arabe ne vient en ce lieu, à moins que malade de la fièvre. Il y a une mine de sel à Teqort, et en vérité tout le pays est une sebkah de sel.

Ce qui précède est une description de Teqort.

L'île de Gerbeh.

Gerbeh est une île au milieu de la mer, d'environ dix-huit milles de tour. Cette île étendue est productive de divers fruits : olives, raisins, pêches, grenades, figues et amandes ; mais il n'y vient pas de dattes. Il y tombe une grande quantité de pluie. L'île est divisée en parties séparées, et chaque maison a un jardin y attenant. Le marché est grand et bien approvisionné ; et beaucoup

de marchands ont des fondones ou magasins. Gerbeh dépend du paschâ de Tunis, qui nomme le gouverneur ou hhakem.

Les femmes de Gerbeh sortent voilées. Les maisons sont bâties d'argile, et quelques-unes en briques. La population est composée de plusieurs peuples différents. Le district de l'ouest, dont le port est vis-à-vis de Qâbes, est habité par un peuple appelé Agym, dont le langage est le berber. Ils lisent le qorân, et les doctrines de leur foi sont semblables à celles professées par les Ouehabités et les Beny-Mozâb. Quelques-uns d'entre eux rejettent A'ly ben Aby-Thâleb (à qui Dieu soit propice). Ces dogmes sont observés par ces gens, mais ils ne les professent pas publiquement, et les cachent plutôt. Ils ne prient point en commun avec la secte de Mâlek; ils ont des mosquées à eux.

Gerbeh a quatre ports : Agym à l'ouest; Gergys à l'est; Mersat-el-Souq au nord; et Mersat-el-Qantharah au sud. Les habitans fabriquent de la poterie, et ils fabriquent de la chaux ainsi que de grandes quantités d'huile qu'ils vendent aux Arabes.

Tribu arabe de Ouerqemah.

Cette tribu est adonnée au vol de grands chemins; et ils sont soumis au paschâ de Tunis.

Qâbes.

De cette ville à Thâblos, par terre, il y a six journées de route.

Dera'yeh.

Nous décrirons ce pays, celui de Neged et les A'rab el-Ouehab. Dera'yeh est une grande ville avec des mu-

raïlles, et défendue par un nombre considérable de troupes composées d'A'rab el-Ouehab. Cette ville a des mosquées ; mais le peuple diffère, en ses articles de foi, des habitans de la Mekke, et ils n'ont point de respect pour le prophète ni pour ses compagnons. Ils professent ne reconnaître que Dieu seul ; ils ne prient point le prophète et ne lisent point le Delyl el-Khayrat. S'ils le trouvent en la possession de quelqu'un, ils battent l'individu et brûlent le livre. Le tesbehh ou chapelet, n'est point toléré ; s'il est trouvé entre les mains de quelque personne, celle-ci est punie, traitée d'idolâtre, et exhortée à retourner à Dieu. Ces Arabes sont une puissante tribu. Aucun d'eux ne parle la langue berbère. Leur habillement est un qafthân de laine, attaché avec une ceinture de courroies de cuir, et ils nouent autour de leur tête des mouchoirs de soie teints avec du safran. Cette teinture est grandement estimée parmi eux, et vaut jusqu'à vingt-quatre de leurs piastres par livre. Leur monnaie consiste en piastres et sequins qu'ils appellent *meschchas*. Les armes en usage parmi eux sont la lance, et le *genbiah* qui se met à celle-ci. Le *genbiah* est une lame recourbée d'environ une dzerâa' et demie de long, et affilée à couper la tête. Les Arabes appellent cette arme *astr*.

Le prix d'un cheval au marché est de trente chameaux. Les Arabes appellent leurs chevaux *kakhalyeh*, comme un objet précieux. Ce sont de beaux animaux, qui sont aussi légers que le vent. Ils sont maintenant fort rares, et ne se trouvent que dans les haras des princes en Égypte, en Syrie et à Fès.

Le sôlthân actuel de Dera'yeh est Terky-ould-Ssa'oud. Son prédécesseur était Ssa'oud. La ville est bâtie en terre, chaux et pierres. Quand une expédition guerrière est

proposée , cinquante mille Arabes, ou davantage, se rassemblent. Dans cette contrée sont plusieurs peuples différens. Quelques-uns sont adorateurs du feu; d'autres adorent le soleil , et quelques-uns vénèrent les parties sexuelles de leurs femmes et de leurs bêtes. Que Dieu les délivre de cette erreur!

Ces Arabes ne chevauchent pas toujours avec des selles; s'il y a à combattre dans les montagnes, ils montent sans selles; mais ils s'en servent dans les plaines, où ils vont avec leurs sabres. Quelques femmes se battent à côté de leurs maris. Ils sont bien pourvus d'armes.

Le teint de ces gens est rougeâtre.

Ce qui précède est un récit de ce que nous avons vu, écrit en l'année 1242 , en Rebya' el-Tsany.

EXTRAIT

DU JOURNAL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES ,

Première et deuxième livraisons de 1834.

De nouveaux renseignemens sur les peuplades de l'Afrique méridionale se trouvant compris dans les dernières lettres des missionnaires qui explorent ces contrées si peu connues; nous nous en pressons, comme nous l'avons déjà fait, d'en extraire tout ce qui peut concourir aux progrès de la géographie.

Le missionnaire Casalis écrit de Philippolis le 31 juillet 1833 que Moshesh chef des Bassoutos ayant entendu parler des stations de Philippolis et de Kuruman, comprit de suite combien de pareils établissemens fondés

dans ses domaines pourraient être avantageux à ses sujets; décidé à employer tous les moyens possibles pour attirer chez lui les missionnaires, il remit 200 bœufs à quelques-uns de ses serviteurs et leur commanda d'aller trouver le *grand-maître des blancs*, afin d'obtenir de lui en échange de ce troupeau, *des hommes capables d'instruire les noirs*. Ces hommes ayant été pillés par les Korannas revinrent auprès de Moshesh, qui, plus tard, ayant appris qu'un Griqua venu de Philippolis chassait sur ses terres, le fit venir et après l'avoir questionné sur les intentions et les travaux des missionnaires, le pria de l'aider dans l'accomplissement de ses desirs.

Le Griqua aussitôt son retour, rapporta ce fait à M. Kolbe, celui-ci engagea MM. Casalis, Arbousset et Gosselin à entreprendre cette excursion, ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter.

En conséquence, le 5 juin 1833 ils quittèrent Philippolis avec une seule de leurs voitures; incertains qu'ils étaient de se fixer près du roi des Bassoutos, ils laissèrent la plus grande partie de leurs bagages et leur seconde voiture aux soins de M. Kolbe; ils avaient pour guide un Griqua habile nommé Adam, connaissant très bien le pays, et qui, accompagné de quelques chasseurs à cheval et de quelques Béchuanas montés sur des bœufs, portaient pour la chasse de l'antilope. La carte jointe à cet extrait montre la route suivie par les voyageurs, la ligne qui l'indique, passe par les Kraals de Ramacau et de Kugnanane et s'étend de Philippolis à Bossiou capitale des états de Moshesh, puis de Bossiou à Morija où ils fondèrent une station; enfin, pour revenir à Philippolis chercher le reste de leurs bagages, l'un d'eux, M. Casalis suivit la route qui, passant par Popokuan, va rejoindre la ligne du nord au campement Gnou, et redes-

cend de là à Calédon pour remonter ensuite à Philippolis. Les détours faits par les voyageurs ont été nécessités par les difficultés du sol et par le manque d'eau. Voici leur itinéraire (1) :

Le 5 juin. Après avoir voyagé 3 heures moitié E., moitié E. S. E. ils campèrent près d'un kraal de Griquas ou Baastaards, appelé *Dwart-river*.

Le 6. Obligés de chercher une partie de la journée les chevaux égarés pendant la nuit ; ils ne marchèrent que pendant 3 heures 1/2, direction S. E. et E. S. E. pour arriver à *Rooie-Port-Fontein* petit kraal abandonné.

Le 7. Partis à 9 heures 1/2 et ayant marché E. S. E. jusqu'à 11 heures, ils visitèrent une source abondante appelée *Komitjas-Fontein*. Ils y trouvèrent quelques noirs qui y étaient venus chercher du fourrage pour leurs bestiaux ; l'un d'eux portaient le nom français de *Visage*. Après 20 minutes de repos, ils marchèrent E. S. E. jusqu'à midi. Ils avaient alors à leur gauche dans la direction N. N.-E. une montagne haute et très longue, que leurs gens estimaient être à 14 lieues d'eux, non loin de la rivière *Riet*. A une heure ils passèrent *Kopjes-Kraal* qui est habité par quelques Bushmen, et au pied duquel coule une petite fontaine dans la direction N. à 1 h. 42 m. ils étaient entre trois monts, dont deux en forme de dôme et l'autre en forme de pain de sucre, remarquables par leur position respective : ils leur donnèrent le nom de *Trois monts*. A 2 h., ayant complètement changé de direction pour chercher de l'eau, ils suivirent

(1) Les missionnaires ayant appris la langue hollandaise, qui est parlée par les fermiers de la colonie du Cap et par les tribus voisines de Griquas, de Korannas, etc., peuvent, au moyen de ladite langue, se faire comprendre des indigènes, soit par eux-mêmes, soit par des interprètes.

la ligne S. E. E jusqu'à 2 h. 35 m., et trouvèrent que le pays commençait à monter.

Le 8. De 9 h. à 9 h. 25 m., direction S. S. E. — De 9 h. 35 m. à 11 h. 35 m., E. — De 11 h. 35 m. à 12 h. 45 m., E. N. E. — De 12 h. 45 m. à 2 h. 45 m., E. — De 2 h. 50 m. à 3 h. 25 m., E. — De 3 h. 25 m. à 3 h. 46 m., N. Cette déviation de 21 minutes a encore été nécessitée par le manque d'eau.

A 10 h. 7 m., ils avaient à une demi-lieue de distance N. une chaîne de collines qu'Adam, leur guide, nomme *Winter's Port Berg*, ou Port d'Hiver. En même temps on apercevait au S. E. dans un éloignement de 6 h. une montagne qui se terminait en pain de sucre, appelée *Hang-Lip*. A 11 h. 35 m., ils passèrent une source de la rivière *Riet* coulant N. Une demi-heure plus tard on distinguait dans le lointain du côté N. E. une nouvelle chaîne de montagnes dont l'une fut nommée par les chasseurs *Olijn-Fontein Berg*, et qui n'est sans doute que le prolongement du *Hang-Lip*. A 1 h. et demie, cette même chaîne semblait s'étendre N. et N. N. O.; à 1 h. 7 m., ils passèrent une seconde source de la rivière *Riet* coulant N. E.; et à 3 h. 27 m., ils atteignirent quelques collines assez élevées, qu'ils appelèrent *les Redoutes*, à cause de leur forme. Le pays abonde en antilopes et en lièvres.

Le 9. Jour de dimanche, selon leur coutume, les missionnaires ne voyagèrent point.

Le 10. De 8 h. à 11 h. 12 m., E. — De 11 h. 15 m. à 12 h. 30 m., E. N. E. — De 1 h. à 4 h. 15 m., E. N. E.

A 11 h. 25 m., une nouvelle source de la *Riet* coulant N. A 2 h. 25 m. cinquième source de la même rivière même courant. A 3 h. 6 m., rencontre d'une fontaine de fort belle apparence, mais sans eau, qu'on appela *Drooz-*

Fontein ou fontaine sèche. A 3 h. 20 m. autre source de la *Riet*. Ces sources sont si peu de chose qu'elles ne méritent point qu'on leur donne un nom quant elles n'en ont pas. A 4 h. 15 m. une petite chaîne de collines de fort belle apparence sur la gauche, s'étendant N. E., elle a été appelée *Soko*a en raison de sa ressemblance avec le fort de ce nom. Campement près d'une source de la *Riet*, la plus considérable qu'on ait rencontrée; elle a le même courant que les précédentes, son lit est profond et argileux, ses rives abondent en canards et en cailles. On lui a donné le nom de *Moie-Spruit* (belle source); quelques moules assez semblables à celles qu'on ramasse au bord de la mer y ont été recueillies. Le pays continue à monter.

Le 11. De 2 h. à 4 h. 4 m. E. Campement auprès d'une source de la *Riet* qu'on a nommée *Gnou* (1) à cause de la multitude de ces animaux que l'on trouve dans les environs. Ce jour là on vit des montagnes dans toutes les directions N. S. E. O. A 5 h. du soir il y eut un orage avec éclat de la foudre.

Le 12. De 7 h. 40 m. à 10 h., N. E. — De 11 h. 35 m. à 3 h. 45 m., entre l'E. et l'E. N. E.

A midi, passage à *Shiet-port*, petite source de la *Riet* (dont on n'était, au dire d'Adam, qu'à 2 h. de marche N.) Tout près de là est un Kraal de Bushmen; quelques hommes et une dizaine de femmes portant leurs enfans liés derrière leur dos viennent voir les voyageurs. Leurs traits sont entièrement défaits par la souffrance. Les Bushmen vivent dans une grande misère et se nourrissent presque uniquement de sauterelles. Ils sont rabougris, laids de visage et ressemblent à des spectres: et comme si

(1) Mammifère de l'espèce des antilopes.

ce n'était pas assez de maux, ils se voient généralement méprisés par les autres indigènes du sud de l'Afrique. Dieu, disent les Béchuanas, ayant voulu créer l'homme, fit d'abord un singe, puis un *Bushmen*, ensuite nous et enfin les blancs. Ils parlent la vieille langue hottentote ou namaquaise, langue dure, imparfaite, et dans laquelle, dit-on, chaque mot se prononce par un claquement. Les Bushmen de *Shiet-Port* demandèrent de la graisse pour se frotter le corps et du tabac dont ils sont fort avides. En échange ils donnèrent deux flèches empoisonnées, excellentes, dirent-ils, et qui ont été envoyés au musée missionnaire de Paris. (1)

A 1 h. 9 m., passage d'une dernière source de la *Riet* coulant N. C'était la dixième vue, elle porte le nom de *Woens-dag* ou Mercredi. A 2 h. 12 m., on avait sur la gauche un beau lac d'eau douce, d'un quart de lieue de largeur sur une demi-lieue de longueur. Un nombre considérable d'oiseaux se leva lors de l'approche des voyageurs. Dans les environs, les gnous fourmillaient. Il faut être à cheval pour faire la chasse à ces animaux : comme toutes les espèces d'antilopes, ils regardent longtemps le chasseur, le laissent approcher, vont même à sa rencontre; mais à une certaine distance, ils se mettent à battre leurs flancs de leur queue, tournent cinq à six fois en rond au nombre de 10 ou 12, puis prennent la fuite à la file en faisant lever sur leurs pas un nuage de poussière. Au bout d'un moment ils s'arrêtent, vous regardent de nouveau et n'attendent que votre approche pour recommencer leur manège.

Le 13. De 10 h. 20 m. à 1 h. 50 m., E. N. E. — De 2 h.

(1) Ce musée se compose d'objets d'histoire naturelle, d'armes de guerre, d'ustensiles, d'ornemens, etc.

20 m. à 3 h., E. Rencontre d'un gnou qui venait d'être terrassé par un lion : l'animal n'était qu'à demi dévoré, des aigles, des vautours et quelques corbeaux voltigeaient non loin, prêts à se jeter sur ces restes si les hommes de l'escorte ne s'en fussent emparés.

Le pays abonde en gnous, en coucous (1) et en gazellés, il est à remarquer que ces différentes espèces se suivent ordinairement : on rencontre aussi beaucoup de pin-cadet (2). La végétation devient plus forte à mesure qu'on avance, on ne trouve cependant encore que des arbustes, on traverse un espace d'une lieue carrée qui avait été brûlé par les naturels pour prendre des sauterelles ; bientôt après, à 2 h. 15 m., arrivée au premier Kraal des Bas-soutos. Il consiste en une trentaine de huttes construites au pied d'un coteau en forme de terrasse. A l'approche des voyageurs, les habitans prennent la fuite, et vont occuper le sommet de leur petite montagne, sur la pointe de laquelle ils s'accroupissent à la manière des singes. Trois Béchuanas avaient cependant été envoyés en avant pour les rassurer ; toutefois deux jeunes gens d'entre eux armés de sagaies vinrent plus tard à la rencontre de l'expédition, après avoir été accueillis amicalement, ils furent renvoyés auprès des leurs, pour raffermir leur courage. Bientôt les sauvages s'approchèrent, reçurent quelques présens et en retour apportèrent du pain et de la bière faits avec du blé cafre. Ils se familiarisèrent si bien que le soir, hommes, femmes et enfans, tout le village enfin, descendit au lieu du campement et se mêla aux gens de l'escorte. Leur chef, Rampèse, portait suspendue à son cou une tabatière d'ivoire joliment tra-

(1) Sans doute le Coudous *Antilope strepsiceros*.

(2) Ce terme doit être une erreur de copiste, car il ne s'applique à aucun objet d'histoire naturelle.

vaillée, un de ses sujets en avait une pareille faite de peau de gnou ; la rivière près de laquelle on campa , est une source supposée de la Modder.

Le 14. Marche : A 4 h. 30 m. , direction E. N. E. Ce jour-là , on passa trois sources reconnues de la Modder, coulant N. E. et sortant de quelques coteaux élevés qui avaient été vus vers 6 h. à une demi-lieue dans la direction de S. et S. E. La première , traversée à 7 h. 45 m. , a été appelée *Dendroide-Boem-Spruit* , à cause des nombreux cytises qui croissent sur ses bords ; la seconde , rencontrée à 8 h. 5 m. , et qui est rocailleuse , a été nommée *Steen-Spruit* ; et la troisième , passée à 9 h. 10 m. , reçut le nom de *Grase Spruit* , à cause de l'herbe qui y croît en abondance. A 10 h. on traversa la *Modder* même , dans un endroit rocailleux d'un grès dur et bordé d'immenses rochers disposés en amphithéâtre. Ses eaux , qui se précipitent d'abord de cascade en cascade , coulent ensuite lentement dans les fentes du terrain. Sa source primitive n'est qu'à 2 heures de là , du côté S. E. Son véritable courant est N. O.

A 2 h. 15 m. , passage d'un bas-fond planté de blé cafre , et 20 minutes plus tard , arrivée au *Kraal Mouroutapoulimo* , qui appartient au chef *Magori*. Cet homme voyait des blancs pour la première fois ; un miroir et une montre l'amusèrent beaucoup ainsi que son peuple. Pour leur donner une idée de ce petit objet blanc qui les étonnait tant par son tin-tin répété , M. Arbousset l'appela *litsatsi* , du nom du soleil , dans leur langue. On détela sur la rive d'une nouvelle source de la *Modder* (*Bushman Rivier*) , coulant N. O. et passant au pied de *Mouroutapoulimo*.

Le 15. De 8 h. 37 m. à 3 h. 5 m. , voyagé entre le N. E. et le N. N. E.

Dans l'espace de moins d'une heure on passa trois sources de *la Modder*, l'une à 9 h. 45 m., l'autre à 10 h. 10 m., la dernière à 10 h. 30 m. Toutes trois coulent N. O. Quelques heures après le départ, on aperçut au N. N. O., au N. E. et à l'E. N. E., les montagnes de *Tabantsou* et de *Tamapatsoa*, deux kraals considérables de Bassoutos. Arrivés à 1 h. 10 m. en vue de ces monts, on put distinguer très clairement dans le lointain une chaîne de hautes montagnes s'étendant du S. au N., et que l'on suppose être la continuation du *Storm-Berg* (Montagne de la Tempête). Les naturels disent qu'elle se prolonge jusque dans les états de Musélékatsi. Parvenus au pied de *Tabantsou*, les voyageurs envoyèrent deux hommes pour les annoncer, et plantèrent leurs tentes pour y passer le sabbat du seigneur.

Le dimanche 16. Plusieurs sujets de Mossémi, chef de *Tabantsou*, vinrent visiter le camp. Leur chef, après s'être long-temps fait attendre, arriva enfin comme on finissait un service divin, fait au peuple en sichuan, par le moyen de l'interprète de l'expédition. Introduit dans la tente des missionnaires, il accepta un couteau et deux onces de tabac; mais ni les présents, ni les démonstrations amicales, ne purent lui inspirer de confiance : il ne comprit rien de ce qui lui fut dit du but de ce voyage, et consentit avec peine à accompagner les voyageurs pour leur faire voir sa ville. On n'eut pas plus tôt atteint la hutte du chef, que toute sa suite parut partager ses craintes. Kalala! kalala! « loin, loin, les messagers de Makatchain », crièrent les sauvages, dans l'intention d'effrayer les missionnaires, qu'ils prenaient probablement pour des *Korannas*. Il faut savoir que les *Korannas* portent partout la dévastation et l'épouvante dans ces contrées. Brigands insatiables, réunis en troupes de huit

à vingt cavaliers, pourvus d'armes à feu, ils dispersent des peuplades entières : ce sont eux qui ont enlevé à *Tabantsou* ses bestiaux. *Tamopatsoa* en est privé aussi. Les autres villages dont il a été question plus haut ont été également dépouillés ; et tout cela est l'œuvre de ces méchants hommes, qui refoulent ainsi loin de leurs terres les tribus paisibles. Ceci explique pourquoi toutes les peuplades sont perchées sur de hautes montagnes : elles espèrent s'y défendre plus facilement contre ces cruels ennemis. *Tabantsou* est élevé de 800 pieds au moins au-dessus de sa base. Les environs sont peu fertiles, et l'eau y manque. Sans ces inconvéniens graves, on pourrait fonder une station dans cet endroit, car les habitans de *Tabantsou* et ceux de *Tamapatsoa* réunis formeraient une population d'un millier d'âmes.

Le 17. Le départ ayant tout-à-fait rassuré Mossémi, dès qu'il aperçut les waggons dans la plaine, il vola vers les voyageurs, dans le but sans doute de leur voir tirer quelques pièces de gibier.

De 8 h. 30 m. à 12 h., E. — De 12 h. à 2 h. 40 m., N. E. et N.

Le pays parcouru est presque partout brûlé, et offre un aspect désagréable : on ne voit de tous côtés que de grandes collines noires, sans un ruisseau. A 2 heures cependant on rencontra une petite source, et tout près d'elle un kraal nommé *Lochoron*, habité par une centaine d'âmes. Le chef apporta des citrouilles excellentes qu'on lui acheta. Près du village on vit des milliers de corbeaux. Leur nom est resté à la fontaine. Toutes les espèces de ce genre d'oiseaux vivent en grand nombre dans ce pays, principalement les corbeaux, les corneilles, les pies, et les casse-noix, dont la voix sonore est surprenante.

Le 18. De 9 h. 35 m. à 12 h. 7 m., E. N. E. — De 1 h. 30 m. à 2 h. 35 m., E. N. E.

A 9 h. 30 m., on avait sur la droite une rivière dont les eaux paraissaient et disparaissaient alternativement, et formaient en serpentant une foule de petits lacs de toutes les formes. Elle fut appelée *la Zèbre*, à cause de la quantité prodigieuse de ces animaux qui fréquentent ses bords.

A 20 m. de là s'élève sur un vaste plateau, du côté du S. E., un kraal de Bassoutos, appelé *Umparané*. Son chef se nomme *Mossi*. On campa à demi-heure de ce kraal; aussi presque tous les hommes, au nombre d'une centaine, vinrent aux waggons. Le chef ayant reçu une poignée de sel, la porta aussitôt à sa bouche et remercia avec reconnaissance.

Le 19. Toute la nuit précédente on entendit le cri des chakals et des tigres, et en effet, on sut le matin qu'une brebis avait été dévorée.

Le terrain est tellement crevassé, qu'il fut impossible d'arriver en waggon à deux kraals de Zoulas ou Métébélès, situés N. E. Il fallut aller les visiter à pied. L'un d'eux, nommé *Kugnanane*, est situé au sommet de la montagne. Son chef est *Moussignanane*. L'autre, qui est situé plus bas et un peu sur la gauche, s'appelle *Mokuatlein*. Son chef est *Tapissa*. C'est un vieillard remarquable par son beau maintien, sa taille haute et sa tête chauve. Non loin de *Mokuatlein* est un autre kraal de Métébélès, nommé *Tabanakugnanane*. Ces trois endroits réunis peuvent renfermer environ 300 hommes qui furent chassés autrefois de leur pays par le cruel *Chaka* et vinrent s'établir dans ces contrées, où ils sont détestés; aussi feignent-ils de n'avoir aucun rapport avec le peuple des Zoulas; mais tout les trahit, leurs mœurs, leurs traits, leur langage, qui sont les mêmes que ceux de ces der-

niers. Ils cultivent le blé cafre, le maïs, les citrouilles, les melons, comme tous les Béchuanas vus par les missionnaires.

De même que les sujets de Musélékatsi, ils portent pour vêtement une simple peau sur les épaules, et, à l'exception des femmes, qui s'habillent un peu plus décemment, ils paraissent avoir bien mérité le nom de *Kal-Cafers* ou *Cafres nus* que leur donnent leurs voisins.

L'œil des Cafres nus est cruel et féroce; leur physionomie a quelque chose de romanesque, mais de très désagréable. Ils diffèrent, sous tous les rapports, des Bassoutos, qui sont doux et affables quant au caractère, et dont le vêtement consiste en deux grandes peaux dont l'une couvre leurs épaules et l'autre retombe sur le devant du corps.

Quant à la différence du langage des deux tribus, voici un tableau comparatif de quelques-uns des mots des deux langues, recueillis avec beaucoup d'attention :

<i>Zoulas ou Métébelès.</i>	<i>Béchuanas ou Bassoutos.</i>	<i>Français.</i>
Onokope	Hogobe	Pain.
Nkabel	Komo	Bœuf.
Olekauk	Letsatsi	Soleil.
Omokhondo	Assagai	Sagaie.
Kosi	Monina et Kossi	Chef.
Operulu et Setuta	Morimo	Dieu.

La plupart des mots de la première colonne ont été donnés par *Moussignanane*, et ils ne diffèrent aucunement de ceux rapportés de chez *Musélékatsi* par le frère Pellissier. Deux ou trois sont reconnus pour être entièrement cafres, tels que *Amang* et *Onokope*, ce qui sert à confirmer l'opinion que les Zoulas du nord sont sortis de ces contrées-ci; mais on ne peut découvrir ni dans quel temps ni dans quelles conjonctures.

A *Mokuatlein*, les voyageurs s'arrêtèrent pour con-

sidérer la belle chaîne de montagnes aperçue le 15 et qui en ce moment était tout-à-fait en face d'eux et se montrait couverte de neige. Elle court du S, au N., ce n'est assurément que la continuation du *Storm-Berg*. Les chasseurs de l'expédition l'appelaient sous ce nouveau point *Witte-Berg*, ou montagne blanche. Il était facile de voir à la simple vue qu'elle est plus haute que le *Sneuw-Berg*, qui pourtant est élevé de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. (1)

« Jusqu'ici, dit M. Arbousset, nous avons marché 60 heures et parcouru environ 2 degrés (50 lieues) en ligne directe; d'après cela il est très possible que le docteur Philip ait placé cette chaîne, qu'il ne fait que supposer, un peu trop près de la mer, sur la carte qui accompagne son ouvrage de *Recherches sur le sud de l'Afrique*. Mais je n'ai eu ni le temps ni les instrumens nécessaires pour résoudre cette question aussi intéressante qu'utile, et qui déterminerait d'une manière certaine la vraie position géographique de ces montagnes encore ignorées. »

Le lieu où l'on campa semble propre à l'établissement d'une station. Le sol y est bon on y trouve de l'eau et du bois.

Le 20. De 7 h. 43 m. à 9 h. 35 m., S. O. — De 9 h. 35 m. à 10 h. 33 m., S. — De 10 h. 33 m. à 1 h. 30 m., S. E. — De 1 h. 30 m. à 3 h. 45 m., E. S. E.

Au moment de dételer on apprit qu'à une demi-heure de marche sur la gauche était un kraal considérable de

(1) Les monts Witte-berg sont la continuation des monts Storm-berg (monts des Tempêtes), qui sont eux-mêmes une suite du Sneuw-berg (montagne de Neige). Les natifs font continuer la chaîne jusqu'au-delà du Molopo dans la direction N. Il est probable qu'elle va se joindre à celle qui traverse les royaumes de Sofala et de Sabia.

Bassoutos appelé *Moutsanane*, il fut visité le lendemain par les frères Casalis et Gosselin, ils y trouvèrent 200 individus environ; le chef Gogola leur a fait quelques objections contre la religion, auxquelles les frères ont répondu et il a paru satisfait.

Mosheh ayant appris que des missionnaires venaient chez lui, envoya deux messagers au - devant d'eux pour leur enseigner le chemin et leur dire qu'il serait venu en personne à leur rencontre, s'il n'eût pas craint une attaque de la part des Korannas.

On marcha 3 h. E. S. E.; mais en faisant mille détours. Adam ayant appris aux missionnaires que des *Mantetis*, gouvernés par une régente nommée Mokuatsi, habitaient à une journée de cheval de là, ils crurent impolitique de les visiter avant d'avoir vu le chef des Bassoutos, qui après les avoir vaincus il y a 18 mois dans une bataille, les rendit ses tributaires.

Le 22. On marcha de 10 h. 30 m. à 2 h. 45 m. S. E.
— De 3 h. à 3 h. 10 m., et de 3 h. 17 m. à 4 h. S.

A 2 h. 10 m., on rencontra une fontaine aux environs de laquelle le sol est d'une fertilité étonnante et qui fut nommée *Freugt-bear-Fontein*, ou source fertile. Un kraal de Bassoutos nommé *Massité* se trouve à une lieue de là, on tâcha d'y arriver afin de pouvoir évangéliser les habitans le lendemain dimanche, ce qui fut fait. Ils habitent au pied d'un mont, du flanc duquel s'échappent quatre fontaines dont deux sont fort abondantes, il fut nommé *Water-berg* ou montagne des eaux; l'une de ces fontaines tombe en cascades, ce qui n'est pas commun en Afrique. Ce bel endroit, jadis habité par des Zoulas, pourrait devenir une station importante, attendu les avantages du sol; on y trouva quatre ou cinq

knals déserts, et dans les champs, étaient éparçs et
 quelques crânes humains.

Le 23. Dimanche.

Le 24. De 9 h. 20 m. à 9 h. 45 m., marché E. S. E. — De
 9 h. 45 m. à 10 h. 17 m., E. N. E., — De 10 h. 30 m.
 à 4 h. 17 m., E.

Avant 10 heures du matin, on aperçut du haut d'un
 plateau la rivière *Calédon*, l'une des principales sources
 du fleuve *Orange*. M. Arbusset s'approcha de ses bords
 et en suivit le courant pendant une petite heure.

Le *Calédon* prend sa source dans les montagnes
 blanches et coule lentement du S. O. au N. E. dans un
 lit profond et sablonneux. La rivière est bordée de saules,
 qui y croissent naturellement, et sur la rive droite se
 trouvent de petits bosquets que fréquentent de nom-
 breux oiseaux parmi lesquels on reconnut le flamant
 et l'hirondelle. Le passage des rivières d'Afrique est en
 général pénible et difficile. Pour traverser l'*Orange* il
 avait fallu se jeter à la nage et saisir à deux la litière des
 bœufs afin de leur aider à traverser le fleuve. Ici égale-
 ment il fallut prendre l'un un pic, l'autre une pioche et
 ouvrir un chemin à travers des remparts de sable; mal-
 gré ces précautions le waggon des missionnaires resta
 au milieu de l'eau jusqu'à ce qu'un attelage frais vint
 l'en tirer. Le timon de la voiture d'Adam se rompit au
 fort du travail.

Le 25. La journée fut employée à réparer les dom-
 mages soufferts la veille; on fit aussi des maillets, des
 manches d'outils et l'on recueillit dans les champs, du
 quartz de toutes les espèces. Les pierres siliceuses sont
 très communes dans ces contrées, un hyalin, une amé-
 thyste, une fausse topaze et quelques fragmens de grès,
 dont se composent presque toutes les montagnes visitées

et quelques autres objets de géologie plus ou moins curieux furent réunis pour être envoyés au musée de Paris.

Le 26. On traversa deux sources de la Calédon : l'une coule E., la seconde E. S. E.; celle-ci est restée sans nom ; la première, plus considérable, fut appelée *Stenie*, du mot hollandais *Steen*, pierre, à cause des énormes rochers de grès sur lesquels elle roule ses eaux.

On campa à gauche d'un kraal considérable de Bassoutos nommé *Litsonain*, chef Chatchane. Les habitants en foule vinrent aux voitures féliciter les voyageurs de leur arrivée.

Le 27. On découvrit de loin la montagne de *Tluan* sur laquelle Moshesh habite avec son peuple. La rivière près de laquelle on campa après avoir marché E. S. E. toute la journée est une source considérable de la *Calédon* et comme celle-ci elle est bordée de saules, c'est pourquoi on l'appela la *Saule*. Son lit est profond et sablonneux, et son courant est N. E.

Le fils du roi des Bassoutos, envoyé le 24 en ambassade près des missionnaires, se retira le soir. Il craignait son père, qui lui avait recommandé au moment de partir, d'amener les voyageurs sains et saufs, et l'avait rendu responsable du mal qui leur arriverait ; voilà, disait-il avec effroi qu'une des voitures est cassée !

Le 28. Arrivée à *Bossiou* ville capitale du royaume.

Les Bassoutos reçurent les missionnaires comme des bienfaiteurs. Moshesh ne négligea rien pour leur prouver la joie qu'il éprouvait de leur arrivée. M. Casalis avait devancé les voitures afin de saluer Moshesh au nom de ses frères. Lorsqu'il fut parvenu à un quart de lieue de la montagne sur laquelle la ville est située, il aperçut

une foule immense qui cherchait à découvrir l'étranger dans la plaine. De fortes décharges de fusils se succédaient sans interruption au milieu des acclamations de la multitude. Arrivé au pied du coteau, il dut descendre de cheval, pour gravir les rochers qui le séparaient encore du roi Bassouto. Aussitôt qu'il fut près des premières huttes, un profond silence s'établit et quelques indigènes s'avancèrent pour le conduire près de Moshesh. Il le trouva assis sur une natte, au milieu de ses conseillers; le roi lui tendit la main d'un air affectueux et l'invita à prendre place à son côté; un serviteur lui apporta un pot de bière et quelques bâtons de canne à sucre. La conversation s'engagea, et le roi dit au missionnaire : « Si vous consentez à demeurer avec moi, vous m'apprendrez à connaître votre Dieu ; mon pays est à votre disposition ; bâtissez, cultivez comme vous le jugerez à propos ; je veux rassembler tous mes sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous vous serez un peu reposé, nous partirons ensemble pour aller chercher un emplacement convenable. »

Cela dit, Moshesh se lève, place M. Casalis à sa droite et le conduit vers sa hutte; le peuple suit à vingt pas de distance, une femme récite à haute voix les louanges du fils de Mogachane. Arrivé près de la demeure royale, le chef fait appeler tout le sérail et présente l'étranger à chacune de ses femmes; elles étaient une trentaine outre la reine légitime qui jouit de grands privilèges et demeure à part dans une hutte particulière. Cette cérémonie termina la visite; les voitures étaient arrivées au pied de la montagne et le voyageur demanda au roi la permission de rejoindre ses amis.

Le 29. Lendemain de l'arrivée à Bossiou. M. Arbousset fut visiter la ville. Elle est bâtie sur une monta-

gne de grès, haute, escarpée, longue de 6,000 toises sur 5 à 600 cents de largeur environ, et faisant suite à la chaîne des montagnes blanches. 150 huttes au centre, puis de nombreux Kraals tout autour, voilà à-peu-près de quoi se compose cet endroit. A droite s'élève une pyramide naturelle de deux à trois heures de circonférence, ce qui donne à ce lieu un aspect fort remarquable. Le nombre des habitans de *Bossiou* est de 500 au moins, ce qui passe au sud de l'Afrique pour une population considérable. Dans les montagnes environnantes, on compte une trentaine de villages sans y comprendre ceux déjà mentionnés ci-dessus, et qui, ainsi que ces derniers, sont tous sous la puissance de Moshesh.

Moshesh est un homme de belle taille; il a une figure à la romaine, le visage ovale, le nez aquilin, un peu aplati, le menton long et le front proéminent. Son œil est vif, sa parole animée et sa voix rauque. Il est gracieux dans toutes ses manières, et son sourire a de la bienveillance. Il est maintenant dans la vigueur de l'âge, et paraît disposé à toute espèce de sacrifices pour l'amour de la civilisation, dont il est grand admirateur.

Les Bassoutos, en général, sont de beaux hommes; leurs mœurs sont douces et paisibles : ils ne sont pas, comme les Cafres, disposés à la violence, mais en échange ils sont un peu paresseux. Ils cultivent, comme on l'a déjà vu, le blé cafre, les courges, les melons, la canne à sucre, le blé de Turquie, presque tous le dacha (1), qu'ils prennent en poudre, et quelques-uns le tabac proprement dit.

Les femmes réduisent le blé cafre en farine par la pression entre deux grès, puis elles le pétrissent grossière-

(1) Espèce de narcotique assez actif.

ment à l'eau froide et le font ensuite bouillir dans une espèce de poterie de faïence indigène ; ainsi apprêté, il est mangé sous forme de pain.

Le même grain fermenté, cuit dans l'eau et tamisé dans un sac de jonc, produit une bière forte et très rafraîchissante.

Les huttes des Bassoutos ont la forme des ruches d'abeilles ; ils les construisent avec des roseaux et les recouvrent de nattes. Comme elles se trouvent trop petites pour contenir les provisions de leurs habitants, les naturels se façonnent des paillassons où ils mettent leurs récoltes. Ce peuple, et tous les Béchuanas en général, ne connaissent pas l'art de tanner tel qu'il est pratiqué en Europe ; mais ils ont, pour la préparation du cuir, des procédés à eux, fort simples, et qui leur réussissent très bien. Sept à huit individus s'agenouillent à terre autour d'une peau qu'ils ont préalablement laissé tremper dans l'eau froide, et chacun d'eux, la saisissant fortement avec les mains, la tire, la presse, la refoule en tous sens, en poussant des cris aigus pour s'animer à l'ouvrage. Ils parviennent ainsi peu-à-peu à l'amollir et à la rendre propre à être portée sur les épaules en guise de manteau, ou à être façonnée en forme de sac.

Les Bassoutos ignorent leur origine. Moshesh disait un jour à ce sujet : « J'ignore d'où nous sommes venus ; ce que je sais, c'est que Dieu nous a mis depuis fort long-temps dans ce pays » ; puis il ajoutait : « Nous sommes sortis des roseaux de la fontaine. »

Un sérieux examen de Bossiou et de ses environs ayant convaincu les voyageurs que cet endroit n'était nullement propre à la fondation d'une station missionnaire, ils redescendirent à leurs voitures suivis de Moshesh, avec lequel ils avaient eu plusieurs entretiens.

Le soir, après avoir fait leur cuisine sous ses yeux, ils lui firent signe de venir souper avec eux, ce qui le combla de joie. Adam aussi fut invité. La cruche servait de siège à l'un d'eux, et un petit tabouret à l'autre. Quant aux missionnaires, ils avaient chacun une chaise. M. Arlionas servit à manger au roi dans une cuvette, et à Adam dans le couvercle de la soupière, n'ayant en tout que trois assiettes. Mieux fournis des objets nécessaires à la vie, ils eussent pu passer pour des richards aux yeux de ces bonnes gens. Le prince prend sobrement son repas, se fait servir le sucre dans la main, et boit son thé non sucré afin de mieux savourer le doux après l'amer. Il appelle ensuite son fils et partage avec lui. Le repas se termina par une prière, et Moshesh en parut fort content. Deux heures après, pendant qu'assis autour du feu les missionnaires faisaient lire et chanter leurs geus, le roi, qui trouvait cela fort beau, voulut y prendre part : on lui fit répéter, tant bien que mal, en hantant la mesure, un cantique de louanges au Seigneur, en hollandais ; puis les voyageurs se retirèrent dans leurs waggon. Les domestiques, et les Bussoutos qui ont le caractère très-généreux, passèrent une partie de la nuit à faire cuire de la viande et à la manger tous ensemble. Les indigènes causent gaîment, et avant de s'endormir, ils chantent en chœur la chanson guerrière des Zoulas :

Quelques voix :

« Je veux faire la guerre ; »

« Je viendrai contre toi. »

D'autres répondent :

« Non, tu n'oseras pas ! »

« Approche, je t'attends. »

Refrain :

« Mais tu n'oseras pas ! »

Le lendemain dimanche, attendu la grande quantité de neige qui était tombée la nuit, et le mauvais temps qu'il faisait encore, les missionnaires, bien qu'ils eussent désiré que le peuple de Bossiou descendît dans la vallée, prirent le parti de monter à la ville, ce qui plut beaucoup à Moshesh; il fit appeler beaucoup de monde, *Batas! bassavi!* hommes et femmes. On leur annonça en termes clairs, et aussi simples que possible, la venue du fils de Dieu au monde. Les cinq ou six cents auditeurs de ce prêche parurent étonnés comme si un bruit merveilleux eût frappé leurs oreilles, mais sans qu'on pût croire qu'ils en comprenaient le sens. Néanmoins le roi, prenant la parole avec feu après le prédicateur, en dit beaucoup plus que lui, et avertit ses sujets qu'il était résolu à aller avec les missionnaires chercher un lieu convenable pour leur établissement, et qu'ensuite il s'y transporterait avec tous les siens. En même temps il fit de violens reproches à son *Faiseur de pluie* de ce qu'il n'avait pas amené Mogachane son père; non que la vieillesse soit fort honorée chez ces peuples, car ils ont une telle peur de la mort, qu'ils éloignent d'eux tout ce qui la rappelle, et chez eux un homme disparaît sans qu'on en sache rien : ses proches l'enterrent en cachette; il n'y a que ceux qui meurent sur le champ de bataille dont le corps reste sans sépulture. Mais Moshesh paraît sincère, et, dans cette circonstance, il eût sans doute désiré que son père nous entendît.

Ce *Rain-maker* (Faiseur de pluie) est le premier que les voyageurs aient rencontré sur leur route. On ne croit guère à l'efficacité de son art; mais comme *Bossiou* est un endroit considérable, il y remplit les fonctions de héraut public et de commissaire de police. C'est lui qui est chargé d'entretenir la propreté dans la ville. Il est

affublé de 7 à 8 colliers graissés, et sur la tête il porte un plumet fait avec des vessies, signe préservatif de tout mal. Au temps que la furie l'inspire, il ne cesse de crier *umpa! umpa!* en levant en l'air ses deux mains, qu'il ouvre et ferme alternativement.

Les Bassoutos portent tous de ces colliers de verroterie ou de cuir; les plus riches sont en cuivre avec des bracelets de même métal ou de vessies, autant qu'ils peuvent s'en procurer. Cet usage n'est pas commun aux femmes; mais en revanche, elles se tatouent la figure et les bras, et se frottent le corps avec de la craie rouge; celles qui ont le plus d'embonpoint sont regardées comme les plus belles.

Le mardi 2 juillet. Il tomba beaucoup de neige, ce qui empêcha le départ. M. Arbousset ayant monté à la ville, y trouva dix Cafres proprement dits, venus à *Bossiou* de dix journées de là, dans le but de faire des échanges. Ils se disaient sujets de Tikani (1), chef très puissant résidant dans une ville qu'ils appellent *Matlakein* ou *Mos-signasse*, c'est-à-dire, selon leur propre interprétation, *Grande mer à 14 sommeils de Tluan*, E. N. E. Ce Tikani est le frère de Chaka, et, par parenthèse, son meurtrier. Musélékatsi n'est qu'un sujet révolté, qui, après s'être fait un grand parti, s'est retiré vers le nord. On apprit encore des voyageurs cafres qu'à 3 journées de marche E. N. E., plus loin que *Matlakein*, on aperçoit la mer, qui, d'après ces renseignemens, serait encore à 17 journées de marche de *Bossiou*.

Le 3 juillet. Dès le bon matin, Moshesh, sollicité de partir, y consentit. De 2 h. à 2 h. 53 m., on marcha O,

(1) Probablement le même que Dingan. Voy. 8^e année, p. 209.

— De 3 h. à 5 h. 30 m., S. O. A 2 h., on avait traversé une source de la *Calédon*, coulant S. O.

Le 4. De 9 h. 30 m. à 1 h., S. O. — De 1 h. à 1 h. 30 m., S. et S. E., — de 2 h. 30 m. à 4 h. 30 m., S. O.

A une heure on avait en vue, au S. E., un beau mont bordé d'une large colline, au milieu de laquelle serpente une eau assez abondante, mais qui plus loin se perd dans des creux qu'elle rencontre sur son passage. Tout le monde jugea que ce lieu était un fort bel emplacement, et l'on s'y serait peut être arrêté, si le roi n'en eût pas eu un autre en vue. Ce dernier endroit pourtant ne réunissait pas, à beaucoup près, les avantages du premier, et Moshesh lui-même en convint, une fois qu'il l'eut mieux examiné. Il fut donc question, après quatre heures de marche au N. O., de revenir au mont abandonné la veille à regret. Mais pour satisfaire le roi, il fallait y retourner de suite et ne le plus quitter. Comme la plus grande partie des bagages des missionnaires était à Philippolis, ils décidèrent que deux d'entre eux resteraient; mais avant de prendre cette détermination extrême, ils demandèrent au chef s'il serait disposé à leur donner une douzaine d'hommes pour rester avec eux. « Oui, répondit-il aussitôt, mon fils aîné et toutes les productions du pays sont à votre disposition. — Eh bien! répartit M. Arbousset, à cette condition, notre résolution est prise, le frère Gosselin et moi nous restons ». Aussitôt cet homme, comme inspiré du ciel, se lève, et, avec un sentiment profond, il s'écrie : « Maintenant je crois qu'il y a un Dieu, car une trop grande bénédiction tombe sur moi; je ne croyais pas que ce fût sérieusement que vous voulussiez rester. »

On se remit en route, et l'on revint à l'endroit choisi pour y fonder la station. La montagne se prolonge très

loin au S. E., et de son flanc s'échappent de quart d'heure en quart d'heure, cinq belles fontaines qui vont arroser un sol recouvert d'un pied de bonne terre au moins, au-dessous de laquelle se trouve de la terre glaise; en outre, le bois de chauffage et celui de construction s'y trouvent en abondance. Moshesh ayant quitté les voyageurs, leur envoya, comme il l'avait promis, son fils, quelques hommes et des provisions. Un de ses frères, chef d'un grand peuple comme lui, envoya dix hommes pour aider à construire une petite maison en roseaux, et quand le temps sera devenu plus opportun, ils sont résolus tous deux à venir se fixer près des missionnaires. Pour le moment, ils en sont empêchés par les Korannas, qui rôdent dans les environs. Dernièrement, ceux-ci allèrent attaquer les Mantaetis, mais ils perdirent tous leurs chevaux dans cette expédition.

Le 18 juillet. La petite maison que MM. Arbousset et Gosselin devaient habiter ayant été terminée, M. Casalis quitta *Morija* (nom donné à l'établissement) à 3 heures de l'après-midi, pour retourner à Philippolis et en ramener le second waggon et le reste des bagages. Après trois heures de marche S. O., il fit dételer près d'une source de la rivière *Calédon*. (1)

Le 19, marche. De 1 h. à 12 h. 15 m., S. O. — De 12 h. 15 m. à 2 h. 5 m., N. O. — De 2 h. 5 m. à 3 h., O. N. O. — De 3 h. à 4 h. 15 m., O. — De 4 h. 15 m. à 5 h., N. O. A 2 h. 10 m., il découvrit une mine de charbon de terre qui sera une grande richesse pour l'établissement. Le conducteur des bœufs assure que les Bassoutos exploitent la houille et s'en servent pour préparer leurs

(1) L'inspection de la carte fera voir que les missionnaires se servent constamment du mot de sources pour celui d'affluents.

fers de lance. Le soir, ayant envoyé chercher de l'eau, tous les gens s'écrièrent qu'il était impossible d'en boire, vu que la source avait sans doute été corrompue par la carcasse de quelque animal. M. Casalis supposa d'abord qu'ils avaient puisé à une source sulfureuse : la dégustation l'en convainquit bientôt. Un Bassouto, plus instruit que les autres, prit la parole pour prouver que cette eau parfaitement pure, loin de nuire à la santé, avait des propriétés médicinales très marquées. Observation tout-à-fait inattendue de la part d'un sauvage.

Le 20. On avait campé la veille près de *Popokuan*, petit village de Bassoutos. M. Casalis s'y rendit le matin avec son interprète, et fut comblé de caresses par le chef *Matchouse*. On marcha ensuite N. O. pendant 5 heures, et l'on campa sur le rivage de la Calédon.

A 1 h. 20 m. on avait passé près d'un lac d'eau douce assez considérable.

Le 21, marche. De 10 h. 10 m. à 10 h. 15 m., S.-O. — De 10 h. 15 m. à 11 h. 15 m., O. N. O. — De 11 h. 15 m. à 11 h. 20 m., O. — De 11 h. 20 m. à 12 h., N. — De 12 h. à 3 h. 15 m., O. La Calédon n'étant plus guéable vis-à-vis le lieu du campement, il fallut longer la côte jusqu'à 11 h. 15 m.

La Calédon mérite de compter parmi les principales rivières du sud de l'Afrique. D'après le rapport des Bassoutos, elle prend sa source dans les monts *Witte-berg* près du pays des Mantaetis; elle coule O. et O. S. O., et se jette dans le fleuve *Orange*, à 2 ou 3 heures de la station des Bushmen, c'est-à-dire à 16 ou 18 lieues S. E. de *Philippolis*. Elle a 60 pieds de largeur sur 4 de profondeur à l'endroit où elle fut traversée. Son lit est rocailleux, son cours rapide, et des dunes de sable la bordent de chaque côté. Des troupes d'autruches ayant attiré l'attention

de M. Casalis pendant le reste de la journée, il acquit de nouvelles preuves qu'elles couvent leurs œufs comme les autres oiseaux. Les Bassoutos garantissent ce fait, et ils ajoutent cette particularité intéressante, que la femelle couve pendant le jour, et le mâle pendant la nuit.

Le 22, dimanche. Repos.

Le 23. Les bêtes féroces avaient inquiété l'expédition toute la nuit. Les bords du Calédon sont infestés par de terribles lions qui dévorèrent un des meilleurs bœufs de l'attelage.

Marche. De 9 à 4 h., O. Vers 2 heures de l'après-midi, on arriva sur le bord d'un profond ravin qui barrait le passage. Ayant vainement cherché une issue, il fallut se décider à franchir ce fossé, ce qui ne put se faire qu'à grande peine. Au-delà, un danger plus imminent attendait le courageux voyageur : les sauvages ont l'habitude de mettre le feu à l'herbe, afin de bonifier le terrain et d'obtenir ainsi de meilleurs pâturages ; M. Casalis se vit entouré bientôt par un pareil incendie. Ne pouvant reculer à cause du ravin, il fallut traverser les flammes en les éteignant à coups de bâton, dans un endroit où elles étaient moins intenses.

Les 24 et 25, marche. — 24 : De 11 à 12 h., O. — De 12 h. à 1 h., N. O. De 1 h. à 3 h. 30 m., O. De 3 h. 30 m. à 4 h., N. N. O. — 25 : De 11 h. 30 m. à 1 h., O. S. O. — De 1 à 4 h., O.

Pendant ces deux journées, on voyagea presque toujours au milieu de bandes nombreuses de zèbres et d'antilopes. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée du nombre prodigieux de bêtes féroces qui vivent dans les déserts de l'Afrique, tant qu'on n'en a pas jugé par ses propres yeux. Trois espèces

d'antilopes sont surtout remarquables, le *spring-bock* (1), le *riet-bock* (2) et le *hart-beest*. (3)

Le *spring-bock* emporte le prix de la beauté : l'élégance de ses formes, la rapidité de sa course, la grâce de ses moindres mouvemens, le rendent l'ornement du désert ; ses cornes, longues de 6 à 8 pouces, varient entre le marron foncé et le noir ; il a le dos fauve et les parties inférieures blanches ; une longue raie brune s'étend le long de ses flancs.

Le *riet-bock* tire son nom de ce qu'il vit communément dans les roseaux. Son poil est laineux et d'une couleur tendrée ; ses cornes se recourbent en avant en forme de *croc*.

Le *hart-beest* se distingue par une longue tête et des cornes fortement annelées, penchant en arrière.

Les chasseurs africains font un grand cas de ces trois espèces, mais ils préfèrent l'antilope blanche (*leucoryx*), dont le cuir se vend assez cher en raison de sa force. Cet animal est remarquable par ses dimensions, qui ne le cèdent guère à celles du bœuf. Ses cornes sont longues, parfaitement droites, coniques, et entourées vers la base d'anneaux en spirale. Son poil est ras et presque blanc. Sa queue ressemble à celle de la girafe.

Le 26, marche.— De 9 à 10 h., O.— De 12 à 7 h., S. O.

Les 27 et 28, marche S. O. Arrivée à la station des *Bushman* ; de là, on atteint *Philippolis* en 17 heures.

M. Casalis espère repartir pour *Morija* lorsque ses bœufs seront assez reposés, c'est-à-dire dans deux ou trois semaines.

Ambroise TARDIEU.

(1) Antilope à bourse ou antilope euchore.

(2) Le *riet-rhee-bock* ou *nagor* des roseaux, ou antilope-electragua.

(3) Le *caama* ou cerf du cap, ou antilope-caama.

APPENDICE.

Dans les numéros 4 et 5 de 1834 du *Journal des missions évangéliques*, on trouve quelques nouveaux renseignemens sur les établissemens du sud de l'Afrique : la réponse suivante d'un Hottentot indique d'une manière vigoureuse et vraie, les heureux résultats des missions parmi ces peuples.

« Quand les missionnaires vinrent au milieu de nous, nous n'avions d'autres vêtemens que de sales peaux de mouton ; maintenant nous sommes habillés du produit des manufactures anglaises. Nous n'avions point de langue écrite ; maintenant nous pouvons lire la bible, ou au moins nous la faire lire. Nous étions sans religion ; et maintenant nous adorons Dieu dans nos familles. Nous ne possédions aucune idée de morale, tandis qu'aujourd'hui chacun de nous reste fidèle à sa propre femme. Nous étions adonnés au libertinage et à l'ivrognerie, tandis qu'aujourd'hui l'industrie et la sobriété règnent parmi nous. Nous n'avions rien en propre ; mais les Hottentots de Béthelsdorp ont maintenant cinquante chariots et un nombre proportionné de bestiaux. Enfin nous étions exposés à être massacrés comme des bêtes féroces ; mais les missionnaires se sont interposés entre nous et les fusils de nos ennemis. »

Ces importans résultats ont entièrement changé la condition de ces peuples qui, d'opprimés qu'ils étaient, sont devenus comme tous les autres habitans anglais ou hollandais de la colonie, libres sous la protection des lois.

Les *Griquas*, indigènes de la station de *Philippolis*,

possèdent 35,000 moutons, 3,000 têtes de gros bétail et 500 chevaux, ce peuple sert de boulevard à la colonie du côté N. et N. E. et épargne ainsi au gouvernement colonial l'entretien de 500 hommes de troupes, qui, seraient nécessaires pour protéger cette partie de la frontière, longue de 300 milles.

Les *Griquas*, au commencement de la mission, étaient aussi ignorans et dénués de ressources que les *Korannas*, les *Buschmen* et les *Béchuanas* qui les entourent, et dont ils sont devenus les protecteurs, bien que cinq fois moins nombreux qu'eux.

La station de Calédon qui avait été abandonnée, a repris par les soins de M. Péliissier, une importance, qui pourra devenir utile au progrès des explorations ultérieures, il est parvenu à réunir en ce lieu 1,200 Béchuanas, qu'il s'occupe à civiliser et à instruire.

Une lettre de M. Casalis en date du 4 octobre 1833 rend compte des circonstances de son voyage de retour à *Morija*, nous en extrayons les faits suivans. A Philipolis un grand nombre de Baastaards (1) voulurent le suivre pour se fixer à *Morija*, afin d'éviter les entreprises dévastatrices des *Korannas* (2); mais il s'y opposa, ne voulant pas donner les mains à un projet qui eût pu entraîner la ruine de la station anglaise. Il partit vers

(1) Les baastaards sont des enfans illégitimes des fermiers hollandais et des Hottentotes proprement dites; les griquas sont issus des fermiers et des namaquoises. M. Casalis se propose d'indiquer les différences de caractère de ces deux races mixtes, dans un court aperçu sur les peuplades du sud de l'Afrique qu'il doit envoyer au comité des Missions.

(2) La dénomination de *Koranna* désigne (aux environs de Philipolis) moins une peuplade qu'une association de brigands. Il existe beaucoup de *Korannas* ainsi nommés à cause de leur origine, et qui vivent néanmoins d'une manière fort honnête.

le milieu d'août et s'arrêta quelques jours à Calédon près du frère Péliissier, ils y reçurent la visite d'une bande de Korannas qui venait de piller et massacrer les Cafres-Tamboukis. Ayant quitté *Calédon* le 27 août, M. Casalis prit une route plus directe que la première, il traversa la *Calédon* à une journée de la station de M. Péliissier et se dirigea toujours vers l'est. Cette route a cependant un grand inconvénient, c'est qu'elle traverse un pays uniquement habité par des bêtes féroces. Presque chaque soir des troupes de lions rôdaient autour de la voiture et deux hommes devaient alternativement faire des rondes pour protéger les bestiaux. Cependant le danger n'est pas aussi grand qu'on pourrait le supposer, en se tenant enfermé dans sa voiture, ou en entretenant un grand feu, on ne court aucun risque. M. Casalis arriva à *Morija* le 7 septembre, il s'était arrêté deux jours pour réparer sa voiture, il mit donc neuf jours effectifs à se rendre de *Calédon* à *Morija*. Il trouva cette station florissante, le roi Moshesh vint rendre visite aux missionnaires aussitôt qu'il eut appris le retour de M. Casalis; ils lui proposèrent alors d'acheter le terrain de *Morija*, c'est une précaution qu'ils ne négligent jamais; la possession du terrain qu'ils habitent leur donnant la liberté d'en écarter les individus d'un caractère dangereux, de s'opposer à l'importation des liqueurs fortes et de réaliser tous les plans qu'ils jugent favorables à l'avancement de leur œuvre. Moshesh après les avoir sondés adroitement à ce sujet, satisfait de leurs réponses, reçut en paiement un habillement européen complet. La rassade est heureusement à-peu-près inconnue dans ces contrées où les marchands anglais n'ont jamais pénétré; les missionnaires préférèrent pour objet d'échange, les ustensiles utiles, là où la rassade n'est

pas indispensable. Le roi , toujours desireux de venir à fixer à Morija puisque déjà il a pris les vêtements européens et qu'il s'est défait de beaucoup de bestiaux pour acheter de quelques chasseurs , des ustensiles de ménage des fusils , de la poudre, des chevaux, etc., paraît vouloir se venger des Korannas et leur donner une leçon dont ils se souviennent. Son cœur est, dit-il , plus gros qu'un maïson et plein de projets grands et généreux , il va commencer par envoyer près des missionnaires tous ses enfans et une partie des habitans de Bossiou.

Les bêtes féroces inquiètent sans cesse les troupeaux de la station , et comme elles avaient dévoré un cheval, une chasse fut résolue ; dix chasseurs dont MM. Casalis et Gosselin faisaient partie , se mirent en route et au bout d'une heure de recherches , la trace du lion fut retrouvée , elle conduisait directement au sommet d'une montagne dont il fallut gravir les rochers. Arrivée sur le plateau la troupe se divisa en deux bandes , M. Casalis , suivi de trois hommes , avait à peine parcouru un quart de lieue qu'un magnifique lion mâle se présenta devant lui. Il appartenait à cette variété que les fermiers hollandais désignent sous le nom de *zwart-leeuw* (lion noir) à cause de la couleur noirâtre de sa crinière , et qui se distingue de l'espèce commune par son extrême férocité. Cet animal , qui n'avait pas moins de sept pieds depuis le nez jusqu'à l'insertion de la queue , s'arrêta un instant pour regarder les chasseurs ; mais ceux-ci ayant lancé leurs chevaux au galop , il courut se réfugier derrière un roc ; parvenus à cinquante pas de lui et ayant mis pied à terre , ils firent feu ; protégé par le rempart naturel qu'il avait choisi , aucune balle ne parut avoir atteint le lion ; mais l'explosion l'irrita , il commença à brandir sa queue et à pousser un rugissement sourd ,

On se disposait à tirer une seconde fois sur lui lorsqu'il quitta sa retraite sans que sa fuite eût rien de précipité; il marchait d'un air furieux en retournant souvent la tête. On continua à le poursuivre jusqu'à ce qu'il eût atteint un buisson où il attendit les chasseurs; il paraissait résolu à ne plus bouger de ce retranchement, et sa posture faisait présumer qu'il se disposait à sauter sur l'un d'eux; la position devenait très dangereuse, tous les chiens avaient suivi l'autre bande, des trois hommes qui accompagnaient M. Casalis l'un était sourd, il était prudent d'aller chercher le reste de la troupe et l'on partit au galop. En arrivant près de leurs compagnons ils les trouvèrent occupés avec une lionne qui faisait beaucoup de résistance : après avoir essayé plusieurs fois de s'élancer sur les chasseurs, elle s'était placée dans les fentes d'un rocher, les chiens excités pour la débusquer s'avancent jusque sous ses griffes; l'un d'eux ose lui mordre la queue, mais elle se précipite sur lui, le saisit dans sa gueule et le laisse pour mort; aussitôt une grêle de balles pleut sur elle, et elle tombe expirante. Sa peau fut adjugée à M. Casalis qui se propose de l'envoyer au musée de Paris. Son premier soin fut d'examiner un point d'histoire naturelle fort intéressant. Didyme d'Alexandrie, commentateur d'Homère, dit au sujet d'un passage du xx^e livre de l'Iliade, que la queue du lion est armée d'une espèce d'aiguillon caché dans le poil, qui sert à irriter la bête, lorsqu'elle en frappe ses flancs. Blumenbach assure avoir vu cet aiguillon de ses propres yeux, tout en observant que sa petitesse le rend impropre à l'usage qu'on lui prête. M. Casalis a vu distinctement dans la peau une excroissance épineuse, longue de deux lignes et demie, et supportée, comme l'a remarqué le savant naturaliste

par une espèce de follicule (1). Cette lionne avait six pieds de longueur sur trois de hauteur; elle était pleine. Dans l'après-midi on chercha le lion; mais on ne put le retrouver.

Il ne faut pas croire que de pareilles battues soient souvent nécessaires, la présence de l'homme en grand nombre, suffit pour faire fuir les lions; dans les contrées depuis long-temps explorées, les bêtes féroces sont devenues très timides, et l'on n'a pas plus à craindre sur la route du Cap à Iattakou, que dans les environs de Paris. Mad. Moffat a fait, en avril 1833, l'immense trajet de Kuruman à Graham's Town avec un enfant de cinq ans sans rencontrer un seul animal dangereux.

M. Arbousset, resté à Morija pendant que M. Casalis retournait à Philippolis chercher le reste des bagages, fait le plus grand éloge des mœurs et de la douceur des Bassoutos; jamais de querelles entre eux, ils ne savent que manger, chanter, rire et dormir et poussent l'hospitalité au plus haut point: un étranger arrive-t-il, connu ou non, il a le droit de mettre la main au pot avec les autres, sans demander permission; il n'y a que chez le roi où il faille attendre cette autorisation.

(1) Depuis long-temps cette observation est connue de toutes les personnes qui s'occupent d'histoire naturelle, et l'existence d'une espèce d'épine ou d'ergot dans le pinceau de la queue du lion ne fait plus doute. (*Note du rédacteur.*)

RAPPORT

SUR UN OUVRAGE DE M. LE MAJOR POUSSIN,

INTITULÉ :

*Travaux d'amélioration intérieure, entrepris ou exécutés
par le gouvernement des Etats-Unis,*

Lu à la Société de Géographie dans sa séance du 16 mai 1834

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Nous ne pouvons nous rendre compte des travaux entrepris par les États-Unis d'Amérique, pour perfectionner et multiplier leur navigation intérieure, qu'en examinant d'abord leur situation géographique, et les premières lignes de communication, dont ils ont suivi la trace et prolongé le développement.

Les États de l'Atlantique ont eu les premiers à s'occuper de ce système d'amélioration. Leur immense littoral, prolongé du nord-est au sud-ouest entre l'Océan et la chaîne des Alléghany, est traversé dans toute sa longueur par un grand nombre de rivières navigables. Les unes coulent du nord au sud, comme le fleuve Hudson et le Connecticut : les autres coulent vers le sud-est, et le cours de toutes ces rivières est d'autant plus long qu'elles ne se rendent pas directement des Alléghany

à la mer : elles suivent dans leurs courbures les vallées étendues et échelonnées entre les différens plans de ces montagnes : leur longueur augmente le volume de leurs eaux : quelques-unes des baies où elles se jettent ont une grande profondeur, et toutes ces dentelures du rivage, depuis la baie de Passamacquodi jusqu'au cap Hatteras facilitent les communications mutuelles des États maritimes; non-seulement parce qu'elles pénètrent au loin dans l'intérieur des terres, mais parce qu'il a été possible d'établir entre elles de nouvelles lignes de navigation.

Un autre système hydrographique règne dans les vastes contrées situées à l'occident des Alléghany. Cette chaîne de montagnes sépare d'une manière absolue le versant des eaux; et tous les fleuves de ces régions occidentales sont les tributaires du Mississipi, ou s'écoulent directement dans le golfe du Mexique.

A mesure que ces nouvelles acquisitions de territoire sont entrées dans la confédération des États-Unis, les hommes frappés de la nécessité d'unir entre elles toutes les parties d'un si vaste corps, ont cherché les moyens d'en assurer les communications; et l'idée primitive, la plus grande, la plus féconde de toutes, a été d'établir une longue ligne de navigation entre les États de l'est et de l'ouest, entre l'Atlantique et le Golfe du Mexique.

Washington, le héros, le bienfaiteur de son pays, avait conçu cette grande pensée : il regardait de faciles communications avec l'ouest comme le seul moyen d'y favoriser la civilisation; et ce qui avait été projeté par ce grand homme, dans la vue d'améliorer dans des contrées encore sauvages le sort de la race humaine, a été exécuté après lui, pour favoriser à-la-fois les intérêts de la société, de l'industrie et du commerce

Le projet de Washington était d'unir la Chesapeake à l'Ohio et par là au Mississipi; mais un autre plan celui d'unir le fleuve Hudson au lac Érié, est le premier qui ait reçu son exécution. Ce plan, dont la législature de l'État de New-York s'occupa en 1808, différait d'abord de celui que l'on a ensuite adopté. On voulait, à l'aide du fleuve Hudson, du Mohawk qui en est le principal tributaire, du lac Onéida et de la rivière Oswego, établir une communication entre New-York et le Lac Ontario, d'où l'on serait remonté au Lac Érié, en creusant un canal, sur la rive orientale du Niagara. Mais les ingénieurs chargés de l'exploration de ces contrées, reconnurent qu'il valait mieux ne pas emprunter la navigation de l'Ontario, et qu'il serait possible de tracer un canal direct entre l'Hudson et le lac Érié. La marée remonte dans l'Hudson jusqu'au-delà d'Albany, et la Mohawk se jette dans ce fleuve à quelques lieues plus au nord. Ce confluent fut le point de départ : on fit sur la rive du Mohawk le tracé d'un canal qui devait en remonter le cours jusqu'à Rome. De là jusqu'aux plaines où coule le Génésée, on emprunta les eaux des rivières et des différens lacs qui s'écoulaient vers le lac Ontario; et les eaux du lac Érié et de ses affluens durent alimenter toute la partie occidentale de cette ligne de navigation.

Ces opérations préparatoires firent reconnaître la possibilité du canal; mais la guerre de 1812 entre les États-Unis et l'Angleterre, vint en retarder l'exécution. On ne reprit ce projet qu'en 1816; et après avoir contracté, sous la garantie de l'État de New-York les premiers emprunts nécessaires pour commencer les travaux sur le terrain, ils furent mis en adjudication en 1817, et ils furent répartis entre un assez grand nombre de

contractans, pour être exécutés à-la-fois sur une très vaste étendue. La section du milieu entre la ville d'Utica et la rivière Séneca fut achevée la première, dans l'espace de deux années, et avec un développement de 96 milles anglais : les sections de l'est et de l'ouest furent ensuite exécutées simultanément : l'une a 103 milles de longueur, l'autre en a 163 ; et cet immense ouvrage, dont la longueur totale est de 362 milles (environ 120 lieues de France) fut complètement terminé en 1825, huit ans après le commencement d'exécution. On a donné à ce canal deux embranchemens : celui de Séneca qui a 20 milles de longueur, correspond avec le lac de ce nom ; celui d'Oswégo qui a 38 milles s'étend jusqu'au lac Ontario.

Un autre canal, destiné à lier le lac Champlain et la rivière d'Hudson s'était exécuté en même temps : on en avait commencé les fouilles en 1818, et le canal était terminé en 1823. Son développement est de 61 milles, et son embouchure dans l'Hudson aboutit au même point que celle du canal Érié. L'on a ainsi établi et mis en contact l'une avec l'autre deux grandes lignes de navigation, l'une dirigée au nord vers le Canada et le fleuve St. Laurent, l'autre arrivant à l'ouest jusqu'au lac Érié.

Cette dernière communication a immédiatement donné lieu à une autre entreprise, qui n'est que le développement et le complément du même système. Le gouvernement de l'Ohio s'est déterminé à ouvrir un canal entre le fleuve de ce nom et le lac Érié ; et ce canal, dont le développement est de 310 milles anglais, a été commencé en 1825 et terminé en 1832 : il débouche à Cleveland sur le lac Érié, passe à Newark, à Chillicothe, et se dirige sur Portsmouth, où il s'unit à l'Ohio.

Vers l'époque où l'état de l'Ohio projetait l'établissement de ce canal, le gouvernement central des États-Unis formait un autre plan de communication entre les régions de l'est et de l'ouest. Si la ligne de navigation de l'Hudson et du canal Érié était particulièrement utile aux États du nord, il convenait d'établir pour les États du centre que baignent la Delaware et la Chesapeake, de semblables relations avec l'ouest. Un comité d'améliorations intérieures, dont le général Bernard faisait partie, s'occupa de ce beau projet; et le général fut chargé en 1824, de faire toutes les reconnaissances nécessaires entre Washington sur le Potomac et Pittsbourg sur l'Ohio, afin de juger si l'exécution d'un canal entre ces deux villes serait praticable, quelle direction on aurait à lui donner, comment on pourrait franchir la chaîne des Alléghany, quels ouvrages d'art on aurait à construire, et quelles seraient les dépenses de l'exécution.

Le major Poussin, qui rend compte de ces travaux dans l'important ouvrage que nous avons sous les yeux, était aide-de-camp du général; il le suivit dans toute cette reconnaissance; et deux Français eurent l'honneur de coopérer à des travaux qui influeront un jour de la manière la plus remarquable sur la prospérité des États-Unis. Il nous est doux de retrouver des noms français, cités avec éloge dans les annales de leur histoire, et de ne pas nous regarder comme étrangers, soit à leur glorieuse indépendance, soit à quelques-unes des causes les plus propres à affermir leur union et à développer leur puissance.

Il résulta des observations et des tracés faits par les ingénieurs, que le canal était possible, que son développement serait de 341 milles anglais, que pour franchir les Alléghany dans leur chaîne la plus élevée on

aurait à ouvrir un souterrain de 5,000 mètres, que ce point formerait le bief de partage, que la pente du côté du Potomac serait de 546 mètres, qu'elle serait de 345 du côté de l'Ohio, et qu'il faudrait 240 écluses à l'est et 148 à l'ouest, pour racheter l'une et l'autre pente. La dépense totale fut évaluée à 121 millions de francs; mais elle ne parut pas trop élevée pour un si important projet, et l'entreprise des travaux fut faite par une compagnie dont les principaux actionnaires étaient le gouvernement général, intéressé à faciliter les communications de l'est avec l'ouest, les états de Virginie, de Maryland, de Pensylvanie, dont ce canal devait traverser le territoire, et les villes de Washington, de Georgetown et d'Alexandrie, situées sur le Potomac.

Pour graduer l'exécution des travaux, on a partagé cette ligne en trois divisions, et l'on a commencé par la division de l'est, qui aboutit à Georgetown. Toute cette partie du canal doit être alimentée par les eaux du Potomac, dont elle remonte la rive gauche : on s'est déjà élevé au-delà des montagnes Bleues, jusqu'à la manufacture d'armes de Harpers-Ferry; et cette ligne, qui a 64 milles de longueur, et dont les creusages n'ont été entrepris qu'en 1828, est en ce moment ouverte à la navigation. La section de l'est, dont elle fait partie, doit se prolonger jusqu'au confluent de la Savage et de la branche nord du Potomac : elle aura 186 milles en totalité, et toute la partie du Maryland qu'elle doit traverser, depuis Cumberland jusqu'au voisinage de Georgetown, jouira la première des avantages de cette communication.

La division du centre sera alimentée par les eaux du Savage à l'est des Alléghany, et par celles de Casselman à l'ouest; elle le sera dans la partie qui traverse l'Ohio.

par deux bassins artificiels, où l'on réunira toutes les prises d'eau des hautes montagnes. Le volume et la consommation en ont été calculés.

Quant à la division occidentale qui doit se terminer à Pittsburg sur l'Ohio, elle sera abondamment pourvue par les eaux du Youghagany et du Monongohela, dont elle suivra la rive droite.

L'utilité d'établir des communications entre la Chesapeake et l'Ohio, par la ligne que ce canal doit suivre, a excité quelques rivalités, et l'on a formé l'entreprise d'un chemin de fer dont une compagnie du Maryland a commencé l'exécution. Cette route, qui part de Baltimore, et qui doit aboutir à Wheeling sur l'Ohio, aura 250 milles de longueur. Les travaux ont été conduits jusqu'à Point-of-Rocks sur le Potomac, et le quart de la distance totale est parcouru; mais ici l'on entre en concurrence avec les entrepreneurs du canal: il faut également remonter la vallée du fleuve, et quelques-uns de ses défilés sont si étroits, qu'ils ne laissent pas la place nécessaire pour continuer parallèlement les deux opérations. Il serait à désirer que l'une et l'autre compagnie se concertassent pour n'employer que l'un des deux moyens de communication, soit dans la haute vallée du Potomac, où le canal continue d'être construit, soit dans les régions encore plus élevées où les eaux sont plus rares, où il faudra s'ouvrir un passage à travers la chaîne des Alléghanys, et où l'exécution d'une route de fer pourrait être moins dispendieuse.

Cet emploi alternatif des canaux de navigation et des chemins de fer a été adopté avec succès par l'état de Pensylvanie, lorsqu'il a fait ouvrir une communication entre l'Ohio et la Delaware. Deux lignes de navigation ont été creusées à l'est et à l'ouest des montagnes: le

canal de l'est emprunte successivement les eaux de la Juniata, de la Susquehana, du Schuilkyl, dont il suit les bords jusqu'à Philadelphie : le canal de l'ouest est alimenté par les eaux du grand et du petit Conemangh et de la rivière Alléghanys, jusqu'à Pittsburg, où il se termine ; et pour lier entre elles les deux parties de ce canal de Pensylvanie, dont le développement total est de 414 milles (environ 140 lieues), on a établi entre Johnstown sur le Conemangh et Franckstown sur la Juniata, un chemin de fer de 37 milles de longueur. Tous les travaux de cette grande entreprise sont entièrement terminés.

Nous avons vu qu'en établissant entre l'est et l'ouest de si importantes communications, on a cherché à les faire aboutir à l'Ohio, qui offre à son tour un développement immense à la navigation, et qui permet de la prolonger jusqu'au Mississipi et de là jusqu'au golfe du Mexique. Il a fallu, pour assurer d'une manière complète ces avantages, s'occuper également du cours de l'Ohio et faciliter sur quelques points sa navigation. Les chutes que l'on rencontre près de Louisville abaissent subitement de quelques mètres le niveau du fleuve, et l'on ne peut les franchir que dans la saison des crues, où les eaux supérieures et inférieures sont momentanément remises de niveau. Un canal que l'on a creusé sur la rive méridionale de l'Ohio, dans une longueur de 2,376 mètres, assure dans tous les temps la navigation. Il a été terminé en 1831, et les proportions qu'on lui a données permettent le passage des plus grands bateaux à vapeur qui font le commerce entre la Nouvelle-Orléans, Louisville, Cincinnati, Wheeling et Pittsburg.

La navigation de l'Ohio offre d'autres obstacles, dans les bancs de sable ou de gravier qui obstruent quelques

parties de son lit , et qui n'y laissent subsister que des passes intermédiaires où il est difficile de se maintenir ; mais le comité des améliorations intérieures a proposé de diminuer ces obstacles par des digues de barrage qui forceraient le courant à suivre une ligne déterminée, et à creuser le lit du chenal où il passerait.

Des travaux analogues ont été exécutés d'après les plans de cette commission, pour approfondir l'entrée du port de *Presqu'île* sur le lac Erié, et l'on est parvenu à obtenir un fond de quelques mètres de plus.

Des reconnaissances et des opérations d'une autre nature ont long-temps occupé le comité d'améliorations. L'intention du gouvernement fédéral étant d'établir une route militaire et commerciale entre Washington et la Nouvelle-Orléans , il fallait examiner les différentes directions qu'elle pourrait suivre et toutes les contrées intermédiaires qu'on aurait à traverser. La plupart de ces régions étaient couvertes de forêts, ou hérissées de rochers et de montagnes, ou embarrassées par des torrens, des fleuves, des marécages, ou occupées par des tribus indigènes ; le trajet de ces pays nouveaux et sauvages était aussi périlleux que difficile, et l'on avait à se condamner à toutes les fatigues, à toutes les privations. Cette reconnaissance fut faite par le général Bernard, dont le major Poussin partageait les travaux : ils parcoururent et relevèrent ensemble toutes les contrées qui séparent ces deux villes, refirent plusieurs fois ce long trajet dans différentes directions, comparèrent entre eux les tracés de quatre routes qui pouvaient être établies entre l'un et l'autre point, les examinèrent également sous les rapports militaires, politiques, économiques et commerciaux, et rendirent compte de leurs travaux au gouvernement fédéral. La route de l'est offrait l'avantage

de mettre en communication les unes avec les autres toutes les capitales des états du sud : son développement était de 1,136 milles. La route du milieu se rapprochait du pied des Alléghanys ; elle avait 1,106 milles de longueur : les deux routes de l'ouest allaient franchir les montagnes par les cols les plus accessibles ; elles gagnaient la vallée du Ténéssee , traversaient successivement la Coosa , le Tumbeckbe et les autres affluens du golfe du Mexique : l'une de ces routes occidentales avait 1,140 milles, l'autre en avait 1,282. Les rapporteurs pensèrent qu'une seule route ne suffirait point à toutes les communications, et qu'il serait utile d'en établir deux, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, soit pour multiplier les relations avec la Nouvelle-Orléans, soit pour favoriser les intérêts commerciaux et la défense de tous les états intermédiaires.

Le gouvernement fédéral s'occupa bientôt d'une nouvelle ligne de communication entre l'Atlantique et le golfe du Mexique. Devenu possesseur des Florides en 1821, il chargea le général Bernard de faire dans cette contrée toutes les reconnaissances nécessaires pour établir un canal de navigation à travers la partie supérieure de la presqu'île, d'en tracer la direction, et de déterminer les différentes prises d'eau dont on pourrait disposer pour son usage. Dans cette reconnaissance qui fut commencée en 1827, le général , accompagné de son digne collaborateur, parcourut, entre l'Atlantique et le golfe, tous les cours d'eau, toutes les hauteurs où l'on pouvait tracer la direction d'un canal. Il s'arrêta au projet de le faire déboucher dans l'Océan par la rivière Sainte-Marie, qui sépare la Géorgie et la Floride ; d'ouvrir une communication entre cette rivière et celle de Saint-Jean, dont on remonterait le cours jusqu'au Black-

Greek ; d'établir entre le Black-Creek et la rivière de Santa-Fé , un canal où l'on ferait arriver les eaux de plusieurs étangs intermédiaires , et particulièrement de celui de Sampson ; de remonter ensuite le cours de la Suwannée depuis le confluent de la Santa-Fé jusqu'à Charles-Ferry, et de diriger la continuation du canal vers l'Occident, jusqu'à la rivière Saint-Marc, qui se jette dans le golfe du Mexique.

Les ingénieurs, chargés de poursuivre leurs reconnaissances , pensèrent qu'on pourrait prolonger vers l'occident cette ligne de navigation intérieure, en ouvrant un canal entre la rivière d'Ocklockhony et le détroit de Saint-George , entre le lac Wimico et la baie de Saint-Joseph , entre la baie de Saint-André et celle de Santa-Rosa , qui communique par une passe du même nom avec la baie de Pensacola. On pourrait également ouvrir un canal entre le Lagoon et la baie Perdido, entre cette baie et celle de la Mobile. De ce dernier point on peut se rendre au lac Pontchartrain par les passes du littoral , en creusant davantage celle du Héron ; et la commission a tracé le plan d'un canal à établir entre le lac Pontchartrain et le Mississipi. Si tous ces travaux viennent à s'exécuter, on aura une ligne de navigation continue entre la Nouvelle-Orléans et l'Atlantique, sans être exposé aux accidens de la haute mer et aux chances d'une guerre maritime. Ce système de navigation intérieure et parallèle au littoral, qui n'est encore qu'un projet pour les plages du golfe du Mexique , a déjà été appliqué sur une partie des côtes de l'Océan, et l'on y a successivement exécuté plusieurs canaux destinés à assainir les marais voisins du rivage, à multiplier les communications , à faciliter la défense. Nous pouvons citer le canal de Savannah, qui doit se prolonger vers le midi.

jusqu'au cours de l'Alatamaha ; le canal du Dismal-Swamp, qui traverse de longs marécages, et qui met en communication la baie d'Albemarle et celle de Norfolk ; le canal de la Chésapeake à la Delaware, qui a établi une navigation directe entre Baltimore et Philadelphie, sans qu'on eût à parcourir dans toute leur longueur les deux grandes baies qu'il réunit ; le canal de la Delaware au Rariton, qui met en communication directe les ports de Philadelphie et de New-York ; le canal projeté à travers l'isthme du cap Cod, entre les baies de Buzzard et de Barnstable, pour épargner aux bâtimens côtiers le danger de doubler ce cap ; un autre canal également projeté entre la baie de Boston et celle de Narraganset ; et enfin, plus au nord, le canal de Middlesex, qui ouvre une communication entre la rade de Boston et le cours du Merrimack. Ce canal, qui a 27 milles de longueur, est le plus ancien qui ait été creusé aux États-Unis : Boston, cette ville si distinguée par les progrès des sciences et de la civilisation, a pris souvent l'initiative de ce qu'on a fait d'utile et d'important, et c'est dans cette région de l'Amérique du Nord qu'on peut placer l'origine et le berceau de sa grandeur.

En traçant, dans cette analyse, le système des principales communications, destinées à lier entre elles les différentes parties de la confédération américaine, nous nous sommes successivement arrêtés à celles qui devaient unir les états de l'est à l'ouest, et à celles qui avaient pour but d'établir dans toute l'étendue du littoral américain une ligne de navigation intérieure. D'autres canaux, d'autres routes de fer ont été entrepris dans des vues agricoles, industrielles, ou commerciales ; tels que le canal Morris, destiné à l'exploitation particulière des belles mines de charbon-anthracite de la Pensylvanie ; il

a 90 milles de longueur, et il se termine à la Passaie qui se jette dans la baie de New-York : le canal du Léhig, et celui de la Delaware à l'Hudson ont eu pour but de favoriser les mêmes exploitations : l'un a 46 milles de longueur, l'autre en a 65 milles. Nous indiquons souvent la mesure de ces lignes de navigation, afin d'en mieux faire apprécier l'importance.

Parmi ces entreprises qui, sans être nécessaires au bien de la confédération entière, ont un grand intérêt commercial, pour plusieurs états, nous citerons le projet d'ouvrir un canal le long des rives du Tennesseé où sont situés les rapides du Muscle-shoals : cette longueur est de 36 milles : les plans du canal ont été tracés, et ils seront sans doute exécutés par le gouvernement d'Alabama, qui a déjà fait entreprendre d'autres travaux dans le lit même du fleuve, pour en faciliter la navigation entre Florence et Waterloo. Toute cette partie du Tennesseé traverse le territoire de l'Alabama : et ce dernier état est particulièrement intéressé à débarrasser le lit du fleuve de ses derniers obstacles.

Nous devons mentionner ici, comme entreprise encore plus importante, le canal de Miami qui doit ouvrir une nouvelle communication entre l'Ohio et le lac Érié. Ce canal, déjà ouvert entre Cincinnati et Dayton, aura 265 milles de longueur : on en a exécuté plus du quart en remontant la vallée du Miami ; l'ouvrage se continue, et l'on doit le conduire jusqu'à la rivière Maumée qui aboutit à l'extrémité occidentale du lac Érié.

Un autre canal projeté entre Maumée et le Wabash l'un des affluens du Mississipi, et un troisième canal également projeté entre le lac Michigan et l'Illinois, autre affluent du Mississipi, sont destinés à établir entre les grands lacs du nord et le golfe du Mexique les

mêmes communications que celles que nous avons vu tracer entre les états de l'est et de l'ouest, entre leurs principales villes, entre les différentes parties de leur immense littoral.

Quelle que soit l'étendue du territoire fédéral, deux puissans moyens, dus au génie inventif de l'homme, sont venus faciliter les communications et rapprocher pour ainsi dire les distances. L'application des machines à vapeur à la navigation rend les voyages beaucoup plus rapides sur toutes les rivières, sur tous les canaux où ce procédé est praticable; et l'établissement des routes de fer, partout où elles peuvent être construites, accélère encore davantage les communications.

Aussi l'emploi de l'un et de l'autre moyens s'est promptement multiplié aux États-Unis. On n'a pas même craint d'en faire usage simultanément, entre les différens lieux qui, par leur importance et leur commerce étaient intéressés à multiplier leurs relations mutuelles; et la commission des améliorations intérieures, dont les travaux ont pu être d'autant mieux analysés dans l'ouvrage de M. le major Poussin, qu'il y avait lui-même habituellement participé, a eu à s'occuper du tracé et de l'établissement de plusieurs grandes routes de fer. Nous ne suivrons point le détail de ces opérations nouvelles; ce serait entreprendre de parcourir les différentes lignes d'un réseau compliqué, qui s'étend de proche en proche sur de nouveaux territoires. Bornons-nous à signaler ici un frappant exemple de la rapidité des communications que l'on espère obtenir par l'emploi combiné des chemins de fer, et de la navigation à la vapeur. Lorsqu'on aura terminé les chemins de fer commencés entre Washington et Baltimore, entre Baltimore et Philadelphie, entre Philadelphie et New-York, on croit pouvoir parcourir

en 15 heures cette distance qui est de 210 milles anglais (environ 78 lieues.) On a le projet de construire également une route de fer entre Boston et l'entrée de la baie de Narragansett, et d'établir entre cette baie et New-York un service de bateaux à vapeur : la distance des deux villes est de 241 milles, environ 88 lieues : on espère la parcourir en 12 heures. Ainsi, en faisant succéder immédiatement l'un à l'autre tous les services de cette longue ligne de communication, l'on se rendrait en moins de 30 heures de Boston à Washington, qui, en suivant les routes actuelles, en est éloigné de 166 lieues.

Arrêtons-nous un instant à l'un des plus importants travaux dont le comité d'amélioration ait eu à s'occuper, à la construction d'un port artificiel, près du cap Henlopen qui s'avance à l'entrée de la Delaware. L'embouchure de la baie, semée de bas-fonds qui rendent difficile la navigation de son chenal, avait besoin d'un port, où l'on ne craignît pas les coups de vent, et le choc des glaces qui, en hiver, s'accumulent dans la Delaware; et la commission s'est déterminée à la construction de deux grandes digues destinées à protéger ce port contre les vents, les coups de mer et les glaces. L'une de ces digues, ou *break-water* (brise-lames) a un développement de 1,100 mètres; l'autre digue ou brise-glaces a 457 mètres. On a consulté les travaux de même nature qui ont été exécutés à Cherbourg et à Plymouth, afin de bien calculer les angles des talus de chaque digue, et de mieux se rendre compte des proportions et du poids des matériaux à employer pour les massifs et pour les revêtemens.

On a adopté 45 degrés pour l'inclinaison des talus intérieurs : celle des talus extérieurs, plus soumise à

l'action des vagues, varie à différens points de la hauteur; c'est entre les niveaux de la haute et de la basse mer que cette inclinaison est la plus grande, parce que cette partie du talus doit plus habituellement résister au volume et au mouvement des flots.

Nous n'étendrons pas davantage nos observations : elles ont pu faire apprécier l'importance des travaux publics exécutés aux États-Unis, et le mérite des hommes recommandables qui furent appelés à y prendre part. L'ouvrage où M. le major Poussin rend compte d'une grande partie de ces travaux fera mieux juger encore de leur utilité et de l'influence qu'ils ont déjà sur la prospérité d'une nation si promptement agrandie. Les hommes de l'art y étudieront avec fruit les procédés dont on a fait usage, soit pour favoriser sur un même point la navigation ascendante et descendante, par un double rang d'écluses accolées, comme on l'a fait à Lock-Port sur le canal Erié; soit pour économiser la dépense des eaux, en remplaçant les écluses par des plans inclinés et des sas mobiles comme on l'a fait sur quelques points du canal Morris, soit pour la construction de quelques ponts en bois, et pour celle des routes de fer, qui varie selon les matériaux et les terrains dont on peut disposer; soit enfin pour toutes les opérations de calcul et d'application qui ont besoin d'être éclairées par l'expérience. Nous nous sommes bornés à analyser ces grands travaux; c'était peut-être la meilleure manière de les louer.

Heureux sous ce rapport, les pays où les grandes spéculations sont souvent dirigées vers l'intérêt public, et où l'amour de la patrie devient l'âme des plus généreuses entreprises! Ces pays peuvent éprouver d'autres orages; mais la terre conserve le bien qu'elle a reçu, et

les germes de prospérité qui lui sont confiés : les canaux restent ouverts à une circulation d'hommes et de richesses qui se croisent dans tous les sens ; et depuis le premier bateau à vapeur que Fulton a lancé sur un fleuve des États-Unis, leur nombre s'est accru de plus de onze cents dans le cours de quelques années. Le même système de mouvement appliqué aux transports qui se font par les routes de fer, peut recevoir d'autant plus de développemens que les États-Unis abondent en combustibles. Les forêts diminuent ; elles ne couvrent plus les pays où la culture et la civilisation se sont avancées ; mais celles qui se sont ensevelies et carbonisées dans la terre suffiront pendant plusieurs siècles à la consommation des hommes.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCES-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 mai 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Commission centrale, sur la proposition d'un de ses membres, décide que son Bulletin sera adressé à la Société royale géographique de Londres, et elle renvoie au comité du Bulletin la lettre de M. le capitaine Maconochie, son secrétaire, relative aux relations qui viennent de s'établir entre les deux Sociétés.

La Société royale des Antiquaires du nord adresse les volumes iv et v du recueil qu'elle publie sous le titre de *Scripta historica Islandorum*.

M. le capitaine Graah fait hommage à la Société d'un exemplaire de son voyage à la côte orientale du Groënland, qui a obtenu en 1829 la médaille de 500 francs pour le prix annuel. M. Eyriès est prié de vouloir bien rendre compte de cet ouvrage écrit en langue danoise.

M. Caballero écrit de Madrid pour offrir à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Nomenclatura geografica de España*. L'auteur croit avoir ouvert une nouvelle route, en réduisant cette nomenclature à des règles et à des principes fixes, et d'une manière qui lui semble plus philosophique et plus instructive que celle qui a été usitée jusqu'à présent.

M. d'Avezac est prié d'examiner cet ouvrage et d'en faire un rapport verbal.

M. Roux de Rochelle offre à la Société, de la part de M. le major Poussin, un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sur les travaux d'amélioration intérieure projetés ou exécutés aux Etats-Unis. M. Roux est prié de rendre compte de cet ouvrage.

M. Jomard communique, de la part de M. le Baron de Hammer, une notice extraite des *Annales de littérature de Vienne*, et renfermant plusieurs éclaircissements géographiques sur la mer Noire et les provinces russes voisines. M. de Hammer adresse aussi à la Société le texte persan d'un article curieux sur l'Inde, tiré de l'historien Wassaf; et il annonce l'envoi prochain d'une seconde notice sur l'ouvrage du même historien. — M. Bianchi est prié de rendre compte des différents fragmens envoyés par M. de Hammer.

MM. Al. Barbié du Bocage et Ansart déposent sur le bureau, le premier un exemplaire de son *Dictionnaire géographique de la Bible*, et le second une nouvelle livraison de sa traduction de l'atlas de Kruse. Des remerciemens sont adressés aux deux auteurs au nom de la Commission centrale.

M. Jomard annonce qu'il se propose de communiquer, dans une prochaine séance, l'itinéraire qu'a rédigé à sa prière M. de Bové, naturaliste qui a résidé quelque temps en Égypte, en Arabie et en Syrie, et qui vient de partir pour Alger. L'un de ces voyages a été exécuté dans le Yémen, l'autre de Suez à Gaza et de Gaza à Jérusalem, par un chemin peu fréquenté.

M. le président rend compte à l'assemblée de la visite que les membres du bureau de la Société et du bureau de la Commission centrale ont faite à M. le comte de

Montalivet, président de la Société, et de l'accueil qu'ils en ont reçu. M. le comte de Montalivet a promis de s'occuper avec un vif intérêt des divers objets sur lesquels on a cru devoir appeler son attention.

Séance du 16 mai.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

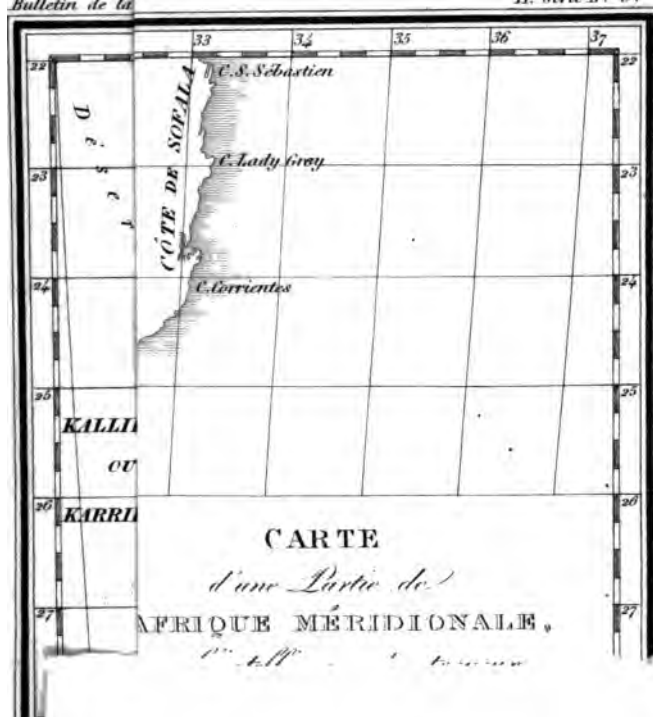
M. Dessalines d'Orbigny écrit qu'il se trouve très honoré de l'opinion favorable que la Société a bien voulu concevoir de son voyage dans l'Amérique méridionale, et qu'il fera tous ses efforts pour répondre à l'idée qu'elle paraît avoir prise de ses travaux géographiques.

M. le président informe la Commission centrale de l'offre que lui a faite M. Clément-Mullet, membre de la Société, de rédiger *gratuitement* une table générale analytique pour les vingt volumes de la première série du Bulletin. Le comité du Bulletin est chargé de présenter un avis sur l'offre de M. Clément-Mullet.

M. Warden dépose sur le bureau, de la part de la Société libre d'Agriculture, sciences et arts de l'Eure, le cahier d'avril du recueil de cette société.

MM. Dubuc, Roux de Rochelle et d'Avezac lisent successivement trois rapports, le premier sur *le voyage en Suède* de M. Daumont; le second sur un ouvrage de M. le major Poussin, intitulé : *Travaux d'améliorations intérieures entrepris ou exécutés aux États-Unis d'Amérique*, et enfin le troisième sur l'ouvrage intitulé : *Recherches sur l'emplacement de Carthage* par M. Falbe, consul général de Danemark à Tunis.

Ces trois rapports sont renvoyés au comité du Bulletin.



1

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1834.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale.

Par Hhäggy Ebn-el-Dyn el-Eghouáthy.

(SUITE).

ANNOTATIONS ET REMARQUES GÉOGRAPHIQUES.

Ainsi que M. Hodgson en a fait la remarque, le nom d'*El-Eghouât* se rapporte au même lieu que Shaw appelle *Iowaute* : le voyageur anglais a joint l'article comme partie intégrante du nom, sous forme de *L* initiale, ce qui arrive assez fréquemment aux personnes qui ne connaissent point grammaticalement la langue arabe ; de plus, il a supprimé l'articulation gutturale du *ghayn*, et sous ce rapport, il s'accorde avec la prononciation

des Arabes d'Alger de la bouche desquels j'ai entendu ce nom, et qui font sentir seulement l'articulation du *a'yn* : toute la différence, quant à l'orthographe originale, consiste en un seul point diacritique, dont l'absence motiverait, dans la transcription européenne, la substitution de *El-Aa'ouâth* à *El-Eghouâth*. C'est la leçon pour laquelle j'incline d'autant plus, que les officiers français qui ont entendu prononcer le même nom à Oran ont exprimé par *Lahouat* l'émission orale dont leur oreille avait été frappée.

Shaw n'a point su l'existence d'une grande ville d'El-Aa'ouâth ; il signale seulement une tribu de *Lowaate*(1), dont les *daskerahs*, situés à neuf lieues dans l'ouest de Demid, forment, avec ce dernier lieu et celui de A'yn Mâdhy, les villages les plus considérables de cette partie du Ssahhrâ. Les renseignemens recueillis à Oran donnent aux *Béni Lahouat* (c'est-à-dire Bény-el-Aa'ouâth) une ville entourée de murs de pisé, située vers la source d'une petite rivière à deux journées dans l'est de A'yn-Mâdhy, et ayant au sud une grande chaîne de montagnes dans laquelle se trouve une ville nommée *Stihten*.

Dans une lettre adressée à M. Peter-Stephen Duponceau, et insérée aux *Transactions of the American philosophical society* de Philadelphie (2), M. Hodgson a donné, sans doute d'après les explications verbales d'Ebn-el-Dyn, un plan d'El Aa'ouâth, figuré par une ellipse coupée, suivant son plus petit diamètre, par un mur de séparation qui se prolonge, au-delà de l'enceinte elliptique renfermant la ville proprement dite, jusqu'à une seconde enceinte quadrangulaire entourant les jardins dépendans de la ville ; le mur de séparation offre,

(1) *Voyages en Barbarie*, édition française de La Haye, page 107.

(2) *Transactions, etc.*, tome IV, page 29.

en son milieu, une seule porte de communication, que l'on ferme lorsque les deux tribus sont en hostilité mutuelle; chaque tribu a ses portes particulières pour communiquer soit avec les jardins, soit avec la campagne extérieure.

Cette division d'El-Aa'ouâth en deux parties paraît à M. Hodgson un phénomène d'autant plus digne d'attention, qu'il se reproduit dans les villes de Ghadâmes, Ouerqelah et Telemsên; le capitaine Lyon l'avait déjà signalé pour Ghadâmes, le docteur Shaw pour Telemsên; mais il croit être le premier qui l'ait indiqué pour Ouerqelah et El-Aa'ouâth. M. Hodgson a oublié de citer la plus célèbre de ces villes bipartites, Fès, dont les dissensions intestines entre les Qayrouyyn et les Andalous sont rappelées par Léon et Marmol et racontées par l'auteur du Qârthâs (1). L'Edrysy avait aussi mentionné la double individualité de Telemsên (2) comme celle de Fès. Tegemont est encore dans le même cas.

La rivière Emzy, qui traverse El-Aa'ouâth, n'est point figurée sur le plan de M. Hodgson; elle n'a été mentionnée, que je sache, par aucun voyageur ni géographe connu: c'est probablement un des affluens supérieurs du Ouâd-el-Gedy ou rivière du Chureau décrite par Shaw. (3)

Tegemont n'est point mentionné dans le texte de Shaw, mais il est inscrit sur l'une des cartes qui accompagnent son livre, sous l'orthographe *Tejemoute*, à 12 milles au nord-est d'El-Aa'ouâth. Un autre *Têgemout*

(1) Léon, dans *Ramusio*, troisième édition, folio 34 verso. — Marmol, édition française, tome II, page 157. — El-Quârthâs, première partie.

(2) Edrisi de Hartmann, pages 171 et 191.

(3) Tome I, page 167.

est indiqué par Abou-O'bayd el-Békry, de Cordoue, sur la route de Tâhart à la mer. (1)

A'yn-Mâdhy est pareillement indiqué sur les cartes de Shaw, qui écrit ce nom *Ain-Maithie*; mais loin de le placer dans l'ouest de Tegemout ainsi que le fait Ebn-el-Dyn, il le met à 17 milles dans l'est un peu nord de ce daskerah; dans son texte, il énonce simplement que *A'yn-Mâdhy* et Demid sont tous deux au sud-ouest de Fethh-el-Bothmâ (2); mais la situation de ce point à l'ouest de Tegemout est confirmée par des renseignements recueillis à Oran, et d'après lesquels *A'yn-Mâdhy* est à deux journées dans l'ouest d'El-Aa'ouâth.

Shaw désigne aussi sous le nom de *Maithie* l'une des tribus qui errent en ces parages.

Dans *Omm-A'sskarâ*, qu'il eût été mieux peut-être d'écrire *Mo'askar* ou *Ma'skarah*, il est aisé de reconnaître la ville appelée vulgairement Mascar ou Mascara, et dans *Quahrân*, Oran.

Le *Gebel el-A'mour*, qu'Ebn-el-Dyn met au nord de Tegemout, n'est autre que le district montagneux des *Ammer* de Shaw, voisin d'El-Aa'ouâth et de Tegemout, et distant de six lieues, au sud, du daskerah de Médérây. Il résulte des paroles mêmes d'Ebn-el-Dyn, que ce district a deux journées d'étendue en longueur comme en largeur, et que cette étendue paraît devoir être comptée, pour une partie, au nord-ouest de Médérây, puisqu'il y place les sources mêmes du Schélif, ainsi qu'il va être dit.

(1) Notice d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi, contenant la description de l'Afrique, par M. Quatremère, pages 87 et 99.

(2) Tome 1, page 107.

La rivière *El-Khayr*, que M. Hodgson écrit *Alkhyr*, et qui est universellement connue au dire d'Ebn-el-Dyn, ne l'est aucunement en Europe sous cette dénomination. J'avais d'abord supposé que le *Khayr* n'était autre que le ruisseau de Médéray, ou *Midroe* de Shaw, l'un des affluens supérieurs du Schélif; mais ayant eu, depuis, connaissance d'un relevé des noms géographiques employés par Schaw, avec la transcription arabe, en regard, des dénominations qui sont usitées à Oran (document recueilli et envoyé par M. le capitaine d'état-major Levret, et qui m'a été obligeamment communiqué par M. le colonel Lapie), j'y ai trouvé, vis-à-vis de *Seba'oun A'youn* (nom des sources du Schélif d'après Shaw (1)), l'indication *Ouéd-el-Khayr*, avec cette note, que l'autre nom n'est pas connu à Oran.

Râs-el-Scha'b, *Sâfel-el-Fayâdh*, *El-Khadem*, *El-Lefahhât*, sont autant de stations dont les noms sont arabes, et qui n'ont été mentionnés, à ma connaissance, dans aucun autre document édit.

Metslyli, qui doit se prononcer *Metslily* (*Mitslelee*) au dire de M. Hodgson, est également un lieu qu'Ebn-el-Dyn a mentionné le premier, et qui paraît placé sur le versant occidental des hauteurs qui forment la tête du Ouâdy-Mozâb.

Le *Ouâdy Mozâb*, ou vallée de Mozâb, est habité par les Bény-Mozâb ou Mozâbys, qui se donnent eux-mêmes le nom de *A'yts-Eougalan* ou *A'yts-Ougelan* (2); ni la forme plurielle du mot berber Eougalan ou Ougelan, ni l'orthographe du mot arabe Mozâb, ne se prêtent à l'in-

(1) Tome 1, page 44.

(2) *Transactions*, etc., tome IV, p. 30-34.

interprétation d'après laquelle M. Hodgson traduit l'une et l'autre par *les enfans de l'austère* (en arabe *mossa'eb*). Shaw les appelle *Beni-Mezzab*, et place leur pays à 35 lieues au sud des tribus d'El-Aa'ouâth et d'El-A'mour. (1) M. Hodgson dit que leur oasis ou *eghzer* est à environ 300 milles au sud d'Alger, et séparé des *Wadreagans* et des *Wurgelans*, c'est-à-dire des oasis de Teqort et de Ouerqelah, par un désert de huit journées sans route tracée; il estime que le Ouâdy-Mozab doit être placé vers le 31° degré de latitude, et il fait observer que ces peuples sont remarquablement blancs, tandis que ceux de Teqort et de Ouerqelah sont noirs. (2)

Shaler, dans ses lettres à M. Duponceau, datées de 1823, a consigné des informations (répétées ensuite dans les *Esquisses d'Alger*) qu'il avait reçues d'un thâleb de la nation de Mozâbys, lequel, en effet, était blanc : elles portent que ce peuple habite un district du désert, entouré de montagnes hautes, rugueuses et stériles, à vingt journées de caravane au sud d'Alger; qu'il est partagé en cinq villes ou cantons, savoir, *Gardica*, *Birigan*, *Wargalah*, *Engensa* et *Nadrama*, chacun desquels est gouverné par un conseil de douze notables nommés par voie d'élection (3). Malgré les fautes typographiques qui défigurent quelques-uns de ces noms, il est aisé de reconnaître dans *Gardica* ou *Gordica*, la *Gardeiah* de Shaw, la *Ghardéyah* d'Ebn-el-Dyn, capitale du Ouâdy-Mozâb d'après ces deux derniers écrivains; *Birigan* n'est autre que *Bérygan*, indiqué par Shaw comme le *daskerah* le plus considérable

(1) Shaw, tome 1, page 108.

(2) *Transactions*, etc., tome IV, page 22.

(3) *Ibidem*, tome 1, page 451. — *Esquisse de l'état d'Alger*, p. 114.

après Ghardêyah, et comme situé à neuf lieues à l'est du chef-lieu ; mais *Grara* n'est mentionné que par Shaw seul. *Wargalah* est la *Ouerqelah* d'Ebn-el-Dyn, dont je parlerai plus loin ; *Engensa* ou *Egoussa* est l'*Engousah* de Shaw (1) ; enfin *Nadrama* est une station que nous n'avions vue mentionnée nulle autre part que dans L'É-drysy, lequel la nomme dans l'itinéraire d'El-Bahnesâ d'Égypte jusqu'à Segelmésah, itinéraire tracé sur les cartes de D'Anville.

La mine de plomb qui se trouve dans le désert voisin n'est connue que par l'indication d'Ebn-el-Dyn ; le nom de *Gebel el-Ressâss* qu'elle porte ne signifie point autre chose que *la montagne de plomb* ; il y en a une ainsi appelée tout près de Tunis.

La tribu des *Aoulâd-Nâyl* est mentionnée par Shaw, sous l'orthographe de *Noïle* (2), comme errant dans le voisinage des montagnes d'El-Aa'ouâth et d'El-A'mour, non loin de la tribu de *Matmata* ; nous verrons ces deux noms se reproduire dans les environs du golfe de Qâbes.

Les stations de *El-Tsemâd*, *El-Schâref*, *El-Sa'âdém*, *Ouâdy-el-Schaheb*, intermédiaires entre Metslyli et El-Qolya'h, portent des noms arabes ; elles ne sont mentionnées nulle autre part qu'ici.

El-Qolya'h, qui se trouve située à cinq journées de marche de Ouerqelah, pourrait bien être le même lieu que Fray Diego de Haedo, dans sa *Topografia e historia general de Argel* (3), mentionne comme ayant servi de refuge au roi de Ouerqelah lorsque Salèhh el-Râys,

(1) Tome 1, page 169.

(2) Tome 1, page 107.

(3) Cap. VII de la deuxième partie, folio 67.

bâschâ d'Alger, marcha contre sa capitale en 1552 : « *El rey de Huerguelá estava de allí siete jornadas, que son cincuenta leguas, en una tierra que se llama Alcalá, y muy vecina de la tierra de los negros* ». Il faut convenir cependant que, malgré la ressemblance des noms, la distance de cinq journées indiquée par Ebn-el-Dyn ne peut concorder avec celle de sept journées ou cinquante lieues comptée par Haedo.

On trouve aussi dans Abou-O'bayd el-Békry (1) un lieu appelé *El-Qala'h*, où l'on se rend en partant d'une ville située sur la limite du Ssàhhrâ ; mais le défaut de lumières plus étendues ne permet pas d'en prononcer l'identité avec *El-Qolya'h* d'Ebn el-Dyn.

Ouerqelah est appelée *Guargala* par Léon, *Guerguéla* et *Guerguelen* par Marmol, *Huerguela* par Haedo, *Ouârkelân* par l'Edrysy (lu *Vareklan* par Hartmann aussi bien que par les traducteurs maronites), *Ouârgelan* par Abou-O'bayd, *Wurglah* par Shaw, *Wargalah* par Shaler, *Wurgelah* par Hodgson. Gramaye la nomme *Guargala* ou *Huerguela*, suivant qu'il copie Léon ou Haedo. (2)

Suivant Léon, *Ouerqelah* est une ville bien bâtie, bien fortifiée, où les dattes abondent, et dont les habitants sont noirs, chose que répète Marmol, bien qu'il ait moins servilement que de coutume reproduit ici le texte de Léon. Haedo ne parle que de l'abondance des

(1) *Notice, etc.*, page 102.

(2) Léon, dans Ramusio, folio 81 verso. — Marmol, tome III, pages 32, 51. — Haedo, folio 67. — Edrisi de Hartmann, page 138. — *Notice, etc.*, page 101. — Schaw, tome 1, page 169. — Shaler, *Transactions, etc.*, tome 1, page 451. — Hodgson, *ibidem*, tome IV, page 22. — Gramaye, part. 2, p. 55, 190.

dattes, et marque la distance à quatre journées de Teqort, ce qui, à son compte, suppose vingt-cinq journées depuis Alger. Shaler comprend Ouerqelah parmi les villes du Ouâdy-Mozâb, mais il est contredit en ceci par les autres autorités. M. Hodgson la met à trente lieues sud-ouest de Teqort : Shaw attribue précisément cette position à Engousah, et porte Ouerqelah à cinq lieues plus loin à l'ouest. Riley mentionne, d'après le récit de Sydy Ahhmed, une ville de *Gojelah* (1), où l'on passe en venant de Touât à Teqort à travers le Béled el-Géryd; n'est-ce point Ouerqelah qu'il a voulu indiquer?

Ce qu'Ebn-el-Dyn raconte des puits artésiens que l'on creuse à Ouerqelah s'accorde complètement avec ce que Shaw rapporte, à cet égard, de tous les villages du Wadreag en général. Photius nous a conservé un passage d'Olympiodore, qui parle de puits semblables (2), creusés quelquefois jusqu'à cinq cents coudées, dans une oasis innommée qu'il y aurait toute raison de prendre pour celle des Erouâghah.

Le mot *sebkah*, appliqué par Ebn-el-Dyn au plat pays qui entoure Ouerqelah, se trouve employé fort souvent par Shaw dans sa description de la Barbarie; ce mot signifie un marécage salé. D'après cette disposition du terrain, on doit être peu surpris d'y voir croître aussi fréquemment le *hhalfâ*, qui est une plante marine, et, à ce qu'il paraît, de la famille des algues.

Schath et *Schâthy* sont des mots arabes qui signifient communément les rivages de la mer, mais qui se trouvent appliqués à divers endroits de l'intérieur de l'Afrique septentrionale, où il existe des terrains bas sou-

(1) Riley, *Loss of the brigh Commerce*, p. 387.

(2) *Photii bibliotheca* (Rouen, 1653) colonnes 191 et 192.

vent inondés. Shaw signale, dans le pays de Zâb, au nord de Ouéd-el-Gédy, des terres noyées qui reçoivent le nom de Schath ; mais le schath situé dans la juridiction de Oüerqelah n'avait été encore signalé par personne. Des renseignemens recueillis à Oran indiquent pareillement un schath à quatre journées au sud de Ma'skarah.

Les villages de *Rouysât*, *A'gégeb* et *Meqousah*, n'avaient été mentionnés par aucun écrivain avant Ebn-el-Dyn ; à moins toutefois que l'on ne suppose *Meqousah* identique à *Engousah* de Shaw et de Shaler, ce qui ne serait point dénué de vraisemblance.

Les diverses stations de *Aoulân*, *El-Athmar*, *Byr-el-Nahl*, *Byr-el-Lefa'ayah*, *Byr-el-Târqy*, *Byr-el-Zerq*, *Byr-Bedemân*, *Temymoun*, *Aougerout*, n'avaient non plus été indiqués, que je sache, dans aucun document antérieur.

Mais *Aoulef* est compris dans les informations recueillies par Lyon, qui écrit *Awlef*, et qui place ce lieu dans l'oasis de Touât, à dix-huit journées au nord de Taoudyny. (1)

Suivant Ebn-el-Dyn, Aoulef est la ville principale de Touât ; Lyon désigne *A'yn-el-Ssalehh*, bien que Ritchie eût précédemment indiqué *Agably* ; le scheykh Hhâggy Qâsem signale aussi *Agably*, qu'il dit avoir été fondée par Abou-Na'âmeh ; Abou-Bekr de Seno-Palel nomme *El-Ouâlyn* (2) ; enfin si l'on remonte jusqu'à Ebn-Bathouthah, qui le premier a parlé du pays de Touât, on

(1) *Lyon's narrative*, page 148. — *Quarterly Review*, tome xxviii.

(2) Walckenaer, *Recherches sur l'Afrique*, pages 423, 481.

trouve la ville de *Boudâ* indiquée comme capitale (1) : cette ville est aussi inscrite sur la carte catalane de la bibliothèque du roi, sous la forme *Buda*. (Pour le dire en passant, le génie de la langue arabe se refuse à admettre aucun rapprochement onomastique tel que celui qu'a tenté M. Walckenaer (2) entre Boudâ et Abou-Naâmeh.)

Léon, Cadamosto, Marmol, nomment simplement *Tuath*, *Tuat* ou *Toet*; Lemprière écrit *Thouat*, Caillé *Taouât*, Jackson *Tuat* et *Tuwat*, Sydy-Alihmed dans Riley *Twati*, etc. (3). Lyon dit que cette oasis s'étend en longueur du nord au sud.

Teyth et *Atouât-el-Hhenné* étaient inconnus jusqu'ici, à moins que ce dernier lieu n'ait été désigné quelquefois sous le nom de Touât, écrit alors *Atouât* par les indigènes, comme dans l'itinéraire d'Abou-Bekr de Seno-Palel.

En-Ssâlahh est orthographié par Ebn-el-Dyn d'une manière complètement concordante avec celle de Laing qui écrit *Ensala*, et avec celle d'Ensiedel qui met *Enzala* (le *z* allemand est sifflant). Mais le scheykh Hhâggy Qâsem fait remarquer que le nom de ce lieu signifie *Fontaine des Saints* (4), à raison des santons musulmans qui y demeurent et de ceux qui y ont leurs tombéaux, et dès-lors son orthographe est *A'yn-el-Ssalahh*, laquelle

(1) Kosegarten, pages 45, 49.

(2) Walckenaer, *ubi supra*, page 287.

(3) Ramusio, folios 83 recto et 103 verso. — Marmol, tome III, page 50. — Lemprière, édition française, page 287. — Caillé, t. III, page 54. — etc.

(4) Walckenaer, page 422.

est aussi celle de Ritchie, et se trouve aujourd'hui généralement adoptée.

Laing a fixé la position de cette station, à ce que rapporte la *Quarterly Review* (1), à 27° 11' nord, et 2° 15' est de Greenwich, soit 0° 5' ouest de Paris, et d'après les renseignemens donnés à M. Jomard par le capitaine Sabine, à 27° 11' 30'' nord et 0° 29' ouest de Paris. Le même voyageur observe que cette ville est la plus orientale du pays de Touât, ce qui concorde avec ce qu'avait dit Ritchie, que A'yn-el-Ssalahh est sur la frontière de Touât du côté de Ghadâmes.

M. Hodgson, qui écrit *Ain-Salah* en blâmant l'orthographe de Laing, place cette ville dans une oasis spéciale, qu'il appelle *Tedykels* (*Tedeekels*) (2); et cette assertion paraît appuyée sur des témoignages indigènes, car il dit ailleurs qu'il a conversé avec des habitans de Dra, Tafilet, Fighig, Twat, Tegorara, Tedeekels, Wurghelah, Ghadames, Djerbi et Gharian, tous cantons où se parle le berber. Mais comme Ebn-el-Dyn ne dit rien à cet égard, et que tous les autres voyageurs ou écrivains s'accordent à placer A'yn-el-Ssalâhh ou En-Ssalâhh dans l'oasis de Touât, je pense qu'il faut supposer tout au moins que l'oasis de Tedykels est une des dépendances d'El-Touât.

Le *Ouady Qorârah* est aussi une nouveauté géographique. M. Hodgson, en l'appelant *Teghorara* a sans doute en vue le pays de *Tegorarin* de Léon, Marmol et Gramaye, le *Tigury* de Diégo de Torres; mais il est

(1) Tome xxxviii, cahier 75, art. 4. — Caillé, tome III, p. 231 et 245.

(2) *Transactions*, tome IV, pages 28 et 34.

évident que la position respective de ces deux cantons se refuse à une pareille confusion. (1)

El-Schenqythah est étrangement rapproché, par M. Hodgson du *Shangala* des géographes, qu'il faut aller trouver en Abyssinie; c'est une de ces aberrations trop fréquentes parmi les écrivains qui parlent de géographie sans avoir étudié suffisamment les matières dont ils s'occupent (nous en pourrions citer d'autres de la même force). Le pays de Schenqythah est, comme le dit Ebn-el-Dyn, dans le nord-ouest de Ten-Boktoue, vers l'Océan. Le Scheykh de Ouâdan, Sydy Ahhmed ben Thouyr-el-Genneh, en passant à Thaugelh en 1833, a désigné à M. de La Porte le pays de *Changuit* comme soumis à son autorité (2). Un maure du Sénégal qui avait beaucoup voyagé, Ahhmed Fâl, avait fourni à M. Charles Berton, une note des distances des principales stations du désert entre Ten-Boktoue et Arguin, où l'on voit figurer deux fois *Schingéti*, à dix journées d'Araouân et à sept journées de Tyschyt (3); cette note, insérée au Bulletin de la Société de géographie, y est par erreur comprise (sous le n° 2) parmi des *renseignemens fournis par le maure Mohhammed de Tyschyt*; ce titre n'appartient qu'à l'itinéraire de Portendick à Ten-Boktoue porté sous le n° 1. M. Berton avait judicieusement reconnu et indiqué la correspondance de *Schingéti* avec le *Chingar* des cartes d'Afrique, inscrit pour la première fois en 1798, sous la forme *Shingar*, dans la

(1) Ramusio, folio 81. — Marmol, tome III, folio 29. — *Histoire des schérifs*, page 45. — Gramaye, part. II, page 189.

(2) *Bulletin de la Société de Géographie*, première série, tome XIX, pages 343 et 354.

(3) *Ibidem*, tome X, page 35.

carte du voyage de Mungo-Park, dressée par Rennel d'après les documens que le voyageur avait mis à sa disposition ; mais le mot ayant été mal écrit ou mal lu, un *r y* remplaçait le *t* de la syllabe finale.

Quant au nom de *Tenbokto*, j'ai depuis long-temps fait remarquer que la véritable orthographe est *Ten-Boktoue*, c'est-à-dire *le puits de Boktoue* (1) : c'est celle qu'a employée Ebn-Bathouthah, le premier voyageur qui en ait parlé.

Entre Ouergelah et Ghadâmes aucune station n'était connue : Ebn-el-Dyn en compte huit, toutes comprises dans la première moitié de la route, savoir : *Sydi Ahkhoulid* dont l'orthographe véritable est d'après M. Hodgson *Akhoulid*, puis *Hhasy-el-Nâqeh*, *A'yn*, *El-A'âquer*, *El-Thybât*, *El-Abter*, *Ouêdy-Souf*, et enfin *Aa'mysch*.

Aqdâmes est écrit par Ebn-el-Dyn d'une manière qui vient confirmer la transcription *Aghdâmas* employée par Caillé pour représenter la prononciation dont son oreille avait été frappée. (2)

On peut voir dans le Bulletin de la Société de géographie une lettre de M. Graaberg de Hemsoe, en date de Tripoli, où se trouve cette assertion, que le nom de cette ville tel qu'il se prononce par les indigènes, commence par un *a'yn* très guttural et non par un *ghayn*, lettres qui n'existent point dans les dialectes des populations berbères, le son du *g* teutonique se rendant chez elles par le *qâf* des Arabes. Le docte Suédois a déjà essayé les

(1) *Nouveau journal asiatique*, tome IV, page 194.

(2) Caillé, tome II, page 377, etc.

(3) *Bulletin*, tome V, page 682.

critiques d'un orientaliste français à raison de ses notions équivoques sur les analogies grammaticales de la langue arabe (1); ici nous avons à relever pareillement une double erreur : 1° En ce qui concerne la prononciation du *ghayn* arabe, que M. Graaberg n'a sans doute entendu que de la bouche des Turks, puisqu'il le confond avec le *g* teutonique; pour un Arabe, le *ghayn* est une articulation gutturale assez analogue au grassement des provençaux; 2° en ce qui concerne l'emploi graphique de cette consonne par les Berbers, une autorité grave en cette matière, Venture, affirme que c'est la lettre qui domine dans la langue Berbère avec le *tsé* à trois points; et l'on pourrait ajouter que ce n'est point le *qâf* arabe mais bien le *kéf* ou le *qâf*, à trois points, qui est employé par les Berbers pour exprimer le son du *g* teutonique. Le *qâf* à un point conserve sa prononciation spéciale, qui est celle d'un *q* guttural, se rapprochant du *ghayn*, mais sans vibration de la glotte.

Revenons à *Qadâmes* ou *Ghadâmes* : Ebn-el-Dyn l'écrit par un *qâf*, Abou el-Fedhâ par un *ghayn*; et les orientalistes européens sont partagés entre les transcriptions qui admettent l'une ou l'autre de ces lettres. M. Marcescheau qui, dans une lettre insérée au Bulletin de la Société de géographie (2), a consigné les renseignements qu'il a recueillis sur cette ville pendant son séjour à Touzer, explique que le nom de Ghadâmes se prononce à-peu-près *R'demse* en donnant à l'*R* un son fort guttural, ce qui ne peut convenir qu'au *ghayn*; toutefois, l'avis de Langlès qui opte pour le *qâf*, m'a paru d'autant moins hasardé, que j'ai vu des transcriptions

(1) *Nouveau journal asiatique*, tome III, p. 150.

(2) *Bulletin*, tome VI, page 120.

européennes faites sous l'unique influence de la prononciation des Arabes du désert, désigner sous la forme *kadamsy* le natif de Qadâmes qui était au service de Laing. Mais les remarques spéciales faites par M. Graaberg de Hemsoe aussi bien que par M. Marcescheau sur la prononciation de ce mot, l'autorité d'Abou-el-Fédhâ, d'Abou-O'bayd, l'exemple de M. de La Porte, de M. Rousseau, et il faut le dire, de la majorité des voyageurs et des géographes, m'ont déterminé à considérer le *ghayn* comme plus exact.

Quant à l'*Elif* initial employé par Ebn-el-dyn et exprimé aussi par Caillé, c'est un vulgarisme analogue à la prononciation populaire de quelques mots, à Paris par exemple, où l'on entend fréquemment *euï' dis* pour je dis, *euç' que* pour ce que, *eul' jour* pour le jour, etc. Dans l'écriture, cet emploi d'*elyf* initial devient un solécisme réprouvé par l'analogie grammaticale; c'est ainsi que le nom *Emhammed* ou *Imhammed*, introduit dans l'histoire de la géographie africaine par Ledyard et Lucas, est une transcription monstrueuse de la forme normale Mohammed.

Laing paraît avoir fait des observations astronomiques à Ghadâmes : la *Quarterly Review* (1) qui en donne le résultat, porte 30° 7' Nord et 9° 16' Est de Greenwich, soit 6° 56' Est de Paris. Hhâggy Qâsem met cette ville à treize journées de Tripoli et a vingt-deux journées de A'yn-el-Ssalâhh. Les informations recueillies à Tunis par M. Magra, comptent vingt-trois à vingt-quatre journées de Tunis à Ghadâmes, en passant par Qâbes, et en inclinant vers la droite à partir de cette dernière ville. Les renseignemens reçus à Touzer par M. Mar-

(1) Tome xxxviii, cahier 75, art. 4.

cescheau, marquent dix-sept journées de là jusqu'à Ghadâmes.

Léon l'appelle *Gademe*, Marmol *Gademiz*; l'un et l'autre n'en disent que quelques mots, et marquent sa distance de la mer, vers le midi, le premier à trois cents milles, le second à cent lieues.

Touâreq est le pluriel de *Targy* adjectif formé du mot *Terqa*, tribu, dont le pluriel est *Touerqa*. Horneman, le premier, a donné une notice sur ce peuple; Lyon, Denham et Clapperton, Laing, Caillé, ont respectivement fourni à cet égard quelques lumières; M. Hodgson a rédigé sur le même sujet une note, insérée dans les Transactions de la Société de Philadelphie, et dont je vais résumer ici les points principaux. (1)

« Les *Tuarycks* ont pour limite à l'est les Tibbou et le Fezzan, au sud les peuples nègres de Barnouh, Hhaousâ, Ghouber et Ten-Boktoue, à l'ouest les oases de Tedykels et de Touât, au nord celles de Mozâb, Engousah, et Ghadâmes. Parmi les populations nègres ils portent différens noms : celui de *Sergous* est connu partout; près du Fezzan, à Aghades et Hhaousâ ils sont appelés *Kelluwi*; à Sakatou et à Ghcuber, ils sont nommés *Etesan*; à Ten-Boktoue et le long du Kouârâ ils sont désignés sous l'appellation de *Oulemidan*; les natifs de Hhaousâ les traitent aussi de *Ouzanoroah*, c'est-à-dire kafres ou infidèles; enfin le nom de *Kilgaris* leur est encore donné entre Aghades et les Sondân. Ils sont blancs; de race berbère, musulmans mâlekytes. Ont-ils un nom commun, ou bien leurs diverses tribus ont-elles chacune un nom distinct? A la première question on peut répondre que le nom de *Beréber* est universelle-

(1) *Transactions, etc.*, tome IV, pages 31 à 35.

ment accepté par toutes; à la seconde question, que Hæst, Chénier, Badia et Jackson pour l'empire de Marok, Shaw pour les états d'Alger et de Tunis, ont fait connaître les noms de beaucoup de tribus. Parmi celles de *Hagara*, qui habitent l'intérieur du désert, sont les *Aith-el-Hadj*, *Aith-el-Noah*, *Aith-Emgat*, et *Esukemaran*. Ce mot *Aith*, littéralement synonyme du mot arabe *Ehl*, s'emploie pour désigner les tribus, comme les mots Bény et Aouléd chez les Arabes. Le langage des *Tuarycks* est entièrement conforme à celui des Qobâyî de l'Atlas. »

Mungo-Park a nommé les *Sourkas*, qui sont identiques aux *Sergous* de Hodgson, de même que les *Sorgous* de Caillé; il a mentionné aussi les *Mahinga*; Denham et Clapperton ont parlé des *Tagama* et des *Kilgris*; Hornemann des *Kollouvi*, des *Hhagarâ*, des *Matkara* et des *Tagama*; Laing fut attaqué et pillé par les *Hhagarâ*; le nègre François, interrogé au Brésil par M. D'Andrada (1), lui nomma les *Ulumdan* ou *Ulumadah*, qui ne sont autres que les *Oulemidan* de M. Hodgson; enfin l'histoire de Takrou, de Mohammed Bello, ajoute à cette nomenclature les *Amakitan*, les *Tamkak*, les *Sendal*, les *Agdalar* et les *Adjeranin*.

Mathmâthah est le nom d'une des tribus Berbères qui font partie de celle de *Tâmesná* d'après l'Edrysy, de celle de *Barghaouâthah* d'après le Békry, de celle de *Dharysah* d'après Ebu-Khaldoun (2). Elle a donné son nom à divers cantons ou villages qu'elle a peuplés : Shaw l'applique à la presqu'île qui s'enfonce dans le coude du Sché-lif, et Abou-O'bayd el-Békry mentionne ce district sous

(1) *Journal des voyages*, tome xxxii, pages 213, 215.

(2) Hartmann, page 161. — *Notice, etc.*, page 155. — *Nouveau journal asiatique*, tome II, p. 125.

le même nom ; ce dernier auteur parle aussi d'une ville de *Mathmâthah-Amkesour* sur le Molouyah, à-peu-près à moitié chemin entre Fès et Segelmésah. Mais je n'ai trouvé mentionné dans aucun des auteurs que j'ai consultés, le village de Mathinâthah indiqué par Ebn-el-Dyn à deux journées de Qâbes et à pareille distance de Gerbeh; seulement ce nom est inscrit au milieu des montagnes au sud de Qâbes, dans la carte du golfe de Qâbes de Smyth. Toujours est-il que cette situation relative exige le gisement de Gerbeh à l'est ou au nord-est de Mathmâthah, et non à l'ouest comme l'indique la version de M. Hodgson : *Djerbi is two days' journey from Matemata, to the west*. Il est évident qu'il y a là une inadvertance de traduction, inadvertance absolument pareille à celle de Florianus dans sa version latine de Léon, à l'article *Borgi*, où il traduit *verso ponente* du texte italien par *orientem versus*. De même on trouve dans Hartmann, parlant du port de *Qol*; « In parte primâ climatis » tertii ab Edrisio huc usque descripti, ultima est urbs, « atque distat à Kosantina *meridiem versus* duorum stationum intervallo. » Il est pourtant incontestable que c'est Constantine qui est au sud de Qol.

Qâbes est bien connue ; Shaw la nomme *Gabs*, Léon *Capes*, Marmol *Capez* et *Cabez*, M. Desfontaines *Gabess*. L'Edrÿsy en dit peu de chose, mais le Békry en raconte de curieuses particularités (1). Le capitaine Smyth en a déterminé la position par 33° 53' 55" nord, et 7° 44' 1" est. Après lui avoir consacré un premier article de quelques lignes, Ebn-el-Dyn y revient plus loin une seconde fois

(1) Shaw, tome 1, page 252. — Ramusio, folio 69 verso. — Marmol, édit. esp., tome 11, folio 288. — Hartmann, page 262. — *Notice, etc.*, pages 28 et suiv.

pour remarquer qu'elle est à six journées de marche de Tripoli.

Gerbeh est pareillement indiquée d'abord à deux journées de Mathmâthah; puis un second article plus étendu lui est consacré deux pages plus loin; nous réunirons ici tout ce que nous avons à en dire.

Cette île est appelée *Gerba* ou *Jerba* par Shaw, *il Gerbo* par Léon, *los Gelves* par Marmol, qui parle fort au long des expéditions espagnoles dirigées contre elle; les *Letters from Tripoly*, le voyage de Maggil à Tunis, le second voyage de Paul Lucas, contiennent quelques lignes sur cette île; l'Edrysy ne fait guère que la nommer, et le Békry n'en dit que peu de mots. L'Etat des royaumes de Barbarie, attribué au père de La Faye, en donne une esquisse plus détaillée, et M. de La Porte en a envoyé, dans ses réponses aux questions de la Société de géographie, une brève description, qui s'accorde très bien, ainsi que la précédente, avec celle qu'en a faite Ebn-el-Dyn. M. Guys, de son côté, a fourni sur cette île une note insérée au Bulletin de la Société, et dans laquelle il donne, sur les dattes de Gerbeh (qu'il appelle *Zerby*), des détails qui ne concordent point avec l'assertion d'Ebn-el-Dyn, que l'île ne produit point de dattes. (1)

Quant aux quatre ports de Gerbeh, celui de *Agym* est marqué sur la carte du golfe de Qâbes du capitaine Smyth, à l'endroit où celle de M. Lapie porte *Tour*

(1) Shaw, tome 1, page 254. — Ramusio, folio 70. — Marmol édit. esp., tome 11, folio 289 verso. — Hartmann, page 289. — *Notice, etc.*, page 30. — *Etat, etc.*, pages 81 et suiv. — *Letters from Tripoly*, tome 1, page 22. — Maggil, pages 157, 168, 175. — Paul Lucas, second voyage, tome 11, page 135. — *Mémoires de la Société de Géographie*, tome 11, pages 72, 73. — *Bulletin*, tome 7, pages 549, 560.

d'*Agiru* ; celui de *Gergys* est probablement le *Qassr Menâqes* mentionné par M. de La Porte, et qui, représentant la ville de *Meninx* de Ptolémée, aurait pu, comme d'autres villes de la province d'Afrique, recevoir le nom de *Gergys* en mémoire du séjour du patrice grec Grégoire, préfet d'Afrique. Le *Mersat-el-Qantharah*, ou plus exactement *Mersây-el-Qantharah*, c'est-à-dire le port du pont, ne peut être éloigné de l'endroit où M. de La Porte énonce qu'on peut passer à gué le détroit qui sépare, au sud, l'île de la terre ferme ; les anciens plans y représentent en effet un pont, et c'est au voisinage sans doute qu'il faut placer avec D'Anville le *Ponte-Zita municipium* de l'itinéraire d'Antonin. Pour ce qui est du *Mersat-el-Souq* ou plus exactement *Mersây-el-Souq* c'est-à-dire le port du marché, que la version de M. Hodgson place *to the east*, il n'est évidemment ainsi indiqué que par inadvertance de traduction ou d'écriture, car le port qui est à l'est est déjà nommé immédiatement auparavant ; c'est donc *to the north* qu'il fallait lire, et c'est ainsi que je l'ai corrigé ; au nord en effet est le port de Gerbeh, avec la résidence du gouverneur de l'île et un *souq* ou marché, ainsi que le remarquent M. de La Porte et M. Guys : la carte de Smyth inscrit en cet endroit le mot *Zug*, qui n'est évidemment qu'une transcription, défigurée par l'orthographe anglaise, du mot arabe *Souq*.

Dans le voisinage de Mathmâtnah, de Qâbes et de Gerbeh, Ebn-el-dyn place les tribus de *Naouayl*, de *Mahhâmyd* et de *Ouerqemah*, et les montagnes de *Gharyân*, de *Ben-Ouayl*, de *Mesellâtah* et de *Ghâyah*. Tous ces noms sont déjà plus ou moins connus : les tribus de *Naouayl* et de *Ouerqemah* sont appelées

Nowalles et *Wargammas* dans les *Letters from Tripoly*, *Noile* et *Wargumma* par Bruce. M. de La Porte, dans ses réponses aux questions de la Société de géographie, parle de la tribu de *Mahhâmyd* sous le nom de *Mahamides*, et il en indique les demeures dans les plaines que circonscrivent les montagnes de *Yefran*; il donne aussi une notice des montagnes de *Ghâryân*, décrites sommairement par Léon et par Marmol. M. de La Porte mentionne en passant la montagne de *Ben-Oualyd* qu'il appelle *Benoulid*; et c'est probablement la même que Léon et Marmol ont désignée sous le nom de *Beni Guarid*. Ces deux auteurs décrivent brièvement aussi la province de *Mesellâta*, appelée *Messlata* et *Mesulata* dans les *Letters from Tripoly* (1). Quant au nom de *Ghâyah*, il se trouve, à la vérité, mentionné par Abou-O'bayd el-Békry, mais comme appartenant à une rivière dans l'est de *Thobnah*; on peut conjecturer seulement que cette rivière a reçu son nom de quelque fraction de la tribu qui habite les montagnes dont il s'agit ici.

Efzan pour *Fezzân* est un nouvel exemple de l'emploi abusif d'*étyf* initial dans les mots dont la première syllabe est brève.

Après avoir indiqué la route qui, de *Ouerqelah*, conduit à l'est par *Ghadâmes* et le *Ghâryân*, *Ebn-el-Dyn* revient sur ses pas afin de donner une description de *Tegort*, que son traducteur écrit *Tuggurt*, et qui est transcrit *Tegghert* dans les extraits donnés en français par les *Nouvelles Annales des voyages* (2) d'après la *North-American Review* (3). Dans ses lettres à M. Dupon-

(1) *Letters from Tripoly*, tome 1, page 27. — *Mémoires de la Société de Géographie*, tome 11, pages 65 et suiv. — *Ramusio*, folio 71 verso. — *Marmol*, édit. esp., tome 11, folio 307.

(2) Tome IV de 1832, pages 139 à 142.

(3) Cahier de juillet 1832.

ceau (1), M. Hodgson dit que cette capitale du *Wadreag* est à cent milles au sud-est des *Biscaris*, qu'il place à leur tour à deux cents milles au sud-est d'Alger. Il ajoute que les habitans de ce canton appellent leur langue *Eregaiah*, qu'ils se nomment eux-mêmes *Aith Eregaiah*, et que le mot *Wadreag* est la dénomination arabe du *Wad* ou *Egzer* de *Ereag*. Ebn-el-Dyn énonce que les habitans de Teqort, lesquels sont noirs, sont appelés *Erouághah*; leur oasis est donc alors correctement dénommée *Ouády-Erouághah*. Il est à remarquer que les habitans de Ouerqelah sont noirs aussi et portent le même nom, d'où il y a lieu de conclure qu'ils sont de la même race, et forment peut-être avec eux les restes des Mélanogétuliens de la géographie ancienne.

Léon Africain consacre un article un peu étendu à la ville de *Techort* (2), qu'il dit bâtie sur une montagne au pied de laquelle passe une petite rivière; il la place à cinq cents milles de la Méditerranée, vers le sud, et à trois cents milles de Tegararin. Marmol (3) répète, avec des additions, la notice de Léon. Le bénédictin Diego de Haedo (4) la nomme *Ticarte* ou *Ticurti*, et la met à vingt-et-une journées d'Alger, cinq journées au-delà de *Bescari*, estimant la distance totale à cent cinquante petites lieues. Gramaye, qui a puisé tantôt dans Haedo, tantôt dans Léon, parle de *Ticarte* comme le premier et de *Techor* comme le second (5). La carte catalane de la bibliothèque du roi contient aussi le nom de *Tacort* au sud de l'Atlas. Shaw dit que le *Wad-Reag*

(1) *Transactions*, etc., tome IV, page 22.

(2) Ramusio, folio 75.

(3) Tome III, folio 11 verso.

(4) *Topografia de Argel*, folio 66 verso.

(5) Gramaye, 2^e partie, pages 55, 190.

est un amas de vingt-cinq villages rangés dans une direction nord-est et sud-ouest, dont la capitale *Tuggurt* est bâtie dans une plaine où ne coule aucune rivière, mais où l'on se procure de l'eau au moyen de puits artésiens (1). Il semblerait que le voyageur anglais, habituellement si exact, se serait mépris ici en donnant, pour le canton de Téqort, des renseignements que ses informateurs entendaient appliquer au canton de Ouerqelah qui est un autre *Ouâdy Erouâghah*. Sydy Ahhmed, dans Riley, signale *Tuggurtah, close by a mountain near the river Tegsah*; c'est, dit-il, une grande ville entourée de hautes et épaisses murailles (2). Des renseignements recueillis à Alger par les officiers français indiquent la ville de *Teggourt*, grande comme Alger, au milieu du désert, sur la rivière *Raham*, entourée de murs avec sept portes et une citadelle, à treize journées de Tunis.

M. Desfontaines, qui vit un des chefs d'Erouâghah à Touzer, en 1784, appelle ces gens des *Ouaregly* et dit que leur pays est à six journées de Touzer (3). *Ouaregly* semble une forme adjective turke dérivée du nom de *Wadreag*; ou peut-être est-ce un singulier du nom que les Maronites et Hartmann ont lu *Vareklan* dans l'Edrysy; *Ouerqelah* en serait la racine, en se prononçant *Ouahreqlah*, d'où *Ouaregly* et *Ouareqlân*, habitant et habitans de Ouareqlat.

Hartmann et autres (4) ont prononcé avec plus ou moins d'assurance que Téqort était la même ville que *Táhart* ou *Tayhart*, capitale des Rostamydes au neuvième siècle, mentionnée par les géographes orientaux; c'est une

(1) Slaw, tome 1, page 169.

(2) Riley, page 387.

(3) *Nouvelles Annales des voyages*, tome III de 1830, page 72.

(4) Hartmann, page 201. — *Notice, etc.*, pages 88, 99, 104.

grave erreur, que l'examen géographique le plus léger suffit pour rendre évidente : en effet, *Tâhart* ou *Tayhar* est à quatre journées de Telemsân, autant de Aslân, c'est-à-dire du golfe d'Areschqoul, à trois journées de Méliânah et à cinq de Ténès; enfin elle était bâtie dans le voisinage des montagnes de Ouânaschrysch. Il est vrai qu'il y avait deux villes de Tâhart, l'une appelée *A'lyâ* ou haute, l'autre *Safalâ*y ou basse, distantes entre elles d'une journée suivant les uns, de cinq milles seulement suivant d'autres; Ssadyq el-Esfâhân, dans son *Taqouym el-Boldân*, leur donne des positions tellement excentriques qu'on n'en peut tirer aucun parti (1). De toutes les indications utiles combinées on peut conclure que l'emplacement de Tâhart était peu éloigné de celui de Ma'skarah. De là à Teqort il y a cent lieues.

Les daskerah de *El-Nezlah*, *Tebesbest*, *Temys*, *El-Moqaryn*, *El-Moghayr*, qu'Ebn-el-Dyn place aux environs de Teqort, paraissent complètement nouveaux; à moins que dans *El-Moghayr* on ne veuille reconnaître le *Majyre* de Shaw, ce qui n'est guère plausible, attendu que l'un des deux noms est écrit par un *ghayn*, et que l'autre paraît devoir l'être par un *gym*.

Je suppose que c'est de ce *Majyre* que tirent leur nom les *Megéharyeh* dont parle Ebn-el-Dyn; M. Hodgson a tort de les confondre avec les *Mohageryeh* ainsi appelés de ce qu'ils accompagnèrent Mahomet dans son *hégire* ou fuite de la Mekke.

Ebn-el-Dyn termine son écrit par une description de *Dérâye*h dans l'Arabie centrale. Je ne m'en occuperai point ici; ne voulant traiter que de l'Afrique, ce serait un hors-d'œuvre.

* A.....

(1) *Geographical works of Sadik Isfahani*, pages 82, 83.

NOTICE

SUR LE VOYAGE EN SUÈDE DE M. ALEX. DAUMONT,

Lue par M. Edouard DUBUC à la Société de Géographie,
dans sa séance du 16 mai 1834.

Sans entrer dans aucun détail sur le lieu commun de l'utilité des voyages et sur les nombreuses productions de ce genre qui viennent successivement grossir la somme de nos richesses, j'entrerai immédiatement en matière et communiquerai à la Société les diverses impressions que nous avons ressenties à la lecture de l'ouvrage de M. Daumont.

L'auteur, compatriote du Béarnais roi de Suède, honoré dès sa première jeunesse de la bienveillance de ce prince, ayant servi sous ses ordres, conçut le projet de se rendre à Stockholm pour lui faire agréer l'offre de ses services. S'il ne réussit pas dans sa démarche au gré de ses desirs nous devons toutefois le féliciter d'avoir entrepris un voyage qui nous a valu des renseignemens précieux sur une partie de notre Europe dont les connaissances géographiques étaient loin d'être complètes.

M. Daumont mit à la voile du Havre le 24 mai 1830 à bord du trois mâts *la Jeanne-d'Arc*, en destination pour Saint-Pétersbourg, devant débarquer à Elsenaur.

Le 30 au matin il était en vue de la Norvège. Il apercevait pour la première fois cette terre dont l'aspect est

éminemment sévère ; de hautes montagnes qui semblent avoir leur base dans la mer bordent le rivage sans interruption. Leurs flancs sombres et escarpés sont revêtus de forêts de sapins entremêlées de quelques espaces cultivés, de fermes et de hameaux.

Après quelques difficultés, *la Jeanne-d'Arc* parvint à doubler le cap Skagen et pénétra dans le Skager-Rack. La côte danoise présenta à notre voyageur un contraste parfait avec celle de Norvège. Autant celle-ci est élevée et imposante, autant l'autre est basse et monotone ! c'est une plage aride, triste, sans verdure, sans végétation, bordée de dunes sablonneuses, sur lesquelles on aperçoit, à de grandes distances, quelques moulins à vent ou quelques maisons solitaires, mais aux approches du Sund, l'aspect de ces rivages change complètement, ils se couvrent d'une brillante verdure, de villages nombreux et bien bâtis, de hameaux entourés de frais bosquets et de beaux arbres.

Bientôt M. Daumont se trouve à Elseneur, au milieu d'une rade couverte alors de plus de deux mille navires, que les vents y retenaient depuis plusieurs jours.

D'Elseneur, M. Daumont se rend à Helsingborg et le parallèle qu'il établit entre les deux cités est tout à l'avantage de la première. Toutefois le port d'Helsingborg dont le rétablissement complet ne date que de 1833 offrira, à l'avenir, de précieux avantages au commerce et à la navigation de cette partie de la côte de Scanie.

Les environs d'Helsingborg se présentèrent à M. Daumont de la manière la plus agréable, il s'aperçut bientôt que la Scanie, cette Provence de la Suède, était digne de sa réputation. A la sortie de la ville sa vue s'étendait sur des collines doucement ondulées, entre lesquelles serpentait la route peu large, mais parfaitement unie;

deux petits chevaux noirs, vifs et pleins d'ardeur emportaient d'une course rapide son frère char-à-bancs, tandis que ses regards erraient de toutes parts pour saisir l'image gracieuse et fugitive des objets qui passaient rapidement sous ses yeux ; des terres bien cultivées, parées de vertes moissons, des hameaux isolés et heureusement groupés, des fermes animées, des villages rians et bien bâtis, des châteaux entourés de parcs, s'offraient de toutes parts à ses regards surpris et charmés.

L'auteur a su répandre sur ses descriptions un attrait puissant par ses peintures animées et gracieuses ; son style revêtu des plus brillantes couleurs trace à grands traits de vives images des contrées qu'il parcourt et nous ne pouvons résister au desir de donner une idée de son style, par quelques citations ; voici comment il retrace les sensations que lui firent éprouver les nuits du nord.

« A onze heures et demie (du soir) lorsque nous arrivâmes
 « au relai de Fagerhult, il faisait encore presque jour. Je
 « n'ignorais pas que dans les contrées boréales, le soleil
 « à cette époque de l'année, reste fort long-temps sur
 « l'horizon ; néanmoins je dois avouer presque à ma
 « honte, que maintenant cette suppression de la nuit,
 « sans me causer aucune surprise laissait errer dans
 « mon âme une impression vague et indéfinissable qui
 « répandait son influence sur tout ce qui m'entourait ; je
 « savais bien que je parcourais d'autres zones, que j'étais
 « sous d'autres cieux ; mais lorsque vers minuit, en tra-
 « versant un beau hameau éclairé encore par les reflets
 « des feux brillans du jour j'y voyais régner le calme
 « profond et le silence de la nuit, je ne pouvais me dé-
 « fendre malgré la voix de la raison, d'un sentiment
 « pénible et désordonné ; mon imagination me rappelait
 « involontairement les mille et une nuits avec ses villes

« désertes, solitaires, asiles de fées et de périls invisibles ;
 « et ces idées bizarres répandaient sur la belle et riante
 « nature que j'avais sous les yeux, un air étrange et
 « fantastique. »

Le tableau que M. Daumont nous offre des scènes de la nature aux approches de Jœnkœping (Yonchouping) n'est pas moins remarquable. « Dans quelques heures
 « nous arrivâmes à la base de la chaîne de montagnes
 « dont la cime s'élevait devant nous et qui forme la ceinture du lac Vetter. Nous nous trouvâmes transportés
 « dans des gorges incultes, bordés de précipices ; les
 « champs, les prairies, les habitations, toute trace de culture avaient disparu, pour faire place aux aspects les
 « plus sauvages et les plus arides ; nos chevaux gravissaient au grand trot, avec leur ardeur ordinaire, la
 « route escarpée qui s'élevait par d'innombrables sinuosités jusqu'à la crête des montagnes ; cette contrée
 « isolée, solitaire, semblait être séparée du reste de la terre et de toute créature vivante ; dans ces montagnes
 « couvertes d'épaisses forêts, un silence solennel n'était interrompu que par le murmure des vents qui balançaient la cime des pins ; la voix plaintive de la forêt répandait dans l'âme une teinte mélancolique mais exaltée et je me croyais transporté aux concerts des Bardes de Fingal ; à chaque pas, mon imagination se pénétrait de la poétique influence de ces scènes de la nature. Plus j'avancais, plus la scène devenait
 « variée, je descendis le revers des montagnes que je venais de gravir ; des ruisseaux tombaient en cascades argentées, des torrens fougoux roulaient avec fracas leurs eaux impétueuses sur un lit de granit et allaient se jeter dans le lac Vetter dont j'apercevais devant moi les eaux paisibles et bleuâtres : bientôt je pus y

« distinguer les navires qui y voguaient à pleines voiles.
 « Alors tout changea d'aspect comme par enchantement:
 « aux sombres forêts, aux montagnes escarpées, succéda
 « tout-à-coup une petite plaine riante, fertile, couverte
 « de champs, de prairies, de vergers, de maisons et de
 « jardins jusqu'à l'entrée de la ville. »

Jænkæping est bâti à l'extrémité sud du lac Vetter. Ce lac, dit M. Daumont, a 30 lieues de long sur 7 à 8 de large ; la navigation y est très active, mais les bâtimens y sont souvent assaillis par des tempêtes violentes, causées par les hautes montagnes qui l'entourent de toutes parts ; les vents en se précipitant impétueusement de leur sommet sur la surface des eaux, occasionnent des grains plus subits et plus terribles qu'en pleine mer. Les navires sombrent en un moment, et ces événemens sont malheureusement trop fréquens.

De Jönköping notre voyageur se rend à Linköping, capitale de l'Ostrogothie, l'une des plus antiques villes de Suède, mais dont la population n'excède pas 4,000 habitans. Les seuls objets dignes d'attention qu'elle renferme sont une belle église cathédrale, et son gymnase ou collège, qui passe pour le plus considérable de tout le royaume, si on en excepte ceux de Stockholm.

A Norrköping (Norcheuping) M. Daumont s'embarque pour Stockholm. La description qu'il trace de l'archipel pittoresque et innombrable qui couvre l'entrée du port de cette ville offre les détails les plus attachans. « On ne se douterait guère, dit-il, au milieu de ce dédale
 « d'îles, que l'on est dans le voisinage d'une grande et
 « belle capitale ; mais à mesure que l'on s'en approche ;
 « on aperçoit par intervalles, des maisons, des établis-
 « semens publics dispersés sur les flancs et à la base des
 « montagnes ou sur la crête des rochers grisâtres de

« granit ; les bois et les rochers sont répandus partout
 « avec profusion ; les cultures sont rares, tout conserve
 « un aspect âpre et sévère ; l'art semble ici être impuissant
 « pour seconder la nature, et elle seule avec ses sauvages
 « beautés fait les honneurs et l'ornement de ces lieux. »

En arrivant dans cette capitale, ce qui frappe d'abord, est l'aspect imposant du château. C'est un édifice magnifique, et le seul véritablement remarquable de la ville, ou du moins il les efface tous par le grandiose de ses proportions.

La situation de Stockholm est admirable ; c'est, avec Edimbourg, Constantinople, Lisbonne et Gênes, une des villes les plus pittoresques de l'Europe : rien n'égale l'aspect singulier de cette ville, où l'on voit se déployer à-la-fois la pompe des arts et la grâce énergique et sauvage de la nature ; c'est un mélange de palais, d'édifices, de rochers, de verdure, d'eaux transparentes, d'arbres, de bosquets, de jardins, de forêts, de navires, de barques, dont l'ensemble offre le coup-d'œil le plus enchanteur.

Nous ne suivrons pas M. Daumont dans ses nombreuses excursions aux environs de la capitale ; nous ne parlerons pas non plus de son entrevue piquante et pleine de franchise avec Charles XIV Jean ; nous continuerons de le suivre dans son voyage vers les contrées plus septentrionales de la Scandinavie.

Parti de Stockholm par le bateau à vapeur, l'auteur se rend à Upsal, d'où il passe dans les contrées voisines de l'Upland et de la Dalécarlie, et visite les mines fameuses de Falun et de Danemora.

L'aspect d'Upsal, cette Athènes de la Suède, n'eut pour lui rien de bien imposant ; mais tout y annonce un séjour agréable : la contrée qui l'entoure est riche,

féconde, et abonde en sites magnifiques. Les souvenirs mythologiques répandent le plus vif intérêt sur toute cette contrée. M. Daumont en prend occasion d'entretenir ses lecteurs de la cosmogonie scandinave; il parle d'Odin, et trace le caractère de ces conquérans goths, qui, sortis de la Germanie, déplacèrent à leur tour d'autres peuples; il parle ensuite de l'université célèbre d'Upsal, et s'étend sur sa bibliothèque importante, qui renferme plus de soixante mille volumes et un grand nombre de manuscrits parmi lesquels il en est qui jouissent d'une grande renommée.

La Dalécarlie, cette province si pittoresque, et dont les habitans donnèrent des preuves si multipliées de fidélité à leurs souverains, dut fixer l'attention du voyageur. Toutefois, il ne s'est pas contenté de ses propres observations; il a fondu dans son ouvrage des extraits de celui de M. Forsell, publié en 1830 à Stockholm, sous le titre de : *Un an en Suède*; on y lit avec intérêt un épisode d'une *noce dalécarlienne*, et des détails fort intéressans sur les aventures du célèbre Gustave Wasa.

Après avoir fait une excursion à Mora, en Upland, bourg célèbre en Suède, puisque c'était dans la plaine voisine que se faisait l'élection des rois, et avoir visité la belle manufacture de porphyre d'Elfdal, soutenue par la munificence du roi, et qui assure l'existence de plusieurs centaines de familles d'ouvriers ou d'employés, M. Daumont revint à Stockholm. Ce second séjour dans la capitale fut mis utilement à profit : il s'occupa du soin de saisir et de retracer les mœurs et les usages des Suédois. S'occupant ensuite de la topographie de cette contrée, il fait connaître l'aspect général du pays, indique la configuration géodésique du sol; puis, se livrant à des considérations philosophiques sur la population, il expose l'o-

rigine des diverses races qui ont peuplé la Suède : nous y lisons au chapitre xv, tome 1^{er}, que la population de cette contrée, sans y comprendre la Finlande, était, en 1751, de 1,785,000 habitans, et d'après le dernier recensement de 1830, elle est de 2,871,252, ce qui donne un accroissement de 1,086,000 âmes dans l'espace de 80 ans, et si ce mouvement se soutenait comme dans les dernières années, elle doublerait avant cinquante ans.

Tout ce qui regarde le climat, l'agriculture et l'horticulture, offre une foule de détails remplis d'intérêt et jusqu'alors inconnus; la partie des mines et des manufactures est traitée avec un talent remarquable. Toutes ces notions nouvelles sur un pays si peu connu méritent de fixer l'attention des personnes que ces spécialités pourraient intéresser, avec d'autant plus de raison que l'auteur était sur les lieux, et qu'il lui a été possible de puiser aux meilleures sources par ses relations avec les diverses autorités de Suède, qui se sont fait un plaisir, non-seulement de l'accueillir avec bienveillance, mais de lui faciliter tous les moyens d'accélérer et de compléter ses recherches.

Dans son second volume, M. Daumont poursuit le cours de ses investigations sur la statistique de la Suède: il traite successivement, dans des chapitres spéciaux, et avec beaucoup de lucidité, du commerce, de la navigation, des douanes, de l'armée de terre et de mer, des cultes, du clergé luthérien, de la noblesse, de l'instruction publique, de la littérature, des arts, de l'administration civile et politique de la Suède, des finances et des rapports de cet état avec les divers pays d'Europe. Il termine ses tableaux par des considérations sur les causes du changement de dynastie.

Tous ces sujets, comme on le sent bien, sont de la dernière importance, nécessitent des détails nombreux qui occupent les deux tiers au moins du second volume, et qui, pour être analysés, exigeraient un travail plus approfondi.

Nous dirons cependant un mot du commerce, de la navigation, de l'armée, de l'administration et des finances.

Le commerce intérieur de la Suède est très limité, et il ne peut guère en être autrement, dit l'auteur, dans un pays qui ne possède aucun moyen d'échange entre des provinces dont les productions offrent partout une constante uniformité. La masse des produits que le commerce suédois envoie à l'étranger, alimenté par le produit des mines et des forêts, seule ressource de cette contrée, donne naissance à une navigation très active, et sous ce rapport, il est digne d'intérêt : c'est la vie du pays.

En 1831, les exportations de la Suède se sont élevées à 27 millions de francs, et ses importations à 24 millions ; d'où suit que la balance était en sa faveur de 3 millions de francs. La presque totalité des articles se composait de matières premières ; les produits manufacturés n'entraient que pour environ un dixième dans la masse des exportations, dont le fer formait plus de la moitié de la valeur ; le bois et le cuivre étaient ensuite les objets les plus importants.

L'auteur a emprunté au rapport présenté le 5 décembre 1832, au roi de Suède, par M. G. Poppius, président du collège de commerce, quelques détails très précieux, par cela même qu'ils sont authentiques, sur la nature des relations mercantiles de la Suède en 1831, avec les principales puissances. Ce document donne une idée complète de l'étendue du commerce de ce pays,

et il est d'un haut intérêt pour ceux qui se livrent à l'étude de l'économie politique.

La navigation et ses progrès en Suède ne pouvaient échapper aux méditations du voyageur ; aussi fait-il observer avec raison, en tête du chapitre qui y est relatif, qu'un peuple entouré de mers orageuses, un pays coupé de lacs immenses, presque tous navigables, doit fournir une pépinière d'excellens matelots ; et qu'en effet, les Suédois, calmes et durs à la peine, intrépides, subordonnés, possèdent toutes les qualités qui constituent le bon marin.

La Suède a sous sa main tout ce qui lui est nécessaire pour la construction des vaisseaux, à l'exception, toutefois, du bois de chêne et du chanvre, qu'elle ne produit pas en assez grande abondance ; mais le bas prix du fer, du cuivre, des planches, des mâtures et des autres matériaux, offre une compensation tout en faveur des constructions suédoises, qui, dit-on, peuvent être exécutées à trente pour cent meilleur marché que partout ailleurs : c'est pour ce motif que Mohammed-Ali y a fait construire une grande partie de la marine égyptienne.

La marine marchande de Suède, qui ne comptait, au quatorzième siècle, que 200 navires, s'élevait, en 1800, à 1,224, et en 1831, à plus de 2,400, outre les bâtimens de toute sorte de grandeur destinés au petit cabotage. Sur ce nombre, 1,500 navires ont été employés au commerce de la Baltique et du Danemark, 345 ont fréquenté la Méditerranée et l'Adriatique, 215 les ports de l'Océan et de la mer du Nord, 22 ont été expédiés pour l'Angleterre, 45 pour le Brésil et 19 pour les États-Unis.

La navigation à la vapeur a été introduite en Suède il y a douze ans : il y existe maintenant 14 bâtimens à vapeur, tous construits dans le pays. L'atelier mécanique

établi à Motala en Ostrogothie livre des machines à vapeur aussi parfaites qu'en Angleterre, et à infiniment meilleur marché.

Les chapitres xxiv et xxv du Voyage de M. Daumont sont consacrés à des détails sur l'armée de terre et de mer : c'est un historique complet dans les détails duquel il ne nous est pas possible d'entrer ; il y en a de très curieux sur l'armée dite *in delta* : c'est ainsi que l'on nomme les troupes qui forment la masse principale de l'armée suédoise. Ce sont de véritables soldats laboureurs ; depuis le colonel jusqu'au simple soldat, chacun selon son grade, possède un domaine plus ou moins étendu, qui leur est assigné pour le cultiver, fournir à leur entretien et leur tenir lieu de solde. Il serait à souhaiter qu'une pareille mesure pût s'appliquer à nos troupes coloniales, principalement à Alger.

En 1831, l'armée suédoise s'élevait à 171,540 hommes, dont 163,070 d'infanterie parmi lesquels 130,000 de landwehr ou gardes nationales, 5,100 de cavalerie ; 3,000 d'artillerie et 370 du génie. L'*in delta* s'élevait à 33,600 hommes.

La flotte suédoise est maintenue sur le pied le plus respectable ; elle est entretenue avec le plus grand soin. Suivant M. Daumont, son matériel s'élevait, en octobre 1833, à 11 vaisseaux de ligne, 8 frégates, 4 corvettes et 6 bricks ; sa flottille comptait 290 navires de moindre force ; son personnel s'élevait à 24,119 officiers, sous-officiers et matelots.

Sous le rapport de l'administration civile, notre auteur nous transmet des détails importants sur la division territoriale de la Suède en vingt-cinq gouvernemens. Les gouverneurs représentent nos préfets, mais avec des attributions beaucoup plus étendues. Ces gouverne-

mens se subdivisent en cantons composés chacun de quatre à douze paroisses. Tout ce qui regarde les tribunaux, la statistique judiciaire et la législation civile et politique, est traité longuement dans une suite de chapitres fort intéressans à lire.

Quant aux finances, les détails présentés par l'auteur lui ont été fournis par le secrétaire d'état des finances, M. Skôgmann; il évalue la totalité des contributions de toute sorte, payées soit en espèces, soit en nature, de 34 à 36 millions de francs. Le budget de la Suède s'élève à 18 ou 19 millions en espèces, les dépenses en nature pouvant difficilement avoir une évaluation fixe.

L'ouvrage est terminé par des considérations politiques d'un ordre fort élevé sur la réunion de la Norvège à la Suède, et sur la cession de la Finlande. L'auteur déplore la perte de cette dernière province, tout en reconnaissant que sa possession était devenue une nécessité absolue pour la Russie; la sécurité de sa capitale dépendait de cette position, qui devenait menaçante aux premières hostilités; et la réunion de cette province aux vastes domaines de l'autocrate a tari la source de tout conflit.

L'auteur développe, dans deux chapitres qui seront lus avec un vif intérêt, les causes qui amenèrent l'élévation au trône du roi Charles XIV (Jean-Bernadotte), et dans le cours de l'ouvrage, il trace un tableau très remarquable de l'habile et sage administration de ce souverain.

Un atlas est joint au Voyage de M. Daumont : il contient une carte de Suède dressée par M. Andriveau pour servir à l'ouvrage; elle comprend non-seulement la Suède, mais encore la Norvège et le Danemark. Cette carte est accompagnée de neuf lithographies représen-

tant soit des vues de villes, soit des costumes nationaux. Nous y avons remarqué une vue de Stockholm et des costumes dalécarliens et smolandais.

En tête de l'ouvrage, et sous le titre modeste d'*introduction*, se trouve une chronologie historique des différens voyages entrepris dans le nord, et notamment en Suède, depuis le célèbre Pythéas de Marseille jusqu'à John Carr en 1804. Mais il est évident que dans ces derniers temps, la Suède a changé de face; que ces divers ouvrages ont laissé beaucoup à désirer, et que nous devons savoir gré à M. Daumont d'avoir cherché à combler la lacune.

Nous avons parlé du style élégant et facile de cet ouvrage; à ce mérite est joint celui de l'authenticité, de la véracité, et une variété de faits et d'aperçus qui décèlent dans son auteur des connaissances très étendues. Sous ce double rapport, le Voyage de M. Daumont est vraiment remarquable. Il eût été à souhaiter néanmoins qu'il eût pu nous donner des renseignemens précis sur la topographie de l'immense Nordland, sur lequel nous n'avons que des données vagues et peu satisfaisantes; nous eussions désiré encore qu'il nous eût transmis quelques détails plus circonstanciés sur la géographie physique et la statistique de la Norvège; quoique n'étant pas sur les lieux, il pouvait, ce nous semble, compléter plus que personne la description totale de la monarchie suédoise.

En somme, M. Daumont a rendu un service à la science géographique, a ajouté aux connaissances statistiques, et son ouvrage peut dignement figurer sur les rayons de nos bibliothèques, à côté des spécialités que nous avons vu paraître de nos jours, sur la Sardaigne, la Perse, le Monte-Negro et le Caucase.

RAPPORT VERBAL

Sur l'ouvrage de M. le capitaine de vaisseau C.T. FALBE, consul général de Danemark à Tunis, intitulé : *Recherches sur l'emplacement de Carthage, suivies de renseignements sur plusieurs inscriptions puniques inédites, de notices historiques, géographiques, etc., avec le plan topographique du terrain et des ruines de la ville dans leur état actuel, et cinq autres planches,*

Fait à la séance du 16 mai, par M. D'AVEZAC.

Messieurs,

Le premier plan effectif de Carthage qui ait été livré à la curiosité du monde savant, a été mis sous vos yeux, dès avant sa publication, par son auteur M. le capitaine de vaisseau Falbe, de la marine danoise, qui a consacré à cette œuvre les loisirs de sa résidence à Tunis comme consul général de son souverain auprès du Bey El-Hhasan. Un exemplaire du volume et de l'Atlas où cet officier a consigné les résultats de ses travaux, vous a récemment été remis en son nom par notre collègue M. Jouannin, dont l'auteur danois ne nous a point laissé ignorer la coopération active à la rédaction française de son texte. Vous m'avez chargé de vous rendre un compte verbal de ce bel ouvrage, et je viens m'acquitter de ce devoir.

Le travail de M. Falbe n'est point borné au simple relèvement des ruines qui constatent encore, sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, l'étendue et quelques-unes des distributions de cette grande et fameuse cité; une deuxième section de son livre offre des remarques géographiques et topographiques intéressantes sur la

contrée qui se prolonge au sud jusqu'à El-Legem (l'ancienne *Thysdrus*); une troisième section est consacrée à des fragmens de paléographie et de numismatique carthaginoises et mauritaniennes.

1. Carthage.

M. Falbe a exécuté consciencieusement, et avec cette exactitude que donne la pratique usuelle des relèvemens nautiques, un plan détaillé du sol ou gisait la rivale de Rome. Les configurations physiques du terrain ont été soigneusement exprimées, et des indications presque minutieuses signalent tous les vestiges d'anciennes constructions que l'auteur a rencontrés ou aperçus : ce sont des jalons à l'aide desquels nous pouvons, par la pensée, *restituer* ces murs et ces édifices détruits par les insouciantes et journalières démolitions des Arabes aussi bien que par l'incendiaire orgueil de Scipion. On s'accorde à déplorer que si peu de lumières nous aient été conservées par les auteurs grecs et latins sur la topographie de cette reine du commerce d'occident; le beau travail de M. Falbe rend aux antiquaires un service d'autant plus précieux, que non-seulement il leur facilite l'intelligence complète des indications si concises et si clairseniées d'Appien, de Strabon, de Polybe, de Tite-Live, de Procope, d'Orose, etc., mais qu'il leur signale en outre des détails que l'érudition eût vainement demandés aux textes anciens : et, par exemple, l'amphithéâtre, dont il a vérifié l'existence et le gisement, avait-il une incontestable réalité tant qu'il ne nous était révélé que par une fugitive mention de la muse de Virgile? Mieux encore : le cirque avait-il quelque part une mention, même en des vers douteusement sincères?

Toutefois, il le faut dire, ces indications que la litté-

rature classique a omises, un auteur arabe du ^x^e siècle ne les a point négligées : Abou-O'bayd-el-Bekry, de Cordoue, énonce que dans l'enceinte de Carthage, où le voyageur curieux découvre chaque jour quelque nouvel objet digne d'attention, le monument le plus admirable de son temps était le *théâtre*, voisin de *Ma'lqah*, du *Hhoumas* (qui paraît être le cirque), et des *citernes des diables* : tout cela est en parfaite harmonie avec les relevemens de M. Falbe et vient confirmer l'exactitude de ses observations; mais il est à regretter que cet officier n'ait point connu l'auteur andalous, pour nous aider à résoudre une difficulté qui se présente dans l'application du nom de *Ma'lqah* (ou plus correctement *Mo'al-laqah*, la Suspendue), qui appartient aujourd'hui au hameau bâti sur les grandes citernes, tandis que Abou-O'bayd le donne à un palais d'une étendue et d'une élévation prodigieuses, dominant sur la mer, et qui semblerait d'après ces termes devoir être cherché sur le haut plateau de la citadelle Byrsa.

La découverte la plus notable que nous aient procurée les explorations locales du docte danois, c'est celle des vestiges bien déterminés du double port, avec son môle extérieur, avec ses murs, avec son *kothon* péninsulaire, ses deux entrées successives, et la coupure accidentelle effectuée pendant le siège : ces traces persistantes, en démontrant que le port était au sud de la ville, renverse complètement l'opinion, généralement adoptée depuis Léon Africain, que ce port était jadis sur l'emplacement d'*El-Mersà*, dénomination qui, à la vérité, était bien faite pour induire en erreur.

M. Falbe porte ensuite ses observations sur les ruines de Byrsa, sur celles des citernes, sur celles du grand aqueduc, dont l'origine ne pouvait être au-delà des

hauteurs d'Aryânah, ainsi que le démontrent à-la-fois la vérification comparative des reliefs du sol et les traces encore subsistantes des travaux, ce qui ne permet plus de croire avec Shaw que les eaux amenées à Carthage vinssent du Gebel-Zaghouân (aujourd'hui appelé Ssouân). Il s'occupe ensuite des vestiges de temples, de ceux de l'amphithéâtre, du cirque, de quelques rues, des murs d'enceinte, des tombeaux. Ces investigations le conduisent à la détermination conjecturale du circuit de la Carthage punique, et des limites plus restreintes de la Carthage romaine, autour de laquelle apparaissent encore presque complètes les divisions agraires du sol attribué aux trois mille colons envoyés par Auguste.

2. *Détails géographiques et topographiques.*

Lorsque M. Falbe voulut encadrer son relèvement géodésique dans les travaux hydrographiques de Smyth et de Gauttier, il fut arrêté à-la-fois par la discordance de ses résultats avec les leurs, et par les dissidences notables que présentaient entre elles non-seulement les cartes respectives de ces deux habiles marins, mais même trois cartes contemporaines de l'hydrographe anglais; cependant après avoir reconnu que la feuille de détail donnée par celui-ci pour *la côte de Tunis depuis la ville d'Africa jusqu'aux Frères de Bizerte*, se rapprochait beaucoup, dans ses bases, des positions observées par Gauttier, il a adopté cette dernière carte comme un canevas dans lequel il a inséré le tracé que lui avaient procuré ses propres triangulations depuis le voisinage du cap de Qamart jusqu'au-delà de Solyman sur le littoral; et à l'intérieur jusqu'au Gebel el-Ressâs et au Gebel Ssouân. Il y a employé en outre ses relèvements itinéraires depuis Tunis jusqu'à Sousah et de là jusqu'à El-Legom; en

suivant diverses routes au moyen desquelles il a corrigé des méprises et des transpositions assez notables de la carte anglaise; néanmoins il a conservé intacte la position de Hhammâmet, bien qu'il eût vérifié que cette position était ainsi beaucoup trop rapprochée de Tunis; car au lieu de 26 milles géographiques entre elle et Hhammam-el-Enf, le voyageur danois a compté 40 mille tunisiens ou 9 heures de chemin au pas accéléré d'un cheval ou à l'amble d'une mule, ce qui équivaut à plus de 30 milles géographiques d'après ses propres évaluations : or il est à remarquer que s'il eût adopté la position que Smyth a donnée à Hhammâmet dans sa *General chart of the situation of the Sicily*, il eût précisément trouvé cette distance; mais il n'a voulu modifier en rien un tracé de côtes qu'il avait adopté comme le moins défectueux dans son ensemble, et ce scrupule se manifeste ailleurs par les solutions de continuité qu'il a laissées subsister aux points où son propre relèvement n'eût pu se lier à ceux de Smyth qu'au moyen d'un léger raccord qu'il a abandonné à la discrétion des cartographes.

Faute de s'expliquer convenablement ce respect transitoire et conventionnel pour les parties défectueuses d'un travail adopté dans son ensemble, les géographes du Dépôt de la guerre, qui, dans leur carte lithographiée des Possessions françaises en Barbarie, ont fait entrer les résultats de M. Falbe, ont simplement copié sa carte en raccordant les lignes qu'il a laissées interrompues, mais en conservant à Hhammâmet la position pour laquelle il a averti qu'une correction est indispensable.

M. Falbe avait aussi, dans sa carte manuscrite ainsi que dans les premières épreuves lithographiées, placé Qayrouân dans la position absolue où il se trouve sur la

carte de Shaw, et cette position lui est pareillement conservée dans la carte lithographiée du Dépôt de la guerre : cette dernière circonstance me porte à reproduire ici les observations critiques que j'avais à cet égard adressées à M. Falbe, et qui l'ont porté à effacer de sa carte l'indication de ce point. Shaw n'ayant pas déterminé la situation de Qayrouân par des observations directes, mais au moyen de lignes itinéraires s'appuyant sur Tunis, Sousah et Ehraqlyah, ce sont ces conditions relatives de distance qu'il importe de conserver, et non une fixation géonomique qui n'a rien d'absolu ; il est vrai que Shaw ne négligeait point les observations astronomiques, et que selon toute probabilité il en a fait à Qayrouân ; mais il ne faut point perdre de vue que dans ce cas son instrument n'a pu être exempt en cette station des erreurs qui l'affectaient à Tunis, à Sousah, à Ehraqlyah ; c'est donc, à cet égard, sur les différences en latitude qu'il y a lieu d'asseoir ses calculs : or la combinaison des distances itinéraires et des différences en latitude fournies par les observations, doit procurer à Qayrouân une position sensiblement plus septentrionale. Il est vrai que d'autres considérations ont été invoquées pour l'abaissement de la latitude de Qayrouân, savoir, les conditions de distances relatives dans lesquelles les itinéraires romains placent le *Vicus Augusti*, qu'on suppose avoir occupé l'emplacement de Qayrouân ; mais malgré l'autorité de Shaw, de d'Anville et de tous leurs successeurs, je n'hésite point à nier cette identité prétendue ; les historiens arabes rapportent que Qayrouân, fondé au septième siècle par le célèbre O'qbah el-Fehry ou par son lieutenant Mo'aouyah ebn Khodaygj, fut bâti en un lieu jusqu'alors désert, et couvert d'épaisses forêts remplies de bêtes féroces et de

serpens. Nous voyons d'un autre côté Ibrahim ebn-el-Aghlab construire, en l'année 800, *Medynet el-Qassr-el-Qady*m, la ville du Vieux-Château, à trois milles au sud de Qayrouân ; or, une ville nouvelle ne pouvait tirer un tel nom que des constructions antiques qui déjà se rencontraient sur son emplacement : voilà tout au plus, peut-être, le *Vicus Augusti* des itinéraires romains ; mais il est évident qu'on ne peut le chercher à Qayrouân. Je desire que ces observations empêchent désormais la reproduction d'une erreur qu'une routine constante avait si malheureusement consacrée.

Un relevé des villes et villages compris dans les districts de Sousah et de Monaster, avec leur population ; des observations sur les concordances de la géographie ancienne et de la géographie actuelle en ce qui concerne Grasse, Decimum, Hadrumatum, Ruspina, Thysdrus, avec l'indication des vestiges subsistans à Sousah et à El-Legem, terminent cette section.

3. *Paléographie et numismatique.*

M. Falbe s'occupe, dans les articles suivans, du déchiffrement de plusieurs inscriptions puniques, de la description de diverses médailles africaines et de quelques autres objets d'antiquité. Malgré tout l'intérêt que présentent ces dernières recherches, je n'ai point à vous en faire ici l'analyse, puisqu'elles n'ont plus un caractère géographique, bien qu'on pût toutefois prétendre avec quelque justice que la géographie n'est pas toujours complètement désintéressée en de telles questions. Je me bornerai à présenter une seule observation sur une médaille attribuée à la ville de Hadrumetum : elle porte, à l'une des faces, une tête barbue avec des caractères peu apparens qui semblent pouvoir être lus

Sabine et San-Jacinto, s'avance dans l'intérieur, à 70 milles de la côte, dans une direction nord et nord-ouest. Tout cet espace est couvert de belles forêts de chênes, de frênes, de cèdres, cyprès, etc., et arrosé par la Sabine, la Naches et la Trinité.

La région située entre les rivières San-Jacinto et Guadalupe, comprenant les parties inférieures des affluens Brazos de Dios, San Bernardo, Colorado et La Baca, s'étend, vers le nord, à 80 milles de la côte ; elle est enclavée dans les possessions de la colonie Austin ; le sol en est fertile et bien arrosé.

Les terres sur le Brazos, le San-Bernard, le Caney, le Colorado, sont composées d'un sol d'alluvion d'une couleur rouge brun, à-peu-près comme le chocolat. Celles baignées par la Guadalupe, la Baca, la Navidad, etc. sont formées de couches alluvionnaires, d'une couleur noirâtre, et très productives, surtout en coton et en maïs. Le sol de la vallée de Brazos est un terreau noir, qui, dans plusieurs endroits pénètre jusqu'à 20 pieds de profondeur.

Au-dessus de la plaine inférieure du Brazos, du Colorado et de la Guadalupe, le pays offre une surface ondulée et s'étend, en suivant une direction N. O, à une distance qui varie de 120 à 200 milles, à partir de la région inférieure jusqu'à la chaîne des montagnes du Texas. L'aspect du pays est agréable, le terrain excellent. On y voit de vastes prairies entourées de bois de cèdre, de chêne, etc., et entrecoupées de ruisseaux et de sources d'eau vive.

Montagnes. La chaîne du Texas, prolongation de la *Sierra Madre*, ou « montagne mère » commence près le confluent du Rio Puerco avec le Rio Bravo et se dirigeant au N. E., entre sur le territoire du Texas, aux

sources de la Nueces; de là elle se prolonge dans la même direction jusqu'aux eaux supérieures de la San Saba, branche du Colorado, et inclinant à l'est, elle traverse le Colorado, à peu de distance de l'embouchure, et s'étend jusqu'aux terrains ondulés qui avoisinent le Brazos, sans passer à travers cette rivière. Des chaînons pénètrent au sud, au-dessus de la Medina et de Guadalupe, dans le voisinage de Bexar; d'autres descendent au-delà des rivières Llanos, Piedernales et des petits affluens du Colorado à l'ouest, remontant cette rivière à une très grande distance de San Saba et environnent les sources de San Andress et Bosque, tributaires du Brazos.

Cette chaîne, de troisième et quatrième grandeur, par rapport à son élévation, est couverte en beaucoup de parties, de chênes, de cèdres et d'autres grands arbres; on y a trouvé du fer, du cuivre et du charbon.

Rivières, baies, etc. — Toutes les rivières de cette côte sont, en général, obstruées par des bancs formés par la prédominance des vents du sud, qui agissent dans un sens contraire à celui du courant.

Los brazos de Dios (les bras de Dieu) prend sa source dans le pays des Comanches. Sa branche la plus occidentale arrose une contrée ou plaine salée, de 160 à 200 milles d'étendue; et quand les pluies sont abondantes, il s'y forme un étang passager, qui se décharge dans le Brazos et dont les eaux sont quelquefois imprégnées d'un sel suffisant, pour pouvoir servir à mariner le porc. Dans la saison des chaleurs, toute cette plaine est couverte de sel cristallisé.

La largeur moyenne du Brazos, depuis son embouchure jusqu'à Bolivar, est de 150 pieds; sa profondeur varie entre 3 à 5 brasses. Jamais, cet affluent ne fran-

chit ses bords, quoique son cours soit de plusieurs centaines de milles. Ses eaux ressemblent, pour la couleur, à celles du Missouri et du Mississipi.

La barre étroite, qui obstrue l'entrée de cette rivière, n'a pas plus de 20 verges ou 60 pieds de large et est recouverte ordinairement par six pieds d'eau; en deçà de cette barre, le havre est sûr. Les gros bâtimens peuvent remonter jusqu'à Brazoria.

L'entrée la plus rapprochée du Brazos, du côté de l'ouest, est le Passo Cavallo. Cette passe a 12 pieds d'eau au-dessus de la barre, et en deçà on y trouve un bon ancrage de 4 brasses; mais la profondeur moyenne, à l'embouchure de la rivière Colorado, n'excède pas 8 pieds.

Le *Colorado* est obstrué par des bois flottés, qui se trouvent à 10 milles au-dessus de la ville de Matagorda et qu'on peut facilement débarrasser, ce qui rendrait cette rivière navigable presque jusqu'aux montagnes.

Le lac *Sabine*, qui se trouve à l'extrémité orientale de la côte, a une entrée fournissant 6 pieds d'eau, d'un difficile accès, à cause des bancs de sable qui existent vis-à-vis.

Galveston, l'entrée la plus voisine à l'ouest, donne 12 pieds d'eau au-dessus de la barre. Le havre, situé entre les îles de Galveston et du Pélican, fournit un bon ancrage de 5 brasses, sur un fond de vase. De là pour aller à l'embouchure de la Trinité ou du San Jacinto, la navigation est embarrassée par *red fish bar*, ou barre du poisson rouge, recouverte de 5 pieds d'eau à marée haute, et de 3 seulement, pendant le règne des vents du nord.

Un bras occidental de la baie de Galveston s'allonge vers le S. O. à 2 milles 1/2 de la rivière d'el Brazos, avec

laquelle on pourrait facilement le faire communiquer, au moyen d'un canal.

Le bras opposé de la même baie, appelé « Baie de l'Est » s'avance le long de la côte et reçoit une crique profonde, qui est elle-même presque coupée par un petit affluent du lac Sabine ; en unissant ces deux criques, on pourrait ainsi communiquer de la baie au lac.

La Trinité et le San Jacinto se jettent dans la baie de Galveston. La première de ces deux rivières dans l'angle N. E.; l'autre, du côté opposé. Le San Jacinto offre une belle baie à son embouchure et est navigable pour tous les bâtimens qui peuvent franchir la barre, jusqu'à l'embouchure du Buffalo Bayou, qu'on peut remonter également jusqu'à sa bifurcation au-dessus de Harrisburg et à 40 milles de San Felipe de Austin. Ce cours d'eau, qui traverse une vaste prairie, avec des bords élevés et bien boisés, ressemble à un canal. La marée se fait sentir jusqu'à la bifurcation dont on vient de parler.

La baie de *Aransaso* reçoit aisément les navires ne tirant pas plus de 7 pieds d'eau; elle est sûre et plus profonde que celle de Matogorda et de Galveston. C'est le principal rendez-vous des bâtimens qui chargent pour Goliad, Bexar et pour les Colonies Irlandaises sur la Nueces.

La *Naches* permet une navigation commode jusqu'à sa jonction avec l'Angelina, à 25 milles S. E. de Nacogdoches.

La rivière *San-Antonio* prend sa source à trois lieues de Bexar; elle est formée d'une multitude de petits ruisseaux, qui se réunissent tous, à quelques verges du lieu de leur source, par une seule rivière, coulant rapidement sur une masse calcaire. Le San Antonio ne déborde que très rarement.

Productions. — Le sol est propre à la culture du coton, du sucre, de l'indigo, du tabac, des olives, de la vigne, du riz, du maïs, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du lin, du chanvre, des patates douces, etc.

Les prairies naturelles sont très favorables à l'éducation des chevaux, du bétail noir, des porcs, des brebis et des chèvres.

Le coton est d'une excellente qualité. La plantation de coton de M. Mai-Neal, située au dessous de Brazoria, à 10 milles du golfe, donne un revenu annuel de 10 mille dollars. Le travail n'exige que six personnes, et vingt nègres. L'indigo est également bon; le maïs rapporte environ 75 boisseaux par acre.

Les arbres renferment un miel des plus exquis; et la cire est vendue principalement, aux églises du Mexique, où elle est estimée un haut prix, même un dollar la livre, quand elle est blanchie.

On a découvert, près des sources du Brazos, une masse de fer malléable, du poids de plusieurs tonneaux, dont une pièce fut envoyée à New-York, il y a quelques années. On prétend que cette masse est un objet d'adoration chez les Indiens Tomanche.

Arbres. — La région du chêne vert s'étend depuis la baie de Matagorda jusqu'à l'extrémité ouest de la baie de Galveston, et sur les bords du Brazos, en s'avancant vers l'intérieur, environ 70 milles. On remarque, à Bolivar, un chêne qui porte 16 pieds de circonférence, à plus de 30 pieds du sol; à 10 milles de distance, on en voit un autre, qui mesure 19 pieds.

Le chêne vert finit à 15 milles à l'est du Brazos. De là à la rivière Sabine, on trouve de belles forêts de cèdres, de chênes espagnols, chênes noirs, rouges, mûriers, frênes, etc. Tout le pays environnant, entrecoupé de

rivières, criques et ruisseaux, est ouvert, uni, avec de riches et hautes prairies entremêlées de bouquets de bois.

L'arbre appelé en anglais *murkit-tree*, espèce de locuste, abonde auprès de la rivière Guadalupe. Il est très estimé des Mexicains, à cause de la durée de son bois et de ses cosses, qui servent à engraisser les porcs et le bétail.

Le mûrier croît en tous lieux et on peut élever les vers à soie avec une grande facilité. Des raisins indigènes de diverses espèces viennent en profusion.

Climat. — Le climat est, en général, excessivement doux.

Dans tout le plat pays, il tombe très peu de pluie de mars en novembre ; et la surface du sol exposée à l'action constante des rayons solaires est rafraîchie par une brise de mer, qui souffle presque constamment du sud-est, excepté à la pleine lune ou aux changemens de cet astre. Il y a aussi quelques interruptions durant les calmes du milieu de l'été, et lorsque les vents du nord apparaissent un moment, au printemps et en automne. En novembre, ces vents règnent tout-à-fait, avec les pluies, qui viennent rafraîchir la terre. Les montagnes de l'intérieur, alors couvertes de neige, refroidissent aussi l'atmosphère, tandis que les eaux du golfe, mises en mouvement par l'action du soleil, raréfient l'air qui arrive, et produisent un fort courant venant du nord. Ce courant d'air traverse les plaines, dans les mois de décembre et de janvier, aussi régulièrement que le vent du sud-est durant l'été, n'étant interrompu de même qu'aux diverses phases de la lune et quand elle est dans son plein.

L'influence de ces vents sur les marées est telle, que la hauteur en est réduite de 3 à 4 pieds.

Commerce. — D'après l'aperçu qu'on a donné des ports et rivières du Texas, ce pays paraît très favorable à la navigation intérieure. Sa situation sur le golfe du Mexique lui permet de communiquer facilement avec les ports mexicains du sud, avec les Etats-Unis au nord, et les Indes Occidentales à l'est. Un commerce d'intérieur très étendu peut-être engagé à travers les ports du Texas, avec le nouveau Mexique, Chihuahua et toutes les parties septentrionales de la république mexicaine. Ce commerce est fait maintenant au moyen de fortes caravannes, qui partent de Saint-Louis, dans le Missouri, pour se rendre à Santa-Fé, dans le nouveau Mexique, au milieu de solitudes infestées d'Indiens hostiles; tandis que de quelque port du Texas qu'on se dirige jusqu'au Passo del Norte et Chihuahua, ou au nouveau Mexique, la distance est moindre que celle qui sépare Saint-Louis de ces divers points et rien ne serait plus facile que d'établir une bonne route pour les *Wagons* ou charrettes.

On a construit une scierie à vapeur à Harrisburg; un autre moulin, pour le même objet, est en construction sur le bord oriental du San-Jacinto, vis-à-vis l'embouchure du Buffalo Bayou.

Colonies, établissemens, villes, etc. — La colonie Austin contenait, en 1831, 6,000 habitans, principalement Américains, avec un certain nombre d'Irlandais, d'Anglais, d'Allemands et de Français.

La quantité de terre distribuée avec des titres légaux est d'environ 1400 lieues mexicaines (1). Une lieue de

(1) Une lieue de ce pays est de 5,000 *varas* mexicaines carrées, ou 4,428 acres anglais. L'acre américain est à l'arpent de France comme 1,000 est à 1,262.

terrain revient, tout compris, à 4 centièmes de dollar par acre.

Dans la colonie de Witt, sur la rivière Guadalupe, plus de 200 lieues de terres ont été concédées à des émigrans des États-Unis, et à-peu-près autant aux indigènes.

Les colonies irlandaises sur la Nueces ont été formées par MM. Mac-Mullen et Mac-Glone; celles sur la côte entre les rivières La Baca et Nuèces, par MM. Powers et Hewitson.

Le pays sur le San Antonio et celui qui avoisine l'embouchure de la Guadalupe, appartient en général à des Mexicains, qui résident à Bexar et à Goliad.

La vaste contrée à l'est de la colonie Austin jusqu'à la rivière Sabine, est exploitée par des compagnies et des particuliers recommandables, qui en ont passé des contrats.

Une autre concession a été faite par le gouvernement, pour établir une colonie irlandaise entre la Guadalupe et la Nueces, comprenant toutes les terres enclavées entre ces deux rivières, à 10 lieues du golfe.

Au-dessus de cette plaine, la région ondulée s'étend vers le N. O. en s'élevant à mesure qu'elle s'approche de la chaîne des montagnes. Toute cette partie est couverte d'une espèce d'herbe appelée *muskit*, qui ressemble à l'herbe bleue des États-Unis et fournit d'excellens pâturages.

Bexar, ville située sur le San Antonio, par latitude 29° 50', à 140 milles de la côte, contient 2,500 habitans, tous natifs Mexicains, sauf quelques familles Américaines. Un poste militaire y avait été établi par le gouvernement espagnol en 1718; en 1731, des émigrans des Îles Canaries y fondèrent la ville actuelle, qui prospéra

jusqu'à la révolution de 1812, où elle eut à souffrir des attaques des Comanches et autres Indiens. Cette place est admirablement située pour des établissemens manufacturiers.

Le village de *Goliad*, autrefois la Bahia, situé sur la rive droite du San Antonio, à environ 110 milles S. E. de Bexar et 30 de la côte, contient 800 habitans, tous Mexicains.

San Felipe de Austin, ville fondée en 1824, par le colonel Austin et le baron de Bastrap, commissaire du gouvernement, est le chef-lieu de la colonie Austin. Elle est située sur la rive droite du Brazos, à 80 milles du golfe (par terre) et 180 milles en suivant les sinuosités de la rivière.

Matagorda, nouvelle ville sur la baie du même nom, à l'embouchure du Colorado, paraît devoir prospérer rapidement.

Gonzales est une ville située sur le côté gauche de la Guadalupe au point d'intersection entre cette rivière et la route directe conduisant à San Felipe de Austin.

San-Patrick, ville commencée sur la Nueces et peuplée exclusivement d'Irlandais.

Brazoria, située sur la rivière Brazos, est à 30 milles par eau et 15 milles par terre, de son embouchure.

Victoria, village sur la Guadalupe, à 20 milles de l'embouchure de la Baca, près laquelle il y a un poste militaire.

Nacogdoches, ancien poste militaire espagnol et village, situé dans la région orientale du Texas, par 31° 40 de latitude, est à environ 60 milles O. de la rivière Sabine. En 1819 ou 1820, ses habitans furent dispersés par des troupes espagnoles et se réfugièrent sur le territoire de la Louisiane; Nacogdoches fut repeuplé en

1822 et 1823; on y compte maintenant, compris les alentours, 500 Mexicains. Il y a aussi une garnison de la même nation.

Anahuac est un poste militaire, établi vis-à-vis l'embouchure de la Trinité, à 40 milles N. O. de la baie de Galveston par ordre du général Teran.

Ténocxticlan est encore un poste militaire, sur la rive droite du Brazos, à 12 milles au-dessus de la route supérieure conduisant de Bexar à Nacogdoches, à 15 milles au-dessous de l'embouchure du San André et 100 milles au-dessus de San Felipe de Austin. On doit y entretenir une garnison afin de protéger cette partie de la colonie, contre les déprédations des Indiens et faciliter les progrès au N. O. au-dessus de la rivière Brazos.

Le colonel Austin doit établir une ville sur le côté gauche du Colorado, au point où la route ci-dessus se trouve coupée par la rivière.

M. de Zavala, ministre plénipotentiaire des États Mexicains près la cour de France, a reçu de son gouvernement, en 1829, une concession de terres de 900 milles carrés, lesquelles s'étendent depuis le golfe du Mexique, à l'ouest de la Sabine jusqu'à la route qui conduit de Natchitoches à Nacogdoches. Ces terres ont été divisées par lots de chacun 177 acres $\frac{13}{100}$; 300 familles émigrantes de New-York s'y sont établies, pour former une colonie, en se conformant aux règles établies par la loi de colonisation, rendue par l'état souverain de Coahuila et Texas, le 4 avril 1825.

Indiens. Les *Comanches* habitent le pays au N. et au N. O. de San Antonio de Bexar. Ce peuple nomade ne subsiste entièrement que des produits de la chasse. Les vastes plaines de cette contrée sont couvertes d'immenses troupeaux de buffles et de chevaux sauvages; ces

Indiens en surprennent et apprivoisent un grand nombre pour leur servir de ressources, en cas de chasse infructueuse. Les Comanches sont braves à la guerre et civils pendant la paix ; ils vont toujours à cheval et portent pour armés, un arc, des flèches et un long épieu. Amis des Américains du nord, ils détestent les Mexicains ; et ceux-ci, lorsqu'ils veulent adresser à quelqu'un une grosse injure, le qualifient de *Comanche*. Ces Indiens ont un principal chef, qui a plusieurs subordonnés. Ils ont des conseils par quartier, et une fois l'année, on réunit le grand conseil de toute la tribu, où sont réglées les affaires importantes.

Les *Carancahuas*, qui peuplaient autrefois toute la côte, ont été chassés au-delà de la rivière Baca, limite occidentale du territoire. Cette tribu guerrière, après avoir inquiété pendant plusieurs années les colons américains et tué quelques-uns d'entre eux, fut attaquée par un corps de 60 carabiniers sous le colonel Austin, qui en détruisit la moitié. Le reste se réfugia dans l'église mexicaine des missions de la Bahar, où, sur l'intervention des prêtres, on leur accorda une trêve, à condition qu'ils ne repasseraient point la rivière Baca.

Les *Cushatees* sont établis en petit nombre, sur les bords de la Trinité. Leurs maisons sont propres, leurs terres bien cultivées. Ils font un bon commerce de chevaux et de bestiaux, se servent d'instruments culinaires et sont hospitaliers envers les étrangers.

Les autres petites tribus sont les *Wacos*, *Tawakanies*, *Tankaways* et *Lepans*.

ÉTAT DU TEXAS EN 1748.

Le *Theatro Americano* (publié à Madrid en 1748) a donné une description détaillée, de la province du Texas ou *Neuvas Philipinas*, dans laquelle on trouve les renseignemens suivans :

La province du Texas, séparée de celle de Coaguila ou Coahuila, par le Rio-Medina, a plus de 220 lieues de longueur, sur 60 de largeur. Dans cette vaste étendue de pays, on ne compte que quatre établissemens (*poblaciones*), très éloignés les uns des autres, savoir :

1° Le *presidio* de San-Antonio Bejar (longit. $274^{\circ} 5'$ de l'île de Fer; lat. $30^{\circ} 7'$) distant de 80 lieues du Rio de Medina;

2° *Presidio* de Nuestra señora de los dolores (longit. $281^{\circ} 10'$, lat. $32^{\circ} 15'$) sans garnison, au centre de la province, à 154 lieues de San Antonio;

3° *Presidio* de Nuestra señora del Pilar de los Adaes (longit. $284^{\circ} 15'$, lat. $32^{\circ} 20'$) à 61 lieues du précédent;

4° *Presidio* de la Bahia del Espiritu Santo (longit. $277^{\circ} 15'$ lat. $29^{\circ} 10'$) à 44 lieues de San Antonio et 12 de la côte. Ce *presidio* fut détruit et rétabli en 1721.

La ville de San Antonio de Bejar, capitale du Texas, fut fondée en 1631 par le marquis de Casa Fuerte, vice-roi de la nouvelle Espagne.

1690. Mission de San Francisco, établie par le gouverneur de Coahuila.

1691. S. M. ayant ordonné la réduction et la pacification de la province, D. Domingo Teran, gouverneur de Coahuila et Texas, arriva avec 50 soldats, 14 religieux et 7 laïques, pour fonder 3 missions au Texas,

4 dans le pays de los Cadodachos et 1 sur le Rio de la Guadalupe; mais il ne réussit aucunement, attendu les hostilités des Indiens, la perte du bétail et autres calamités.

1714. Ces missions sont rétablies par D. Luis de San-Denis, D. Medar Jalot et deux Français, sur l'ordre du duc de Linares, vice-roi de la nouvelle Espagne. D'autres missions furent aussi fondées dans le presidio de los Adaes.

Le marquis de Valero, nommé gouverneur de Coahuila et Texas, amena un renfort de 50 soldats et un certain nombre d'ouvriers constructeurs, avec les matériaux nécessaires, pour augmenter les établissemens; mais la guerre survenue entre l'Espagne et la France arrêta ses projets. Les Français retournèrent à Pensacola (19 mai 1719) et au mois de juin suivant, les missionnaires d'Adaes se retirèrent à S. Antonio.

Le marquis de S. Miguel de Aguayo, qui succéda au précédent gouverneur, marcha à la tête de 500 cavaliers, contre les Français restés dans les presidios de Cadodachos et de Natchitooch, qui n'opposèrent aucune résistance. En conséquence, un ordre royal défendit au gouverneur d'attaquer les Français et celui-ci réussit à rétablir les trois missions d'Adaes et à créer le presidio de Nuestra señora del Pilar.

Indiens. Les Texas (qui ont donné leur nom au pays) Nechas, Malleyes, Asinais, Aés, Nacogdoches, Adosés, Cocos et autres. Ce fut les Texas, qui, en 1687, massacrèrent la plupart des compagnons de De la Salle.

NOTE

SUR UNE SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PROJÉTÉE A PARIS
EN 1785.

C'est en 1788 que s'est formée à Londres une société particulière pour les découvertes en Afrique. On pourrait la considérer, à certains égards, comme la première qui ait songé à l'encouragement des découvertes géographiques, si plusieurs tentatives analogues, et même pour un but plus général, n'avaient été faites en France avant cette époque. D'Anville, en ce qui regarde les découvertes en Afrique, avait déjà, vers le milieu du dix-huitième siècle, porté son attention sur ce sujet. Il doit exister dans les archives des affaires étrangères un plan de recherches auquel il avait coopéré (*Acad. des inscr.*, tome xxvi). Le document qui suit, extrait des archives d'un établissement public, date de l'année 1785; il prouve que l'on s'occupait à Paris, dès cette époque, d'une association du même genre; l'objet en est moins étendu que celui que la société actuelle de Paris s'est proposé, mais il n'est pas borné à une seule partie du globe, comme le but spécial de la société anglaise formée en 1788, il embrasse la géographie et les cartes de toutes les parties du globe. L'auteur du projet voulait surtout remédier à l'un des vices les plus fâcheux qui aient nui à la diffusion des connaissances exactes en géographie, savoir, le défaut de bonnes cartes et la multitude de mauvaises. L'on ne peut nier que ce but essentiel eût été atteint par le moyen proposé il y a un demi-siècle, et pour le plus grand avantage des savans. Le bien que la société aurait pu faire par cette voie est

incalculable : il est évident, d'ailleurs, que son plan se serait graduellement étendu avec le succès de l'institution.

Plusieurs projets analogues ont été conçus en France : à Paris, au commencement de la révolution, une association pour les découvertes en Afrique, à l'instar de la société anglaise, devait se former, sous la protection du gouvernement. Une autre société s'est établie en 1802 ; voici comme le secrétaire de la Société Africaine de Londres s'exprimait à l'assemblée générale du 26 mai 1804 (1) : « Aussitôt après que le journal du voyage de Frédéric Hornemann eut été communiqué au consul général de France par ordre de la société, celui-ci le fit traduire en français ; M. Langlès, membre de l'Institut national, éditeur de l'ouvrage, après avoir expliqué les vues de cette institution et appelé l'attention de son gouvernement et de tout Français ami de son pays et de la science, sur les considérations importantes développées par la société anglaise, provoqua la formation d'une société semblable en relation avec la première, et bientôt après la publication du journal d'Hornemann en France, une société s'établit en effet à Paris, sous le titre de *Société de l'Afrique intérieure et de découvertes* ». Ses réglemens mériteraient peut-être d'être réimprimés.

Il a fallu dix-neuf ans encore, et surtout la paix générale, pour permettre ici, à une société géographique de se former et de se consolider. La société actuelle, établie en 1821, a pu déjà donner une grande impulsion et porter ses fruits dans plusieurs parties du monde. On peut affirmer qu'un des résultats les plus positifs qu'elle aura produits, est la formation de sociétés semblables

(1) Voy. *Proceedings of the association for promoting the discoveries of the interior parts of Africa*, vol. 2, p. 326, 327. — 1810.

en Angleterre, en Prusse, dans l'Inde et aux États-Unis.

On se tromperait fort si l'on pensait que cette Note a pour but de rien ôter au mérite de la société *pour l'encouragement des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique* ; qui ne sait que, par les immenses services qu'elle a rendus, elle a des droits à la reconnaissance du monde entier?

JOMARD.

Extrait du plan d'une société géographique projetée à Paris en 1785.

« On ne connaît point de science qui demande une plus grande étendue de connaissances et un travail plus pénible que la géographie. En effet, pour former un excellent géographe, il faut qu'un homme soit bon mathématicien, bon astronome, connaisse la navigation, ait étudié la physique, sache parfaitement l'histoire, ait prodigieusement lu, extrait et étudié les relations des voyageurs de terre et de mer, connaisse et entende beaucoup de langues ; il faudrait de plus que, quand il dresse une carte, il pût avoir sous les yeux et faire une étude particulière de tout ce qui a été écrit et publié sur le pays qu'il dessine et décrit, pour comparer et concilier les sentimens différens, et les juger avec une critique profonde et éclairée, pour démêler le vrai au milieu des erreurs. Les cartes géographiques devraient donc être plutôt l'ouvrage d'une société de gens savans que celui d'un seul artiste ; et si l'on pouvait former une société d'artistes et gens de lettres qui voulussent réunir leurs travaux, on parviendrait promptement à perfectionner la géographie, et à faire des cartes qui deviendraient plus exactes et meilleures, à mesure que le dépôt de la société s'accroîtrait, et que le travail et les recherches de ses membres s'accumuleraient. On ne doute point

même que le gouvernement, sentant l'utilité de cet établissement, ne lui accorde une protection marquée et des secours pour le favoriser. Dans cette idée, on va tracer le plan de cette société, les travaux dont ses membres devraient s'occuper, et le régime de son administration.

« De la formation de la société.

« Pour donner de la considération à cette compagnie et lui obtenir de la protection, il serait essentiel d'engager plusieurs personnes de marque et en place, de prendre la qualité d'associés honoraires, et ils formeraient la première classe.

« On composerait la deuxième des meilleurs géographes de Paris, de ceux qui se sont acquis le plus de réputation dans leur état par leurs talents et par leurs travaux. On y joindrait quelques gens de lettres ayant écrit sur la géographie ou en ayant fait une étude particulière.

« On formerait une troisième classe d'associés ordinaires, composée de personnes qui se seraient déjà distinguées par quelques travaux utiles, soit en cartes, soit en mémoires communiqués à la société, et qui montreraient du zèle pour ses succès et la perfection de ses ouvrages.

« Il conviendrait aussi que, pour mieux lier ses correspondances dans les pays étrangers, elle s'aggrégât des membres auxquels elle donnerait le titre d'associés étrangers.

« Les membres de la société s'assembleraient une ou deux fois la semaine, se rendraient compte de leurs travaux et s'éclaireraient réciproquement de leurs connaissances, et décideraient entre eux le travail que chacun entreprendrait.

« Plan et ordre des travaux de la société.

• Nul associé ne pourrait donner aucune carte à graver qu'il ne l'eût soumise auparavant à l'examen de la société dans ses assemblées, en l'accompagnant d'un mémoire dans lequel il rendrait compte des observations astronomiques, des relations, journaux, mémoires, cartes manuscrites et autres matériaux qui lui auraient servi pour la dresser et le guider dans son travail.

• Ces minutes de cartes et mémoires seraient déposées aux archives de la société, après que l'ouvrage aurait reçu son approbation, et, alors, on ferait, aux dépens de la société, graver la carte et imprimer un mémoire instructif pour son explication.

• Le nombre d'exemplaires qu'on tirerait de l'un et de l'autre serait réglé par la société, et la planche de la carte déposée ensuite à ses archives. Pendant le cours du débit de ces exemplaires, la société recevrait tous les mémoires d'observations qui pourraient lui être remis, tant sur les nouvelles découvertes propres à y faire des augmentations et améliorations, que sur les erreurs qu'on y aurait trouvées.

• Avant de tirer de nouveaux exemplaires de cette carte, l'auteur, ou un autre membre de la société, serait chargé de revoir tous ces mémoires et observations, et de faire en conséquence les corrections et augmentations qu'il croirait convenables, et qui ne seraient rétablies sur la planche et gravées qu'après en avoir fait le rapport aux assemblées de la société et avoir été approuvées de ses membres.

• Par cet ordre de travail, les cartes publiées par la société acquerraient un degré de perfection qu'aucun ouvrage géographique n'a eu jusqu'à présent. Les cartes

de la société et ses mémoires étant réellement faits pour former des atlas, il conviendrait qu'elle décidât la grandeur du papier qu'elle emploierait, et qu'elle suivît invariablement ce format.

« Il serait aussi convenable que, lorsqu'on se trouverait dans le cas, soit par la grandeur des échelles, soit par les détails, de publier des cartes en plusieurs feuilles, il y eût toujours des repères suffisans d'une feuille à l'autre, pour qu'étant reliées en atlas, on n'eût pas besoin de consulter chaque feuille séparément, ni de regretter de ne les avoir pas collées ensemble.

« Du régime de l'administration de la société.

« Il serait essentiel que la compagnie se choisît quatre officiers principaux pour conduire son administration, savoir, un président ou recteur, un secrétaire, un garde de ses archives, et un trésorier; mais il conviendrait que ce dernier officier, qui serait comptable, ne fût pas membre de la société.

« Il serait tenu un registre exact des recettes des fonds de toute nature, soit des secours ou dons d'encouragement provenant des bienfaits du roi et des ministres, soit des dons particuliers faits par des amateurs, soit des souscriptions que la société ouvrirait pour se procurer plus facilement l'impression et la gravure de ses travaux...

« Il est inutile de s'étendre davantage dans des détails de régime et d'administration.

« Ce qu'on vient d'exposer suffit pour donner une idée de la formation de cette société et faire sentir son utilité. S'il était question de régler des constitutions ou des statuts, on entrerait dans tous les détails convenables; mais on doit être persuadé, par la lecture de ce

Mémoire, que l'exécution du plan qu'il contient serait un des meilleurs moyens pour porter la géographie à toute la perfection que cette science peut atteindre.

« Paris, juillet 1785. »

NOTE

Sur le fragment ci-joint d'une carte de l'Amérique septentrionale.

La publication de la carte du dernier voyage du capitaine Ross, au nord de l'Amérique, étant différée jusqu'à celle de la *relation*, on a cru devoir mettre, en attendant, sous les yeux du Lecteur, un aperçu de ses découvertes, tiré d'une nouvelle carte que vient de publier M. Arrowsmith, donnant une idée assez exacte de la terre de *Boothia*, et conforme aux renseignements qu'a communiqués, à son retour à Londres, le capitaine Ross.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 juin 1834.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Arago adresse à la Société les remerciemens de l'Académie des Sciences pour l'envoi des premiers numéros de la nouvelle série de son Bulletin.

M. le baron Alex. de Humboldt adresse deux livraisons (7^e et 8^e) de l'Atlas de la relation historique de son voyage, ayant pour titre *Atlas géographique et physique des régions équinoxiales du nouveau continent, etc.*, comprenant 1^o un examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux xv^e et xvi^e siècles. 2^o Six cartes à l'appui. M. Jomard se charge d'en rendre compte et annonce qu'il a prié l'auteur, au nom de la Société, de compléter les premières livraisons.

M. le docteur Woerl écrit de Fribourg pour remercier la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Berthet fait hommage à la Société d'une géographie historique, industrielle et commerciale de la France et de ses colonies, ainsi que d'un tableau historique et industriel de toutes les villes du royaume. M. César Moreau est prié d'en rendre compte.

M. Gräberg de Hemsö adresse de Florence plusieurs opuscules dont il est l'auteur ; entre autres un tableau du commerce de l'empire de Marok ; une notice sur Ebn-Khaldoun et des notes statistiques sur le littoral de la mer Noire.

M. J. Lamy, ancien employé du cadastre, au Caire, écrit à la Société pour l'informer qu'un de ses amis vient de se mettre en route pour visiter le littoral de la mer Rouge et une partie de l'Arabie, tandis que deux autres remonteront le Nil. Ces voyageurs s'empresseraient de répondre aux questions que la Société voudrait bien leur adresser dans l'intérêt des sciences géographiques. La Commission centrale décide que plusieurs exemplaires du cahier des questions rédigées par la Société, seront adressés à M. J. Lamy. Elle regrette de ne pouvoir y joindre, ainsi que M. Lamy en exprime le vœu, des cartes de ces contrées, dont elle n'a point d'exemplaires à sa disposition.

M. Jomard lit une note contenant quelques indications historiques sur le projet qui avait été conçu à Paris dès 1785, de créer une Société Géographique, et il annonce qu'il en communiquera le programme à la prochaine séance.

Le même membre rend compte de l'examen subi récemment par onze élèves de la mission Égyptienne devant la faculté de médecine de Paris et il appelle l'attention de la Société sur l'aptitude des jeunes Arabes pour les langues et les sciences naturelles. Tous ces élèves ont subi leurs examens avec un succès remarquable. En 16 mois ils ont appris le Français, les éléments de mathématiques, la chimie, la physique et plusieurs branches de l'histoire naturelle ; cette année ils vont se livrer à l'étude des sciences géographiques, et les succès

qu'ils viennent d'obtenir donnent à la Commission centrale une juste mesure des services que la Société pourra ultérieurement attendre des connaissances spéciales qu'ils vont acquérir.

M. Warden lit une notice sur un ouvrage intitulé : *Observations historiques, géographiques et descriptives sur le Texas*, par madame Mary Austin Holley. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jomard commence la lecture d'une relation du voyage de M. de Bové, voyageur naturaliste attaché au gouvernement d'Egypte, dans le Hhedjaz et le Yémen ; une autre relation du même voyageur, d'une excursion dans l'Arabie-Pétrée et la Syrie méridionale, sera ultérieurement communiquée.

M. Roux de Rochelle entretient la Société de la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Mathieu de Lesseps, décédé dernièrement à Lisbonne, où il était consul-général. Il était parti en 1785 avec Lapérouse, et il l'avait accompagné jusqu'au Kamtschatka, d'où ce navigateur l'expédia pour France avec ses dépêches. Une notice sur M. de Lesseps sera insérée au Bulletin.

Séance du 20 juin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant-général de la liste civile, annonce que, sur sa proposition, le roi vient d'allouer à la Société une somme de mille francs à titre d'encouragement pour l'année 1834. La Commission centrale vote des remerciemens à M. le comte de Montalivet.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg envoie la suite de ses mémoires et le recueil des actes de sa séance publique de 1833.

M. le docteur Guyétant fait hommage à la Société d'un tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura; et il offre au nom de la Société d'Émulation de ce département, la relation de la cérémonie qui a eu lieu à Thoirette dans la maison qui a vu naître le célèbre Bichat. M. le président adresse à M. le docteur Guyétant, présent à la séance, les remerciemens de la Société, et il prie M. Roux de Rochelle, de rendre compte de la partie du premier ouvrage qui a le plus de rapport avec les travaux de la Société.

M. Boucher de Perthes, président de la Société d'Émulation d'Abbeville, adresse au nom de cette Société, un exemplaire du recueil de ses mémoires pour l'année 1833.

M. Jouannin, membre de la Société d'Émulation de Rouen, fait hommage d'un tableau du système métrique légal et d'une notice sur les monnaies considérées comme faisant partie du système métrique. M. le président adresse à M. Jouannin les remerciemens de la Société.

M. Albert-Montémont offre la vingtième livraison (21^e volume) de la *Bibliothèque universelle des voyages*, contenant les voyages de Basill-Hall aux îles Lou-Tchou; de Weddel vers le Pôle sud; de King, autour de la Nouvelle Hollande; de Fanning et de Biscoe, dans la mer du Sud.

M. le comte de Fortis, écrit à la Société pour appeler son attention sur trois grandes cartes de la France, de l'Europe et des deux hémisphères, qu'il a publiées de concert avec MM. Jogand, Engelmann et Grandperret. Ses collaborateurs et lui, dans l'intérêt des sciences géographiques, desirent étendre ce travail aux autres parties du monde, et pour atteindre leur but, ils demandent que la Société veuille bien les seconder dans cette entreprise.

M. l'abbé Pallegoix, missionnaire français en Chine, adresse à la Société deux lettres datées de Bangkok, capitale de Siam, et de Si Outhaja (Juthia) les 2 janvier 1832 et 1^{er} août 1833. Ces lettres, qui contiennent divers renseignemens sur les pays parcourus par ce missionnaire et sur ses travaux géographiques et ethnographiques, sont renvoyées au comité du Bulletin, ainsi qu'un itinéraire de Juthia à Xaï-Nât, qui les accompagne. Les documens qu'il demande pour l'aider dans ses recherches, lui seront adressés.

M. le chevalier Jaubert met sous les yeux de l'assemblée une épreuve du *fac-simile* de l'une des cartes qui doivent accompagner la traduction de l'Edrasy; il annonce ensuite que l'impression du deuxième climat est sur le point d'être terminée, et que l'on commencera immédiatement celle du troisième climat.

M. Jomard communique le mémoire dont il a entretenu l'assemblée à la dernière séance, et dans lequel se trouve développé le plan d'une Société Géographique, conçu à Paris dès l'année 1785. Il ajoute ensuite quelques développemens sur les autres tentatives analogues faites dans le cours du XVIII^e siècle, et au commencement du XIX^e. La Commission centrale entend avec intérêt la lecture de ce mémoire et elle le renvoie au comité du Bulletin.

Le même membre continue la lecture de la relation du voyage de M. de Bové le long du Hhedjaz et le Yemen; renvoyé au comité du Bulletin.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 20 juin 1834.

M. J. G. HOFFMANN, de La Haye.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 mai 1834.

Par la Société royale des antiquaires du Nord : *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum Borealium latine reddita et apparatus critico instructa* (volumen quartum et quintum, in-8°. — *Nordisk Zidskrift for Oldkyndighed, udgivet as det Kongelige Nordiske Oldskrift selstab*, 2^e numéro. — *De mensura et delineatione Islandiæ interioris, cura societatis islandicæ his temporibus facienda scripsit, Bjornus Gunnlaugi filius*, broch. in-8°.

Par M. le capitaine Graah : *Undersøgelses-Reise til Ostkysten as Groenland, efter kongelig befaling udført i varene 1828-31 as W. A. Graah, capit.-lieut.* 1 vol. in-4°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 18^e livr. (Voyages de D'Entrecasteaux et de Marchand), 1 vol. in-8°.

Par M. Alex. Barbié du Bocage : *Dictionnaire géographique de la Bible*, 1 vol. in-8°.

Par M. le major Poussin : *Travaux d'amélioration intérieure projetés ou exécutés par le gouvernement général des États-Unis d'Amérique, de 1824 à 1831.* Paris, 1834. 1 vol. in-4° avec un atlas de 10 pl. in-f°.

Par M. Ansart : *Atlas présentant en aperçu, dans une suite de cartes et de tableaux, l'histoire de tous les états européens, etc.*, par Ch. et Fr. Kruse, traduit de l'allemand par MM. Lebas et Ansart, 2^e livr.

Par M. Firmin Caballero : *Nomenclatura geographica de España*. 1 vol. in-18.

Par M. le capitaine d'Urville : 27^e et 28^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*, et la carte générale du voyage.

Par l'Académie de Dijon : *Mémoires de cette Académie pour 1833*. 1 vol. in-8^o

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier d'avril.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 51^e cahier (trimestre d'octobre 1833).

Par la Société d'Émulation d'Abbeville : *Exposition des produits de l'industrie de l'arrondissement d'Abbeville en 1830* (Lettre du président de la Société aux ouvriers), broch. in-8^o.

Par MM. les directeurs : Nos 49 et 50 de *l'Institut* et numéros 3, 4 et 5 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 16 mai.

Par M. Monin : *Planisphère et Océanie*, dressés par M. G.-V. Monin pour la *Bibliothèque universelle des voyages*.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 29^e et 30^e livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'avril.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Quinze livraisons de la France pittoresque*.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, trimestre d'avril.

Par MM. les directeurs : Numéros 51 et 52 de *l'Institut* et numéros 6 et 7 de *l'Echo du monde savant*.

Séance du 6 juin.

Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique du Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, 7^e et 8^e livraisons. In-folio.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 19^e livr. (Voyages autour du monde. — Beechey.)

Par M. Berthet : *Géographie historique, industrielle et commerciale de la France et des colonies*, 1 vol. in-8°. — *Carte historique, industrielle et commerciale de toutes les villes de France*, 2 feuilles in-folio.

Par M. Gråberg de Hemsö : *Notes statistiques sur le littoral de la Mer-Noire*, relatives à la géographie, à la population, à la navigation et au commerce, par le comte L. Serristori (analyse tirée de *Al Progresso delle scienze delle lettere et delle arte*). — *Atlante geografico, fisico e storico del Granducato de Toscana*, dell dottore Attilio Zuccagni Orlandini (rapport à l'académie des Georgophiles, par M. G. de H.)

Par M. le capitaine d'Urville : 31^e à 34^e livraisons du *Voyage pittoresque autour du monde*.

Par la Société asiatique : *Nouveau Journal Asiatique*, nos 76 et 77, avril et mai.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mai.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de mai.

Par M. le directeur : *Revue des voyages*, nouveau magasin encyclopédique, n^o 4, mars.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de mai.

Par M. Huerne de Pommeuse : *Observations sommaires sur les canaux navigables et les chemins de fer*, et sur les avantages que la France peut obtenir de sa canalisation. Broch. in-8.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier de mai.

Par l'Académie de l'industrie : *Journal des travaux de cette Académie*, nos 40 et 41, avril et mai. — *Recueil supplémentaire de mémoires*, xxv^e livraison.

Par la Société de statistique : *Journal des travaux de cette Société*, nos 10 et 11, avril et mai.

Par MM. les directeurs : *L'Institut*, nos 53, 54 et 55 ; *l'Écho du monde savant*, nos 8 et 9 ; *le Moniteur ottoman*, n^o 77 ; *le Journal de Smyrne*, 9 numéros ; *le Moniteur égyptien*, 7 numéros.

Séance du 20 juin.

Par l'académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg : *Mémoires de cette Académie*, vi^e série, 7 livraisons. — *Recueil des actes de sa séance publique du 29 décembre 1833*. Broch. in-8^o.

Par la Société royale d'Émulation d'Abbeville : *Mémoires de cette Société pour 1833*. 1 vol. in-8^o.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 20^e livraison (Voyages autour du monde : B. Hall, Weddell, King, Bellinghausen, Fanning, Biscoe). 1 vol. in-8^o.

Par M. Guyétant : *Tableau de l'état actuel de l'économie rurale dans le Jura, etc.*, avec des considérations sur la géographie physique de ce département, 1 vol. in-8^o.

Par la Société d'Émulation du Jura : *Honneurs rendus par cette Société à la mémoire de Bichat*. Broch. in-8^o.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE 1^{er} VOLUME DE LA 2^e SÉRIE

N^{os} 1 à 6

(Janvier 1834 à Juin).

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

	Pages
Voyages autour du monde, avec des extraits choisis de voyages dans les mers du Sud et les Océans Pacifique, Septentrional et Méridional, en Chine, etc., entrepris sous les ordres de l'auteur, ou sous sa direction, etc., par Edmund Fanning; lu à la Société de Géographie par M. WARDEN.	5
Mémoires sur l'ancienne Géographie historique des pays voisins de la Méditerranée, lus à la Société de Géographie par M. ROUX DE ROCHELLE.	24
Note sur la communication mutuelle de la Gambie et de la Casamanse.	46
Des Colonies agricoles, par M. Huerne de Pommeuse (compte rendu par M. ISAMBERT)	54
Rapport de M. ISAMBERT, sur un ouvrage intitulé : <i>De la Vendée militaire</i>	58
Examen et rectification des positions déterminées astronomiquement en Afrique par Mungo-Park, par M. D'AVEZAC.	73
Voyage dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM DE BAUVE et P. FERRÉ (suite)	105
Rapport sur un manuscrit espagnol présenté à la Société de Géographie par M. H. Ternaux, par M. J. D'URVILLE.	145

	Pages.
Voyage dans l'intérieur de la Guyane, par MM. ADAM DE BAUVE et P. FERRÉ (suite et fin)	165
Extrait du journal d'un voyage sur la côte de la Chine	179
Voyage dans la Guyane centrale, par M. LEPRIEUR, J. J. . . .	201
Notice sur les Lesguis, par M. FONTANIER	229
Mémoire sur l'ancienne géographie historique de la Grèce, par M. ROUX DE ROCHELLE.....	238
Note sur l'itinéraire de M. Dessalines d'Orbigny dans l'Améri- que méridionale.....	247
Lettre de M. le secrétaire de la Société Géographique de Londres.....	249
Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrio- nale, par Haggag Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy (1 ^{er} et 2 ^e ar- ticles).....	277 et 449
Extrait du Journal des Missions évangéliques, 1 ^{re} et 2 ^e li- vraison de 1834, par M. AMBROISE TARDIEU.	296
Rapport sur un ouvrage de M. le major Poussin, intitulé : <i>Travaux d'amélioration intérieure, entrepris ou exécutés par le gouvernement des Etats-Unis</i> , par M. ROUX DE ROCHELLE....	329
Notice sur le <i>Voyage en Suède</i> de M. Alex. Daumont, par M. E. DUBUC.....	374
Rapport verbal sur l'ouvrage de M. le capitaine de vaisseau C.-T. Falbe, intitulé : <i>Recherches sur l'emplacement de Car- thage</i> , par M. D'AVEZAC.....	387
Analyse de l'ouvrage intitulé : <i>Texas. — Observations historical, geographical and descriptive, etc.</i> , par madame Mary Austin Holley, par M. WARDEN.....	395
État du Texas en 1748	407
Note sur une Société de Géographie projetée à Paris en 1785, par M. JOMARD.....	409

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Iles Malik	60
Réapparition de l'île Ferdinanda (ou Julia) dans la Méditer- ranée.	62

	Pages.
Nouvelles du voyage de Lander	63
Sur la situation et la distance des villes d'Almaligh, Fichb- ligh, Karakoroum, Kantcheou et Peking, d'après l'histoire persane de Wassaf, par M. J. DE HAMMER.	118
Travaux du capitaine Vidal sur les côtes occidentales des îles Britanniques	120
Nouveau traité de limites entre les États-Unis de l'Amérique du Nord et le Mexique	123
Société américaine des Missions	125
Population du Canada (années 1829, 1830, 1831 et 1832)....	129
Population de la Crête en 1832	131
Voyage de MM. Adam de Bauve et Leprieur dans l'intérieur de la Guyane.	132
Extrait d'une lettre de M. Gråberg de Hemsö à M. Jomard ..	136
Notice sur les monts Cotocton de la Virginie et du Maryland, par C.-S. RAFFINESQUE (avec une carte)	184
Établissement d'une nouvelle colonie pour les noirs libres, au cap Palmas	186
Etat de l'enseignement dans la colonie de Libéria (Afrique)..	189
Traité entre les États-Unis et Siam	190
Retour de Nathaniel Jarrys Wythe, chef de la compagnie d'a- venturiers qui ont fait récemment le voyage jusqu'à l'Océan Pacifique par terre	<i>Ibid.</i>
Canal de Chesapeake et de Delaware	<i>Ibid.</i>
Canal de Chesapeake et de l'Ohio	<i>Ibid.</i>
Lettre de M. TOWNSEND	191
Pilote de la côte des Deux-Amériques	192
Mort de Richard Lander.	275
Note sur un fragment de carte de l'Amérique septentrionale .	415

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Présentation de la Société au Roi, à l'occasion du nouvel an ..	64
Rapport sur le prix destiné à la découverte la plus importante pour l'année 1831	251
Rapport sur un mémoire relatif au nivellement d'une partie du cours de la rivière de la Vesle	255
Programme des prix	259

Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (janvier
1834 à juin) 66, 69, 138, 140, 194, 195, 268, 271, 346, 348,
416, 418.

Membres admis dans la Société. 198, 273, 421

Ouvrages offerts à la Société..... 71, 143, 198, 273, 421

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie géographique..... 73

CARTES ET PLANS.

Esquisse des monts Cotocton, par M. Rafinesque.

Carte d'une partie de l'Afrique méridionale, pour l'intelligence
des travaux des missionnaires français.

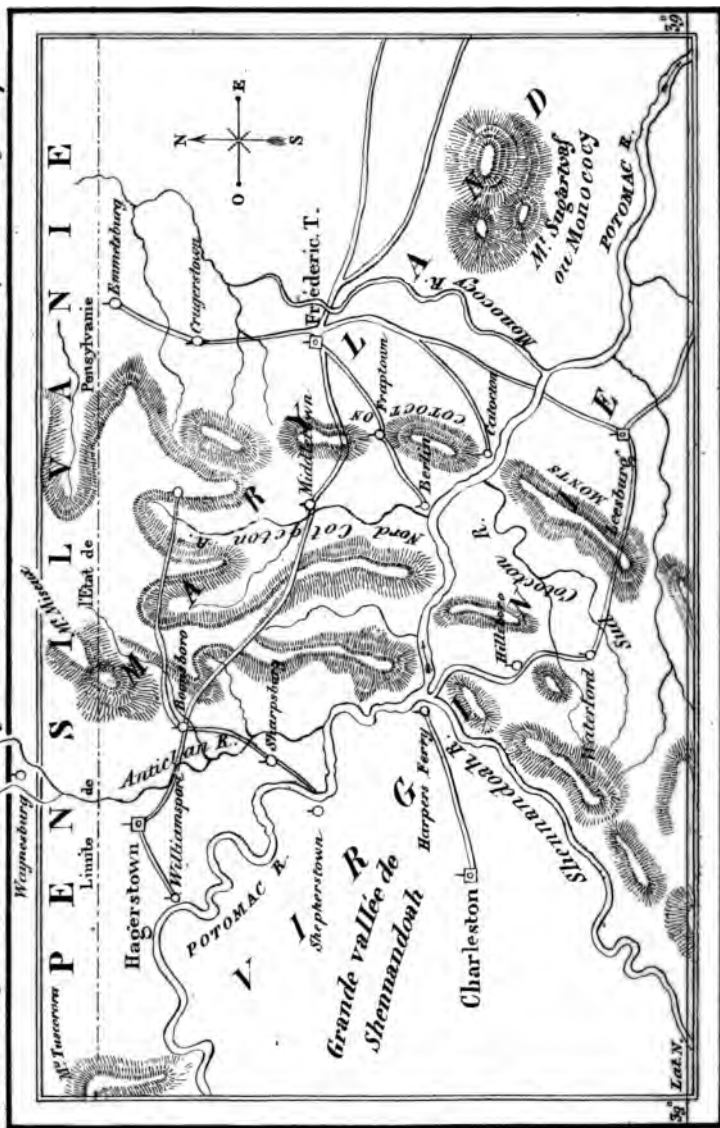
Carte d'une partie de l'Amérique Septentrionale.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU 1^{er} VOLUME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARANCIÈRE N. 5.

ESQUISSE DES MONTS COTOCTON,
entre le 39° Lat. Nord et la Pennsylvanie, où le Potomac les traverse, par C.S. Rafinesque.



Lith. de P. Boudon, R. des Mathurins 15, N. 16.

Bulletin de la Soc. de Geogr. N. S. 2^e série.



Chelodactylus intermedius.

